42386 B

A xxxi. Puj

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29327040_0001

ŒUVRES

DIVERSES

DE

MÉDECINE PRATIQUE.

AVIS DE L'AUTEUR.

POUR éviter les contrefaçons, je préviens que je signerai de ma main tous les exemplaires, au bas de cet avis.

Pujol D.M.

ŒUVRES
DIVERSES
DE MÉDECINE PRATIQUE
D'ALEXIS PUJOL,

Médecin à Castres, de l'ancienne Société royale de Médecine de Paris, des Académies des sciences de Montpellier, Toulouse, Arras et Béziers, et de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Albi, Département du Tarn.

TOME PREMIER,

CONTENANT, outre un Discours préliminaire, deux Traités, l'un sur les Inflammations lentes des Viscères, et l'autre sur les Maladies de la Lymphe et des Voies lymphatiques.

PRIX : BROCHÉ, 4 F. 50 C.

A CASTRES,
De l'Imprimerie de F. GAUSY.
SE VEND
Chez l'Auteur, ou chez LE POTIER, Libraire à Castres,
Et chez les principaux Libraires de France.

AN 10. — 1801.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

SOUS LES AUSPICES

DU CÉLÈBRE

J.-A. CHAPTAL,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER,

PROFESSEUR DE CHYMIE A L'ÉCOLE DE SANTÉ DE LA MÊME VILLE,

ASSOCIÉ DE L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE,

MEMBRE DES PRINCIPALES ACADÉMIES DE L'EUROPE,

FAMEUX PAR SES NOMBREUSES DÉCOUVERTES EN CHYMIE,
ET LES APPLICATIONS HEUREUSES
ET MULTIPLIÉES QU'IL EN A FAIT AUX ARTS;

L'UN DES BRILLANTS RÉFORMATEURS DE CETTE BELLE SCIENCE;

CRÉÉ MINISTRE DE L'INTÉRIEUR EN FRANCE,
PAR LA SEULE RECOMMANDATION DE SON MÉRITE;

DEVENU PAR-LA LE GÉNIE TUTÉLAIRE DE TOUS LES ARTS ET DE TOUTES LES SCIENCES,

MÉCÈNE ÉCLAIRÉ DES LITTÉRATEURS, DES SAVANS ET DES ARTISTES DISTINGUÉS;

OCCUPÉ DE LA RESTAURATION DES BONNES ÉTUDES EN TOUT GENRE DANS SA PATRIE, POUR Y FAIRE REFLEURIR, APRÈS TANT D'ORAGES, LES BELLES LETTRES, LES TALENS UTILES AVEC LES BONNES MŒURS :

DIGNE EL SUBLIME INSTRUMENT, PAR LEQUEL LE HÉROS MODERNE DE LA FRANCE, ET LE PACIFICATEUR VICTORIEUX DE L'EUROPE, VEUT COMBLER LA GLOIRE DE SON CONSULAT, ET LE BONHEUR DES FRANÇAIS.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

IL y a environ dix ans, que les divers Ouvrages de Médecine pratique que je réunis aujourd'hui dans ces Volumes, sont faits et ont reçu la sanction honorable de la Société royale de Médecine de Paris. Je m'étais attaché aux travaux de cette illustre Compagnie, par le désir que j'avais de concourir, avec les Savans dont elle était composée, et selon mon pouvoir, au perfectionnement de mon intéressante profession. Les fureurs de la Révolution et du Vandalisme, qui d'un seul coup renversèrent en France toutes les Associations savantes et littéraires, et qui n'épargnèrent pas même cette Société, que le but intéressant de ses occupations rendait si nécessaire aux Citoyens de toutes les classes, ce qui eût dû perpétuer à jamais son existence, furent l'époque où cessa mon travail de cabinet.

Ni mon zèle ardent pour le bien public, ni les services assidus et journaliers que je rendais depuis long-temps à mes Concitoyens, ni même, j'ose le dire, mes succès, rien ne fut capable de me soustraire aux orages des persécutions locales; et je regarde comme un miracle, que mes Manuscrits, fruit de plus de trente ans de travail et de méditation, soient sortis sains et saufs, de l'impitoyable séquestre, sous lequel demeurèrent pendant près de deux ans ensevelis tous mes papiers, ma bibliothèque et mes collections d'Histoire naturelle.

Depuis qu'enfin, contre mon espérance, les originaux de mes ouvrages inédits m'ont été rendus, et que j'ai été moi-même rendu à la liberté, je ne les ai plus regardés comme un bien qui me fut propre. Déjà la société, en les couronnant, les avait rendus siens. C'était à elle que j'étais censé avoir cédé le droit de les publier en son temps, ainsi qu'elle se proposait de le faire. Mais à présent qu'une politique barbare a porté à ce Corps utile le coup fatal, il ne reste plus que moi,

qui puisse, d'après mes originaux, les restituer au public, et communiquer ainsi à mes confrères un travail qui leur était destiné, et que quelques-uns d'entr'eux réclament d'ailleurs depuis plusieurs années avec la plus grande instance.

En me prêtant au désir qu'ils m'ont témoigné à cet égard, je ne fais qu'acquitter une dette que j'avais contractée en écrivant, et qui est devenue plus sacrée à mes yeux, depuis qu'un tribunal aussi respectable que la Société royale de Médecine a jugé, en couronnant mes Écrits, qu'il pouvaient être utiles aux progrès de l'art. Puissent ces faibles productions de mon zèle me mériter, de la part des Médecins en général, la même indulgence avec laquelle mes anciens collègues de la Capitale daignèrent les accueillir.

Mon âge, un long usage de la profession, la nature de mes ouvrages, qui roulent tous sur les matières usuelles de la médecine, et sur-tout les circonstances où se trouve la France, et même l'Europe entière, m'autorisent, en quelque sorte, à placer à la tête

de ce premier volume, quelques réflexions rapides sur l'état de dépérissement et de dégradation où nous voyons tomber de jour en jour les sciences médicales ; et à essayer, sous les auspices des vrais maîtres de l'art, de ramener les esprits aux bonnes études et aux bons principes, dont le médecin ne saurait s'écarter, sans manquer le but important de son institution, et sans compromettre la vie de ses Concitoyens.

Dans le temps de frivolité et de mobilité perpétuelle où nous vivons, où le clinquant ose si souvent se comparer à l'or, où l'esprit est si aisément pris pour le génie, et mis plus aisément encore au-dessus de la raison, le médecin affermi sur les vrais principes, doit ne rien négliger pour se préserver de la contagion du jour. Il se dépouille avec soin de tout préjugé théorique, et veut voir les faits cliniques, tels qu'ils sont en eux-mêmes et dans toute leur simplicité. Plus son intelligence est cultivée, plus il se défie des feux follets de son imagination, qui fait si facilement illusion aux sens, et ne manque jamais de présenter à

l'esprit les phénomènes sous une forme trompeuse, et tels que le système qu'on a embrassé, veut qu'ils se trouvent. Cette prévention dans la Médecine pratique ne peut être qu'une source intarissable d'erreurs : et c'est là justement ce qui faisait dire au divin Vieillard, *expérimentum fallax, judicium difficile.*

Avec une tête froide, sensée et exempte de tout préjugé de théorie, le médecin doit encore apporter à l'exercice de son art, qui est si difficile et en même temps si délicat, une certaine pénétration et une sagacité que la nature donne, et que l'étude et l'usage peuvent seuls perfectionner. Il est, en outre, indispensable que de bonne heure et dès ses jeunes ans, il se soit occupé à faire une grande provision de lumières, pour pouvoir se conduire un jour avec quelque sûreté dans les routes pénibles et souvent très-obscures, où il doit porter ses pas. A ce sujet, qu'il me soit permis de présenter en abrégé au lecteur, le tableau des connaissances multipliées, qui sont nécessaires au médecin, s'il veut faire sa profession

avec succès et avec honneur. Le public verra par là, combien un bon médecin est un homme rare ; et combien, par conséquent, il est précieux. C'est le vrai moyen de lui faire sentir le grand intérêt qu'il a lui-même, à ce que ceux qui sont à la tête des affaires, s'appliquent sérieusement à lui en préparer de tels : j'espère que l'importance des motifs me fera pardonner quelques détails.

Après son cours complet d'Humanités, le jeune homme qui se destine à la Médecine, a besoin de se bien remplir des principes de la Physique, soit spéculative, soit expérimentale, pour se mettre au fait des lois primitives, qui régissent les corps en général, et pour s'initier déjà dans la connaissance des lois particulières, qui dans les substances minérales forment les aggrégations régulières et les cristallisations ; et qui dans les végétaux et les animaux réglent leur manière d'être, de vivre, de se mouvoir, de se nourrir et de se propager. Sans ces connaissances préliminaires et bien digérées, il n'est pas possible que l'on devienne jamais un

médecin passable, selon cet axiome aussi ancien que la médecine, *ibi incipit Medicus, ubi definit Physicus.*

Mais inutilement les Élèves s'occuperaient-ils de l'étude des choses physiques, ou du moins n'y feraient-ils que des progrès bien médiocres, si avant tout, ils n'avaient travaillé à former leur raison et leur jugement, en se familiarisant avec les règles d'une bonne logique. Sans cette dernière science, hélas ! bien peu cultivée de nos jours, l'esprit des jeunes-gens reste communément faux et léger ; et quand ils veulent s'adonner à l'étude des sciences exactes, on les voit à tous momens tomber dans des écarts, qu'il leur est impossible de reconnaître, et dont toute leur obstination au travail ne saurait les préserver.

Que si, comme on vient de le voir, l'étude approfondie de la Logique et de la Physique est un préalable dont l'Élève en médecine ne peut se dispenser, quelle estime peut-on faire des études médicales, que l'on voit établies depuis quelques années en France ? On y admet des élèves qui n'ont, pour la

plûpart, aucune teinture de Logique, ni de Physique : on a rendu même comme impossible pour eux l'acquisition de ces sciences indispensables, puisqu'on a supprimé entièrement les Colléges et les Universités, source facile et publique, où autrefois notre jeunesse allait puiser sans frais et commodément les élémens de toutes les sciences, et entr'autres les instructions qui forment le Logicien et le Physicien. Qu'est-il arrivé de là ? La Logique et la Physique vont être à-peu-près bannies de la médecine ; et il faut s'attendre à n'avoir bientôt pour Médecins que de mauvais raisonneurs, de faux savans, ou pour mieux dire, de vrais ignorans. Le Gouvernement actuel de la France est trop éclairé et trop sage, pour ne pas s'occuper incessamment du rétablissement des Colléges. Il paraît même que le Ministre de l'Intérieur, qui est médecin, et de plus un savant distingué et un des plus illustres Chymistes de l'Europe, prépare cette heureuse résurrection, que sollicitent d'ailleurs les vœux bien connus de la partie la plus saine du peuple.

Supposons pourtant que nos jeunes

candidats, avant de se présenter aux leçons des Écoles de médecine, soient réellement munis de toutes les notions préliminaires dont on vient de parler. Quel vaste champ s'ouvre à leurs regards, et combien grands sont les objets qui vont faire la matière de leurs études ! L'Anatomie, qu'on peut appeler la géographie du médecin et le sujet mort de sa profession, est une science épineuse et vaste, qui exige de leur part un travail obstiné de plusieurs années. A cette étude aride, mais nécessaire, ils joindront bientôt celle de la Physiologie, qui est la science complette de l'homme en état de vie et de santé, soit du côté du corps, soit du côté de l'ame ; ce qui embrasse tout ce qui regarde ses facultés intellectuelles. Pour entrer dans cette dernière partie de la Physiologie, qu'on nomme proprement Psycologie, il faut bien que l'élève soit déjà instruit de la Métaphysique, dont la Psycologie n'est qu'une branche.

Une fois que, par des travaux longs et assidus, nos Étudians se trouveront assez imbus de connaissances anatomiques et physiologiques, ils pourront

passer, mais pas plutôt, à la Pathologie, science qui décrit et explique la nature, les causes et les symptômes infiniment variés qui peuvent troubler la santé des hommes, miner leur frêle machine, altérer leurs facultés physiques et morales, et finir par trancher le fil délié de leurs jours. L'Hygiène leur apprendra ensuite à prévenir tous ces malheurs, par l'usage prudent des choses internes et externes, dont l'abus est capable de les susciter : après quoi la Thérapeutique viendra leur montrer la route la plus sûre qu'on doit tenir, pour y porter remède, quand ils n'ont pas été prévenus, et que leur cruelle existence n'est plus douteuse. Cette dernière science, qui est proprement l'art de guérir, mettra en leur pouvoir trois grands agens, par lesquels on parvient le plus souvent, si on sait les mettre à propos en jeu, à arracher l'homme malade des bras de la mort, et à rétablir l'harmonie dans ses facultés naturelles. Ces trois agens sont l'objet de trois sciences différentes, qui ont chacune une grande étendue, et qui exigent de grands efforts pour les acquérir.

La

La première et la plus noble de ces trois sciences est la Diététique, ou l'art d'administrer, avec connaissance de cause, aux hommes sains et malades, les alimens, les boissons, les médicamens, et en général tous les secours quelconques, qui peuvent concourir à la conservation et au rétablissement de leur santé. Cet art, qui est le but essentiel et le dernier terme des sciences médicales, pour être exercé comme il faut, suppose dans la tête du médecin, la réunion de toutes les connaissances directes et indirectes qui ont rapport à sa profession : c'est l'art médical dans toute sa plénitude.

Le Second agent que la Thérapeutique offre aux étudians, pour remédier aux maux de l'humanité, est la Chirurgie, science qui apprend à guérir les maux de l'homme par les secours industrieux de la main. Elle comprend tout le le Pentateuque chirurgical. On a bien tort de la regarder comme une science bornée et purement mécanique. Elle demande au contraire beaucoup de savoir et beaucoup de génie de la part de de celui qui s'y consacre et qui veut

s'y distinguer. Elle est bien digne d'occuper un homme tout entier ; sur-tout depuis que par les brillans trauvaux de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, elle a acquis un degré de perfection, auquel un siècle auparavant on eut cru qu'elle ne pouvait jamais atteindre. Quelle honte pour le Médecin diététique ou proprement dit, s'il n'avait pas donné une application sérieuse à cette belle et utile science ! Dans le besoin, il ne saurait pas indiquer à ses malades les secours divers qu'ils peuvent en attendre ; et encore moins, donner des avis de détail au Chirurgien réfléchi, qui avant d'entreprendre une opération majeure, voudrait délibérer avec lui sur sa nécessité et sur les divers moyens de la faire (*a*).

(*a*) *Un garçon chirurgien ou pharmacien, sans aucune connaissance littéraire, part de sa campagne pour l'École, afin de se former dans l'art de la Chirurgie ou de la Pharmacie. Il y reste trois ans, et en revient au bout de ce temps avec le diplôme de Médecin, et non avec celui de Chirurgien ou de Pharmacien. Pour la forme on lui fait une Thèse sur quelque point bien ardu de Médecine interne, que le jeune homme n'entend assurément pas. Cette Thèse est imprimée et distribuée sous son nom. Et*

Enfin le troisième agent de la Thérapeutique est la matière médicale, science qui comprend toutes les connaissances acquises sur la nature et toutes les propriétés physiques et médicamenteuses des drogues médicinales, soit simples, soit composées. On les tire toutes des règnes de la nature, le minéral, le végétal et l'animal. Il faut donc que pour se former des idées justes et précises de ces sortes de médicamens, le médecin ait donné une attention toute particulière à l'étude des trois règnes; et que par conséquent il soit, jusqu'à un certain point, Naturaliste, c'est-à-dire, Minéralogiste, Botaniste et Zoologiste. Or, il ne peut être rien de tout cela, s'il n'est auparavant, je ne dis pas seulement Physicien, mais encore Chymiste. Mais de grandes notions de Physique et de

---

voilà un charlatan de plus dans le monde. En termes révolutionnaires, cela s'appele égaliser les Sciences et les Arts. Pourquoi de ces jeunes-gens ne se contente-t-on pas d'en faire de bons Chirurgiens ou de simples Apothicaires? N'est-ce pas tromper le public, que de les lui présenter comme Médecins?

Chymie lui sont encore bien plus nécessaires, s'il veut pénétrer un peu avant dans les propriétés médicinales des remèdes composés, en assigner au Pharmacien en titre les formes et la meilleure préparation, et prévoir, comme de raison, les effets que leur usage doit produire dans les individus pour lesquels il les ordonne. D'ailleurs on sait que depuis les sublimes travaux de Sthaal et de Boerrhaave en Chymie, cette science est devenue la Physique spéciale du Médecin. Combien plus intéressante est-elle encore pour lui, depuis les accroissemens rapides qu'elle a pris par les travaux récents de l'immortel Lavoisier, des Bergman, des Scheelle, des Chaptal, des Fourcroi, des Bertholet, etc., etc.

Par-dessus tout encore, le médecin qui veut pratiquer avec succès, doit posséder toutes les parties de la Séméïotique, science profonde, qui doit être son guide tous les jours de sa vie, et qui certainement fera sa gloire, si ses règles sont une fois bien gravées dans son esprit. La Séméïotique est le résultat de longues observations sur l'en-

semble des signes, qui caractérisent la santé et la maladie, et qui font prévoir, avant qu'ils n'arrivent, les accidens divers dont les malades sont menacés, et les événemens heureux ou malheureux qui doivent terminer leurs maux. Sans cette science, le médecin, quelque instruit qu'il soit d'ailleurs, agirait en aveugle, et ne saurait rien distinguer, rien prévoir, rien prévenir : il n'aurait d'autre guide que son imagination et ses hypothèses. Des médecins de cette espèce seraient plus dangereux encore, que des médecins ignorans, qui du moins pourraient être modestes.

Qu'on ne s'étonne pas si je mets ainsi sous les yeux du public, le tableau des grandes connaissances qu'il a droit d'exiger des personnes, auxquelles il confie tous les jours sa santé et sa vie. A voir l'espèce d'insouciance qu'il témoigne, sur-tout depuis quelque temps, sur cet objet capital, on le croirait bien persuadé que la science ne contribue en rien à faire le médecin; ou que du moins la Médecine n'est qu'une science d'instinct, qu'un don infus et à-peu-près surnaturel. C'est là pourtant

une erreur dont il est la victime, et dont il a le plus grand intérêt à se désabuser. Je ne me lasserai donc pas de lui dévoiler combien grande doit être l'habileté d'un médecin, pour mériter sa confiance, et avec quel soin un Gouvernement paternel et éclairé doit veiller à ce que ceux qui se vouent à l'exercice de l'art de guérir, se rendent capables de remplir dignement cette grande destination.

Hippocrate a dit, qu'un médecin doit annoncer la gravité de son état, par son maintien, par ses propos, par sa conduite et même par ses habits. La morale est donc une science qui ne doit pas lui être étrangère. Ce n'est que par la pratique soutenue de ses règles austères, et par une probité rigide, et je puis dire religieuse (*a*), qu'il parviendra à se faire estimer, et

(*a*) *Hippocrate était un homme religieux. C'est avec raison que le chancelier Barthez, dans son beau Discours d'inauguration du buste antique d'Hippocrate, dont le Gouvernement vient de faire présent à l'École médicale de Montpellier, traite de fausse et de dangereuse, cette philosophie téméraire, qui en sapant les fondemens de la religion, sape en même-temps la base des mœurs pu-*

à s'attirer la confiance des honnêtes-gens, qui quelqu'instruits qu'ils soient d'ailleurs, ne peuvent guères juger de notre valeur intrinsèque et réelle que par le dehors. De plus, il manquerait quelque chose à son éducation médicale, s'il ignorait tout-à-fait les principes de la jurisprudence, et ce qu'on appele la Médecine légale. Pouvant à chaque instant être requis en justice pour des rapports qui décident de la vie et de l'honneur des Citoyens, ne doit-il pas se tenir toujours prêt, non-seulement à éclairer la conscience des Magistrats qui ont recours à ses lumières, mais encore à pressentir la conséquence de ses décisions, relativement aux lois du pays qu'il habite, et à revêtir ses relations de toutes les formes exigées par le Législateur.

Ce n'est pas encore assez : il est fort à souhaiter que le médecin se soit occupé dans son jeune âge des principes des Mathématiques. Cette science est pour

---

bliques, et détruit dans l'homme toutes ses dispositions naturelles au bien ; dispositions que la bonne politique doit chercher au contraire à reveiller par toutes sortes de moyens. Voyez ce Discours. pag. 36.

l'homme d'étude une espèce de logique pratique, infiniment propre à rectifier son jugement. De pareils principes lui offriront, dans les suites, des secours journaliers, pour se rendre raison de bien des phénomènes de la vie, de la santé et de la maladie. D'ailleurs, sans eux, comment pourrait-il lire avec fruit les ouvrages intéressans de tant d'habiles Médecins, qui ont employé les mesures et le calcul, pour rendre plus sensible à notre intelligence, le merveilleux des fonctions animales, et en donner des notions plus sûres et plus exactes ? Il est impossible, sans Mathématiques, de pénétrer les écrits médicinaux des Pitcarn, des Halles, des Sauvages, des Borelli, ni même ceux plus récens du célèbre Barthez, qui vient d'enrichir la Médecine d'un ouvrage très-profond sur les mouvemens des animaux ; ouvrage précieux pour le Physiologiste, et dont la lecture, ainsi que la composition, exigent plus de talent que n'en a un Mathématicien médiocre (*a*).

(*a*) *Cet Ouvrage est intitulé : Nouvelle Mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux, par P. J. Barthez. Je dois ici des remercîmens à cet homme célèbre, qui*

D'après ce rapide exposé de la masse pour ainsi dire immense de savoir, dont tout Médecin doit être pourvu, avant de se livrer avec quelque sécurité et avec succès à l'exercice de sa profession, qu'on juge si les études triennales qu'on exige aujourd'hui des élèves qui se présentent à nos Écoles pour y prendre leurs degrés, suffisent à leur instruction. Outre que la plûpart de ces jeunes-gens n'ont fait aucun cours de Belles-Lettres ni de Philosophie, on a négligé même de leur faire étudier la Langue latine, qui depuis long-temps est la langue commune de tous les Savans de l'Europe. D'abord, faute de Littérature, de Logique et de Physique, ils ne pourront point entrer dans les discussions ardues et transcendantes, dont d'habiles Professeurs frapperont leurs oreilles; ce qui doit leur ôter le goût de la science, et nuire nécessairement à leur assiduité.

---

en me faisant présent d'un exemplaire de cet ouvrage, voulut bien m'écrire de noter les endroits défectueux que je pourrais y remarquer, et de lui faire passer ces notes. Tant il est vrai que les grands talens sont toujours modestes!

Comment, dans les suites, de tels sujets seraient-ils aptes à se former eux-mêmes, par la seule lecture des livres français ? Si ces livres de Médecine sont profonds et bien faits, comme ils doivent l'être, ils ne les entendront pas mieux que les leçons vivantes parties de la chaire, et ils seront toujours incapables de s'élever à la hauteur des idées de l'Écrivain. Quand bien même, à force de travail, ils pourraient parvenir à comprendre passablement les ouvrages écrits en langue nationale, ce qui ne peut être que rare, ils seront condamnés à ignorer, toute leur vie, ce qu'il y a de précieux dans la plûpart des grands ouvrages de médecine anciens et modernes, qui sont presque tous écrits ou traduits en latin, et qu'on ne s'avise guères de traduire en français. Cependant ces grands Ouvrages remplissent nos Bibliothèques : on sait que les Œuvres d'Hippocrate, de Galien, de Paul d'Égine, d'Alexandre de Tralles, etc., etc., qui ont été les pères de la Médecine Grecque, ont été mis en latin par des savans médecins des derniers siècles ; et que ces médecins ont enrichi

leurs traductions d'annotations savantes et des commentaires intéressans. C'est là où les bons médecins trouvent une mine féconde en faits et en observations de pratique : ils aiment à se délasser de leurs fatigues cliniques, en feuilletant et en méditant ces riches repertoires, ces anciennes archives de l'art ; et prennent pour eux le précepte du Poëte, *Exemplaria Græca nocturnâ versate manu, versate diurnâ.* Sans doute que ceux d'entre les Médecins qui ont eu le bonheur de s'approprier la langue naturelle d'Hippocrate et de Galien, ont un plus grand avantage, et lisent avec un goût bien plus vif ces Auteurs originaux. Mais du moins conviendrait-il que l'étudiant en médecine, avant de se présenter aux écoles, eût quelques notions des racines grecques ; ne fut-ce que pour pouvoir saisir le vrai sens étymologique des termes techniques de l'art ; termes qui sont tous dérivés du Grec, *græco fonte cadunt, parce detorta.* O combien de Médecins n'y a-t-il pas déjà, dont toute la science ne consiste guères que dans le souvenir de quelqu'un de ces mots, qu'ils n'ont jamais

bien entendus, et qui pourtant se font un nom dans le monde, par la hardiesse avec laquelle il les prononcent ! Les gens étrangers à la Médecine ne sont pas des juges compétans, pour payer leur ignorance crasse et leur sotte vanité, de tout le mépris qu'ils méritent. Autrefois la Médecine eut besoin d'un Molière, pour livrer au ridicule ce jargon scientifique, dont les médecins de son temps étourdissaient le public. On peut prévoir aisément, que bientôt il faudra que la scène comique s'occupe plus sérieusement à faire justice des médecins, dont la science dégradée va n'être plus en général qu'un appareil spécieux de mots imposans, un art fallacieux et suspect, très-propre à multiplier les charlatans et à faire des dupes.

Le premier avantage que le bon Médecin tire de la multitude des connaissances acquises, en s'appliquant depuis son enfance à toutes les études relatives à sa profession, c'est de se convaincre de plus en plus chaque jour de cette grande vérité, que Socrate aimait tant à énoncer : *Hoc unum scio, quod nihil*

scio ; je sais si peu de chose, quand j'ai appris tout ce que l'homme est capable de savoir, que toute ma science se réduit à-peu-près à rien, si je viens à la comparer à ce que j'ignore. Cette conviction, humiliante à la vérité, mais qui fut toujours le fruit d'une grande étude, le rend timide, circonspect et lui apprend à douter. Cet esprit de doute est déjà pour lui une grande avance dans l'exercice de sa profession. Il ne s'agit pas ici de ce doute général et factice que Descartes appelait méthodique, et qui n'empêcha pas ce grand génie de s'égarer dans le pays des systèmes. Je veux parler seulement de cet esprit de sagesse et de retenue, qui ne doit jamais abandonner le médecin auprès du lit des malades. La nature, les causes et les signes des maladies sont souvent si obscurs, que rien n'est plus facile que de se tromper dans les jugemens qu'on en veut porter. Dehaen, ce grand Praticien, avoue modestement que plusieurs fois les cadavres lui avaient appris, qu'il avait donné dans l'erreur, avec plusieurs de ses plus habiles collégues, en voulant déterminer seulement

le siége de certaines maladies locales du bas-ventre, quoique les embarras fussent à la portée de leur main, qui pouvait les embrasser à travers de minces tégumens. Dans le cours orageux des affections fébriles, en combien de rencontres les signes pathognomoniques sont-ils si peu prononcés, si peu distincts, qu'ils n'offrent à l'homme de l'art le plus exercé, que des indices équivoques et très-incertains? Les complications viennent ajouter de nouveaux obstacles à la détermination du Praticien, qui, s'il est prudent et réfléchi, se trouve obligé d'hésiter, de suspendre même la marche du traitement direct des maladies, et de se borner à de simples tâtonnemens, à de sages essais, par lesquels il interroge la nature, prêt à suivre docilement les notions plus sûres que le résultat de ses tentatives pourra lui donner. Cette méthode circonspecte, et pour ainsi dire titubante, a été de tout temps célèbre parmi les grands Médecins, qui toujours ont recommandé d'avoir les plus grands égards aux indications prises *à juvantibus et lædentibus*. Le fameux Sidenham, entr'autres, ne

manquait jamais de la suivre, dans le commencement de toutes les épidémies; et Hippocrate lui-même, avec tout son génie créateur et son immense expérience, nous a laissé de fréquens exemples de cette modération et de cette prudence. Il avouait même, que dans les maladies, il voyait souvent quelque chose d'inexplicable, de sur-humain, et pour ne rien ôter de son expression, quelque chose de divin (Τὸ Θεῖον).

Ce n'est pas avec cette sagesse et cette hésitation hippocratiques, qu'ont envisagé les maladies quelques auteurs de ce dernier temps. On dirait, en lisant leurs écrits, que leur but unique a été, en les composant, d'imiter nos premiers législateurs, et de révolutionner en médecine, comme nos députés le firent en politique. Parmi ces Médecins révolutionnaires se distingue sur-tout l'Écossais Brown, homme d'un génie très-ardent, digne émule de l'illuminé Kant, et qui ne fit jamais la médecine que dans son cabinet, ou pour mieux dire, dans sa taverne. Cet auteur s'est donné le plaisir de tout renverser dans la théorie et dans la pratique de l'art,

pour en faire une science toute nouvelle. Son système idéal, écrit en latin, sous le titre abusif de principes, n'est, tout bien pesé, qu'un mauvais réchauffé de celui des anciens Méthodistes; et n'a pour toute recommandation auprès du lecteur instruit, que ses extravagances et ses paradoxes. Comme Themisson, il n'admet que deux grands genres de maladies qu'il nomme Stheniques et Astheniques. C'est là exactement le *Strictum* et le *Laxum* des Méthodistes. Brown n'a pas voulu admettre le *Mixtum* de ces anciens hérétiques en médecine, troisième genre qu'ils avaient imaginé, pour pallier en quelque sorte l'insuffisance évidente de leur division.

Après ce grand effort de l'imagination, Brown pour former sa pratique, n'a eu qu'à diviser de même tous les remèdes connus en deux classes, suivant qu'il a jugé qu'ils possédaient des vertus anti-stheniques ou anti-astheniques; et toute sa médecine s'est trouvée faite. Sa méthode curative n'est donc qu'une affaire mécanique et bien simple : en moins d'un mois à son école un étudiant devait

devait être un médecin parfait. Comment a-t-il pu se faire, que dans un siècle si éclairé que celui que nous venons de finir, un pareil fatras ait acquis quelque célébrité ? Les Français, tout occupés de leur révolution, ne donnèrent aux soi-disant principes de Brown qu'une faible attention. Mais dans le nord de l'Europe, où le goût pour les innovations se manifestait depuis quelque temps, en tout ce qui regarde les matières philosophiques, l'ouvrage fut accueilli avec enthousiasme. A Petersbourg, un Médecin (le Docteur Weikard), qui ne manque ni d'esprit ni de talens, se chargea de le traduire, et porta aux nues la doctrine et son auteur. Du nord, l'enthousiasme passa au midi, sans rien perdre, comme on le comprend bien, de sa chaleur ; et le Docteur Frank s'empressa en Italie de donner aux principes de Brown les honneurs de sa langue naturelle, en les étayant de ses propres observations, et les accompagnant de commentaires très-spécieux.

A peine Frank eut-il jeté ce brandon parmi les Médecins Italiens, que le Docteur Girtaner, autre Médecin étran-

ger, se piqua de renchérir sur lui en fait de prévention et d'enthousiasme. Dans un Mémoire consigné au Journal de Physique et d'Histoire naturelle, ce Savant fit le panégyrique complet de la doctrine de Brown. Selon lui, cette doctrine simple et lumineuse va régner seule dans toutes les Écoles de Médecine, et il ne craint pas de prédire, que dans peu tous les remèdes usités seront abandonnés, et qu'il ne restera dans nos Pharmacies, que deux médicamens, l'Opium et l'Alkohol, l'un pour combattre les maladies astheniques, et l'autre contre celles que Brown a désigné sous le nom de stheniques. Certainement Girtaner aime bien la simplicité en médecine : mais pourquoi n'adopta-t-il pas les principes bien plus simples de Mesmer ou de Perkins, dont l'un avec ses conducteurs métalliques, et l'autre avec ses doigts, guérissait toutes les affections maladives, sans besoin d'aucun médicament proprement dit, pas même de l'Opium et de l'Alkohol ?

Rendons justice à notre nation, à laquelle on reproche, non sans quelque raison, de se passionner pour les nou-

veautés en tout genre ; et qui dans plus d'une occasion a montré son goût décidé pour les innovations en médecine. Elle n'a pas trouvé l'appât offert par le Médecin Écossais assez séduisant et assez artistement préparé, pour se laisser prendre à l'hameçon. Le judicieux traducteur (René-Joseph Bertin), qui a mis l'ouvrage en question en notre langue, ne nous l'a donné que comme une singularité littéraire assez piquante, et comme un de ces météores brillans, qui durant les révolutions orageuses de l'atmosphère, sortent quelquefois du sein des nuages, pour disparaître et s'évanouir l'instant d'après. Je crois que par le froid accueil que nous avons fait au Browisme, nous nous sommes assez lavés de la faute que nous commîmes en France, en nous portant avec trop de fougue et d'irréflexion aux baquets magnétiques.

Il faut pourtant en convenir : l'esprit d'innovation nous tourmente il y a longtemps, et me fait craindre qu'enfin un empyrisme dangereux ne s'empare tout-à-fait de la médecine. Je vois que depuis environ cinquante ans, c'est-à-dire depuis qu'une certaine philosophie, qui

n'est point celle de Socrate ni de Ciceron, médite de grands changemens dans le religieux et dans le civil, les médecins auxquels cette espèce de philosophie ne semble pas en général avoir déplu, cherchent avec une sorte d'inquiétude à innover de leur côté dans les traitemens et dans les remèdes. La plus frappante et en même-temps la plus hasardeuse de leurs innovations, est sans contredit l'introduction des poisons les plus actifs dans la pratique de la médecine. On ose les donner intérieurement et à haute dose. On exige qu'à l'exemple de Mithridate, nos malades se familiarisent avec ces drogues vénéneuses : et l'on en est venu au point qu'aujourd'hui tout le monde s'en mêle. Leur usage est devenu si commun dans le traitement des maladies chroniques, qu'on dirait, à voir agir certains praticiens, qu'il n'existe pas d'autre moyen efficace, pour guérir ces sortes de maladies.

Je veux parler principalement ici, des poisons tirés des plantes plus ou moins vénéneuses, et presque toutes du genre des âcres ou des narcotiques, telles que le *Solanum scandens*, *l'Anemone pra-*

tensis, (*Pulsatilla nigricans Storkii*), la *Lactuca virosa*, le *Conium maculatum*, le *Colchicum antumnale*, la *Datura stramonium*, l'*Atropa belladona*, l'*Hiocyamus albus*, et l'*Aconitum napellus*, du chevalier Linné. Je sçais fort bien que l'usage intérieur de tous ces remèdes vénéneux n'offre pas le même danger, et que même quelques-uns d'entr'eux, quand on les donne avec beaucoup de prudence, peuvent faire du bien, sans exposer les malades à des risques importans. Les quatre premières des plantes que je viens de nommer, me semblent dignes à cet égard, de rester à la médecine; quoiqu'il faille beaucoup retrancher des éloges exagérés qu'en ont fait les premiers médecins, qui ont osé les placer dans la famille des médicamens. Mais si j'en étais cru, l'on bannirait absolument de nos pharmacies les cinq dernières, avec toutes leurs préparations, qu'un médecin instruit et qui a de l'humanité, n'ordonne jamais qu'en tremblant, et muni des antidotes propres à combattre ces redoutables poisons; dont d'ailleurs les vertus médicamenteuses, quelques réelles que l'on veuille les

supposer, ne compenseront jamais les dangers bien plus réels, qui sont inséparables de leur usage intérieur. Je m'ecrierai là-dessus avec Hippocrate, *si non juves, saltem non noceas.* Les médecins de Vienne nous ont fait là de très-mauvais présens; et nous les avons reçus avec beaucoup trop de confiance. Toute prévention à part, j'ai vu employer souvent, et j'ai employé moi-même ces détestables remèdes. Jamais je n'en ai vu aucun bon effet tant soit peu marqué; et je me suis aperçu, que donnés à dose bien ménagée, ils agissent à la manière des poisons lents; il est fort rare que les malades puissent en continuer long-temps l'usage, à cause des accidens ou inflammatoires ou nerveux, qu'ils ne manquent pas de susciter, suivant qu'ils sont âcres ou narcotiques. Mais quand bien même il serait vrai, comme je l'ai entendu dire, que ces médicamens dangereux, maniés par quelque main habile, auraient opéré dans quelque sujet privilégié des effets heureux, peut-on raisonnablement en conclure, que l'emploi des moyens ordinaires, également bien dirigés, n'au-

rait pas eu le même succès? Dans les maladies de long cours, qui ne sont pas incurables, bien des malades guérissent avec le temps, soit qu'on les traite par les remèdes communs, soit qu'on use des poisons. Le médecin ne manque guères d'attribuer ce succès à son traitement, sur-tout quand il a été insolite et hardi; tandis que le plus souvent de pareilles guérisons sont dues aux efforts non interrompus de la nature curatrice. Lorsqu'au contraire, malgré le long usage des médicamens vénéneux, les malades viennent à succomber, c'est toujours à la force de la maladie que la mort est attribuée, et jamais à la qualité hostile de ces remèdes suspects. C'est ainsi que l'expérience devient inutile, et que l'erreur reste et se perpétue.

J'ai vu fréquemment pareille chose arriver, durant la vogue étonnante qu'eut parmi nous le Sublimé corrosif, le plus violent des poisons, donné intérieurement comme antivénérien. L'illustre Vanswieten conseilla l'usage de ce sel métallique, pour le traitement des maux syphilitiques qui désolaient les armées; attendu que dans les camps il est bien

difficile, et le plus souvent impossible, de traiter ces sortes de malades par la méthode des frictions. Tout le monde en France voulut dans l'occasion user de ce remède, dont l'administration est si aisée et si commode. Plusieurs individus s'en trouvèrent bien et guérirent; mais plusieurs autres furent saisis, avant la fin du traitement, de fièvre hectique, et de tous les signes d'inflammation et de suppuration dans quelqu'un des viscères; ce qui les conduisait plutôt ou plus tard au tombeau. La plûpart des chirurgiens et des médecins s'obstinaient à fermer les yeux sur la cause de ces fréquentes catastrophes; et le sublimé ne perdait rien auprès d'eux de son crédit. Ce n'a été qu'à la longue, et à force d'expériences malheureuses, qu'enfin on s'est généralement convaincu que l'usage interne de ce poison mercuriel, est beaucoup plus dangereux qu'utile; à moins que son usage intérieur ne soit dirigé par des Vanswieten ou par des Boerrhaave.

Mais laissons là les remèdes vénéneux, qui ont pu faire quelques réputations, et dont je vois pourtant que les

grands praticiens reviennent chaque jour. Peut-être est-il plus nécessaire encore de s'élever aujourd'hui contre les abus révoltans qu'on fait depuis quelque temps en médecine, des émétiques et des vésicatoires ; remèdes que j'ai vu bien des fois agir, donnés mal-à-propos et à contre-temps, comme de véritables poisons.

Le savant Stoll, en cela tout à fait opposé à son illustre prédécesseur Dehaen, et peut-être un peu suspect de vanité, en s'écartant des routes que cet habile praticien lui avait tracées, a eu à se reprocher d'avoir rendu beaucoup trop familier l'emploi des émétiques antimoniés. Cependant sa grande autorité a entraîné les plus fameuses Universités ; et nous voyons de tous côtés et dans toutes les maladies fébriles, prodiguer à différentes reprises le tartre stibié, toutes les fois que les viscères épigastriques paraissent en souffrance. On semble sur-tout s'être accordé à ne pas ménager cet évacuant énergique, dans le commencement et dans le cours de cette nombreuse classe de fièvres aiguës, que d'après Selle on désigne

aujourd'hui sous le nom de fièvres gastriques.

Sans contredit, dans les premiers jours des fièvres aiguës, qui offrent réellement un caractère saburral, soit bilieux, soit glaireux, soit catarral, un émétique pareil peut-être utile, et l'est en effet, quand les signes de surcharge saburrale sont bien prononcés, et qu'il ne se trouve point contre-indiqué par des circonstances majeures. Hippocrate qui craignait si fort les évacuans actifs dans les premiers temps des maladies vives, et qui prohibe en général leur administration, quand les matières à évacuer ne sont point encore préparées par une coction convenable, observe pourtant que cette règle a des exceptions; et qu'il est permis d'en user lorsque ces matières se trouvent en turgescence, c'est-à-dire, comme l'a expliqué Gorter, quand la nature elle-même tend évidemment à leur évacuation. Mais ce grand homme ajoute de suite que ces cas de turgescence sont très-rares; *quod ferè non accidit*: c'est-là le mot à mot de la traduction de Foësius.

En effet, les nausées, les vomissemens, les Gastrodynies et autres accidens épigastriques, qui se montrent si familièrement au début des fièvres aiguës quelconques, ne sont le plus souvent qu'une suite du spasme fébrile, qui se concentre alors sympathiquement vers les régions précordiales. Dans ce cas, les émétiques donnés dans la vue de favoriser ces prétendus efforts de la nature, ne font qu'aggraver les désordres nerveux, ainsi que les irritations presque toujours phlogistiques des parois de l'estomac, qui ont attiré ce trouble symptômatique. D'ailleurs durant ce désordre général, tous les couloirs se trouvent resserrés par le spasme : quelle apparence qu'on puisse parvenir, au moyen des stimulans, à opérer la liberté des secrétions, et l'évacuation désirée des liquides suspects! Les délayans et les tempérans, même la saignée s'il y a Pléthore, conviennent bien mieux. Car je considére avec Hippocrate et Galien, ces orages qui signalent le commencement de bien de ces fièvres aiguës, comme un état de trouble général, comme l'effet d'une insurrection désor-

donnée que fait la nature contre les causes maladives, dont la présence imprime en elle une espèce de terreur; ou bien, si je puis user du langage hyperbolique de Vanhelmont, comme une disposition violente du corps vivant, où l'Archée est en fureur. Peut-on se flatter d'appaiser un tel Orgasme, par des moyens qui doivent naturellement l'entretenir et l'accroître?

N'ayant nullement l'intention de faire ici un traité des fièvres, je vais me borner là-dessus à une seule réflexion, que tout médecin judicieux aura sans doute faite avant moi. Dehaen dans de pareilles circonstances, ne recourait que fort rarement au Tartre stibié et aux autres émétiques proprement dits. Cependant ses traitemens avaient les plus grands succès. Malgré la haute estime que j'ai toujours fait des ouvrages de Stoll, je n'ai jamais cessé de suivre la méthode douce et éprouvée de Dehaen, sans que jamais j'aie eu lieu de m'en plaindre. J'ajouterai même, qu'en plus d'une occasion j'ai vu la méthode hardie de Stoll, produire des stases inflammatoires et dangereuses sur l'estomac et

les viscères circonvoisins, soit dans les maladies aiguës, soit dans les maladies chroniques, pour lesquelles ce dernier Auteur les employait aussi assez libéralement. Je ne veux pas au reste faire entendre, qu'il faut bannir les forts émétiques de la pratique médicinale; je suis bien éloigné de le penser : j'attaque seulement les abus journaliers que j'en vois faire, et la trop grande facilité avec laquelle le commun des praticiens ose les prescrire depuis quelque temps.

Puisque j'en suis sur l'abus des émétiques dans le traitement des maladies, je ne saurais me dispenser de me récrier avec une espèce d'indignation, contre la méthode hasardeuse et j'ose dire téméraire, que le Docteur Reid, médecin Anglais, a proposé il n'y a pas longtemps contre les affections de poitrine, soit hœmophtoïques, soit même phthisiques : il ne craint pas de conseiller dans ces occasions, l'usage souvent réitéré de l'Ypecachuana, en dose suffisante pour exciter les secousses du vomissement. Selon ses idées, qu'il dit fondées sur l'expérience, c'est-là un moyen à-peu-près infaillible, pour débarrasser le

poumon, étancher les crachemens de sang, et cicatriser même les plaies de ce viscère. Le Docteur Dumas qui a traduit en français l'ouvrage de Reid, et qui par des travaux précoces, marqués au coin du talent et du génie, a bien mérité la place de professeur qu'il occupe avec gloire à la nouvelle école médicale de Montpellier, sentit à merveille l'exagération des principes de son Auteur. Aussi a-t-il joint à sa traduction des notes savantes et restrictives, qui tendent à ôter à cette méthode beaucoup de sa généralité. Je ne doute pas que l'usage de la profession ne le porte à ajouter chaque jour quelque chose à ces restrictions. J'ai appris moi-même par une expérience suivie avec réflexion, que le remède de Reid, employé dans les circonstances délicates où il le recommande, est un remède très-dangereux; qu'il ne manque guères d'activer les inflammations lentes et occultes de poumon; qu'il hâte dans ce viscère tous les mouvemens suppuratoires, et qu'à moins que les causes de l'hœmophthisie ne soient très-légères, la maladie traitée à la manière Anglaise, aboutit communé-

ment aux derniers accidens de la phthisie pulmonaire. En diverses occasions j'ai été consulté pour des malades devenus phthisiques par l'effet de l'Ypecachuana, donné pour de légers crachemens de sang. Plusieurs fois j'ai vu avec plaisir ces phthisies forcées, céder à un traitement antiphlogistique promptement administré, et soutenu durant quelques mois. Sans doute que plusieurs praticiens auront eu occasion de faire l'observation dont je parle ici, et j'aime à croire que la méthode incendiaire de Reid, ne tardera pas à être proscrite.

Pour ce qui est des vésicatoires, je n'aurai pas de peine à convenir avec tous les bons médecins, que nous possedons dans cette espèce de topique un très-grand secours, pour attirer et fixer sur l'organe cutanée des matières maladives qui se portent vers l'intérieur; pour réveiller utilement les forces vitales qui succombent, ou qui sont engourdies; et pour établir des foyers factices de révulsion, lorsque par l'ataxie des esprits, le cours du sang se dirige vicieusement vers certains viscères, et entr'autres vers le cerveau. Mais pourquoi oublier que

le sel des cantharides, est un sel âcre et éminemment septique; qu'il passe fort aisément des tégumens à l'intérieur par la voie des absorbans, et que dans tous les cas où l'on a à craindre une dissolution putride des humeurs, comme il arrive très-souvent dans les fièvres d'été et d'automne, de pareilles absorptions peuvent avoir, et ont souvent les suites les plus fâcheuses.

Cependant il est aujourd'hui assez généralement reçu d'employer les vésicatoires à tout propos et sans la moindre distinction ; même dans le cours des fièvres pétéchiales, et de celles qui surviennent à l'époque de la dessication des petites véroles confluentes; espèce de fièvres où la putridité humorale est ordinairement si marquée. Le peuple est si fort accoutumé à ces sortes d'applications, qu'on regarde un homme comme mort en règle, toutes les fois qu'il n'a expiré, qu'après en avoir été largement chargé; et qu'un médecin hasarde sa réputation, si retenu par sa prudence et ses lumières, il laisse mourir quelqu'un sans l'avoir fortement excorié par l'action des cantharides. Voilà, voilà,

voilà la suite fatale et ordinaire des erreurs des médecins. Elles deviennent populaires; et par-là elles acquièrent un empire, qu'il est ensuite bien difficile et même impossible de détruire. Quand est-ce que la Médecine pratique, qui est une espèce de sacerdoce, cessera donc d'être une science mobile et arbitraire, qu'on croit pouvoir assortir aux opinions du jour, et accommoder aux folles pensées de certains esprits, qui dans leur inquiétude ambitieuse osent à tous momens porter la main, sur les principes éternels d'expérience et de raison qui l'ont fondée?

O mes confrères! Je n'ai pas prétendu vous exposer ici tous les abus qui tendent à avilir notre profession. Vous sentez vous-mêmes que je ne vous en ai dénoncé que les principaux et les plus saillans. N'oublions jamais que la sagesse et le bon sens sont la base de la médecine, comme celle de toutes les autres sciences pratiques; et que nos premiers pères dans l'art, prirent le serpent pour symbole des sciences médicales, parce qu'il était celui de la prudence. Que de jeunes médecins, qui

se sentent du talent, et auxquels il ne manque que de l'expérience, cherchent de bonne heure, et pour se tirer de la foule, à se singulariser par quelque opinion paradoxale, nous en gemirons, mais nous n'en serons pas surpris. Bordeu s'amusa dans sa jeunesse à éblouir les yeux du public, par sa nouvelle doctrine, et par la brillante chimère de ses pouls critiques, dont il ne parla plus dans ses vieux ans. Fouquet, mon illustre ami, aujourd'hui Doyen des professeurs de Montpellier, et bien digne de la confiance générale qu'il s'est acquise depuis long-temps, par son grand savoir et par son expérience, avait inventé, avant de se livrer à la pratique, sa médecine sphigmique, et composé son ingénieux roman des pouls organiques; ouvrage qui fit honneur à son génie, mais dont bientôt personne ne s'est plus occupé. Ces écarts d'imagination n'ont pas empêché que ces deux grands hommes ne soient devenus d'excellens médecins, lorsque le temps et l'usage ont eu mûri leurs talens, et qu'ils ont pu sentir la vanité de leurs premiers travaux. Ce n'est pas

l'esprit inventif du poëte qui fait le praticien ; c'est la solidité du jugement, et le goût épuré du vrai et de l'utile.

Cependant les exemples séduisans de Bordeu et de Fouquet ont été contagieux ; et l'on a vu plus que jamais dans les suites, les jeunes médecins, pourvus d'une certaine dose d'esprit, se hâter de faire parler d'eux, par quelqu'invention de leur façon. Peu-à-peu même la manie de dire du neuf, est devenue une maladie épidémique parmi les gens de l'art. Chacun cherche à fixer sur lui les yeux de la multitude, et affecte même dans le traitement des maladies les plus vulgaires, une marche qui lui soit propre, et qui le distingue des autres. Si cela continue, il faut que la Médecine devienne un cahos, où personne n'entendra plus goutte. C'est aux médecins qui ont blanchi dans les travaux de la profession, qui ont eu le temps de tout éprouver, de tout peser, de tout juger, et qui sont au-dessus de toutes les petites passions, à s'élever unanimement et avec courage, contre ces prétentions ridicules, filles de l'amour-propre et du vil intérêt. C'est à eux

à prendre malgré lui le parti du peuple, hélas ! si souvent séduit, et toujours si facile à l'être. Si malgré nos justes réclamations, il est impossible de l'éclairer sur des objets qui l'intéressent de si près, nous serons innocens de son funeste aveuglement, et dans le calme de notre conscience, nous pourrons nous écrier avec Pline l'ancien : *Vulgus vult decipi, décipiatur.*

Le vrai médecin doit guérir, comme ont guéri les grands hommes qui l'ont précédé dans la carrière ; non pas précisément d'une façon routinière, et par cela seul que *le maître l'a dit ;* mais parce que les principes de la médecine hippocratique sont certains et suffisamment confirmés par les travaux d'un grand nombre de siècles. Sans doute il est de son devoir, ainsi que l'inculque Hippocrate lui-même, de profiter de toutes les découvertes utiles que le temps et d'heureux hasards peuvent amener pour le perfectionnement de la médecine, une fois qu'elles ont été bien constatées. Mais toujours est-il autorisé, tout autant que le Théologien, à se méfier de toutes les nouveautés, et à dire avec lui, *novi-*

tas falsitatem sapit. J'ai vu, par exemple, une foule de spécifiques antivénériens, s'élever successivement sur l'horizon médical, faire beaucoup de bruit tour-à-tour, s'éclipser ensuite les uns après les autres, sans qu'aucun d'eux ait pu remplacer l'ancienne méthode des frictions mercurielles, dont l'utilité s'est faite sentir de plus en plus, à mesure qu'elle s'est perfectionnée. J'ai vu Pomme, médecin médiocre, se faire une grande réputation à Paris, par ses rafraîchissans, et sur-tout par son eau glacée qu'il faisait prendre indistinctement en bains, en lavemens et en boisson, pour la guérison de toute la nombreuse classe des maladies nerveuses. Le beau sexe, auquel ces innovations étaient spécialement consacrées, ne le paya pas d'ingratitude; les cent trompettes de la renommée furent à son service. Cependant sa médecine générale des vapeurs, passa de mode, comme il était bien juste, au bout de peu d'années; et Pomme se retira, après avoir échangé contre du bel et bon argent, son eau froide et ses glaçons qui se fondirent. N'en doutons pas;

l'usage des médicamens vénéneux passera de même, et l'on n'empoisonnera plus les malades pour les guérir. Nous verrons aussi peu-à-peu, et dans plus ou moins de temps, l'emploi abusif des émétiques et des vésicatoires, perdre du grand crédit, que l'opinion du jour lui a donné, et se réduire aux bornes antiques, que la raison et l'expérience lui avaient fixées. J'en dis autant de tous les petits spécifiques, dont on nous gratifie si libéralement chaque jour, et dont ne manquent jamais de s'enrichir nos papiers publics. Tous ces faibles moyens de charlatanisme, dont la plûpart ne donnent à leurs Auteurs qu'une célébrité éphémère, auront tôt ou tard le même sort, que les mondes d'aimant de l'ingénieux Kirker, les mondes de verre de l'éloquent Buffon, les mondes électriques de l'aimable académicien Tressan, et les mondes phantastiques de l'ardent et honnête Bergasse, qui dans un ouvrage écrit d'un style pompeux et énergique, prétendit, il y a quelques années, que le magnétisme animal était l'ame de l'univers, et par une conséquence nécessaire, le remède universel.

L'inoculation de la petite vérole est une de ces découvertes réelles, qui doit rester à la médecine, parce qu'elle a resisté aux épreuves de près d'un siècle, et qu'une expérience soutenue a manifesté son utilité. On s'agite beaucoup dans ce moment (Juillet 1801), pour la faire mettre de côté, et la remplacer si l'on peut par un autre prétendu préservatif d'invention Anglaise, et qu'à raison de l'animal dont on tire le virus, on a nommé la *Vaccine*. Il est plus que douteux que l'enthousiasme avec lequel on *vaccine* de tous côtés en France, puisse durer. Car on conçoit difficilement qu'un levain étranger à l'espèce humaine, et qui n'est pas vraiment varioleux, puisse donner l'équivalent de la petite vérole, détruire les dispositions natives au développement de cette dernière maladie, et préserver à jamais de son invasion. On a inoculé, nous dit-on, plusieurs sujets *vaccinés*, chez lesquels l'inoculation n'a pu avoir la moindre prise. Si ce fait était bien vrai, et assez constaté, ce qui n'est pas encore à beaucoup près, il pourrait dire quelque chose ; mais il ne dirait pas tout : ce ne

sera que dans vingt ou trente ans, qu'on saura avec quelque certitude, si la Vaccine est un véritable préservatif de la petite vérole. Jusques-là, qu'on souffre que je suspende mon jugement ; et je crains fort qu'à cette époque bien des gens n'ayent été les victimes de la sécurité, que les amateurs de nouveautés tâchent d'inspirer au public, sur l'efficacité de cet étrange Prophylactique.

Toutes les fois que dans le monde j'ai vu prôner avec éclat quelque remède nouveau, j'ai suivi une marche qui m'a constamment mis à l'abri de surprise. J'ai d'abord révoqué en doute les récits merveilleux que j'entendais faire à son sujet; et ce doute, quand l'objet en valait la peine, m'engageait à faire des essais : mais ces essais, je les faisais avec les précautions et le sang-froid que n'a jamais un inventeur. Très-rarement mes tentatives ont confirmé les bruits publics. Si quelquefois elles avaient quelque chose de concluant en leur faveur, je retenais le remède, et n'avais plus qu'à fixer sa véritable valeur et ses doses, relativement au climat. C'est entr'autres de cette manière que je me

comportai, peu d'années avant notre révolution, à l'égard des aciers aimantés de M. l'Abbé le Noble; aciers dont l'application passait aux yeux de bien des médecins de Paris, pour être très-utiles dans les affections nerveuses et rhumatismales. Malgré les expériences solemnelles, que des membres distingués de la Société royale de médecine avaient fait à ce sujet, et l'approbation publique que la Société en corps avait donné au remède, d'après le rapport brillant qui contenait ces expériences, j'osai appeler de ces décisions respectables à mon propre examen. Je fis venir de Paris les aciers en question; et avec eux je fis bien des expériences, dont le succès fut tout contraire à celles de la capitale. Je crus après un temps suffisant, devoir en faire part à ma compagnie, en l'invitant et la priant même instamment de revenir là-dessus à de nouveaux essais, en observant toutes les précautions que j'avais prises moi-même, et dont je lui faisais part. La Société fut frappée à la lecture du mémoire détaillé que je lui adressai à ce sujet. Elle nomma de suite une nouvelle commission, com-

posée de quatre grands médecins, à la tête desquels elle mit le fameux Vicq d'Azir. Ce ne fut qu'après un an et demi d'expériences, que les savans commissaires lui déclarèrent, dans un rapport qui me fut de suite adressé par ses ordres, et dont je conserve précieusement l'extrait en forme, que mes doutes étaient fondés, et que mes conclusions sur la nullité médicale des applications aimantées, étaient vraies et justes dans tous les points. Avec cet extrait, la Société me fit renvoyer mon mémoire paraphé, et me témoigna en-même-temps, que son désir était que je le fisse imprimer de suite sous ses auspices, avec le rapport des derniers commissaires; afin d'arrêter par-là promptement une erreur que son approbation avait généralement accréditée. La révolution qui avait commencé à l'époque de cet envoi et de cette flatteuse invitation, m'empêcha de me conformer à ses généreuses intentions. On trouvera ce mémoire et ce rapport dans un des volumes suivans; et je ne crois pas tout-à-fait inutile d'en prévenir ici mes confrères.

Après tout ce que je viens de dire

sur les abus de la médecine, abus que l'esprit révolutionnaire du jour a si fort favorisés, on ne doit pas s'attendre à trouver dans les ouvrages que je publie, ni des théories neuves, ni des médicamens inconnus, dont je veuille encombrer les magasins de l'art ; ni même des détails minutieux sur le plus ou moins de vertu que possédent diverses drogues altérantes, dans chacune des classes où l'ordre méthodique les a rangées. Par de telles discussions, qui le plus souvent ont pour résultat, des décisions qui tiennent beaucoup de l'arbitraire, j'aurais pu aisément, comme tant d'autres, étendre scientifiquement mes petits écrits de pratique. Mais, selon ma manière de voir, la perfection des méthodes curatoires tient de près à leur simplicité. J'ai éprouvé en moi-même ce que j'ai vu arriver, dans le cours de mes études, à l'habile Praticien Fizes, mon maître et mon protecteur bénévole. A mesure que ce grand Professeur vieillissait et pratiquait, on le voyait adoucir et simplifier ses traitemens. J'avouerai même que ce n'a été qu'à un certain âge que j'ai pu bien saisir le vrai de

la sentence de Sthaal, quand il disait : Souvent la meilleure médecine est de n'en faire aucune; que j'ai senti toute la justesse de cette maxime aphoristique d'Hippocrate : L'art ne guérit pas, c'est la nature : *natura morborum curatrix, Medicus naturæ minister et interpres*; que j'ai su goûter le sel de ce bon mot de Lieutaud : Le bon Médecin ne tue pas, mais laisse mourir; et qu'enfin je me suis élevé à la hauteur de cet avis de Baglivi : *Si alicubi, certè in medicinâ, multa scire opportet, pauca agere.*

Depuis que l'âge et l'expérience des événemens a modéré la fougue de mes premiers élans, je me suis spécialement attaché à étudier la marche de la nature dans la cure des maladies, à déviner et à prévoir ses intentions, et à veiller sur ses moindres mouvemens : prêt à les refréner, s'ils montrent une activité dangereuse ; à les animer, s'ils paraissent se trop rallentir; et à les mieux diriger, si, comme il arrive souvent, quelques troubles nerveux viennent à les égarer. Mais aussi, dès que je vois les forces naturelles se développer dans les maladies avec régularité, sans trop

de fougue et sans trop de faiblesse : tranquille spectateur, je la laisse faire, et me garde bien d'aller troubler son travail par des secours dont elle n'a que faire, et qui ne peuvent que la contrarier.

Je sais que cette doctrine, qui n'est autre que celle d'Hippocrate et de Sydenham, résistera à tous les efforts des vents révolutionnaires, parce qu'elle est bâtie sur un fait, et que la nature ne se dément point. C'est ainsi qu'on a beau systématiser en Physique : tant que l'homme conservera sa raison et la faculté de réfléchir, la gravitation de Newton sera dans l'étude de cette science, son pivot et sa boussole ; parce que cette gravitation est aussi un fait général et certain, contre lequel l'seprit d'innovation ne saurait s'inscrire. O quels deux grands personnages je viens de comparer ! Qu'il serait difficile de décider lequel d'Hippocrate et de Newton a rendu à la société pensante le plus grand service, par l'idée majestueuse et sublime qu'il nous ont donné, l'un de la nature des êtres purement corporels, dont le monde est

composé ; l'autre de celle de cet être physique et moral à-la-fois, le chef-d'œuvre de la création, et qui y préside !

Considérant la médecine sous le point de vue générale que je viens d'énoncer, on sent bien que les indications curatives ont dû m'occuper plus que les remèdes ; et que la recherche des spécifiques, en qui il faut toujours supposer des qualités occultes, a été le moindre de mes soucis. Mes efforts ont visé à bien faire connaître les maladies, à saisir avec précision les signes qui les caractérisent, les différencient, et les font distinguer les unes des autres ; et à me former enfin des idées justes et aussi exactes qu'il m'a été possible sur les causes qui les produisent, sur les complications qui les déguisent ou les aggravent, et sur les circonstances, les tempéramens, et même les Idiosyncrasies des sujets, en qui elles viennent à se développer. Ces connaissances une fois acquises, les indications thérapeutiques en découlent naturellement ; et rien n'est alors plus facile au Médecin qui possède la matière médicale, que de les remplir.

Grâces à Dieu, les remèdes ne manquent pas au médecin ; il n'a, pour ainsi dire, qu'à se baisser et à prendre. Les trois règnes mettent sous sa main toutes leurs richesses, qui à cet égard sont immenses. La Chymie et la Pharmacie lui offrent mille et mille médicamens : il ne s'agit que de faire un bon choix ; et ce choix ne peut avoir de difficulté, que pour celui qui n'a pas saisi d'une manière précise les indications Pourquoi donc, encore un coup, mettrions-nous notre esprit à la torture, pour chercher des spécifiques propres à chaque maladie en particulier ? Peut-être n'existe-t-il pas de médicament qui mérite cette dénomination à la rigueur. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le même remède ne convient pas toujours, bien s'en faut, aux mêmes maladies ; qu'on ne doit pas les traiter également et par les mêmes moyens, dans leur commencement, leur accroissement, leur état et leur déclinaison ; et que leur curation par la voie des spécifiques, en favorisant la paresse des médecins, et en leur faisant négliger la recherche des causes et des vraies

indications, fait de la Médecine un art machinal ; et mène tout droit à l'empyrisme. Soyons bien convaincus que dans notre profession le remède n'est rien ; c'est le génie du médecin qui est tout. Le remède est comme le levier en mécanique : sans la tête d'un Archimède, on n'en tirera jamais des prodiges.

Un médecin instruit et prudent choisit donc de bonne heure parmi les remèdes de toutes les classes, certains d'entr'eux qui lui paraissent les plus efficaces chacun dans sa classe, avec lesquels il se familiarise, et dont il s'assure par l'usage journalier. Avec eux il satisfait sans peine à toutes les indications que les diverses maladies peuvent lui présenter dans leur cours. *Medicina*, disaient autrefois nos vieux Professeurs de l'Université de Montpellier, *est scientia paucorum remediorum probè adhibitorum.* Je voudrais que cette définition fût mise à la tête de tous les ouvrages de Médecine pratique ; et plus encore qu'elle fût bien gravée dans la tête de tous les médecins exerçans. J'ai toujours tâché de l'inculquer de mon mieux dans l'esprit des jeunes Docteurs,

Docteurs, dont j'ai été en même de diriger les premiers pas dans l'exercice de l'art; et je l'ai fait avec d'autant plus de soin, que j'ai vu assez constamment les jeunes Médecins entraînés par la vivacité naturelle de leur imagination et l'impatience familière à leur âge, ordonner remède sur remède, changer facilement de méthode curatoire, courir volontiers après toutes les nouveautés en fait de médicamens, et dédaigner sur-tout le repos utile et nullement passif d'une sage expectation.

A présent que j'ai épanché mon cœur, je puis même dire ma conscience, dans le sein de mes confrères, sur les reformes indispensables à faire à la profession importante dont je me suis occupé toute ma vie et que j'exerce encore, il me reste bien peu à dire, pour faire sentir dans quel esprit j'ai composé les opuscules que je rends aujourd'hui publics. J'espère qu'en les lisant, on verra que, quoique plusieurs des matières que j'ai traitées, fussent neuves et point encore approfondies, je ne me suis pas permis de hasarder aucune théorie arbitraire; et qu'inva-

riablement attaché aux principes solides et lumineux de la Médecine hippocratique, ce n'est qu'à la faveur de ce flambeau que j'ai tâché de me conduire dans les routes peu connues, où mon zèle pour les progrès de l'art me faisait marcher. J'attribue même les succès dont mes faibles efforts ont été couronnés, aux soins que j'ai eu de ne jamais abandonner ce guide fidèle. D'autres, sans doute, viendront après moi, et feront mieux encore. Je le souhaite bien sincèrement, et je jouirai toujours avec délices de tous les travaux que de bons esprits feront, pour épurer de plus en plus les théories médicales, et pour rendre plus simples, plus étendues et en même temps plus sûres et plus efficaces les méthodes curatoires.

Ces volumes ne renfermeront pas précisément un cours complet de Médecine pratique. Ils ne seront qu'une collection de divers traités séparés sur divers points de cette science difficile; points que la Société royale croyait nécessaire d'éclaircir, et qu'elle a présentés tour-à-tour à l'émulation de tous les Praticiens de l'Europe. On verra pour-

tant, en lisant les volumes jusqu'au bout, qu'il est peu d'objets essentiels à cette science, en tant qu'usuelle, que je n'aie eu occasion de développer avec plus ou moins de détail. Au reste, je fais imprimer mes ouvrages sans les retoucher, et tels exactement que je les fis passer dans leur temps à cette célèbre Compagnie. Je ne me suis permis seulement d'y ajouter que quelques notes rares, sur des objets qui ont été remaniés depuis l'envoi que j'en avais fait, par divers Médecins nationaux ou étrangers : en général depuis cette époque, on a peu travaillé sur les diverses matières dont je me suis occupé.

J'aurai soin sur-tout d'enrichir de pareilles notes mon Traité sur le Rachitis, ouvrage que je composai en 1789, et que je fis passer à la Société en 1790, pour concourir au prix qu'elle devait distribuer cette année sur cette matière. On sait que dans ce concours la Compagnie ne trouva aucun ouvrage qui eût rempli complettement les conditions du programme ; et que le prix fut ajourné à l'année 1792, époque à laquelle la Société se trouvant dissoute, ne put

s'occuper de la distribution de ce prix.

Le but principal de ma dissertation sur le Rachitis, était de prouver, contre l'opinion généralement reçue jusques-là, que cette maladie n'était pas l'effet d'une cause unique et toujours la même : mais que presque toujours il fallait en accuser un des cinq vices humoraux suivans : le vice syphilitique, le gouteux, le scorbutique, le psorique et l'exhantematique soit varioleux, soit rubéoleux, soit ulcéreux. D'après cette division majeure, que je tâchais d'établir sur des preuves de fait, ma pratique du Rachitis était toujours relative à la nature de ces diverses causes matérielles et productrices : ce qui ne pouvait, à mon avis, que rendre bien plus sûr et bien plus aisé le traitement de la maladie. C'était ainsi qu'il y a environ quinze ans j'avais travaillé à perfectionner la méthode curative du Tic douloureux, dans un ouvrage imprimé pour lors à Paris. On peut voir que j'y distingue les diverses causes virulentes qui donnent lieu à cette cruelle affection ; et comment j'y dirige son traitement d'après la connaissance de

ces diverses causes. L'expérience générale a depuis justifié mes assertions ; ma méthode est aujourd'hui assez universellement adoptée. Il n'est donc pas bien étonnant que j'aye tâché de bonne heure, d'étendre ces idées neuves et frappantes de virulence, sur la pratique des affections rachitiques ; et que je me sois flatté que mon travail, d'après cette manière de voir, aurait entre les mains des autres comme entre les miennes, un plein succès.

Il paraît qu'en effet ces idées présentées fort en détail dans mon ouvrage, germèrent dans l'esprit de quelques médecins de Paris, qui furent à portée d'en être instruits ; puisque sept ans après (en 1797), mon condisciple et mon bon ami Portal, médecin qui fait depuis bien des années la Médecine avec tant de gloire dans le sein de la Capitale, fit paraître un ouvrage très-intéressant sur la même matière, calqué absolument sur les mêmes vues et appuyé sur les mêmes divisions. Ce grand médecin ajoute à mes preuves une grande quantité de faits de pratique et d'observations cadavériques, qui donnent à mes idées

le plus grand degré d'évidence, et dont l'ensemble forme à-peu-près tout son livre.

Peut-être le Docteur Portal entendit-il parler dans le temps de ma manière nouvelle d'envisager les affections rachitiques ; et son bon esprit lui fit saisir le vrai et l'utile de mes conceptions : ce qui les lui fit adopter. Peut-être aussi a-t-il été conduit à cette espèce de découverte par ses propres observations. Dans l'un comme dans l'autre cas, je me trouvai très-flatté, lorsque je lus son ouvrage qu'il eut la bonté de m'envoyer lui-même, d'avoir avec lui la même façon de penser sur cet objet important ; et je lui ai la plus grande obligation avec le public, d'avoir fortifié mes vues pathologiques sur le Rachitis, par tout le poids de sa grande expérience.

Ce premier volume se trouvera assez rempli par ce discours préliminaire et par deux traités, l'un sur les inflammations lentes, et l'autre sur les maladies lymphatiques.

Le premier de ces ouvrages m'a été inspiré par le sentiment intime que

j'avais du grand besoin où nous étions que les maladies qui en font le sujet fussent enfin éclaircies et traitées en règle. Je voyais de tous côtés prendre pour des obstructions et traiter hardiment par des apéritifs et des fondans, les inflammations lentes et obscures de l'intérieur, dont plusieurs de mes anciens confrères, très-estimables d'ailleurs, m'ont paru souvent ignorer l'existence, et même le nom. Quant à l'essai sur les maladies lymphatiques, c'est la nouveauté même et l'importance de la matière qui piquèrent mon émulation. Sa composition me coûta assez de travail; mais j'en fus bien dédommagé, lorsque je vis l'illustre Société, en couronnant mon ouvrage, déclarer „ qu'il contient „ une histoire physiologique et patholo- „ gique des vaisseaux lymphatiques, aussi „ bien faite, que l'état actuel de nos „ connaissances le permet. „ Voy. Hist. de la Soc. roy. de Méd. Ann. 1787 et 1788. pag. 12. Ces paroles me font aisément présumer que sa publication ne sera pas inutile.

Dans les volumes suivans, que je ne tarderai pas à faire imprimer, si je vois

que ma manière ne déplaît pas au public, j'insérerai mes ouvrages sur l'utilité de la fièvre dans les maladies chroniques, sur les affections âcres de la peau, sur le Magnétisme animal et minéral, sur les maladies héréditaires, sur les maladies laiteuses, sur les fièvres aiguës, sur les Scrophules, sur le Rachitis, sur bien des maladies épidémiques, etc., etc. Toujours ce sera sous le même format, avec le même papier et le même caractère.

ŒUVRES
DIVERSES
DE MÉDECINE-PRATIQUE.

ESSAI
SUR LES
INFLAMMATIONS CHRONIQUES
DES VISCÈRES;

OUVRAGE pour lequel on a adjugé à l'Auteur, dans la séance publique de la Société Royale de Médecine de Paris tenue en Mars 1791, un Prix consistant en une Médaille d'or de la valeur de six cents livres.

Certum est dari morbos inflammatorios, etiam chronicos. Stoll rat. med. tom. 1. p. 77.

INTRODUCTION.

L'INFLAMMATION chronique des viscères est un genre de maladies, dont il n'a été fait aucune mention dans les ouvrages des anciens

Médecins. Quoique Galien ait semblé vouloir les désigner, lorsqu'il a divisé la grande famille des inflammations en récentes et en invétérées (*a*), il est aisé de juger que par la dénomination d'inflammation invétérée, cet auteur n'a entendu autre chose, que certains maux extérieurs dont en effet la nature est chronique et inflammatoire à-la-fois, et qu'il n'a pas fait difficulté de comprendre, ainsi que l'a fait depuis Paul d'Égine (*b*), dans la classe des inflammations, toutes les affections âcres de la peau, jusques à la dartre la plus légère. C'est à cela seulement que se sont bornées toutes les idées de l'antiquité, sur les inflammations lentes.

Aussi le fameux Rivière ne fut-il contredit par personne, lorsque dans le siècle dernier, il avança comme un axiome général et sans exception, qu'il ne pouvait y avoir d'inflammation interne, qui ne fût aiguë ; *inflammationes internarum partium acutæ sunt semper* (*c*). Platner même, ce savant Professeur de Leisipk, n'a-t-il pas publié, il n'y a que trente ans, que ces sortes d'inflammations avaient toujours et nécessairement pour adjoints des fièvres vives et aiguës ; *inflammatio sine febre (acutâ) esse nequit* (*d*). On aura pourtant occasion de voir dans les suites combien peu il est certain, ou pour mieux dire, combien il est faux que toutes les inflammations internes soient des maladies aiguës. Dans la première partie de

(*a*) De cura. rat. per venæ-sectionem.
(*b*) Lib. 4. cap. 8. p. 279.
(*c*) Instit. med. p. 58.
(*d*) Ars medendi. §. 1. p. 9.

cet ouvrage je m'attacherai à prouver qu'il existe des inflammations très-réelles de l'intérieur, qui sont de nature lente et chronique: dans la seconde je décrirai les divers symptômes qui sont propres à ces sortes d'inflammations; et enfin dans la troisième et dernière partie, j'indiquerai quel est le traitement qui paraît leur convenir.

PREMIÈRE PARTIE.

Il existe des inflammations viscérales de nature lente et chronique.

Avant d'entrer dans le détail des preuves sur lesquelles est appuyée l'existence des inflammations chroniques, je crois qu'il n'est pas hors de propos de présenter au lecteur quelques réflexions sur l'inflammation en général; peut-être m'entendra-t-il mieux ensuite, lorsqu'il s'agira de faire voir, par la voie du raisonnement et par la voie des faits, qu'en effet les viscères sont très-susceptibles d'inflammation lente.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions préliminaires sur l'inflammation en général.

Je n'ai nullement envie de discuter le mérite des opinions plus ou moins ingénieuses, par

lesquelles divers médecins, avant et après la découverte de la circulation, ont tenté d'expliquer les phénomènes de l'inflammation; et d'après lesquelles ils n'ont pas manqué de fixer la nature des indications curatoires que cette classe de maladies offre à remplir. Je me contenterai de communiquer, le plus brièvement qu'il me sera possible, les idées que je me suis formées de ce principe maladif. Comme je ne veux marcher que sur les pas de la plus sévère observation, j'espère que je n'aurai à éprouver aucune contradiction.

Je dirai d'abord que je ne saurais regarder comme vraiment inflammatoires, ces sortes de fièvres aiguës qu'on se plaît communément à désigner sous ce nom, et qui cependant ne sont accompagnées d'aucune inflammation locale. Si l'analogie que ces fièvres aiguës se trouvent avoir, par certains de leurs symptômes et certains de leurs effets sur la masse humorale, avec les symptômes et les effets des fièvres aiguës qu'accompagne l'inflammation; si cette analogie, dis-je, suffisait pour leur mériter cette épithète, il n'est pas de fièvre aiguë qu'on ne dût appeler inflammatoire; parce que je n'en connais aucune, qui dès qu'elle a la liberté de se développer, n'offre du plus au moins une pareille analogie. Mais ces symptômes et ces effets, qui paraissent semblables dans les fièvres ordinaires et dans les fièvres d'inflammation, sont ceux de la fièvre en général, et non pas ceux d'une fièvre particulière.

Il n'y a pas long-temps qu'on croyait bien définir l'inflammation, en disant que c'était une tumeur accompagnée de douleur, de

rougeur, de chaleur et de fièvre. On était satisfait de cette définition, parce qu'on était bien persuadé qu'elle contenait exactement tous les caractères essentiels de l'inflammation; et qu'une partie ne saurait être enflammée sans être tuméfiée, sans prendre de la rougeur et de la chaleur, sans devenir sensiblement dolente, et sans donner lieu à des mouvemens fébriles.

Cependant dans un temps où la découverte des inflammations lentes était encore à faire, Fréd. Hoffmann osa prétendre que plusieurs de ces caractères, tels que la chaleur et la douleur, n'entraient aucunement dans l'essence du mode inflammatoire; que ce n'étaient là que des accidens et de simples accessoires de l'inflammation; laquelle, disait-il (*a*), se formait souvent dans le mésentère, le pannicule adipeux, et autres parties peu pourvues de sentiment, sans exciter ni cette douleur, ni cette chaleur, qu'on voit communément jointes aux inflammations des organes doués d'un sentiment plus exquis.

Baglivi vint après Hoffmann, et soutint, d'après des observations qui lui étaient propres (*b*), que l'inflammation même des parties les plus sensibles, telles que la plèvre, existaient quelquefois sans aucun signe apparent de chaleur et de douleur; et ce qui est bien plus fort encore, sans aucun mouvement fébrile. Cette observation du praticien romain a été ensuite confirmée et généralisée par un fort grand

(*a*) De febrib. lentis et hect. sect. 2. cap. 13.
(*b*) Praxis med. vol. I. pars 1. cap. 7. p. 178.

nombre d'autres médecins : ensorte que parmi les signes anciennement reconnus pour caractéristiques de l'état inflammatoire, il n'en est plus qu'on puisse estimer pour tels, que la tuméfaction et la rougeur de la partie enflammée. Encore même ces deux derniers signes sont-ils très-équivoques, puisque, selon Ludwig (*a*), il est fort aisé de confondre un engorgement des veines sanguines avec un engorgement inflammatoire, quoique dans les deux cas la rougeur soit la même, et puisqu'une partie peut se tuméfier et prendre un grand volume, sans la moindre nuance d'inflammation. D'ailleurs quand les embarras inflammatoires existent dans l'intérieur du corps, il n'est pas toujours possible, bien s'en faut, de s'assurer de cette existence par leur seul volume, lequel est bien des fois infiniment peu considérable ; et d'un autre côté, comment alors juger par la couleur, de la nature des embarras, puisque ceux-ci sont couverts et mis hors de la portée de la vue ?

Dans un ouvrage comme celui-ci, où je dois parler d'une sorte de maladies inflammatoires si obscures et si peu prononcées, que leur existence est encore pour quelques-uns un véritable problème ; je crois devoir rejeter comme incertains et très-fautifs, des prétendus signes caractéristiques qui ne caractérisent pas, et me former de l'inflammation en général des idées plus justes et plus précises que celles qu'on a eues jusqu'ici.

Selon ma façon de voir, Vanhelmont a plus ap-

(*a*) Advers. med. vol. 1. pars 1. cap. 7. p. 178.

proché que personne de la vraie notion des causes inflammatoires, et par conséquent de la nature de l'inflammation. Pour la formation de cette maladie, le concours de deux choses lui paraissait nécessaire, 1.° l'action locale d'un stimulus acide sur une partie sensible, et 2.° l'affluence du sang artériel vers le lieu tenu en irritation par ce stimulus, que par une métaphore hardie cet auteur aimait à désigner sous le nom d'Épine. D'après les principes qu'il s'était faits sur cette matière, dès que son épine acide venait à agir sur les chairs ou sur les viscères, l'archée se mettait en fureur, et dirigeait le cours du sang sur le lieu irrité : de là les engorgemens, les distensions, les agitations, et en général tous les symptômes familiers dans l'inflammation (*a*).

Que l'on retranche de cette théorie de Vanhelmont, la qualité acide qu'il donne exclusivement à son épine inflammatoire ; qu'on donne à son archée, qui n'est autre chose que la nature d'Hippocrate et le principal vital des modernes, un peu plus de régularité dans l'exercice de son action tutélaire, et qu'on veuille bien se faire sur la circulation du sang et sur la structure et le jeu des parties susceptibles d'inflammation, des idées plus exactes ; et l'on parviendra aisément, si je ne me trompe, à saisir le vrai caractère de ces embarras sanguins, qui font les maladies inflammatoires.

Je crois d'abord, comme Vanhelmont, qu'une condition nécessaire de toute inflammation, est l'action d'une cause fixe et stimulante sur une

(*a*) Plevra furens, n.° 12 et n.° 16.

partie irritable et sensible. Mais cette action locale ne fait pas seule l'inflammation; elle n'en est que le principe et la cause occasionnelle. Cependant ce stimulus opère déjà sur les organes vivans qu'elle irrite, des resserremens et des crispations, qui rétrécissent et effacent même quelquefois les capillaires les plus à portée de son action. Cela seul peut faire la matière d'une obstruction simple et froide : car alors, ainsi que Haller l'a éprouvé sur les capillaires vasculeux des grenouilles (*a*), les globules sanguins s'arrêtent et s'aglutinent les unes aux autres, et ne refluent qu'en partie et avec lenteur dans les artérioles libres du voisinage. D'un autre côté les orifices des absorbans placés dans la partie irritée, se froncent à leur manière par l'irritation, et ne pompent plus, ou du moins ne pompent qu'imparfaitement les sucs muqueux et graisseux du tissu cellulaire : ce qui donne lieu à leur stagnation et à leur accumulation graduelle dans cet organe. Par l'action continuée de ces deux causes, et sur-tout de la dernière, il doit se former peu-à-peu une tumeur plus lymphatique que sanguine, dont le caractère essentiel sera l'inaction, l'indolence et la froideur. Tel est en effet l'origine et la nature d'un grand nombre d'obstructions viscérales et glanduleuses qui, produites par la déposition secrète d'une matière âcrimonieuse et maladive, résistent communément aux apéritifs les plus vantés, et cédent ensuite à l'usage méthodique des poisons narcotiques, qui n'agissent alors qu'en mettant dans un état de dé-

(a) Mémoires sur les mouvemens du sang. mém. 1. sect. 5.

tente les bouches absorbantes et les capillaires lymphatiques et sanguins.

Mais à ce principe d'obstruction froide, qu'il survienne en conséquence de l'irritation, une augmentation dans le mouvement des artères, les choses changent alors de face. Le sang fait des efforts redoublés contre les obstacles ; et ne pouvant les vaincre, il reflue avec une force proportionnée à celle de son impulsion, vers tous les vaisseaux collatéraux. Les artérioles lymphatiques, dont le calibre dans l'état naturel n'admet pas les globules rouges, et que je considère comme les vrais secrétoires des sucs adipeux, sont obligés de se dilater pour les recevoir. C'est par cette déviation des globules dans les canaux lymphatiques et artériels, où une force majeure les fait marcher, que le sang est versé dans les mailles du tissu cellulaire, où ces vaisseaux aboutissent. Une fois qu'il y est parvenu, les bouches resserrées des absorbans ne pouvant l'en retirer, il faut bien qu'il s'y arrête et qu'il s'y accumule. Voilà la cause véritable de la rapidité avec laquelle le volume des tumeurs inflammatoires s'accroît, lorsque le jeu artériel s'y trouve fort animé ; la cause de la prédominance des sucs sanguins dans le sein de ces tumeurs ; et la véritable raison pour laquelle elles prennent plus de volume que par-tout ailleurs, quand elles ont leur siége dans des parties riches en tissu graisseux.

Mais d'où vient cet effort vital qui, lorsque la cause irritante est énergique, ou lorsque sans être fort énergique par elle-même, elle agit sur des parties éminemment sensibles, détermine sur ces parties l'afflux impétueux de sang

dont on vient de parler ? C'est ici qu'il faut nécessairement recourir à ce principe intérieur et vivifiant qui, un, ce semble, dans son essence, et pourtant présent dans chaque partie en proportion de la dose de vitalité dont la nature l'a pourvue, est le mobile de toutes les fonctions et le véritable agent de toutes les opérations vitales tant en santé qu'en maladie.

Il est assuré par tous les phénomènes physiologiques et pathologiques, que, comme le dit si bien le père de la médecine, il y a entre toutes les parties de l'individu vivant, une conspiration universelle, un consensus réciproque et général, par lequel les divers organes se correspondent, compatissent les uns aux autres, s'entr'aident dans l'occasion, et offrent par leur concert et leur harmonie le tableau d'une république bien policée.

Le principe vital qui est le grand modérateur de cette correspondance, semble agir par réflexion, quoiqu'il n'obéisse en tout qu'à des lois impérieuses qui lui furent dictées par l'auteur de la machine animale. Ces lois sont simples et en petit nombre ; mais leur effet est infaillible ; et par la variété de l'organisation, leur exécution fait éclore les résultats les plus diversifiés.

Je ne connais que deux lois générales, d'après lesquelles sont régis tous les mouvemens vitaux ; ou, pour m'expliquer plus clairement, je ne connais que deux agens intermédiaires dont se sert le principe moteur, pour opérer l'étonnant phénomène de la vie, et pour diriger les mouvemens animaux pendant les révolutions maladives. Ces deux agens sont les nerfs et les

vaisseaux, parmi lesquels on distingue aisément la prééminence vitale qui a été accordée au tube artériel dont le cœur fait partie.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des correspondances nerveuses, qui n'entrent pour rien dans les mouvemens inflammatoires. Mais il est nécessaire de s'arrêter un peu sur les correspondances artérielles, parce qu'elles seules sont l'ame et le mobile de toutes les inflammations.

J'ai dit déjà que, pour qu'il se fasse une inflammation quelconque, il faut d'abord qu'il existe une irritation locale ; et en outre il faut qu'en conséquence de cette irritation, le mouvement artériel s'anime dans le foyer irrité, et que le sang y afflue avec plus d'effort que d'ordinaire : je puis même ajouter, avec un effort qui surpasse toujours celui avec lequel il se porte dans les autres parties du corps.

On voit par là qu'il doit y avoir, comme il y a en effet, une sympathie très-réelle et très-énergique, entre les vaisseaux artériels qui éprouvent l'irritation locale et ceux qui, sans être immédiatement irrités par le stimulus maladif, sont placés dans le voisinage de l'irritation. Les premiers restent crispés, et refusent au sang la liberté du passage ; et les autres semblent vouloir, en redoublant leurs efforts, vaincre les résistances, et entraîner par des torrens sanguins les causes matérielles de la crispation.

La suscitation des mouvemens artériels dans le voisinage de la partie irritée, n'est pas communément une opération subite, ni même rapide. Les commencemens en sont insensibles ;

et lorsque le jeu des artères est assez augmenté pour que cette augmentation puisse être apperçue, on le voit encore s'accroître par des progrès successifs et plus ou moins lents, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au degré d'activité maladive auquel il doit s'élever relativement aux causes qui l'excitent.

Il faut bien faire attention ici, que l'inflammation de la partie irritée commence dès le moment où il existe dans les artères voisines un accroissement relatif d'action, à quelque faible degré que soit cet accroissement; parce que dès-lors le sang est dirigé vers cette partie avec un effort plus grand que celui qui le fait couler dans les autres parties, et que l'essence de l'inflammation ne consiste que dans la supériorité locale de cet effort artériel. Il résulte de là qu'il est un point où les inflammations les plus graves sont insensibles aux malades eux-mêmes, et qu'il n'y a depuis le *minimum* de l'inflammation en général, jusqu'à son *maximum*, aucun degré fixe auquel elle doive s'élever ou s'arrêter. Tout dépend en cela de la force de l'irritation locale, et de la part que veulent bien prendre à cette irritation les branches artérielles circonvoisines.

Jusqu'ici on ne voit point de fièvre, si l'on prend ce mot dans son sens ordinaire et généralement reçu; et si on ne désigne par lui, que cet état violent où tout le système artériel s'ébranle et s'agite à-la-fois; ou bien, si on veut l'employer dans le sens de Galien (*a*), on n'a tout au plus qu'une fièvre locale, sans

(*a*) Lib. de pulsu ad tyron. cap. 12.

laquelle, comme il est aisé de le concevoir, l'inflammation ne peut exister. Mais cet état mérite d'être distingué de la fièvre proprement dite ; de celle par laquelle toutes les artères du corps sont agitées plus que de coutume par un mouvement commun, et le sang s'élance du cœur vers toutes les parties avec une force plus qu'ordinaire.

Il n'est pourtant pas rare de voir ces agitations particulières de certaines branches artérielles, communiquer progressivement et peu à peu leur action maladive à tout le système, et l'inflammation devenir ainsi l'occasion et la source d'une fièvre générale. C'est même ce qui arrive dans toutes les inflammations un peu considérables. Dans ce cas, l'irritation primitive, due à l'action de la cause matérielle, se trouvant accrue de toute celle qu'occasionnent dans le lieu enflammé les distensions faites par l'engorgement sanguin, les correspondances sympathiques des artères doivent s'étendre de moment en moment, et mettre enfin en émotion et les troncs majeurs, et le cœur lui-même.

On peut demander ici quelles sont les vues de la nature en excitant ces orages inflammatoires, soit particuliers et circonscrits, soit généraux et universels ? N'en doutons nullement : ses intentions sont bonnes ; ne pas les croire telles, serait insulter celui-là même à qui est dû le code de notre principe vital, et fermer volontairement les yeux aux faits multipliés qui prouvent l'utilité réelle de la fièvre, même dans les inflammations. Mais, peut-on ajouter, est-ce à la résolution, ou bien à la suppuration que tendent tous ces mouvemens violens ? car l'ex-

périence fait voir que c'est tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux terminaisons, qui est le fruit des agitations inflammatoires. Ceci mérite quelques réflexions.

Dans les inflammations externes, où la suppuration n'entraîne ordinairement après elle aucun danger, l'on voit que les résolutions arrivent bien moins communément que les suppurations; tandisque au contraire dans les inflammations internes, où les collections purulentes sont accompagnées de tant de péril, c'est la suppuration qui est rare, et la résolution qui est incomparablement plus familière. Je ne veux conclure autre chose de cette observation, dont il est aisé de vérifier journellement la justesse, sinon que par les fièvres locales et générales qui accompagnent l'inflammation, la nature se propose un double but, celui de resoudre et d'entraîner, s'il est possible, hors de sa place, la matière irritante; ou bien et subsidiairement, de la noyer et de la perdre dans des flots de matière purulente. Le même mouvement peut produire et produit réellement ces deux effets différens. Mais je ne saurais me persuader que la plus grande tendance à la résolution dans les inflammations internes, et la plus grande tendance à la suppuration dans les inflammations externes, soient précisément un effet du discernement de la nature, qui prévoit les dangers, et détermine à son gré et pour l'utilité commune, les chances de résolution et de suppuration. Je croirais plus volontiers que deux causes étrangères au principe vital, influent sur les résolutions des inflammations internes, et les rendent plus fré-

quentes que dans les autres occasions. La première de ces causes auxiliaires, est la mollesse et la dilatabilité des viscères, qui résistent moins que les parties externes au mouvement du sang artériel : ce qui doit rendre moins insurmontables les obstacles qui s'opposent à la circulation dans les lieux enflammés. On peut joindre à cette première cause, l'action secourable des vaisseaux absorbans, qui dans les parties viscérales et intérieures, semblent exister en plus grande abondance que dans l'organe cutanée ; et dont le jeu, pour le dire en passant, me paraît toujours accéléré, dans tous les lieux où ils sont libres, à un degré proportionnel aux accélérations fiévreuses et accidentelles du jeu artériel.

La seconde cause qui concourt, selon moi, à opérer la fréquente résolution des engorgemens inflammatoires de l'intérieur, est le traitement antiphlogistique qu'on a coutume de leur opposer. La crainte d'une suppuration dangereuse, fait que le médecin s'empresse, dès les premiers momens, de modérer, au moyen des saignées et des autres rafraîchissans, la trop grande force du mouvement artériel : ce qu'il ne se hâte pas si fort de faire dans les inflammations des parties extérieures, où il sait bien que la résolution est souvent plus à craindre que la suppuration. Or personne n'ignore que la trop grande énergie des efforts vitaux, nuit autant au travail de la résolution des tumeurs enflammées, qu'elle favorise, et accélére même la formation de la matière purulente.

Je vois qu'il est fort question, dans les écrits de nos Pathologistes, de cette ancienne division des maladies inflammatoires, en vraies ou lé-

gitimes, et en fausses ou bâtardes. Stoll prétend même (*a*) que les inflammations vraies sont rarement chroniques, tant il regarde cette division comme bien fondée. Après avoir lu avec attention tout ce qui peut la justifier, j'avoue qu'il ne m'a jamais été possible de saisir aucun caractère certain, qui puisse lui servir d'appui. J'ai remarqué que les inflammations vraies et les inflammations fausses ne sont pas les mêmes choses dans l'esprit des divers médecins qui ont pris si fort à tâche de les distinguer les unes des autres. Chacun d'eux fait la distinction à sa manière ; chacun nous donne des définitions différentes du même objet : ensorte qu'après y avoir sérieusement réfléchi, on est obligé de convenir que les inflammations fausses n'ont rien qui les distingue essentiellement de ce qu'on veut bien appeler inflammations vraies. Dans toutes, c'est une irritation locale qui détermine la maladie ; dans toutes, c'est l'excès des mouvemens artériels sur le foyer irrité, qui l'établit et la revêt du caractère inflammatoire. J'aimerais donc mieux qu'on se contentât de diviser les inflammations, relativement aux maladies aigues, en idiopathiques et en symptômatiques. Ces dernières surviennent tous les jours comme accident et comme vrai symptôme, à des fièvres qui ne sont pas essentiellement inflammatoires. Mais il me paraît que les inflammations chroniques sont presque toujours essentielles et idiopathiques ; parce que presque toujours elles sont le principe des maladies lentes qui les accompagnent.

(*a*) Ratio med. tom. 1. p. 56. L'auteur dit, *Raræ sunt veræ illæ, simulque chronicæ inflammationes.*

Avant

Avant de finir cet article sur l'inflammation en général, je ne puis éviter de dire un mot sur la nature des causes matérielles et irritantes, dont la présence donne lieu d'abord à l'obstruction des capillaires, et ensuite à l'engorgement inflammatoire et à tous les accidens qui en sont la suite et l'effet.

Il est généralement reçu parmi les médecins, qui ne peuvent en juger que par les phénomènes apparens, de prêter à ces matières une qualité âcrimonieuse, qui peut-être n'existe pas dans la réalité; car pour exciter la contraction des fibres irritables dans les expériences anatomiques, il suffit souvent d'un simple contact d'un corps poli, ou même d'un léger courant d'air. Ne peut-il pas se faire aussi, que pour mettre en état de crispation et de resserrement une partie contractile et vivante, il ne faille autre chose, que la seule présence d'une humeur insolite, qui fait alors sur elle l'effet d'un corps étranger, d'un véritable stimulus ?

C'est d'ailleurs une chose démontrée par une foule d'observations, que tout ce qu'on appele âcres virulens, âcres critiques, âcres excrémentitiels, lorsqu'ils sont retenus dans le corps, et portés par les lymphatiques dans la masse sanguine, deviennent aisément la cause occasionnelle d'une inflammation, s'ils viennent à être déposés et à se concentrer sur quelque partie sensible. Mais il est bon de remarquer en général, que tous ces genres d'âcres, n'ont pas une égale facilité à exciter les mouvemens inflammatoires; et que tandisque, par exemple, le virus arthitique et le virus catarreux ou rhumatismal, font naître souvent, quand ils

agissent sur les viscères, les inflammations les plus véhémentes ; il en est d'autres tels que le virus vénérien et le virus scorbutique, qui ont coutume de se comporter, en pareille circonstance, avec beaucoup plus de modération. On voit entr'autres dans le virus scrophuleux, si peu de force irritante, que le plus souvent sa déposition dans les parties internes, ne produit que des obstructions simples et froides ; et que lorsque par des circonstances particulières, il se joint à ces obstructions quelque mouvement inflammatoire, ce mouvement est pour l'ordinaire si léger et si doux, que les sujets en qui ils ont lieu, en ressentent à peine quelque douleur locale.

La cause matérielle de l'inflammation est, ainsi qu'on l'a vu, ce qui produit dans la partie qui doit s'enflammer, cette première irritation qui provoque l'accélération du sang artériel sur cette partie. Mais il faut bien observer, que cette cause n'est pas toujours et nécessairement une humeur étrangère et stimulante qui a été déposée par les mouvemens vitaux. Il me paraît que dans bien des occasions, l'inflammation se fait sans la présence d'un tel stimulus matériel. On la voit quelquefois se former subitement dans des sujets absolument sains, par une cause purement morale, et à l'occasion d'une passion vive de l'ame : d'ailleurs dans le cours des maladies nerveuses il arrive souvent qu'elle naît sur certaines parties, où par une bisarrerie fort familière à ces maladies, il plaît au principe vital de fixer toute la force de ses spasmes. Je crois donc qu'alors et dans tous les cas semblables, l'éréthisme nerveux

tient lieu de cause matérielle, puisqu'il opère une irritation vraiment inflammatoire. Aussi ne trouvai-je aucun inconvénient à le comprendre sous une dénomination commune dans la classe générale des causes occasionnelles et locales de l'inflammation.

CHAPITRE SECOND.

Existence des Inflammations lentes, prouvée par le raisonnement et la saine théorie.

D'après les réflexions préliminaires que l'on vient de faire sur l'inflammation en général, il ne me sera pas mal aisé, ce me semble, de prouver que l'existence des inflammations lentes découle nécessairement des bons principes de théorie; et que ne pas admettre ces sortes d'inflammations, c'est fermer les yeux à la clarté du grand jour.

Il a été déjà démontré, que l'inflammation depuis son *minimum* jusqu'à son *maximum*, peut prendre des degrés intermédiaires et presqu'infinis d'intensité : cette vérité a été de tout temps sentie par les praticiens : ce qui le prouve, c'est que les anciens, lors même qu'ils ont le moins pensé à la possibilité des inflammations lentes, ont toujours reconnu, d'après le seul témoignage de leurs sens, que les inflammations aiguës de toutes les parties pouvaient avoir, suivant les sujets et les circonstances, un mode plus ou moins véhément, un caractère

plus ou moins aigu. Jamais un *Hépatitis*, un *Gastritis*, une pleurésie, ne furent regardés par eux, comme des maladies toujours également fortes, toujours soumises à une marche fixe et monotone, et dont le cours pour chaque espèce dût être imperturbablement limité à un certain nombre de jours bien précis. Tout le monde avoue que l'activité inflammatoire varie sans cesse, malgré l'identité des siéges et des causes morbifiques, suivant la disposition actuelle des sujets où se forme l'inflammation, et suivant les circonstances morales ou atmosphériques où ils se trouvent. Aussi nos premiers maîtres ont-ils cru devoir diviser les inflammations quelconques, en aiguës et en très-aiguës, *in acutas* et *perperacutas*; et cela pour la commodité du praticien, qui précipite plus ou moins ses secours antiphlogistiques, suivant qu'elles sont plus ou moins intenses, plus ou moins rapides.

Mais s'il est pathologiquement vrai et incontestable, que les inflammations aiguës et ordinaires peuvent s'abaisser à différens degrés, et prendre une intensité moins véhémente que de coutume, sans cesser pourtant d'être ce qu'elles sont; qui sera assez téméraire pour assigner le dernier terme où peut aller la lenteur de leur développement? Qui pourra dire, ce n'est que jusques là, et jamais au de-là, que peut descendre l'activité vitale dans le mode inflammatoire; par-dessous cette borne précise, il devient impossible et ne saurait exister?

Or s'il n'est pas permis de marquer, ni même d'imaginer un dernier terme à la dégradation des mouvemens inflammatoires; si le

minimum de l'inflammation peut se réduire à un point imperceptible, il faut donc qu'il existe des inflammations si douces et si légères, qu'elles sont incapables de donner lieu à l'appareil formidable d'une maladie aiguë; et qui peuvent tout au plus, lorsqu'elles sont dans l'intérieur, devenir le foyer sourd et caché d'une maladie chronique.

J'observerai encore, qu'une cause matérielle d'inflammation étant appliquée, il ne s'ensuit pas qu'en quelque lieu du corps vivant qu'on la suppose en action, il doive en résulter le même degré d'irritation, et qu'il en provienne toujours le même effet inflammatoire. Cet effet peut varier par mille circonstances, dont je crois devoir faire sentir ici les principales.

Pour qu'une cause matérielle donnée, exerce dans sa plénitude son action maladive, et soit capable de produire une inflammation aiguë, trois conditions sont sur-tout nécessaires. Il faut, 1.° que cette cause soit par elle-même assez active, et d'une énergie assez concentrée, pour produire le degré d'irritation qu'exige une grande excitation des forces vitales; 2.° que la partie sur laquelle s'exerce le *stimulus*, soit constituée de manière à pouvoir en ressentir toute la pointe; et 3.° que le principe vital jouisse, soit dans le lieu même de l'irritation, soit dans la totalité de l'individu, d'une assez grande liberté, pour pouvoir à cette occasion, déployer selon les lois de la sympathie, le jeu des forces artérielles dont il est le premier moteur.

La première de ces conditions manque, lorsque cette cause matérielle, ou par sa

qualité, ou par sa quantité, se trouve si peu énergique, qu'il ne résulte de son action qu'une irritation médiocre et incapable d'étendre assez son influence, pour provoquer la réaction des mouvemens sympathiques. Alors, comme on le sent bien, il ne peut naître d'une telle cause, que des inflammations locales très-bornées ou très-superficielles, comme le sont, par exemple, celles qui ont lieu dans les rhumes simples, ou dans certaines angines catarreuses; ou bien, celles qui caractérisent les éruptions varioleuses, rubéoleuses, miliaires, etc., genres d'éruptions qui, dès qu'elles sont faites, bien loin de donner lieu à des mouvemens fébriles, sont au contraire presque toujours le gage certain de la cessation absolue de la fièvre incubatoire qui les avait précédées.

La seconde cause manque, dès que cette cause stimulante vient à agir sur des parties peu pourvues de nerfs, et par conséquent peu sensibles à l'éguillon; comme le sont entr'autres le foie, le poumon, le cerveau lui-même, dans leur substance purenchimateuse; ou bien sur des organes qui, quoiqu'assez sensibles, se trouvent atteints d'atonie maladive, ou de semi-paralysie. Il est bien clair que dans tous ces cas, le pouvoir irritant de la cause matérielle, ne peut qu'avoir un effet imparfait, et que les forces sympathiques, qui doivent déterminer l'inflammation, ne sauraient être qu'incomplettement excitées.

La troisième condition manque enfin, lorsque la même cause agit sur une de ces constitutions fermes et inébranlables, telles que celles qu'on attribue à certains habitans du Nord, dont

Voltaire disait plaisamment, qu'il était impossible de les chatouiller autrement qu'à coups de lancette. Chez de tels sujets, des causes stimulantes ordinaires n'ont qu'une faible prise, et ne troublent pas aisément la ferme sécurité du principe vital. Cette même condition manque encore dans les individus où par une habitude vicieuse, le principe moteur se trouve hors d'état de déployer les forces vitales et sympathiques, soit dans l'universalité de la machine, soit seulement dans les parties adjacentes au lieu de l'irritation. Ce dernier cas arrive, lorsque le corps est épuisé par quelque maladie précédente, ou quelque évacuation excessive, sur-tout de nature sanguine ; lorsque les sujets sont travaillés de langueur maladive ou de cachexie; lorsqu'ils sont dans un état de paralysie générale ou partielle; et lorsque l'agent vital est tenu par l'effet de quelque cause stupéfiante, dans un état de torpeur et pour ainsi dire de défaillance; comme cela arrive dans certaines fièvres malignes, et dans les occasions où l'on a abusé des poisons narcotiques, employés intérieurement ou même extérieurement.

D'après ces réflexions n'est-il pas évident, que toute inflammation ne doit pas nécessairement donner lieu à des accidens violens et à une fièvre aiguë, et que l'inflammation ne peut être que légère, peu animée et par conséquent lente, lorsque la cause matérielle est elle-même inactive, lorsqu'elle agit sur des parties peu irritables, et lorsque le principe de vie est dans l'impuissance de ressentir dans toute son énergie l'aiguillon inflammatoire, et de réagir contre lui avec toute sa force et son impétuosité ordinaires.

Ce que l'on vient de dire au sujet des diverses nuances d'intensité que prennent nécessairement les maladies inflammatoires, suivant les sujets et les circonstances, est une vérité générale, qu'on peut appliquer aisément à toutes les autres maladies aiguës. On voit tous les jours celles-ci dégénérer en affections longues et vraiement chroniques ; tandisqu'à leur tour les affections choniques prennent souvent le caractère des maladies aiguës : ce qui abrège, non sans danger, le terme de leur guérison. C'est ce qui faisait dire au docteur Gilchrist (*a*), que ces deux classes de maladies, les aiguës et les chroniques, qu'on s'est fait une loi de distinguer si scrupuleusement en pratique, n'avaient pourtant pas une essence différente ; et que toute leur dissemblance consistait en ce que dans les unes, les efforts curatoires de la nature étaient plus agissans, tandisqu'ils se trouvaient plus foibles et plus ralentis dans les autres. C'est là précisément la différence que nous mettons entre les inflammations aiguës et les inflammations lentes.

Pour bien sentir toute la justesse du raisonnement de Gilchrist, il n'y a qu'à faire attention à ce qui se passe dans les épidémies ordinaires. La même cause générale, qui chez le plus grand nombre des sujets produit des maladies aiguës, non seulement ne les porte pas toutes au même point d'intensité dans les divers individus ; mais même elle ne fait germer chez plusieurs que des maladies lentes et vraiement chroniques. Il est facile entr'autres de se

(*a*) Essais d'Edimbourg. t. 4. p. 485.

convaincre de l'exactitude de cette assertion, pendant le règne de ces constitutions éminemment catarreuses, qui infestent si souvent les diverses contrées de l'Europe : dans le temps qu'un grand nombre de ceux qui sont pris de la maladie épidémique, sont atteints des inflammations internes les plus aiguës ; on en voit çà et là un grand nombre d'autres, que la cause commune ne tourmente que par des rhumes souvent opiniâtres et suspects, qui aboutissent bien des fois à la phtisie pulmonaire; au point que je n'ai jamais vu de telles épidémies, qui n'ayent laissé après elles une abondante et triste recolte de pulmonies. On peut faire la même observation pendant les automnes où les remittentes bilieuses régnent avec empire dans tout un pays : il y règne toujours dans ce temps-là même, des fièvres intermittentes, rebelles et de long cours, des maladies hépathiques du genre des lentes, et divers embarras abdominaux et chroniques, qui appelent fréquemment après eux la cacochymie et toutes ses suites.

Les médecins savaient dès le temps de Celse (*a*), que la fièvre, même factice, était le grand instrument par lequel s'opère la guérison des maladies chroniques. C'est d'après la conviction de cette vérité médicale, que par une expression un peu exagérée, l'un des médecins que nous avons eu occasion de citer (*b*), n'a pas craint d'avancer que pour effectuer cette guérison, le praticien n'avait rien de mieux à faire que de changer les affections lentes en affections vives

(*a*) De re medicâ. lib. 3. cap. 9.
(*b*) Gilchrist, essais d'Edimbourg. tom. 4. p. 485.

et aiguës. J'appele cette expression exagerée, parce qu'il n'est personne qui ne sente combien il serait risqueux d'exposer aux travaux d'une fièvre aiguë, des corps depuis long-temps minés et déjà plus ou moins épuisés par une longue infirmité. Cet habile homme prétendait seulement faire entendre, que pour vaincre l'inertie du système vasculaire, qui a lieu dans un grand nombre de maladies chroniques, et pour détruire efficacement les effets invétérés de cette inertie, l'art doit tendre à susciter les mouvemens artériels, et donner par là aux individus des dispositions inflammatoires.

C'est en effet là ce qu'un médecin instruit ne manque pas de faire, lorsqu'il a à traiter de ces sortes d'engorgemens froids, dont l'origine remonte à l'atonie des solides. Heureux, si on ne confondait jamais ces tumeurs froides par cause atonique, avec celles qui, toutes froides qu'elles sont, ont eu pourtant une irritation locale pour principe; et sur-tout avec celles qui portent un caractère réel, quoique sourd et caché, de chaleur et d'inflammation! Reste toujours que par un traitement actif, on peut hâter la marche des maladies chroniques, et leur imprimer même le caractère des maladies aiguës : ce qui fait voir qu'en effet il n'existe aucune différence essentielle entre les affections aiguës et les affections chroniques.

Le bon chirurgien semble n'agir que d'après la connaissance de cette vérité, lorsqu'il s'occupe à obtenir par ses topiques, la résolution des tumeurs froides et indolentes de l'extérieur. Il ne manque pas de les soumettre à l'action de ces âcres et légers stimulans, qu'on connaît

sous le nom de résolutifs. Par leur moyen, il réveille dans le sein des engorgemens, le ton de la fibre vasculaire : les artères s'animent ; il naît une fièvre ou inflammation locale ; et l'excès des forces toniques remédie aux effets du relâchement et de l'inertie.

Mais si le médecin, par des remèdes trop chauds et trop actifs, et le chirurgien, par des applications trop âcres, allaient imprudemment exciter dans les parties ainsi obstruées, une inflammation violente, ce serait alors que la maladie chronique deviendrait réellement une maladie aiguë, et qu'il faudrait s'attendre à une suppuration presqu'inévitable. Le chirurgien se consolerait d'un tel malheur, parce qu'il est le maître d'ouvrir quand il le voudra une issue libre à la matière purulente. Mais le médecin aurait à se reprocher sa témérité, parce qu'il ne lui est pas loisible de vuider quand il veut et comme il veut les abcès intérieurs, et que ces abcès sont ordinairement mortels.

CHAPITRE TROISIÈME.

Existence des Inflammations lentes prouvée par les faits.

Le Docteur Klein a très-bien observé, d'après Platner (*a*), que dans les inflammations internes les plus graves, il arrive assez fréquemment,

(*a*) Interpres clinicus. p. 232.

que par un traitement méthodique brusquement employé, la fièvre s'adoucit tout à coup sans se dissiper pourtant en entier; et qu'elle se change insensiblement en une fièvre lente et rebelle qui n'est autre chose que cette espèce de fièvre hectique, que nous fairons voir dans les suites être un symptôme familier aux inflammations lentes. Quel est le praticien un peu exercé, qui n'ait été plusieurs fois le témoin de ces sortes de conversions, et qui n'ait vu les inflammations les plus graves de la poitrine, du bas ventre, et même de la tête, s'appaiser traîtreusement par les premières saignées, bercer pendant quelque temps le médecin d'un espoir trompeur; et cependant éluder ensuite son pronostic favorable, et laisser après elles des petites fièvres interminables, qui aboutissent à la longue aux suppurations les plus dangereuses ? Ne sont-ce pas là clairement des inflammations aiguës converties en inflammations chroniques ? Comment peut-on douter après cela de l'existence des inflammations lentes ?

Mais ces inflammations lentes, l'art n'est-il pas le maître de les faire exister quand il veut et toutes les fois qu'il le veut, d'une manière visible sur l'organe extérieur; et même d'en graduer à sa guise l'intensité par les applications graduées de ses topiques rubéfians, vésicans et cautérisans ? Une plaie reste enflammée tout le temps qu'un corps étranger l'irrite par sa présence, et s'oppose au rapprochement de ses lèvres. Sans besoin d'aucun corps étranger, combien de fois les ulcères spontanées n'offrent-ils pas une phlogose rebelle, que le temps et

les remèdes ont bien de la peine à détruire ; soit parce qu'ils sont placés dans une situation trop déclive, soit parce que les sujets sont cachectiques et remplis de sucs dépravés ; soit enfin parce que la nature se décharge sans cesse sur la plaie, comme sur une espèce d'égout, d'un âcre virulent dont la masse humorale se trouve infectée ?

A propos des âcres virulens, il est certain que leur manière commune d'agir dans la formation des maladies locales dont ils sont la cause matérielle, est d'irriter les parties où ils sont déposés, d'y exciter des douleurs, et d'y faire naître souvent de longues suppurations. Dès que ces affections locales sont à portée de nos yeux, comme le sont les bubons, les dartres et les autres affections âcres de la peau, ne voyons-nous pas, par la rougeur et la chaleur des parties attaquées, qu'elles ne sont autre chose que des espèces d'inflammations lentes ? Il est bien naturel de penser que les mêmes âcres n'agissent pas d'une autre manière, lorsque par métastase, ils viennent rétrograder vers les parties internes et viscérales ; et qu'en dedans tout comme en dehors, les engorgemens qu'ils occasionnent par leurs qualités irritantes, sont ordinairement inflammatoires, quoique de nature lente et chronique.

L'observation apprend qu'il est des matières maladives qui par leur action immédiate sur les organes intérieurs, sont plus disposés que les autres à donner lieu à des inflammations véhémentes et aiguës : telles sont, par exemple, la matière catarreuse ou rhumatismale et la matière goutteuse. Mais on sait aussi qu'il en est

un grand nombre qui se plaisent plus particulièrement à n'allumer dans l'intérieur, que des feux sourds et des inflammations lentes. Les faits cliniques et cadavériques concourent à établir que c'est de cette dernière manière qu'agissent entr'autres sur les viscères le virus vérolique, le virus scorbutique et le virus scrophuleux. Je joins volontiers à ces âcres mitigés la matière critique des maladies aiguës imparfaitement jugées ; parce qu'on voit tous les jours cette matière morbifique, faire germer dans les réduits intérieurs où elle se cantonne, des engorgemens sourdement douloureux, qui ne se terminent que trop souvent après des temps considérables, par les fontes purulentes les plus cruelles.

On attribue avec raison à l'action d'un âcre biliaire, porté sur divers viscères, la génération d'une nombreuse classe d'inflammations aiguës que l'on voit souvent régner en divers pays d'une manière épidémique. M. Stoll est le seul qui se soit aperçu, que lorsqu'il est moins abondant, ou porté à un moindre degré d'exaltation, il est singulièrement disposé à donner naissance, par sa déposition sur les parties viscérales, à des inflammations plus douces, mais plus durables. En effet on reconnait assez universellement aujourd'hui, que cette espèce d'âcre, est la véritable cause matérielle des maladies âcres et chroniques de la peau, qui ne sont pas le produit d'une virulence étrangère. Il ne peut plus être douteux, que dès qu'il vient à se jetter sur la substance des organes internes, il ne se forme des maladies analogues à ces affections de la peau dont on vient de parler, c'est-à-dire, des inflammations lentes.

On demande des faits, en preuve de l'existence des inflammations chroniques. Il en est un qui seul pourrait suffire pour en faire la démonstration. C'est l'effet constant et infaillible que produisent dans nos organes intérieurs les poisons âcres pris à différentes doses. Lorsque ces drogues vénéneuses y sont introduites en quantité un peu considérable, elles ne manquent jamais par leur causticité, de donner lieu aux inflammations les plus terribles et les plus promptement mortelles. Mais il est un art, enfant de la scélératesse, qui sait radoucir cette causticité, et qui avec ses poisons méthodiquement gradués se rend tellement maître de la vie des hommes, qu'il calcule à peu près les jours et les mois que doivent subsister encore les innocentes victimes qu'il veut immoler à la vengeance ou à la cupidité. C'est art est celui des poisons lents, qui au lieu d'une inflammation vive et aiguë, ne produisent dans les entrailles que des inflammations sourdes et légères, dont pourtant les résultats sont toujours des engorgemens douloureux, des suppurations longues et une mort lente. C'est ce qu'a mille fois manifesté l'ouverture des sujets qui succombent aux maladies chroniques occasionnées par ce genre de cause.

Qu'il me soit permis à ce sujet, de dire ce que j'ai vu de l'effet produit dans les viscères, par ces poisons corrosifs, qu'on donne aujourd'hui si volontiers aux malades sous le titre de médicamens. On croit se mettre à l'abri de tout danger en affaiblissant les doses : mais malgré les attentions les plus scrupuleuses, il est bien des cas où ces prétendus remèdes font l'office de véritables

poisons lents. Oh ! combien depuis ma jeunesse n'ai-je pas vu périr de sujets par une pareille cause, et cela quelquefois entre les mains de très-habiles gens. L'histoire symptômatique de ces empoisonnemens, et l'inspection cadavérique m'ont souvent appris, que dans ces occasions la mort ne devait être attribuée qu'aux irritations lentes et aux embarras vraiment inflammatoires, que ces âcres suspects avaient excités sur certains organes vitaux, et aux foyers purulens qui peu à peu s'y étaient formés.

Après ces faits généraux et, à ce qu'il me paraît, très-saillans, que j'ai cru pouvoir alléguer en preuve de l'existence des inflammations lentes, il est temps d'en venir aux faits particuliers qui concourent au même but. Pour mettre plus de clarté dans le détail de ces faits, je les rangerai sous quatre chefs différens. Le premier renfermera ceux qui ont été observés et qui peuvent s'observer tous les jours sur les parties extérieures du corps ; car ce qui se passe dans ces parties et à portée de nos sens, donne des inductions puissantes sur ce qui doit se passer dans les parties intérieures et cachées, lorsqu'elles sont exposées à l'action des mêmes causes. Sous les trois autres chefs je parcourrai successivement et relativement aux inflammations lentes, ce qui s'observe dans les cavités de la tête, de la poitrine et de l'abdomen.

§. I.er

FAITS particuliers qui attestent l'existence des Inflammations lentes sur l'organe extérieur.

JE ne serai pas long sur ce genre d'inflammations lentes

lentes, parce qu'un praticien n'a besoin que de ses yeux pour se convaincre tous les jours, que les parties externes du corps sont très-sujettes à des maladies inflammatoires et en même temps chroniques.

En effet rien de plus familier, par exemple, que les ophtalmies et les otalgies de long cours. Or peut-on méconnaître l'inflammation dans ces ophtalmies, où l'on voit si positivement réunies la chaleur, la rougeur et la douleur, trois signes que les femmes même les moins expertes savent être ceux qui se joignent le plus communément au mode inflammatoire? Quant à l'otalgie, il est assez ordinaire de voir encore la rougeur sanguine qui occupe alors l'intérieur de l'oreille, se trahir par quelque rougeur extérieure du conduit auditif : mais lors même que ce signe ne s'étend point en dehors, n'en est-ce pas assez de ces douleurs pulsatives, de ces bourdonnemens opiniâtres, et de ces suppurations qui arrivent après un temps plus ou moins long, pour nous convaincre de leur caractère inflammatoire ?

La peau, ce grand émonctoire sur lequel la nature rejette tant de matières maladives, est, comme les anciens eux-mêmes le savaient fort bien, le siége fréquent de bien des espèces d'inflammations lentes ; car j'appele de ce nom, toutes ces maladies prurigineuses, qui depuis le vitiligo jusqu'à l'éléphantiasis des Grecs, ont leur place naturelle sur l'organe cutanée. L'irritation de la peau, sa chaleur, et sur-tout sa rougeur qui affecte quelquefois de se cacher sous les croûtes ou les écailles de l'épiderme, sont des témoins irrécusables de leur caractère phlogistique.

L'intérieur de la bouche peut être considéré comme appartenant aux parties extérieures du corps, puisque le sens de la vue peut saisir tout ce qui s'y passe. Or dans cette partie ne voit-on pas souvent survenir des aphtes rebelles dont la base enflammée et sensible, semble s'étendre par érosion dans tout le voisinage, et que le traitement le plus assidu a quelquefois de la peine à guérir après plusieurs mois entiers? C'est avec la même opiniâtreté que résistent en bien des occasions certaines esquinancies suspectes et chroniques, dont j'ai vu mourir des sujets après plusieurs années de souffrance. Les maladies de l'urètre et celles de l'anus offrent très-fréquemment la même lenteur et la même résistance, quoique le caractère inflammatoire n'y soit pas équivoque.

Mais rien n'est plus commun que de voir cet état d'inflammation lente bien exprimé dans les plaies externes, lorsqu'elles sont entretenues par un vice humoral. Les bords de ces plaies sont toujours colorés à une distance plus ou moins considérable, par une zone érysipélateuse; le moindre contact s'y fait vivement sentir, et la tendance continuelle qu'elles ont à s'élargir au dépens des chairs voisines, les fait appeler quelquefois phagédéniques : tant les sucs dont elles sont abreuvées, se trouvent alors âcres et irritans!

Je passerai ici sous silence ces inflammations douces et fort lentes, et ces suppurations muqueuses et pour ainsi dire éternelles, que présentent si souvent les tumeurs écrouelleuses du cou; parce que l'on connaît assez ce qui se passe dans ces sortes d'engorgemens qui sont assez fréquens pour être souvent observés

par tout le monde; et parce que d'ailleurs j'aurai occasion dans un autre lieu de parler plus amplement des tumeurs toutes pareilles qui se forment très-souvent dans les parties intérieures, et y souffrent les mêmes accidens inflammatoires et le même genre de suppuration.

Je finirai ce que j'ai à dire sur les inflammations lentes et chroniques des parties externes, par une remarque qui me semble des plus justes; et par laquelle on prouve non seulement l'existence très-réelle de ces sortes d'inflammations externes, mais même celle de ces inflammations dans les parties intérieures.

L'art a en son pouvoir des moyens qui le rendent pour ainsi dire le maître de déplacer les inflammations lentes et locales de l'extérieur; et ce moyen consiste à établir dans divers points de l'organe cutanée et à portée de ces inflammations, des maladies toutes semblables, par le moyen de quelque application âcre et long-temps continuée. N'est-ce pas là ce que nous faisons tous les jours et avec succès pour guérir, ou plutôt pour ôter de leur siége les inflammations chroniques des yeux, des oreilles ou de la gorge, ou pour faire disparaître sans remède intérieur certaines affections âcres et locales de la peau?

Il ne faut pas vouloir se tromper: nos vésicatoires, nos sétons, nos divers cautères ne savent faire autre chose qu'exciter des inflammations dans les portions cutanées où nous jugeons à propos de les placer; nous sommes les maîtres de maintenir ces inflammations artificielles, tant qu'il nous plaît de faire durer sur la partie où elles se trouvent, les irritations,

les gonflemens rouges et douloureux, et les suppurations qui sont l'effet infaillible de nos applications. N'est-ce pas là produire par art des inflammations lentes, en tout semblables à celles que produit sur les plaies spontanées, la déposition successive et non interrompue de quelque humeur âcre et vicieuse ? N'est-ce pas là guérir une inflammation lente par une autre inflammation lente, et déplacer véritablement les inflammations ?

Mais l'expérience a montré depuis long-temps aux praticiens, que les inflammations chroniques que forment les égouts artificiels, ne sont pas seulement utiles pour la guérison des maladies lentes et inflammatoires de l'extérieur. Nous nous en servons encore fort souvent et avec un succès égal dans les maladies viscérales, où des douleurs locales annoncent la présence de quelque cause matérielle et stimulante, qui tient les parties internes où résident de pareilles douleurs, en état d'irritation et de phlogose. Cette pratique générale et ce succès reconnu, ne sont-ils pas une preuve non équivoque, que dans de tels cas, tout comme dans les inflammations lentes de l'extérieur, les égouts artificiels n'opèrent aussi, que par déplacement de la maladie, et en faisant passer de l'intérieur à l'extérieur une inflammation chronique ?

§. II.

Faits particuliers qui attestent l'existence des Inflammations chroniques dans les parties internes de la tête.

Depuis quelque temps, on est généralement revenu de cette ancienne erreur où l'on a été;

qu'après les coups à la tête, les sujets n'avaient rien à craindre pour les engorgemens et les suppurations internes, dès qu'ils avaient passé sans accident les premiers quarante jours. Les chirurgiens modernes rapportent des observations, et j'en ai plusieurs devers moi de semblables, par lesquelles il conste que les symptômes consécutifs et dépendans d'inflammation et de suppuration cérébrale, ne se sont montrés que long-temps après cette époque. Il est bien manifeste que dans ces circonstances, le coup a été immédiatement suivi de ces engorgemens inflammatoires dont il est seul la cause; et que si les signes sensibles d'un tel engorgement ne se sont développés que tard, c'est que les engorgemens ont été d'abord légers, et ont affecté une marche fort lente dans leur accroissement.

Tous les observateurs qui ont recherché la cause des maladies dans les cadavres, ont remarqué, qu'après les fureurs d'une longue manie, la substance du cerveau se trouve communément sèche, et que la contexture de ce viscère est plus solide et plus dure, qu'elle ne l'est dans l'état naturel. Ce fait n'autorise-t-il pas à présumer que cette consistance semi-skirreuse du cerveau, n'est autre chose qu'un de ses fréquents reliquats que laissent après elles les inflammations viscérales; et que par conséquent la manie est due ordinairement à un état inflammatoire et chronique de la substance cérébrale? Cette conclusion me semble d'autant plus juste, qu'il n'est point rare de trouver encore dans la tête des anciens maniaques, d'autres désordres organiques, dont certains

comme principe d'irritation, peuvent produire cet état inflammatoire, et d'autres être regardés comme les effets et les suites du même état. On n'a qu'à lire l'abrégé qu'a fait M. Lieutaud des observations anatomiques qui ont été recueillies au sujet des maniaques, pour être convaincu, qu'en effet la manie est, du moins très-souvent, un symptôme d'inflammation lente.

J'ai vu plusieurs fois des délires furieux et non fébriles, succéder dans le temps que je m'y attendais le moins, à des maladies aiguës encore dans l'état de crudité, et leur servir pour ainsi dire de crise. Dans ces occasions tout m'a porté à croire que la manie était due à une métastase fâcheuse, et au transport d'une matière âcre et morbifique sur l'organe cérébral. Aussi me suis-je bien trouvé alors d'employer les antiphlogistiques les plus prompts et les plus efficaces, sans négliger le secours des vésicatoires et autres égouts artificiels. La guérison qui a presque toujours été la suite d'un tel traitement n'a pas peu contribué à me faire croire que, comme je l'ai dit, les fureurs maniaques sont le plus souvent produites par quelque inflammation sourde et très-réelle du cerveau.

Je ne doute pas non plus, que plusieurs autres espèces de maladies chroniques de la tête, qui sont caractérisées par la lésion des fonctions cérébrales, n'ayent pour principe ordinaire de pareilles dispositions maladives. En parcourant nos riches recueils d'observations cadavériques, on voit qu'un grand nombre de paralytiques, d'apoplectiques et d'épileptiques ont montré après leur mort dans leur cerveau

des suppurations toutes formées, dont on ne s'était pas douté pendant leur vie ; et qui étaient nécessairement l'effet de quelque inflammation lente et très-cachée qui avait précédé.

Qu'il me soit permis de placer ici une observation qui m'est propre, et qui prouve non seulement qu'il se fait quelquefois des inflammations chroniques dans le cerveau, mais même, que la marche de ces sortes d'inflammations peut être très-sourde et très-insidieuse.

Un enfant d'environ quatre ans, avait des croûtes laiteuses qui disparurent au bout d'un certain temps sans cause manifeste. Cette disparution donna lieu à des anxiétés et à une insomnie qui dura plusieurs mois. La tête parut insensiblement acquérir un volume maladif, et l'on vit l'insomnie et les inquiétudes générales se changer peu à peu en un état de stupeur et d'assoupissement continuel, sans pourtant que jamais il se fut montré ni de mouvement fébrile, ni aucune autre lésion dans les fonctions naturelles et vitales. Il vêcut dans cet état de langueur et de somnolence pendant plus d'une année. Ayant eu occasion de le voir pour lors, je trouvai que la fontanelle n'était point encore ossifiée. D'ailleurs la tête était grosse, et les os étaient écartés vers la suture sagittale, comme ils le sont dans les hydrocéphales internes. Le regard avait quelque chose de fixe et de hagard, les prunelles étaient constamment dilatées ; et le visage tout bouffi offrait une nuance bleuâtre. L'enfant ne tarda pas à mourir, et je ne doutais pas qu'il ne mourut d'un épanchement de sérosité dans le crâne. A l'ouverture de son corps, je ne fus pas peu surpris de ne trouver dans la

tête aucune goutte de fluide séreux. Nous n'y remarquâmes qu'une collection très-considérable d'un pus épais, grisâtre et grumeleux qui pouvait peser huit onces. Une bonne moitié d'un des lobes du cerveau était absolument consumée par la suppuration, et la faulx ainsi que la tente du cervelet étaient tous rongés et ulcérés du côté de ce grand abcès; lequel parut à tous les gens de l'art présens à cette ouverture, le produit évident de quelque inflammation antérieure.

Crainte d'être trop long, je m'abstiens d'entrer dans aucun détail sur ces affections cérébrales et de long cours, qui doivent leur origine, tantôt à des travaux de tête trop continus, tantôt à des passions violentes, et quelquefois à l'usage exorbitant des remèdes stimulans et fébriles, tels par exemple que les préparations mercurielles. Il ne me paraît pas difficile de démontrer, que par l'action de ces sortes de causes, le cerveau doit aisément acquérir des dispositions inflammatoires; et qu'en bien des cas il n'est pas possible d'attribuer les affections chroniques et cérébrales qui surviennent, après que de pareilles causes ont eu lieu, à d'autre principe maladif, qu'à quelque inflammation lente de l'intérieur de la tête. C'est aussi ce qu'on est en droit de dire de toutes ces maladies cérébrales et opiniâtres, qui doivent leur naissance à la déposition accidentelle de quelque humeur âcre ou virulente dans l'intérieur de la tête. L'inflammation est l'effet ordinaire qui résulte de ces dépositions; et lorsque les maladies sont du genre des chroniques, il est hors de doute que l'inflammation qui leur

donne l'être, doit avoir le même caractère, et ne saurait être d'un genre différent.

§. III.

FAITS particuliers qui attestent l'existence des Inflammations chroniques dans les parties internes de la poitrine.

CE n'est que vers le commencement de ce siècle, que le célèbre Baglivi a parlé le premier de ces pleurésies, qu'il nommait occultes ou latentes, à cause de leur marche lente et chronique, et de l'obscurité des signes sur lesquels on est obligé d'établir leur diagnostic (*a*). Ce médecin assura même que ces maladies, le plus souvent méconnues par les médecins, étaient pourtant très-communes dans la Capitale, où il exerçait sa profession. Aussi n'oublia-t-il rien pour réveiller là-dessus toute l'attention des gens de l'art.

La découverte du médecin romain, toute importante, toute précieuse qu'elle était, parut si peu vraisemblable, quelle resta long-temps ensevelie dans le plus profond oubli. Ce ne fut guères que vers le milieu du siècle, qu'elle commença à faire quelque sensation parmi les praticiens. Mais depuis cette époque récente, sa vérité s'est faite sentir de plus en plus; et l'on a vu l'observation de Baglivi successivement confirmée par les plus habiles médecins de l'Europe, tels que Pringle, Thomas Simsom,

(*a*) Prax. med. lib. 1. p. 35,

Vanswieten, Grant, Dehaen, Piquer, et en dernier lieu, par le fameux Stoll, ce génie né pour la médecine-pratique, et dont la perte serait irréparable, si son esprit ne vivait encore dans les écrits immortels dont il a enrichi l'art de guérir.

Il existe donc, on ne saurait en douter après tant et de si graves témoignages, des inflammations lentes auxquelles se trouve sujette cette membrane étendue qui tapisse toute la surface intérieure de la poitrine, ainsi que les deux poumons : et comme la pleurésie et la péripneumonie sont des maladies tout-à-fait analogues, qui même très-souvent se marient et se confondent ensemble, il faut bien reconnaître en même temps l'existence des péripneumonies chroniques et occultes qu'admet d'ailleurs sans hésitation le sage Vanswieten (*a*), et dont James Sims rapporte un exemple frappant et bien constaté dans ses épidémies (*b*).

On connaît la sentence de Pringle qui a prononcé (*c*), que tout rhume récent est une inflammation véritable, quoique légère, de la poitrine ; et que tout rhume négligé et traînant en longueur, est une phthisie commençante ; c'est-à-dire que, selon ce grand médecin, l'affection catarreuse qui constitue le rhume, est de nature vraiement inflammatoire ; et que si elle s'étend au-delà du terme ordinaire des péripneumonies aiguës, elle est une vraie périp-

---

(*a*) Comment. in Boerrhaave. §. 1210.
(*b*) Obs. sur les malad. épid. p. 125.
(*c*) Obs. sur les maladies des armées. part. 3. chap. 3. p. 301.

neumonie lente et chronique, dont la suppuration pulmonaire doit être le terme.

Cette doctrine de Pringle sur la nature des rhumes, est des plus justes, et se trouve confirmée par toutes les observations. Aussi a-t-elle été regardée comme démontrée par Tissot, par Sauvages, par Selle, par Wienholt, et en un mot, par tous les médecins modernes qui ont écrit sur cette matière.

Pour se convaincre qu'en effet le rhume, et par conséquent toutes les affections catarreuses qui dépendent de la même cause, sont de nature inflammatoire, on n'a qu'à jetter les yeux sur cette espèce d'angine, qui accompagne si fréquemment le rhume, et qui semble n'en être que la simple extension. On voit manifestement qu'alors le voile du palais, la luette, les amygdales et le pharynx se trouvent chargés d'un engorgement rouge et dolent, qui est sensiblement phlogistique. D'ailleurs ne sait-on pas, que durant les épidémies de ces sortes de rhumes, rien n'est plus ordinaire que de voir germer à leur côté des esquinancies, des pleurésies, des péripneumonies, et enfin toutes les espèces les plus graves et les plus aiguës d'inflammation? Cela doit suffire pour faire sentir, que les rhumes et les inflammations même les plus vives sont identiques, quant à leur cause et à leur nature; et qu'il n'y a de la différence que dans le mode et dans le degré.

Ces idées sur le rhume, me conduisent naturellement à parler de la phthisie pulmonaire commune. Il est encore hors de doute que cette sorte de maladie est le produit d'une inflammation lente et locale.

Mead et Morton ont observé que la très-grande majorité des affections phtisiques du poumon, reconnaît pour principe le levain des scrophules ; et les recherches les plus assidues ont montré au dernier de ces auteurs, que la pulmonie scrophuleuse a sa source immédiate dans la dégénération inflammatoire des tubercules cruds qui s'étaient formés insensiblement et en secret dans la substance pulmonaire. Il arrive bien quelquefois, que cette inflammation accidentelle des tubercules scrophuleux du poumon, prend la marche vive et alarmante des maladies aiguës ; mais rien de plus rare que cet évènement. Presque toujours c'est avec lenteur et comme à la sourdine que la phlogose s'empare de ces tumeurs froides, qui par leur nature sont très-peu susceptibles des grands mouvemens inflammatoires. Aussi ai-je aperçu que le plus souvent ces espèces de pulmonies affectent dans leur progrès une allure encore plus lente qu'aucune autre espèce ; et que dans ce pays-ci où elles sont très-communes, elles se distinguent par les obstacles que l'on trouve à leur guérison : ce qui va contre les observations de Morton, qui assure qu'en Angleterre elles sont les plus curables de toutes les pulmonies (*a*).

On convient aujourd'hui sans peine, qu'en général toutes les suppurations sourdes de la poitrine, supposent une inflammation antérieure, laquelle a été le plus souvent assez foible et assez lente pour n'avoir pas été aperçue. Mais

(*a*) Phtisiologia. lib. 3. cap. 1. pag. 81.

on ne s'imagine pas aussi aisément, que le terme de la suppuration étant arrivé, l'inflammation lente ait encore lieu dans les surfaces ulcérées; et qu'un phtisique qui crache le pus, puisse être en même temps travaillé de phlogose.

C'est pourtant là ce qui arrive le plus souvent, et ce dont il est très-important d'être bien convaincu, pour faire le choix du traitement qui convient aux phtisies toutes formées. Soit que la présence continuelle du pus, dont l'expectoration est toujours pénible et souvent imparfaite, tienne sans cesse irritées les lèvres de la plaie; soit que l'humeur âcrimonieuse qui a pu attirer l'inflammation primitive continue à agir sur le poumon après qu'il en a été ulcéré; soit enfin que la fièvre hectique que produit la résorpotion du pus, et que les succussions fatiguantes et perpétuelles de la toux, fassent l'office de stimulus à l'égard de la surface en suppuration, il me paraît très-certain que cet état de phlogose y est très-commun. Ce qui le prouve, c'est que les malades qui crachent le pus, sont très-sujets à ressentir dans leur poitrine de la chaleur, de la douleur, et de l'irritation; c'est qu'ils ont fort communément un pouls fréquent et dur, et que le traitement antiphlogistique est celui qui dans le plus grand nombre des cas, comme on le dira dans les suites, calme le mieux les accidens, et dispose le plus efficacement les ulcères à la cicatrisation.

Que si des ulcères ouverts, dont le pus a la liberté de s'épancher dans les bronches, et de sortir par les crachats, sont si souvent et si facilement mis en état de phlogose par les causes dont on vient de parler; à combien

plus forte raison cet état de phlogose ne doit-il pas se mettre et se perpétuer dans les abcès de la poitrine, où la matière purulente, retenue de tous les côtés dans le foyer où elle a pris sa naissance, agit par la totalité de sa masse sur les chairs en suppuration, et où la plénitude toute seule ne peut que donner lieu à des distentions irritantes et douloureuses ? Il n'est qu'un cas où ces sortes de collections de pus dans le milieu de la poitrine peuvent exister sans inflammation concomitante. C'est lorsque par des exudations officieuses d'un suc nourricier et concrescible, la surface interne des abcès se couvre, comme on le voit quelquefois, d'une membrane feuilletée, solide et presque tendineuse, qui met les parties adjacentes à l'abri de toute irritation, et qui dans plusieurs occasions met un obstacle invincible à toute absorption purulente. Je connais deux Dames qui portent de ces abcès enkistés, l'une depuis quinze ans, et l'autre depuis plus de trente. Ces deux Dames jouissent d'ailleurs d'une santé supportable. Mais de loin en loin la poche pectorale crêve et se vuide par les crachats. Alors elles ont, pendant une quinzaine de jours que dure cette expectoration, quelques mouvemens fébriles. Mais hors de ce cas, elles sont sans fièvre et sans aucun autre symptôme inflammatoire.

Je m'aperçois que je me suis déjà assez étendu sur les faits particuliers, qui établissent l'existence fréquente des inflammations lentes sur la plèvre et sur le poumon. Il est fort peu utile que j'aille présenter d'autres observations pour prouver que le médiastin formé par

l'adossement de deux plèvres, et le diaphragme tapissé intérieurement par les mêmes membranes, sont aussi exposés aux fréquentes attaques des mêmes inflammations. Tout au plus pourrait-on demander si le cœur et le péricarde, parties renfermées dans la cavité pectorale, sont susceptibles comme la plèvre et le poumon de cette espèce d'affection chronique ? M. Senac a ramassé des preuves qui ne laissent aucun doute sur l'existence des carditis et péricarditis aigus (*a*). Mais il ne manque pas des faits par lesquels on peut établir aussi, que ces maladies sont assez souvent de nature lente et chronique. Galien avait vu dans un coq et dans un singe des suppurations lentes qui attaquèrent le péricarde (*b*); Salius Diversus a observé dans les cadavres humains de pareilles suppurations (*c*); Zacutus Lusitanus parle encore de cette maladie d'après sa propre expérience (*d*); et Silvius de Leboë, cité par M. Senac, a vu un péricarde rongé de tous côtés par la plus cruelle ulcération (*e*). Quant aux inflammations du cœur, que Galien dit avoir été des maladies familiaires aux gladiateurs, et qu'il croyait promptement mortelles, il est certain, comme le remarque fort bien le même Senac (*f*), que des matières âcres peuvent être déposées sur

---

(*a*) Tr. des malad. du cœur. chap. 4. art. 3., et chap. 2. art. 3.
(*b*) W. le même Senac. Tr. des mal. du cœur. chap. 2. art. 4.
(*c*) Prax. admir. lib. 2. pag. 131.
(*d*) Tr. du cœur. chap. 2 et 3.
(*e*) Ibid. chap. 4.
(*f*) Ibid.

cet organe, et y devenir le principe de quelque inflammation : ce que cet auteur justifie par l'observation de Budde, membre de l'académie de Berlin, lequel trouva dans un sujet mort étique à la suite d'une gale chronique et répercutée, le cœur chargé de pustules galeuses ; et par l'observation de Erndl qui a observé dans un autre sujet la surface interne du cœur et des oreillettes, toute rongée par un ulcère chronique. C'est d'après de semblables observations que Joubert autrefois prétendit, que le carditis aigu était comme impossible, et que le cœur était un viscère trop sensible et trop important, pour qu'il pût soutenir les atteintes de l'inflammation aiguë. Aussi soutint-il dans un temps où l'on n'avait pas encore l'idée des inflammations lentes, que par un privilège exclusif, le cœur n'était jamais enflammé que d'une manière chronique, et par des engorgemens dont les progrès étaient très-lents et pour ainsi dire insensibles (*a*). Il est vrai que M. Senac improuve là-dessus le sentiment de Joubert, qu'il trouve singulier (*b*) ; et plutôt que d'admettre des inflammations chroniques du cœur, il aime mieux supposer que les longues suppurations de cet organe, ne sont que la suite d'une inflammation aiguë, qui a précédé et produit ces suppurations. Mais ce raisonnement est évidemment l'effet d'un faux préjugé. Car il n'est pas concevable qu'on puisse survivre à une inflammation du cœur assez vive et assez aiguë pour aboutir en peu de jours à la

(*a*) Cité par Senac. Ibid. chap. 4. art. 4.
(*b*) Ibid.

suppuration.

suppuration. D'ailleurs de l'aveu même de M. Senac (*a*), le carditis aigu est accompagné de symptômes violens et caractéristiques, qui mettent la vie de ceux qui sont attaqués de cette maladie dans le danger le plus imminent. Or les observateurs ne disent pas que les personnes chez lesquelles ils ont trouvé les suppurations cardiaques dont il est question ici, ayent commencé à être saisies de pareils symptômes ; ce qui suffit aujourd'hui pour faire juger que ces suppurations ont été le fruit de l'inflammation lente, à l'existence de laquelle M. Senac n'a d'ailleurs jamais pensé, dans aucun de ses ouvrages, ni à l'égard d'aucun viscère.

§. IV.

Faits particuliers qui attestent l'existence des Inflammations chroniques dans les parties intérieures de l'Abdomen.

Avoir prouvé que les parties extérieures du corps, ainsi que tous les viscères renfermés dans la tête et dans la poitrine, peuvent être et sont souvent attaqués d'inflammation chronique, c'est avoir prouvé, ce me semble, que les parties internes du bas ventre sont aussi susceptibles de semblables affections. J'ose même dire, d'après une longue expérience, que la plûpart de maladies chroniques, qui ont leur source dans l'abdomen, reconnaissent pour cause première cette sorte d'inflammation ; et que

(*a*) Ibid.

même celles d'entr'elles qui ont eu originairement un caractère de froideur et d'inertie, ne deviennent guère funestes, qu'après avoir revêtu le caractère de l'inflammation chronique.

Parmi les premiers travaux de l'académie de chirurgie, on lit un mémoire intéressant de M. Morand, où l'auteur, par des observations bien faites, prouve que le foie n'est pas toujours, bien s'en faut, enflammé par fluxion, c'est-à-dire, d'une manière vive et aiguë; et que ses inflammations les plus fréquentes se font par congestion, c'est-à-dire d'une manière lente et chronique (*a*). Frédéric Hoffmann avait fait avant lui la même remarque, et avait même cru pouvoir décider d'après de faits multipliés de pratique, que les inflammations aiguës du foie étaient presque une chimère; *hepatis phlegmo, sinon in non entium, tamen in rarissimorum affectuum classem refundendus est* (*b*). Cependant je vois qu'Aretœe non plus que Piquer (*c*), ne regardent pas ces accidens comme si rares : j'ai eu à traiter moi-même plusieurs hépatitis très-caractérisés et de nature décidément aiguë; et j'ai eu occasion de m'assurer que Cullen a dit vrai, lorsqu'il a prétendu (*d*) que les inflammations du foie sont presque toujours aiguës, quand c'est la membrane externe et la partie supérieure du viscère qui en sont le siége; au lieu qu'elles ne sont que

(*a*) Mém. de l'acad. de chir. t. 1. p. 66.
(*b*) Cité par Swieten. comment. in aph. §. 914.
(*c*) De caus. et not. diut. morb. (Aretœi) lib. 1. cap. 12. et Piquer. prax. med. lib. 3. cap. 9.
(*d*) Inst. de med. prat. §. 416.

lentes et chroniques, lorsqu'elles se font dans sa substance parenchimateuse, qui comme on le sait depuis Galien (*a*), est très-peu irritable et très-peu sensible.

C'est de la rate qu'on pourrait dire absolument, qu'elle n'est point susceptible d'inflammation aiguë. Aretœe semble en avoir convenu, quand il a dit en général, que ce viscère n'est jamais saisi d'inflammation aussi vivement et aussi promptement que le foie, *jecorem liene celerius et violentius inflammari* (*b*) : et quoique pour la netteté de la méthode, les auteurs classiques ne manquent point de mettre le splénitis en son rang parmi les inflammations aiguës, et d'en assigner d'imagination les symptômes possibles, on ne trouve aucune observation précise qui en atteste l'existence. Sauvages, tout en suivant l'exemple de ses dévanciers, dans sa nosologie méthodique (*c*), a la bonne foi d'avouer ce fait. Il ajoute même qu'il n'a jamais vu lui-même cette maladie, et qu'il ne connaît aucun auteur qui l'ait observée, si on en excepte Forestus qui se vante de l'avoir vue deux fois; mais dont l'assertion est d'autant plus suspecte, qu'il n'a pas pris seulement la peine d'en faire la moindre description. Reste donc qu'on peut regarder la rate comme entièrement et uniquement dévouée aux inflammations chroniques, à l'occasion desquelles il naît souvent dans ce viscère lâche et celluleux, de terribles et longues suppurations, ainsi que l'ont vu entr'autres

(*a*) De usu partium. lib. 4. cap. 13.
(*b*) De caus. et notis diut. morb. lib. 1. cap. 13.
(*c*) Nosol. methodica. edit. 1763. p. 509.

Stalpar Vanderviel (*a*) et Manget (*b*). Ce sont ces suppurations lentes de la rate qui sont désignées dans les ouvrages des nouveaux méthodistes, sous la phrase de *splenalgia suppuratoria*.

L'estomac et les intestins, parties éminemment nerveuses et foyer fréquent des douleurs les plus âtroces, paraissent être les organes du corps les plus capables de concevoir dans toute sa véhémence le mode inflammatoire. En effet, l'on voit chaque jour le *Gastritis* et l'*Enteritis*, accompagnés des symptômes les plus aigus et les plus redoutables. Il est pourtant bien des cas où la marche de l'inflammation stomacale et intestinale se trouve si lente et si modérée, qu'il en résulte une affection chronique des plus décidées.

Thomas Simson a vu des Gastritis, même des plus graves et des plus aigus, sans aucun symptôme fébrile (*c*) ; ce qui a été observé encore par Dehaen (*d*) et par Morgagni (*e*). C'est là un phénomène très-rare. Mais James Sims (*f*) dit comme une chose générale et très-familière, que dans cette maladie le pouls, lors même qu'il est très-fébrile, est foible, petit et intermittent. Cette observation de Sims peut s'étendre aux inflammations intestinales, et même à quelque chose près, à toutes celles des

---

(*a*) Auteur cité par Sauvages. Nosolog. méthod. t. 4. p. 163.

(*b*) Ibidem.

(*c*) The system. of. the womb. p. 107.

(*d*) Rat. med. t. 8. pars 4. cap. 1.

(*e*) W. aussi Morgagni de sed. et C. morb. epist. 35. passim

(*f*) Obs. sur les malad. épid. p. 17.

viscères de l'abdomen, dans lesquelles on ne manque presque jamais de trouver un pouls singulièrement rapetissé; comme si pour lors la nature dirigeait toutes les forces artérielles vers le centre du corps, au dépens des extrêmités et de la circonférence.

Dehaen en s'accordant avec Simsom sur les Gastritis violens et nullement fébriles, pousse encore plus loin ses observations. Il a vu des inflammations vives et dangereuses s'emparer des membranes du ventricule et des intestins sans y produire même le moindre sentiment de douleur. Ces faits prouvent une vérité pratique qu'il serait possible d'étayer encore sur bien d'autres témoignages; et qui peut donner du jour à la formation si sourde et si cachée de certaines inflammations chroniques. Cette vérité est que, comme je l'ai insinué ailleurs, par des dispositions maladives, les viscères les plus sensibles sont quelquefois réduits à un tel degré de stupeur nerveuse, qu'ils perdent toute susceptibilité du sentiment dolorifique, quoique pourtant la nature continue toujours à exercer dans ces organes, toute la liberté des mouvemens artériels.

Mais sans invoquer plus long-temps à ce sujet des témoignages étrangers, on peut le demander à tout médecin un peu exercé : d'où proviennent le plus souvent chez les quinquagénaires ces sensibilités, ces douleurs et ces tranchées quelquefois cruelles, qui infestent si fréquemment leur région épigastrique ? On sait que l'âge de 50 ans est une époque de pléthore dans l'un et l'autre sexe : dans les femmes parce qu'elles ont cessé alors de perdre leur sang menstruel;

dans les hommes, parce qu'ils se relâchent communément à cet âge de leurs exercices accoutumés. Pour moi, je regarde les Gastrodinies habituelles qui se manifestent dans cette circonstance, comme dépendantes d'engorgement sanguin, et vraiement phlogistique des parois de l'estomac. J'ai souvent traité cette affection chronique : tout m'y semble annoncer cette étiologie : la saignée m'a plus souvent servi pour sa guérison, que tout ce qu'on nomme drogues stomachiques ; et même que ces pastilles d'Ypecacuanha, que le célèbre Daubenton a proposées depuis peu, comme un spécifique très-utile en pareille occasion. En outre je puis protester que j'ai vu plusieurs fois de longues suppurations, terminer ces maux chroniques ; et cela a achevé de me convaincre, qu'en effet ils sont dus à une inflammation du genre des lentes.

J'ajouterai encore une nouvelle observation sur les inflammations chroniques du canal alimentaire. Je n'hésite pas à ranger parmi ces affections, la dyssenterie ; genre de maladie très-douloureuse, qui finit si souvent par la suppuration des intestins ; et qui le plus souvent est le produit d'un âcre catarreux ou d'un âcre biliaire, tous deux si féconds en inflammations de cette espèce.

S'il est dans l'abdomen quelque organe après la rate, qui ne se prête qu'avec lenteur et pour ainsi dire nonchalence à la vivacité des mouvemens inflammatoires, c'est sans contredit le mésentère, viscère tout glanduleux et dont le domaine a été confié au système lymphatique. Aussi est-ce principalement sur ce viscère, que

Fréd. Hoffmann a vu si souvent se former des suppurations et par conséquent des inflammations qui y naissent et s'y propagent à pas lents et sans la plus petite douleur. *Multæ suppurationes in mesenterio sine dolore procedunt* (*a*).

On doit observer à ce sujet, que c'est sur-tout dans les glandes mésentériques, que le vice scrophuleux et le vice rachitique se plaisent à exercer leurs qualités malfaisantes. Or en parlant des glandes cervicales, j'ai eu occasion déjà de dire, combien peu les glandes écrouelleuses se prêtent au jeu des grandes inflammations. C'est cette disposition que je nommerais volontiers *aphlogistique*, qui fait que le transport des âcres dont on vient de parler, n'engendre guères que des obtructions simples dans le mésentère. On peut dire même qu'en général, les glandes conglobées participent toutes à cette disposition aphlogistique, et ne sont que fort peu susceptibles d'inflammation aiguë, quelle que soit la cause de leur engorgement. De là vient que le mésenteritis aigu est si rare; et que lorsque dans le cours des maladies aiguës, le mésentère vient à s'enflammer, il donne si peu de signes de son inflammation, qu'on n'en a le plus souvent connaissance qu'après la mort, et par l'ouverture des sujets.

Je finis ici l'énumération des faits cliniques et anatomiques, qui s'offrent en foule pour venir rendre hommage à l'existence des inflammations lentes dans la cavité de l'abdomen. Si je ne voulais éviter la longueur, il me serait aisé d'établir par un grand concours d'observations,

(*a*) De febrib. lentis et hect. Sect. 2. cap. 13.

que les reins, la vessie, la matrice et les autres organes de l'abdomen deviennent souvent le triste foyer de cette maladie chronique, et se trouvent attaqués après de longs engorgemens, d'une suppuration lente et consomptive. Mais ces sortes d'observations sont trop communes, pour qu'il soit nécessaire d'entrer à leur sujet dans aucun détail. Il suffit de se rappeler ici, que toute suppuration qui n'est pas la suite d'une inflammation aiguë, a eu infailliblement pour principe une inflammation chronique; et que dans le plus grand nombre des cas, où les viscères dont on vient de parler se trouvent en état de purulence, on ne peut s'apercevoir de la préexistence d'aucune inflammation aiguë.

SECONDE PARTIE.

Symptômes propres aux Inflammations chroniques des viscères.

Je ne confondrai pas avec Vanswieten (*a*), l'obstruction simple, de quelque cause qu'elle provienne, soit de stricture, soit d'atonie, avec l'inflammation, quelque degré de lenteur qu'on veuille lui supposer; et je me garderai bien de dire comme cet auteur, d'ailleurs si sage et si judicieux, que toute obstruction forte, (*validam*) est une véritable inflammation.

Sans doute que l'inflammation est une espèce

(*a*) Comment. in aph. Boerr. §. 371.

d'obstruction. Mais cette obstruction est d'un genre tout particulier ; elle est même d'un génie entièrement opposé à celui qui caractérise l'obstruction froide ou proprement dite. Dans celle-ci, ce sont toujours les sucs lymphatiques qui prédominent ; dans l'autre au contraire c'est le fluide sanguin. Dans la première espèce le mouvement artériel est porté au-delà de son activité naturelle et ordinaire. Dans la seconde, ce mouvement n'offre rien de cette activité maladive : souvent même il se trouve plus lent que de coutume dans les lieux obstrués. Enfin dans les engorgemens inflammatoires, quelque léger que soit le degré de l'inflammation, la vie paraît pécher par excès ; au lieu que dans les engorgemens simples elle péche plutôt par défaut.

Ce n'est donc pas par de simples nuances que l'inflammation lente diffère de l'obstruction froide. Cette différence est essentielle et radicale : et j'ai dû d'autant plus la faire sentir dans cet endroit, que sans cela il ne m'eût guères été possible de faire une bonne symptomatologie des inflammations lentes, et de faire disparaître cette confusion qui a régné jusqu'ici entre les symptômes propres de ces sortes d'inflammations, et ceux qui appartiennent aux obstructions simples et froides. Pour faire le discernement de ces maladies, il n'y a qu'à penser que l'obtruction simple est un foyer d'inertie d'où il ne peut partir que des symptômes analogues ; tandisque l'inflammation, quelque douce qu'on la suppose, est un foyer de chaleur et de mouvement qui doit s'annoncer par tous les phénomènes.

Au reste, je ne me bornerai pas à une description simple et sèche des symptômes qui sont l'effet des inflammations chroniques. Comme c'est dans la vue d'établir le diagnostic souvent très-difficile de ces maladies, que j'entreprends cette description, je ne manquerai pas d'y joindre tout ce qui peut avoir rapport aux signes, même anamnestiques qui me paraîtront capables d'éclaircir ce diagnostic. C'est pour cela que j'ai cru devoir insister sur la connaissance des causes prédisposantes des inflammations chroniques; causes qu'on peut regarder comme des symptômes préliminaires de ces affections. Cette partie sera divisée en trois chapitres, dont le premier est destiné à un catalogue raisonné des causes prédisposantes dont je viens de parler. Dans le second il sera question des symptômes locaux qui accompagnent les inflammations lentes lorsqu'elles sont une fois formées; et le dernier contiendra la description des symptômes généraux ou sympathiques qui se joignent souvent à ces symptômes locaux.

CHAPITRE PREMIER.

CAUSES prédisposantes, ou symptômes préliminaires des Inflammations chroniques.

JE mets principalement au rang des causes prédisposantes des inflammations chroniques, 1.° le tempérament du sujet; 2.° ses exercices accoutumés; 3.° son régime habituel; 4.° son

âge ; 5.° ses longs chagrins ; 6.° ses évacuations supprimées ; 7.° la compression ou la commotion de certains viscères ; 8.° la déposition de quelques âcres virulens ; et enfin 9.° la déposition de quelque matière critique à la suite des maladies aiguës mal jugées.

Pour plus de clarté, je passerai successivement en revue ces causes diverses, et je tâcherai de faire sentir l'influence qu'elles peuvent avoir sur la formation des inflammations chroniques des viscères ; ainsi que l'utilité qu'on peut tirer de leur connaissance, lorsque le diagnostic de ces maladies est obscur et équivoque.

1.° *Le tempérament.* Tout le monde sait que le tempérament sanguin, est celui de tous qui dispose le plus prochainement aux inflammations, parce que dans les sujets qui le possédent, le sang est riche en globules rouges ; et que les artères sont mobiles et très-susceptibles d'excitation. Mais ces qualités même font qu'alors les inflammations qui surviennent, sont rarement d'une intensité médiocre, et qu'ordinairement elles offrent le caractère le plus aigu. Le tempérament bilieux se prête encore assez volontiers, quoiqu'avec moins de facilité, aux grandes émotions de l'inflammation aiguë. Mais dans le tempérament mélancolique les artères ont moins de mobilité, et le sang est en général peu fluide : aussi observe-t-on que les personnes qui en sont douées, conçoivent moins aisément les mouvemens inflammatoires, et que les obstructions simples par stricture leur sont très-familières. Que si la cause matérielle qui produit ces obstructions agit chez eux d'une

manière trop énergique, au lieu d'un embarras froid on aura sans doute une inflammation ; mais cette inflammation sera le plus souvent du genre des lentes.

Cependant le tempérament phlegmatique me paraît le plus fertile en ces espèces d'inflammations. Ce n'est pas que ce tempérament ne soit essentiellement contraire à la formation de toute affection inflammatoire quelconque ; mais on conçoit que par cette opposition même, il est moins capable que tout autre de seconder efficacement l'action des causes qui sont propres à produire ces affections ; et que dès qu'elles viennent à agir, il faut que le plus souvent les efforts artériels qui en sont la suite, ne soient que partiels et même très-faibles.

Il est encore une disposition constitutionnelle, qui favorise la naissance des inflammations chroniques : c'est celle d'où résultent les intempéries chaudes et spéciales de certains viscères. Ces intempéries privées, sont même, si on peut le dire, des espèces d'inflammation lente, habituelle et non maladive, des organes où elles résident. Tous les signes annoncent, que l'action artérielle y est plus animée, que dans les autres viscères exempts de l'intempérie. La plus petite irritation locale suffit, pour donner à cette action vitale une augmentation vraiment maladive, et pour faire naître une inflammation lente très-réelle, ou même une inflammation aiguë.

Je mets aussi parmi les sujets spécialement disposés aux inflammations chroniques, ceux qui se trouvent depuis long-temps travaillés de mobilité nerveuse. C'est chez eux principalement

qu'un spasme concentré, fait souvent tout seul l'office de cause matérielle d'inflammation. Mais comme dans leurs délicats individus, les principes de la vitalité sont inégalement distribués, et agissent d'une manière prépondérante sur le système nerveux, il arrive que quand une pareille irritation locale a lieu, le système artériel ne s'ébranle que faiblement pour y correspondre : ce qui rend moins vives les inflammations qui naissent à cette occasion, et leur donne bien des fois une marche sourde et traînante ; ainsi que je l'ai vu mille fois chez les hystériques et les hypocondriaques.

2.° *Les exercices accoutumés.* En général, un exercice de corps soutenu et pourtant modéré, dispose bien mieux aux inflammations aiguës qu'aux inflammations chroniques. Mais le trop grand exercice épuise journellement les forces vitales, et hâte le développement de tous les symptômes de la caducité. Dans cet état d'épuisement, la puissance artérielle est elle-même énervée ; et lorsqu'un principe d'irritation locale voudrait que les artères se missent en mouvement avec quelque activité, on voit qu'elles ne s'agitent qu'avec langueur et avec nonchalence : ce qui s'oppose à la formation d'une inflammation vive et rapide. La trop grande application aux travaux du cabinet, produit sur les forces artérielles le même épuisement que les exercices outrés, et même à un degré plus fort; car le défaut absolu d'exercice corporel, auquel se condamnent ordinairement les gens d'étude, rend la circulation habituellement paresseuse, et donne au système artériel une habitude d'inaction qui le rend moins propre à se

livrer aux grands efforts de l'inflammation aiguë.

Il est des exercices du corps, auxquels tout l'individu ne prend pas part à la fois ; mais qui fatiguent exclusivement certains viscères en particulier et les tiennent dans un état habituel d'irritation et de phlogose. C'est ainsi que les chanteurs, les orateurs et les joueurs d'instrumens à vent, fatiguent spécialement le poumon, qui en conséquence se laisse aller très-souvent aux engorgemens chroniques et inflammatoires, dont l'hémophtysie et la phthisie sont les effets ordinaires.

L'abus des remèdes évacuans, procure au corps les mêmes dispositions maladives, soit générales, soit partielles ; que celles qui dépendent des trop grands exercices. D'abord il est impossible qu'un long usage de ces médicamens qu'on appele héroïques, et que les charlatans distribuent avec tant d'effronterie, ne minent et ne dégradent les meilleures constitutions. Mais en outre ils doivent par leur qualité irritante, laisser sur les parties sur lesquelles ils agissent immédiatement, des impressions vives et durables, qui souvent ne sont autre chose que des inflammations lentes toutes formées. C'est ainsi qu'on voit les purgatifs drastiques, occasionner si souvent l'inflammation dyssentérique ; que les émétiques laissent bien des fois après eux des gastrodynies habituelles que j'ai vu plusieurs fois se terminer par une suppuration ; et que les diurétiques forts, tels que les cantharides, ont coutume d'enflammer, d'ulcérer ou d'abcéder les reins, les uretères et la vessie.

3.° *Régime habituel.* Je crois le régime excessivement chaud et excessivement froid,

également propre à donner au corps des dispositions spéciales aux inflammations lentes. Dans ceux qui sont habitués à un régime âcre et aromatique, les humeurs prennent un caractère d'âcrimonie très-capable de favoriser les irritations locales ; et les solides artériels trop accoutumés à l'action des *stimulus*, n'y sont plus que médiocrement sensibles ; ce qui fait que quand il survient des irritations locales, ils réagissent contr'elles avec moins d'empressement et moins de vivacité. Quant à ceux dont le régime ordinaire est aqueux et trop froid, ils se trouvent exactement dans le cas des tempéramens phlegmatiques, chez lesquels, comme on l'a dit, les inflammations ne sont guères que lentes ; parce que tout est nécessairement lent et débile dans leurs mouvemens artériels ; et que n'étant pas en état de fournir au travail de l'inflammation aiguë, les solides moteurs font avorter, pour ainsi dire, toutes les causes propres à l'exciter.

4.° *L'âge.* Par la direction qu'affectent naturellement les humeurs dans les divers âges de la vie, il faut bien s'attendre à voir les inflammations lentes se former plus facilement dans la tête chez les enfans, dans la poitrine chez les jeunes-gens, et dans le bas ventre chez les vieillards. Mais sous un autre point de vue, on peut dire que les enfans, et ceux qui sont dans la vigueur de l'âge, sont bien moins disposés aux inflammations chroniques, que les vieillards, dont les forces vitales sont irrémédiablement énervées, et chez lesquels par cette raison, les inflammations aiguës doivent avoir beaucoup plus de peine à se former.

Cependant cette remarque, dont la vérité est rendue sensible en général par l'expérience, souffre une grande exception : car depuis l'âge de puberté jusqu'à l'âge moyen, on voit germer de tous côtés une quantité effrayante d'inflammations chroniques, qui ont leur siége dans le poumon, et qui consument ce viscère par une longue suppuration. Cette exception qui d'ailleurs confirme la règle de la direction diverse des humeurs dans les divers âges, est un simple accident, et me paraît principalement dépendre de ce que le virus scrophuleux affecte alors d'une manière toute spéciale de se jetter sur les organes de la poitrine. La puberté exerce ordinairement un grand empire sur cette espèce de virus, qu'il n'est pas rare de voir disparaître vers la quatorzième année. Mais cette disparution n'est pas, bien s'en faut, une extinction totale : on le voit souvent reparaître après un silence de plus de trente ans et vers la cinquantième année sous une forme et avec une activité toutes nouvelles. Chez les jeunes gens, la moindre cause occasionnelle suffit pour retirer de son sommeil ce virus qui n'est alors qu'endormi. Lorsque cela arrive, il faut bien qu'il suive sa pente naturelle, qui à cette époque de la vie, le porte vers la poitrine. Il se jette donc dans cette cavité, où il fait naître par sa présence, ces obstructions lymphatiques et glanduleuses dont il a été parlé, et qu'on a vu n'être guères susceptibles que d'inflammation lente et chronique dans tous les sujets.

Je ne dis pas que les pulmonies scrophuleuses soient les seules auxquelles les jeunes gens sont sujets. Mais l'observation fait voir qu'elles sont

sont alors les plus communes ; et il n'en faut pas d'avantage pour rendre raison de l'exception dont on vient de parler. D'ailleurs la substance lâche et molle du poumon, et son peu de sensibilité nerveuse, font sans doute que les causes irritantes, qui dans l'âge moyen affluent si aisément vers ce viscère, n'y excitent bien souvent que des inflammations douces et lentes.

5.° *Les longs chagrins.* Tant que durent les passions tristes, la chaleur naturelle s'affaiblit ; le pouls reste lent et petit ; et toutes les forces vitales et musculaires sont dans une espèce d'anéantissement. Si cette cause morale continue à agir pendant long-temps, cette langueur et cet abattement se changent en habitude, et toutes les fonctions naturelles doivent se ressentir de cet état. Or l'observation apprend, que lorsque cette atonie générale est confirmée, et sans aucune autre cause sensible, il se forme fréquemment des empâtemens viscéraux de divers genres, le plus souvent froids, quelquefois revêtus du caractère inflammatoire ; mais jamais n'offrant le mode violent de l'inflammation aiguë.

En effet, comment voudrait-on que dans des corps, dont l'ame et le principe vital se trouvent dans un état habituel de torpeur et de stupéfaction, il pût se développer ces mouvemens libres et actifs, qui font les fortes inflammations ? Tout ce que peuvent alors les irritations locales et maladives, pour tirer la nature de sa langueur, c'est d'exciter sourdement et à un léger degré, l'action artérielle autour du lieu irrité, et d'occasionner par là, des inflammations douces et de long cours, qui le plus

souvent ne peuvent être aperçues par les médecins, que long-temps après leur naissance; et dont les malades se prennent d'autant moins garde, qu'absorbés dans leur tristesse, ils ne peuvent en être retirés que par de grandes sensations.

6.° *Évacuations supprimées.* Il est sur-tout une évacuation dont la suppression paraît être très-fertile en inflammations lentes; c'est celle de l'insensible transpiration. D'après le témoignage journalier de nos sens, il n'est pas possible de douter que la nombreuse famille des maladies catarreuses et rhumatismales, n'ait sa source dans l'âcre perspiratoire, porté sur les divers organes. Souvent, il est vrai, cet âcre dont la nature n'est pas encore bien connue (*a*), a produit les maladies inflammatoires les plus vives, telles que l'esquinancie, la pleurésie, la péripneumonie et les rhumatismes aigus: mais plus souvent, j'ose le dire, il agit avec plus de douceur, et donne naissance par sa déposition, non seulement aux rhumes simples et ordinaires, mais encore aux rhumes phthisiques, aux dyssenteries et aux rhumatismes chroniques; toutes maladies qui sont évidemment du genre des inflammations lentes.

Selon tous les physiologistes, le récrément biliaire rentre en partie et naturellement dans la masse sanguine, non seulement par les voies lactées et avec le chyle, mais encore par la

(*a*) La Société royale vient de proposer pour le sujet d'un de ses prix, l'examen de la matière qui forme l'insensible transpiration. Les connaissances chymiques, que nous avons déjà sur les Gaz, facilitera sans doute la solution de ce problème intéressant pour la pratique.

route des absorbans placés sur la vésicule du fiel et sur les conduits excréteurs de la bile. Cette rétrocession du fluide biliaire dans le sang, ne saurait nuire, tant qu'elle reste dans les bornes de la nature, qui d'ailleurs, a soin de dépouiller les humeurs de ces corpuscules savoneux et alkalescens, dès que par leur dégénération spontanée, ils cessent d'être utiles à ses desseins. Si cette dépuration continue vient à s'interrompre par quelque accident, les miasmes biliaires retenus ainsi dans le corps, forment cette espèce d'âcre particulier qu'on connaît sous le nom d'âcre biliaire ; lequel devient la cause efficiente de tant de maladies, et que Stoll a vu si souvent donner lieu à des inflammations occultes ; *inflammatio ab acri bile, sæpe occulta sine dolore* (*a*).

Nous voyons tous les jours la suppression des hémorragies habituelles, occasionner la déviation du sang sur les parties internes, et y susciter des inflammations. Lorsque les sujets sont jeunes et vigoureux, et que les reflux sanguins se portent subitement sur des organes sensibles, il en naît des inflammations aiguës. Mais très-souvent de pareilles circonstances n'ont pas lieu ; et les engorgemens inflammatoires prennent un caractère chronique. Bien des fois même, la pléthore générale qui résulte de semblables suppressions, en surchargeant le système vasculaire sanguin, entraîne après elle l'inertie de toutes les fonctions naturelles et vitales, et produit peu-à-peu la cacochymie, la cachexie

(*a*) Rat. med. tom. 1. p. 164.

et la chlorose, dispositions maladives qui sont très-peu propres à favoriser la formation des inflammations aiguës : plus souvent encore il se fait en pareille occasion des pléthores locales et circonscrites sur certains viscères, qui par cette surcharge sanguine insensiblement formée, deviennent des foyers d'inflammation lente et chronique.

Au rang des hémorragies, dont la suppression est capable de donner naissance à l'inflammation lente, on doit placer l'omission des saignées, auxquelles on s'était assujetti dans certaines saisons ou à certaines périodes. L'habitude fait une nécessité de ces évacuations artificielles. J'ai vu plusieurs engorgemens chroniques et inflammatoires être le fruit évident de cette omission imprudente et trop brusquée.

En un mot, il n'est point d'évacuation habituelle, soit naturelle, soit maladive, dont la cessation subite n'occasionne souvent de fâcheuses métastases et des inflammations sourdes dans les viscères. La gonhorrée supprimée fait naître l'ophtalmie chronique. Le suintement habituel d'une petite plaie, d'un simple cautère qu'on a laissé sécher sans précaution, de combien de suppurations viscérales n'a-t-il pas été la fatale cause ? J'ai vu un Officier travaillé depuis six mois d'une dyssenterie cruelle, pour avoir laissé disparaître à l'âge de quarante ans, et sans y rémédier, un léger écoulement qui se faisait habituellement depuis son enfance derrière une de ses oreilles. La maladie, après avoir résisté opiniâtrement à tous les remèdes ordinaires, cessa tout-à-coup, lorsqu'ayant découvert la cause du mal par l'aveu même du malade, j'eus fait agir un vésicatoire dans le lieu de

l'ancien suintement durant vingt-quatre heures. Ce fait de pratique est même un de ceux qui m'ont le plus frappé depuis que j'exerce la médecine.

7.° *Compression ou commotion des viscères.* C'est aux efforts redoublés des médecins, que l'on doit, je ne dis pas la cessation absolue, mais la diminution notable de cette fureur avec laquelle les mères de famille s'acharnaient, pour rendre fine et jolie la taille de leurs jeunes filles, à les tenir dans une cage dure et légère, qui leur comprimait avec violence les flancs, le ventre et la poitrine. Il en résultait dans les viscères de l'abdomen, de véritables contusions, suivies d'engorgemens lents et douloureux, et de suppurations désastreuses ; et dans la poitrine qui se trouvait gênée dans ses expansions, et où réfluait nécessairement le sang destiné au bas ventre, combien d'hémophtisies et de phthisies mortelles n'a-t-on pas vu se former par cette unique cause ? Si ces tristes événemens ne sont pas si familiers qu'autrefois, ils ne se renouvellent encore que trop ; et il est du devoir de tout honnête homme, de travailler de tout son pouvoir, à faire sentir aux femmes tout le danger qu'entraîne après soi l'usage de leurs corps baleinés ; et combien sur-tout cet usage les expose aux congestions inflammatoires.

Sans employer des compressions aussi fortes que celles dont on vient de parler, les gens d'étude, les écrivains, les tisserands, et autres ouvriers dont le tronc reste une grande partie du jour courbé sur un métier, sont très-sujets à des embarras souvent inflammatoires des viscères de l'épigastre et des hyppocondres. La chose n'est pas surprenante, puisque

outre la pression habituelle que les corps durs sur lesquels ils s'appuyent, doivent faire sur ces viscères, il faut que dans la position gênante et continuelle où ils restent, la circulation sanguine y soit retardée, et que les diverses fonctions secrétoires et excrétoires y souffrent en bien des façons.

Mais sans aucune compression mécanique et locale, la seule commotion d'un viscère peut être le principe d'un engorgement lent et inflammatoire et d'une suppuration subséquente. Le cerveau peut servir d'exemple : cet organe important est mis par la solidité du crâne, à l'abri de toute pression extérieure; et cependant combien d'accidens chroniques les coups à la tête, même sans fracture et sans enfoncement de l'os, n'entraînent-ils pas souvent après eux : accidens qui pour-lors ne peuvent qu'être le fruit de la commotion ? Les chirurgiens ont observé que les plaies faites par les grands coups de feu, tirent leur principal danger de cette commotion, qui dans cette occasion s'étend fort au loin. Ce qu'il y a en cela de très-surprenant, c'est que quelquefois la commotion d'un viscère se communique à un autre viscère éloigné, qui n'a pu en ressentir les effets autrement que par sympathie. Les observations sur les abcès au foie à la suite des grandes commotions du cerveau, sont aujourd'hui trop multipliées, pour qu'il soit permis de douter de l'efficacité de cette cause occasionnelle dans la production des inflammations chroniques. D'ailleurs on ne manquerait pas de faits analogues pour prouver que l'inflammation et la suppuration ont été plusieurs fois produites par

des commotions sympathiques à la suite des chûtes où la tête n'a nullement été intéressée, et dans des viscères autres que le foie; mais ce serait étendre trop cet ouvrage que d'entrer dans le dénombrement de ces faits (*a*).

8.° *Acres virulens ou vénéneux.* Si on en excepte peut-être les miasmes particuliers, qui font le rachitis, les écrouelles et le cancer, maladies assez analogues et qui paraissent essentiellement froides, il n'est pas, ce me semble, de virus connu, qui par ses effets maladifs, ne mérite d'être regardé comme stimulant, ou pour parler le langage ordinaire, comme âcrimonieux et inflammatoire. L'on voit assez constamment le virus dartreux, l'arthritique, le scorbutique et le vénérien, dès qu'ils viennent à se déplacer et à se jetter sur les parties intérieures, y agir en irritant et en enflammant. Quelquefois même ces inflammations sont vives et rapides; mais plus communément elles opérent leurs engorgemens d'une manière lente et plus ou moins obscure. D'ailleurs quelques bénignes que soient les apparences qu'affectent ces sortes d'engorgemens, on ne doit pas les prendre légèrement pour de simples obstructions: la nature de leur cause matérielle une fois connue, suffit pour autoriser le médecin à les traiter comme de vraies inflammations.

Lors donc qu'une de ces causes vireuses, vient à quitter par quelque accident le siége peu important où la nature l'avait d'abord

(*a*) V. là-dessus les observations de chirur. et de méd. par J.-Ant.-Chrétien Theden, et l'extrait de cet ouvrage dans le journal de médec. t. 66. p. 155.

reléguée, combien ne doit-on pas craindre, et avec quelle attention ne doit-on pas tâcher de prévenir les inflammations lentes et intérieures qu'elle est en état de produire ? Pour engager les gens de l'art à prendre là-dessus toutes sortes de précautions, et pour qu'ils ne se méprennent jamais dans le jugement des embarras internes qui surviennent dans ces circonstances, il leur suffit de savoir que le sujet confié à leurs soins est entaché de quelqu'un des germes suspects dont il est question. Cette seule certitude, même sans déplacement sensible du virus, doit les mettre en garde contre les inflammations lentes qui peuvent survenir à tous momens ; et les convaincre que les embarras viscéraux qui arrivent pour-lors, sont d'un caractère inflammatoire, et demandent à être traités comme tels.

Parmi les causes qu'on appele virulentes, j'ai distingué le virus rachitique, scrophuleux et cancéreux, et je les ai regardés comme peu capables de produire par eux-mêmes, et sans l'accession de quelque cause étrangère, de vraies inflammations. Cependant les tumeurs glanduleuses que ces vices occasionnent peuvent s'enflammer, ainsi que toutes les autres tumeurs froides. Mais quand cela arrive, c'est toujours à ce que je crois un accident : une maladie nouvelle vient se joindre alors à une maladie préexistante ; et une cause récente d'irritation s'associe à ce qui a donné lieu au premier engorgement.

Cela s'entend aisément du vice rachitique et du scrophuleux. Mais quant au vice cancéreux, on peut d'abord croire qu'il est toujours le fruit d'un âcre véritable, et même d'un âcre très-

stimulant : c'est ce qu'on doit présumer aisément si on n'en juge que par les douleurs atroces qui sont les compagnes inséparables du cancer. Mais en examinant les choses de près, on voit bientôt que ces douleurs ne sont que l'effet d'une inflammation lente toute particulière, qui s'est emparée de la masse skirreuse. La preuve que le vice cancéreux n'a par lui-même rien de stimulant et de vraiment âcrimonieux, c'est qu'il n'occasionne jamais d'inflammation sensible dans les vaisseaux lymphatiques qui viennent à l'absorber; c'est qu'il produit des engouemens sans douleur et sans irritation apparente, dans les glandes conglobées où ces vaisseaux vont le déposer; c'est qu'enfin ces tumeurs secondaires doivent passer par l'état skirreux, et commencer par subir l'inflammation cancéreuse, avant de donner aucun signe d'irritation et de douleur (*a*). D'après tout cela n'est-il pas évident que le virus cancéreux, pour devenir stimulant, a besoin du moins d'être développé et pour ainsi dire immuté par une fermentation spécifique; et que même, en tant que vice cancéreux, il n'a jamais une vraie âcrimonie.

Aux causes virulentes dont je viens de parler, comme causes fréquentes des inflammations chroniques, j'ai assimilé les corpuscules âcres des poisons lents et des médicamens trop énergiques. Je suis dispensé de rien ajouter à ce sujet, pour prouver que ces drogues éminemment stimulantes et même caustiques, sont

(*a*) W. entr'autres sur cette matière l'intéressant mémoire de Quesnay dans le tom. 1. des mém. de l'Académie de chirurgie.

capables de laisser dans les viscères des irritations inflammatoires ; et que dans les circonstances où on doute de la nature des engorgemens existans, c'est assez pour faire présumer qu'ils sont d'un caractère phlogistique, de savoir que les sujets ont été exposés à l'action de cette cause prédisposante.

9.° *Matière critique des maladies aiguës.* Il est bien certain que dans les maladies aiguës, il se fait une coction de la matière morbifique, et que cette matière une fois soumise par la coction, doit sortir du corps par quelqu'un de ses émonctoires, soit d'une manière prompte et sensible, soit par une évacuation lente et insensible, *per crisim vel per lysim.* Mais qu'arrive-t-il si les évacuations critiques n'ont point lieu, ou si elles sont incomplettes ? Ou ces matières alors étrangères se jetteront toutes sur l'organe cutanée pour y former des maladies âcres et prurigineuses ; ou bien, se dirigeant vers quelque organe intérieur, elles y formeront des inflammations et des dépôts, qui doivent n'affecter que rarement une marche vive et aiguë.

En effet, après les maladies aiguës, les forces vitales se trouvent durant quelque temps épuisées ; et le système artériel, dont l'action exorbitante a soutenu presque seul le combat morbifique, participe essentiellement à l'épuisement général. Dans cet état des choses, il ne peut y avoir aucune disposition prochaine aux grands mouvemens inflammatoires. C'est pour cela qu'il est si familier de voir les dépôts critiques se former et s'accroître d'une manière presque imperceptible durant les mauvaises convalescences ;

et que le résidu des crises imparfaites devient la cause matérielle de tant d'espèces différentes de maladies chroniques, dont la plûpart offrent un caractère de chaleur et d'âcrimonie, ou pour parler plus vrai, un caractère inflammatoire.

J'eusse pu m'étendre d'avantage sur les causes prédisposantes des inflammations chroniques; mais je crois en avoir assez dit, pour faire sentir combien il peut être utile de remonter au-delà des symptômes actuels, lorsque dans des circonstances embarrassantes, l'on veut s'assurer de l'existence des inflammations chroniques et occultes. Je passe de suite aux symptômes locaux de ces maladies.

CHAPITRE SECOND.

Symptômes locaux des Inflammations chroniques.

Dans ces maladies lentes, il ne faut pas s'attendre que les symptômes caractéristiques et locaux qui les accompagnent, soient aussi saillans et aussi tranchés que ceux des inflammations aiguës. On doit même savoir qu'en bien des occasions ils se trouvent si obscurs et pour ainsi dire si effacés, que le médecin a besoin de toute sa sagacité, pour démêler leur nature, et les rapporter à leur véritable cause. Il est donc indispensable, que pour éviter toute erreur dans la recherche et l'estimation de ces symptômes, il use de toutes les ressources de son savoir, et

qu'il mette à profit les indices mêmes les plus légers.

Ces indices symptômatiques, tirés du local affecté, me paraissent découler de quatre sources différentes, savoir : de la tuméfaction des parties engorgées ; de la chaleur maladive qui y existe plus ou moins sensiblement ; de leur état douloureux et inquiétant ; et enfin de la lésion qui en résulte dans les fonctions de l'organe malade et des organes adjacens. J'examinerai séparément et dans autant de paragraphes ces quatre sources de symptômes locaux, en m'arrêtant principalement sur la dernière, qui me paraît la plus fertile en phénomènes indicatifs de la nature du mal.

§. I.er

TUMÉFACTION des parties internes attaquées d'Inflammation chronique.

DANS le commencement de la maladie, il n'est jamais possible de juger par l'augmentation de volume que prend une partie interne, lorsqu'elle est prise d'inflammation chronique, du degré, ni même de l'existence de l'inflammation. Mais très-rarement les secours du médecin sont-ils réclamés dans ce premier temps, où les symptômes en général sont si peu sensibles, que le plus souvent le malade lui-même ne s'aperçoit pas de la moindre incommodité.

Il arrive donc communément, qu'à l'époque où l'on pense enfin à consulter les gens de l'art, la tumeur inflammatoire est assez avancée pour être découverte au moyen de l'exploration

manuelle. Mais pour cela il faut que cette tumeur ne soit cachée que sous des tégumens mous et flexibles, à travers lesquels ont sent alors son étendue, sa position, et son degré de dureté ou de résistance.

Ce n'est que dans les inflammations chroniques du bas ventre, qu'il est possible d'user utilement du tact pour acquérir ces notions intéressantes. Dans la poitrine et dans la tête, les pièces osseuses dont ces cavités sont munies en dehors, s'opposent invinciblement à ce que la main puisse sentir ce qui se passe au-dessous. Alors il ne reste au médecin que des moyens rationnels, pour parvenir à la connaissance du volume et de l'étendue des tumeurs inflammatoires. Dans la poitrine, ce volume doit, en gênant les expansions du poumon, faire naître des symptômes oppressifs proportionnés à son importance. Dans la tête, il détermine des compressions cérébrales, toujours relatives à la quantité d'espace qu'occupent les engorgemens; et il doit encore faire naître des symptômes propres, dont l'intensité est en raison directe de la compression du viscère. Mais ces inductions tirées par voie de raisonnement, n'ont pas à beaucoup près la certitude de celles qui nous sont fournies par nos sens. Dans les affections de la tête et de la poitrine, il n'est pas peut-être de symptôme naturel à la compression, qui ne puisse tirer aussi son origine de l'irritation et du spasme des viscères respectifs; ensorte qu'on ne saurait être trop réservé, lorsqu'on veut juger par les symptômes, du vrai volume des engorgemens inflammatoires et chroniques qui occupent l'intérieur de la tête et de la poitrine.

Une chose dont il est intéressant de s'assurer autant qu'il est possible, est de savoir si le foyer inflammatoire est unique, ou s'il existe plusieurs foyers à-la-fois ; et lorsque ce dernier cas a lieu, on doit encore rechercher si ces foyers différens existent dans des cavités différentes, ou bien s'ils occupent tous une seule et même cavité, ou même un seul et unique viscère. Ce sont encore là des points que le tact peut éclaircir mieux que tout autre indice, lors du moins que ces divers engorgemens sont placés dans la cavité de l'abdomen. En palpant le bas-ventre, on y distingue alors avec aisance, la position de chaque tumeur, et l'on mesure avec précision son volume et toutes ses dimensions. Quelquefois on trouve toute la région du mésentère parsemée de globes inflammatoires. On voit d'autres fois que la matrice et les ovaires offrent en même temps des embarras phlogosés ; et il n'est pas bien rare, lorsque le foie est attaqué, de rencontrer une élévation sensible et une renitence maladive dans deux ou trois points différens et même assez éloignés de ce viscère. Mais pour découvrir si dans le temps qu'il existe quelque inflammation lente dans l'abdomen, il n'y en a point de pareille dans quelqu'une des deux autres cavités, on n'a encore ici aucun secours à espérer de la main ; et l'on est obligé d'avoir de nouveau recours aux autres signes, soit locaux, soit généraux, qui comme on le verra ci-après ont coutume d'accompagner les inflammations chroniques de ces dernières cavités. Je remarquerai à ce sujet, que dans les individus où l'on aperçoit clairement l'existence d'un engorgement inflammatoire et

chronique dans une des cavités, on est autorisé par l'expérience à présumer, même d'après de faibles indices, que la même maladie se forme dans les autres viscères de la même cavité, ainsi que dans ceux des cavités différentes; car l'observation fait souvent voir que ces maladies locales exercent une force de contagion qui agit sur les divers viscères, à raison des correspondances sympathiques qui régnent entr'eux; et cette correspondance contagieuse va au point que si un des foyers inflammatoires coexistans vient à se laisser aller à la suppuration, tous les autres foyers ne tardent pas à subir la même terminaison, comme l'a observé très-bien et très-récemment M. Boudot, médecin à Charolles (*a*).

Cependant il ne faut pas croire que le degré de tuméfaction des viscères affectés d'inflammation chronique, exprime précisément et dans tous les cas le degré et l'importance de cette inflammation. L'atonie singulière où se trouve quelquefois la fibre viscérale, et le peu de résistance qu'elle oppose alors au sang surabondant qui lui est apporté par les artères, peut faire qu'un effort artériel même médiocre, est capable d'y opérer dans peu de temps des congestions fortes et considérables, et d'y occasionner des extravasions abondantes de sang dans le tissu celluleux. Alors le volume des tumeurs inflammatoires s'étend d'une manière rapide, sans pour cela que l'inflammation proprement dite se trouve fort animée. J'ai vu quelques-unes de ces tumeurs viscérales et inflammatoires, qui

(*a*) Journal de méd. septembre 1790. pag. 391.

ne se forment jamais que sur des organes pulpeux, et j'ai observé qu'elles sont toujours fort dangereuses, parce qu'elles aboutissent en peu de temps à de grandes fontes purulentes, qui consument la majeure partie du parenchyme.

Le volume des tumeurs inflammatoires et chroniques, n'est pas non plus proportionné à la force et au degré de l'engorgement, dans tous les cas où la suppuration ayant déjà lieu, il existe dans les foyers tuméfiés des collections de pus toutes formées. Dans ces occasions ce n'est que les parois de l'abcès qui restent enflammés. Il est aisé de s'en convaincre dans les tumeurs de l'abdomen; toutes les fois que l'adhésion de la tumeur interne avec la surface du péritoine permet au chirurgien d'ouvrir par dehors la poche purulente, l'on voit le plus souvent qu'à mesure que le pus s'écoule, la tumeur s'affaisse, au point que ce qui reste de l'engorgement après l'opération, est à peine sensible; et qu'une prompte et entière guérison en est ordinairement la suite; ainsi que je l'ai remarqué un assez bon nombre de fois après le chirurgien Petit (*a*), à qui nous devons la connaissance des signes qui annoncent cette adhésion.

A l'occasion de ces grandes collections de pus, dans un seul et même foyer, je dis qu'elles sont le fruit ordinaire des inflammations chroniques et viscérales qui se terminent par suppuration. C'est là une remarque de M. Morand (*b*): cet auteur a observé qu'après les inflammations

(*a*) Mém. de l'acad. de chir. t. 2. p. 63.
(*b*) Ibid. t. 1. p. 69.

aiguës

aiguës ou par fluxion, le pus se trouve le plus souvent séparé en petits foyers, ou bien disséminé également dans la substance celluleuse du viscère; au lieu qu'après les inflammations chroniques ou par congestion, il est communément tout réuni en un seul et même foyer, qui par là offre plus de volume et devient plus sensible.

Il est un troisième cas, et bien digne d'attention, où des tumeurs considérables et en état inflammatoire, ne supposent pourtant qu'un degré léger d'inflammation. Ce cas a lieu toutes les fois que des obstructions froides, déjà existantes depuis quelque temps, viennent à éprouver les atteintes de la phlogose. En pareille occasion, on voit bien ces sortes d'embarras acquérir sensiblement du volume. Mais il est toujours vrai de dire, que la tuméfaction inflammatoire ne doit être alors mesurée, que sur l'augmentation de grosseur survenue depuis la complication. Tout le surplus du volume appartient à la maladie primitive, dont l'accident inflammatoire peut devenir le remède, si on sait en modérer la fougue et l'intensité.

Cette augmentation subite dans le volume des tumeurs froides, à l'occasion des mouvemens inflammatoires, est sur-tout bien sensible dans les skirres, lorsqu'ils se changent en cancers: car, encore une fois, ce changement me paraît être un simple effet de l'inflammation; et quoique cette espèce d'inflammation ait des particularités jusqu'ici inexplicables, et que les antiphlogistiques ordinaires n'ayent à-peu-près aucun pouvoir sur elles, il n'en est pas moins certain que le cancer formé est une tumeur enflammée, qui

étant irrésoluble par sa nature, tend incessamment à une suppuration sanieuse et toute différente des suppurations communes. Au reste, il ne sera pas question dans cet ouvrage de ce genre d'inflammation lente, parce qu'elle est encore très-peu connue, et qu'on ne pourrait en parler que d'une manière équivoque et fort peu instructive. C'est au temps et à l'expérience à nous dévoiler les mystères de l'inflammation cancéreuse, et à nous faire connaître enfin les antiphlogistiques particuliers qui peuvent lui convenir.

§. II.

CHALEURS locales, symptôme des Inflammations chroniques.

PLATNER a très-justement observé (*a*), que pendant le cours des fièvres aiguës, cette partie est spécialement et prochainement menacée d'inflammation, dans laquelle le malade ressent une chaleur prédominante. On a vu aussi, il y a peu de temps, que tout viscère travaillé constitutionnellement d'intempérie chaude, est particulièrement disposé aux affections inflammatoires. Dans l'un et l'autre cas, les chaleurs locales sont un indice certain que le jeu artériel, et par conséquent les affrictus calorifiques de la circulation sanguine, sont plus animés en ces lieux que par-tout ailleurs; ce qui est une des principales conditions de l'état inflammatoire.

(*a*) Ars medendi. §. 10.

Cependant on ne peut regarder alors ces chaleurs locales sans aucun engorgement préalable, comme un symptôme d'inflammation, puisque l'inflammation suppose toujours un engorgement réel, et une accumulation de sang dans la partie engorgée.

D'après ces idées simples et naturelles de l'inflammation, deux signes doivent en être inséparables; savoir, une rougeur foncée et sanguine, et un sentiment plus ou moins fort de chaleur. Quant à la couleur rouge des inflammations lentes de l'intérieur, il n'est pas possible, comme on l'a dit, de s'en apercevoir, à cause des corps opaques et intermédiaires, qui se trouvent placés entr'elles et l'organe de la vue. Mais les malades en qui résident de pareilles affections, ne manquent jamais ou presque jamais, de se plaindre de chaleur vers les parties où elles sont établies. Cette chaleur morbifique qui a quelque chose d'inquiétant et de douloureux, et qui s'étend quelquefois du siége du mal dans les parties voisines ou correspondantes, fatigue souvent d'une manière cruelle ceux qui éprouvent des inflammations chroniques, et est souvent un des symptômes les plus saillans et les plus insupportables de leur maladie. On me permettra d'exposer ici le résultat de mes observations sur cette matière.

Lorsque l'inflammation lente occupe le foie, le foyer calorifique est, comme il doit l'être, dans l'hypocondre droit. Mais pour lors la chaleur se répand aisément vers l'épigastre, et même jusqu'à l'hypocondre gauche. Elle se fait sentir assez souvent sur tout le côté droit de la poitrine et monte quelquefois le long du cou,

jusqu'à l'oreille et à la joue du même côté.

Dans les inflammations chroniques de l'estomac, le foyer calorifique est encore plus sensible et plus inquiétant que par-tout ailleurs. Ordinairement toutes les régions du bas ventre participent plus ou moins à la sensation excessive de chaleur qui domine dans l'épigastre. Il est même assez commun de sentir des bouffées chaudes monter de cette région vers la tête, et même de voir dans certains momens ces bouffées s'étendre sur toute l'habitude du corps.

Pour ce qui est des inflammations lentes de la poitrine, le foyer de la chaleur est un des signes les moins équivoques par lesquels on reconnaît lequel est le côté affecté, et quel est le point dans ce côté où se trouve l'engorgement inflammatoire. D'ailleurs la sensation calorifique s'étend souvent sur tout le côté malade, vers le sternum, entre les deux épaules, et quelquefois dans toutes les parties de la tête. Mais c'est sur-tout sur le visage que les pulmoniques ressentent de fréquentes et vives chaleurs. La rougeur circonscrite des pommettes, rougeur qui est toujours plus sensible du côté où est l'inflammation pectorale, est un signe qui ne manque guères de se manifester dès le commencement de la maladie, et qui même en bien des occasions l'annonce avant qu'elle ne soit formée. Cette chaleur et cette rougeur des pommettes, deviennent plus sensibles que jamais après les repas ; sur-tout s'ils sont un peu copieux. Alors les joues ne manquent pas de se couvrir d'un vermillon animé ; lequel est d'autant plus sensible, qu'il tranche ordinairement sur un fonds terreux et plombé. Les malades y sentent

une chaleur quelquefois piquante et presque érésypélateuse.

Enfin, dès que les inflammations lentes sont situées dans l'intérieur du crâne, on peut les reconnaître à la chaleur, qui souvent occupe toute la périphérie de la tête, et qui en quelques occasions est si grande, que les linges mouillés dont on couvre cette partie, se trouvent en peu de temps desséchés. Lors même qu'elle n'est pas à un aussi haut degré, il est pourtant le plus souvent possible au médecin de la soumettre aux épreuves du tact, et d'en distinguer l'intensité, en appuyant simplement sa main sur le front de son malade, qui d'ailleurs éprouve alors des sensations habituelles de chaleur aux oreilles, où elles se mêlent à des bourdonnemens continuels et incommodes ; et aux yeux qui montrent quelque rougeur, et acquièrent plus de vivacité et plus d'éclat que de coutume.

On ne peut cependant nier, que le sentiment local de chaleur, ne manque quelquefois, ainsi que l'observe Fréd. Hoffmann (*a*), dans les inflammations internes et chroniques. Ce défaut de sensation ne saurait provenir d'une absence réelle et totale de chaleur maladive dans la partie affectée : car cette chaleur est, comme je l'ai déjà dit, inséparable de l'inflammation. Lors donc que dans ces circonstances les malades ne se plaignent d'aucune chaleur extraordinaire dans les lieux qu'on sait être d'ailleurs phlogosés, il faut attribuer cette absence de sensation calorifique à une des deux causes suivantes : ou bien, soit par accident, soit par nature, le

(*a*) De febrib. lent. et hect. sect. 2. cap. 13.

sentiment se trouve en général fort obtus dans la partie enflammée ; ou bien l'inflammation s'y trouve dans un degré si doux et si léger, que la chaleur y est imperceptible. Car je ne saurais convenir avec le même auteur (*a*), que la chaleur ne soit qu'un simple accident dans les engorgemens inflammatoires. J'ai démontré, ce me semble, qu'elle leur était essentielle ; et lorsque Hoffmann avance aussi, que la seule stase du sang dans ses vaisseaux constitue l'essence de l'inflammation, il avance une erreur manifeste ; erreur qu'a victorieusement combattue Lugwig, d'après des observations cadavériques, qui lui ont appris à distinguer les simples stases du sang dans les petites ramifications vasculaires, de l'inflammation réelle (*b*).

§. III.

DOULEURS locales, symptôme des Inflammations chroniques.

LES douleurs locales, qui accompagnent les inflammations lentes de l'intérieur, ne sont pas ordinairement bien vives et bien poignantes. Ces douleurs aiguës manquent même quelquefois dans les inflammations les plus intenses et les plus graves. Baglivi, Morgagni, Sarcone, Selle, ont vu la plèvre, cette membrane si sensible dans les maladies, toute dévorée par des inflammations et des suppurations cruelles, sans que

(*a*) Ibidem.
(*b*) Advers. med. vol. I. pars. I. cap. 7.

les malades durant leur vie se fussent plaints de la moindre douleur dans les lieux enflammés. Fréd. Hoffmann ne regardait pas la douleur, non plus que la chaleur, comme des symptômes essentiels à l'inflammation, parce qu'il avait trouvé qu'ils manquaient également dans certains embarras inflammatoires (*a*). Le célèbre Dehaen qui a confirmé ces observations par l'ouverture fréquente des cadavres, assure en général, que la douleur manque en certaines occasions dans les plus grandes inflammations, lors même qu'elles sont placées sur les viscères les plus sensibles, tels que l'estomac et les intestins (*b*) ; c'est ce qui fait dire à cet écrivain, qu'alors l'inflammation doit se passer toute entière dans le tissu cellulaire, organe qui est dépourvu de toute sensibilité. Cette théorie, quelque invraisemblable qu'elle soit, n'affaiblit en rien la vérité de l'observation pour laquelle elle a été imaginée.

Ce défaut de douleur locale dans l'inflammation, est une de ces exceptions rares, qui n'empêche pas qu'il ne faille regarder ce symptôme, comme un de ceux qui sont les plus constans, même lorsque la maladie est lente et chronique. Il est vrai que cette douleur n'est guères vive et chagrinante, que lorsque l'inflammation est placée sur des organes doués d'une grande sensibilité, et qu'elle va en se dégradant, à mesure que la partie qui en est les siége, est moins sensible et moins irritable. Mais un genre de douleur qui n'abandonne jamais l'inflammation lente, en quelque part qu'elle soit

(*a*) Loco suprà citato.
(*b*) Rat. med. t. 8. pars 14. cap. 1.

placée, est cette sensibilité maladive et vraiment douloureuse, qui se montre d'une manière plus ou moins marquée, toutes les fois qu'on veut comprimer avec la main le viscère ainsi enflammé. Il est vrai que quand l'inflammation est encore peu avancée, ou seulement superficielle et légère; ou bien lorsque l'organe qui en est affecté se trouve situé profondément et sous des tégumens épais, il faut appuyer un peu fortement, pour découvrir cette sensibilité inflammatoire. Cette difficulté de s'assurer par le tact de la sensibilité dolorifique dont il est ici question, peut quelquefois laisser des doutes raisonnables sur l'existence des inflammations internes; mais dans ces cas douteux on en juge, en comparant la sensibilité des viscères, et en les interrogeant pour ainsi dire les uns et les autres au moyen du tact et des compressions. Celui-là est soupçonné d'être phlogosé, qui souffre le plus de ces compressions. D'ailleurs il est facile de combiner ce symptôme, s'il est équivoque, avec les autres symptômes généraux ou locaux de l'inflammation; car les signes des maladies s'éclairent et se fortifient les uns par les autres.

On n'a pas la ressource de la compression, pour juger par cette espèce d'épreuve, qui n'est praticable que dans l'étendue de l'abdomen, de l'état inflammatoire des viscères qui occupent les cavités de la tête et de la poitrine. C'est ici le même inconvénient que nous avons fait remarquer, lorsqu'il s'est agi de distinguer les tumeurs inflammatoires de ces deux parties. Cependant pour s'assurer de la sensibilité douloureuse dont il est question, il est plus facile alors de suppléer à l'examen manuel. Lorsque

Baglivi voulait par la douleur, faire paraître le lieu qu'il soupçonnait enflammé dans la poitrine, il faisait coucher successivement son malade sur les deux côtés, et lui recommandait pendant qu'il était dans cette position, de faire de fortes inspirations et de tousser à diverses reprises. Si pendant ces tentatives il se réveillait quelque sentiment de douleur, même sourd et obscur, il tenait d'abord pour certain que l'inflammation existait en effet; et il décidait en second lieu, que le siége du mal était dans le lieu même de la douleur (*a*). Stoll qui a répété les expériences de Baglivi, dit qu'il suffit, pour être assuré qu'il y a quelque inflammation latente dans la poitrine, que les malades ressentent pendant les épreuves, quelque sentiment de piqûre, de pression ou de chaleur dans un des côtés; ou même que quelqu'une de ces diverses situations leur donne de la toux ou de l'oppression (*b*).

Pour ce qui est de la tête, on peut réveiller de plusieurs manières les douleurs indicatives des inflammations chroniques qui s'y tiennent cachées. On peut, par exemple, imiter les chirurgiens, qui pour savoir s'il y a fracture à la suite des grands coups à la tête, donnent au moyen d'un linge, que les malades tiennent serré par un bout entre leurs dents, de petites secousses réitérées à cette partie. De pareilles secousses sont très-capables d'aviver et de rendre sensible la douleur sourde des inflammations situées sous le crâne. On obtient encore le même effet en obligeant les personnes à rester

(*a*) Praxis med. lib. 1. p. 35.
(*b*) Rat. med. t. 1. p. 73.

long-tèmps sans inspirer après qu'elles ont fini leur expiration. Car selon la découverte de Schlichting, confirmée par les expériences de Haller et de Lameure, le sang des jugulaires remonte alors vers les parties internes de la tête, et y excite une diastole générale et compressive, bien propre à manifester toute sensibilité douloureuse et locale qui peut s'y rencontrer. La même chose arrive, lorsque les sujets en qui existe cette sorte d'inflammation capitale, restent quelque temps la tête penchée en avant; parce que alors le sang artériel aborde avec plus d'affluence au cerveau par les deux carotides; et lorsqu'ils viennent à faire quelque grand effort quelconque, ou à tousser avec violence, parce qu'alors le sang veineux concourt avec le sang artériel pour remplir et dilater les vaisseaux du cerveau.

§. IV.

LÉSION locale des fonctions viscérales, symptôme des Inflammations chroniques.

WIENHOLT, dans sa dissertation sur les inflammations lentes, a eu soin de remarquer (*a*), ainsi que l'avait fait avant lui Dehaen (*b*), que dans ces maladies, même avancées, il est arrivé plus d'une fois que le viscère affecté a continué à exercer ses fonctions sans aucun trouble sensible : ce qui est sans doute assez extraordinaire, mais ce qui est pourtant dans l'ordre des

(*a*) Dissert. de inflammationib. occultis 1772. p. 6 et seq.
(*b*) Rat. medendi.

choses possibles. On conçoit en effet très-bien, qu'une partie du poumon engorgée ou abcédée, que quelqu'une des glandes mésentériques qui se trouve réduite dans le même état, ou bien même qu'une petite portion du grand parenchyme du foie qui souffre embarras et phlogose, peuvent ne pas empêcher que les portions saines et libres du poumon, du mésentère et du foie, ne suppléent suffisamment au défaut des portions malades et engorgées ; et que malgré ces affections partielles, la respiration, les secrétions biliaires et le cours du chyle, continuent à se faire à-peu-près comme ils se faisaient avant qu'elles n'eussent lieu. C'est là, à ce qu'il me semble, l'explication la plus plausible de la formation de ces grandes vomiques du poumon, que les malades ont porté quelquefois, sans s'en douter, jusqu'au moment de leur rupture (*a*), et de ces abcès hépatiques dont parle Cullen (*b*), et qui naissent et grandissent à l'insçu même des sujets qui les portent, jusqu'à ce que le volume de la tumeur vient à trahir le secret de la maladie, en se prononçant en dehors d'une manière sensible.

Mais ces événemens, dont il est d'ailleurs nécessaire de connaître la possibilité, sont de ces phénomènes rares et qui tiennent presque du prodige. Cela n'empêche pas qu'en général il ne soit vrai de dire, qu'un des symptômes les plus familiers, et en quelque sorte les plus certains de l'inflammation chronique des viscères, après la tuméfaction, les chaleurs et les douleurs

(*a*) Ibdem.
(*a*) Inst. de med. prat. §. 416.

locales, est le désordre dans les fonctions des organes qui se trouvent attaqués de cette espèce d'inflammation. Ce désordre, lorsqu'il a lieu, et qu'il se joint à quelques-uns des autres symptômes indicatifs de la maladie, non seulement devient un signe confirmatif de son existence; mais même il peut aider plus qu'aucun autre symptôme à déterminer le vrai siége du mal, et à faire une juste appréciation de son importance.

Pour mieux faire sentir les avantages que l'on peut retirer de la connaissance exacte de cette dernière espèce de symptômes locaux, je crois devoir ici présenter le tableau des diverses lésions organiques, qui sont l'effet ordinaire des inflammations lentes, suivant les parties qui s'en trouvent atteintes, en commençant par celles de la tête.

Lorsque ces inflammations affligent les parties renfermées dans l'intérieur du crâne, l'on voit naître, tantôt des céphalalgies continues et périodiques, et tantôt des insomnies opiniâtres, qui permettent tout au plus des sommeils courts, légers et le plus souvent troublés par des songes tumultueux. Ces symptômes, ainsi que les douleurs et les chaleurs locales, dénotent communément que l'inflammation lente a son siége principal sur les méninges. Mais lorsque c'est dans la substance cérébrale que la maladie est fixée, les sujets sont dans un état de stupeur et d'étonnement. Ils deviennent vertigineux, et se sentent un penchant invincible à la somnolence, qui dégénère aisément alors en un assoupissement léthargique. De pareilles inflammations entraînent souvent à leur suite l'épilepsie et la

manie. Il n'est pas même douteux que de tels foyers d'irritation ne puissent déterminer vers le cerveau des *raptus* subits et violens du sang artériel, et produire les coups fulminans de l'apoplexie. Du moins ai-je vu plusieurs fois se former inopinément des hémiplégies, que je n'ai pu attribuer qu'à la gêne notable que certains engorgemens inflammatoires et chroniques apportaient à l'exercice des fonctions cérébrales.

L'inflammation lente de la poitrine réveille ordinairement tous les symptômes actifs, qui sont propres aux embarras quelconques de cette cavité. Outre les chaleurs et les douleurs locales, les malades qui en sont attaqués ressentent des toux plus ou moins vives, plus ou moins fréquentes. Elles sont toujours sèches ou simplement muqueuses, lorsque la suppuration n'a pas encore lieu, ou que les abcès, s'il y en a, ne sont pas encore ouverts. Mais quand l'ulcère est formé, le pus s'écoule dans les bronches, et la toux devient humide et purulente.

L'hémophtisie est un symptôme très-familier dans les inflammations lentes du poumon, et je crois m'être bien assuré, que presque dans tous les cas elle est le produit de quelque inflammation cachée de ce viscère. Que si quelquefois elle naît par quelqu'autre cause, et indépendamment de toute inflammation locale, du moins est-elle une des causes les plus efficaces pour attirer cette disposition maladive.

L'oppression ne manque guères non plus de se joindre comme symptôme, aux inflammations lentes de la poitrine, du moins lorsqu'elles sont un peu avancées ; mais dans les commencemens de la maladie elle est ordinairement très-peu

sensible. Pour faire paraître ce symptôme, il suffit le plus souvent d'obliger les malades à marcher un peu vîte, à faire quelques pas en remontant sur des pentes rapides, ou seulement à monter quelques marches d'un escalier difficile. Alors le sang ne manque pas de s'accumuler sur le poumon engorgé, et la respiration devient sensiblement pénible et fréquente. Chez plusieurs, c'est assez pour faire naître l'oppression et la toux, de les faire coucher horizontalement, ou bien sur le côté opposé à celui qu'on soupçonne affecté.

Cette oppression familière aux personnes travaillées d'inflammation lente à la poitrine, se joint quelquefois à l'agitation convulsive du cœur; ce qui donne naissance à des palpitations incommodes de ce viscère, et à de grandes irrégularités dans le pouls. Cela rappele le souvenir de cette observation célèbre de Galien, qui par une prédiction justifiée par le succès, décida (*a*) qu'un de ses amis portait un abcès mortel au poumon, dès qu'il eut vu dans son pouls des inégalités et des intermittentes fréquentes.

Lorsque le cœur ou son péricarde viennent à être atteints d'inflammation lente, il faut bien s'attendre aussi à des symptômes dépendans du désordre qui survient aux fonctions de ces organes. En effet aux chaleurs et aux douleurs locales, il se joint alors des palpitations habituelles, des défaillances fréquentes, souvent de l'oppression; et si la suppuration s'établit, il survient dans le péricarde des collections lym-

(*a*) De loc. affect. lib. 4. cap. 8.

phatiques et purulentes qui donnent naissance à tous les symptômes propres à l'hydropisie de cet organe. On peut lire sur ces maladies, des observations curieuses dans les œuvres de Charles Bonet et de Morgagni. Mais selon l'illustre Senac, qui dans son traité du cœur a examiné ces affections avec toutes les ressources du génie et de l'érudition, il reste encore beaucoup à désirer pour pouvoir établir avec quelque certitude leur symptômatologie, ainsi que leur séméiotique (*a*).

Je ne saurais me dispenser ici, de dire un mot sur une maladie peu connue, que j'ai vu attaquer assez souvent le larynx ou le haut du canal bronchique; et qui est évidemment du genre des inflammations chroniques. C'est une espèce d'ulcère aphteux et rongeant qui est accompagné de chaleur et de douleur âcre et continue. Pendant le cours de cette maladie que j'ai vu quelquefois traîner plusieurs années de suite, et aboutir à une mort cruelle, la voix est grave et fort rauque. Les malades sont tourmentés nuit et jour par des toux sèches et clangoreuses, qui entraînent tout au plus quelques flocons muqueux et purulens. Avec cela la respiration est libre, et l'on ne voit aucun signe d'affection maladive, ni dans la poitrine, ni dans la partie visible de la gorge. Ce n'est qu'après un certain temps, et quand la maladie tend à sa fin, qu'il paraît chez quelques sujets une ulcération qui du larynx s'étend sur le pharynx; ou bien que l'érosion ulcéreuse descendant le long du canal bronchique, gagne

(*a*) Traité des mal. du cœur. chap. 4. §. 7.

peu-à-peu le poumon, et donne tous les symptômes de la phthisie pulmonaire.

Je passe aux phénomènes locaux, qui proviennent de la lésion des fonctions dans les inflammations lentes qui attaquent les viscères du bas ventre. En commençant par le plus important de ces viscères, je remarque que l'inflammation chronique du foie, quand elle a son siége sur sa partie convexe, produit des symptômes organiques, tous différens de ceux qui ont lieu lorsqu'elle réside sur sa partie concave; et que celle des membranes est toujours plus vive, plus douloureuse et moins chronique, que celle de sa partie parenchymateuse. Dans la partie concave, les douleurs sont toujours plus obscures; mais les symptômes épigastriques tels que la gastrodynie, le vomissement, le hoquet et l'ictère, surviennent très-communément : au lieu que dans la partie convexe les douleurs locales sont plus sensibles et imitent quelquefois les fortes douleurs pleurétiques; la fièvre se joint presque toujours à ces douleurs, et donne à l'inflammation une marche plus ou moins approchante de celle des maladies aiguës. D'ailleurs, à ces douleurs s'unit presque toujours une toux sèche, qui est due à l'irritation du diaphragme, auquel le foie se trouve lié par les replis ligamenteux du péritoine. J'ai vu après Verduc (*a*) et quelques autres praticiens, le diaphragme lui-même, prendre part à l'inflammation et à la suppuration du foie; et des empyèmes naître tout-à-coup par cause hépatique.

(*a*) W. Verduc Pathol. de chirurgie cité par Dionis opér. de chirurgie. p. 437.

La

La rate ne semble faite que pour le foie : aussi s'intéresse-t-elle le plus souvent d'une manière sensible à ses affections maladives. Mais, comme on l'a déjà remarqué, l'état inflammatoire parvient difficilement jusqu'à ce viscère celluleux. Lorsque cela arrive, le foie se trouve par là privé d'un tribut nécessaire à la confection de la bile. Aussi en pareille occasion, ce fluide devient-il souvent tout noir et comme poisseux : c'est ce qui a lieu chez la plûpart des rateleux, et chez beaucoup d'hypocondriaques, du corps desquels on voit sortir par haut et par bas des amas considérables de bile ainsi dégénérée. Les sujets attaqués d'embarras chroniques à la rate, sont encore fort exposés à rendre par la bouche ou par l'anus, des amas d'un sang noir et putride, qui selon bien des praticiens anatomistes, vient alors de la rate dans l'estomac, par les vaisseaux communiquans qui sont connus sous le nom de *vasa brevia*. Lorsque la maladie s'aggrave et fait des suppurations, elle affecte aisément l'estomac, et donne lieu pour-lors aux douleurs épigastriques, au vomissement et au hoquet.

Il n'est pas bien important de décrire en détail les symptômes qu'entraînent dans les fonctions abdominales, les inflammations lentes de l'épiploon, du mésentère et des autres organes peu nerveux, qui sont renfermés dans la cavité du bas ventre : cette énumération menerait trop loin. Tout ce que je puis dire en général à ce sujet, c'est que ces parties, non plus que la rate, ne sont attaquées que très-rarement d'inflammation aiguë ; que même le mouvement inflammatoire y est ordinairement fort lent et

fort peu prononcé ; et que lorsqu'elles viennent à l'éprouver, il faut s'attendre à tous les symptômes d'irritation, qui peuvent résulter de la lésion des viscères circonvoisins, et sur-tout aux accidens sympathiques de l'estomac et des intestins. Je me borne donc à parler ici en particulier, des inflammations chroniques de l'estomac, des intestins, des reins, de la vessie et de l'uterus, organes sur lesquels ces sortes d'inflammations semblent se plaire de préférence à exercer leurs dévastations ordinaires.

Le gastritis chronique entraîne communément après soi, des gastrodynies opiniâtres, de fréquentes cardialgies, des crampes d'estomac très-douloureuses, des pesanteurs, des vomissemens, du dégoût, de la soif, de l'amertume à la bouche, de la sécheresse à la langue, et une fièvre lente avec un pouls petit, serré et quelquefois intermittent. Il n'est pas rare qu'il survienne alors un resserrement sympathique dans les conduits excréteurs du foie et de la vésicule du fiel; ce qui amène des jaunisses rebelles. Si l'inflammation dure long-temps, et se termine enfin à la suppuration, les ulcères qui en proviennent, prennent aisément des duretés skirreuses; et le pylore qui alors est ordinairement en contraction habituelle, s'engorge lui-même, se durcit peu-à-peu, et prend quelquefois une consistance cartilagineuse. C'est aussi après de pareilles infirmités, que j'ai trouvé dans plusieurs sujets, la tunique veloutée de l'estomac absolument consumée et détruite : de manière que la surface interne du viscère était dans tous ses points lisse, polie et couverte d'une rougeur intense et uniforme; sans pourtant

qu'il existât aucune ulcération, aucun resserrement, ni même aucun embarras bien sensible. Dans ce cas de phlogose superficielle et pourtant chronique, les boissons douces et raffraichissantes sont les seules qui n'angoissent pas l'épigastre, et qui ne sont pas rejettées. Les évacuans, les amers et les apéritifs, remèdes que l'on ne manque guères d'administrer dans ces circonstances, augmentent sensiblement l'intensité de tous les symptômes, et font l'office des poisons lents. Cet effet du traitement, est même un signe qui peut éclairer le diagnostic de ces sortes d'inflammations stomacales.

J'ai trouvé dans le cours de ma pratique, l'Entéritis des boyaux grêles, plus souvent aigu que le Gastritis : j'avoue même que je n'ai guères vu d'autre Entéritis chronique, que celui qui est compliqué avec les longues diarrhées tormineuses, ou les vieilles dyssenteries. L'Entéritis aigu produit presque toujours la suspension de toute évacuation alvine, et est accompagné de tous les symptômes, dont le concours forme la passion iliaque. Le chronique au contraire, accélère ordinairement le jeu péristaltique des boyaux, et excite de fréquentes déjections. Dans le premier, les douleurs inflammatoires sont insupportables, et le météorisme de l'abdomen est très-familier ; dans le second, les boyaux ne sont que peu sensibles ; si on en excepte pourtant les tranchées, qui se montrent par temps, et qui même ne dépassent presque jamais l'arc du colon : d'ailleurs tant qu'il dure, le ventre bien loin d'être distendu et météorisé, est moins volumineux que de coutume, et se trouve souvent resserré et comme collé contre la colonne

vertébrale. Les suites fréquentes de ces dernières inflammations chroniques, lorsqu'elles viennent à se guérir, sont des strictures et des brides ligamenteuses dans certaines portions intestinales, et quelquefois un resserrement skirreux de l'extrêmité inférieure du rectum, qui ne permet plus aux excrémens de sortir qu'en filet plus ou moins étroit. J'ai vu cette espèce d'affection secondaire, qui le plus souvent est incurable, et sur laquelle feu M. Cusson, médecin à Montpellier, a fait une dissertation fort curieuse.

Le néphritis chronique est la suite ordinaire, et la compagne assidue des affections graveleuses, et peut d'ailleurs survenir par l'effet de toute autre cause occasionnelle d'inflammation portée sur les reins. Outre les douleurs vives et locales, et les symptômes sympathiques qui accompagnent communément la maladie, et dont on aura bientôt occasion de parler, on s'aperçoit que tant que cette espèce d'inflammation lente existe, les urines sont rouges, dysurieuses et peu abondantes. L'irritation fait même quelquefois que leur secrétion est totalement interrompue, non seulement dans le rein enflammé, mais même dans le rein du côté opposé, à cause du grand rapport que l'analogie des fonctions met entre les deux organes. L'hœmaturie est un symptôme fréquent dans ces occasions. Quand le mal résiste au traitement et se prolonge, il se termine, ou bien à des abcès qui peuvent se prononcer en dehors, et guérir par l'opération de la néphrotomie; ou bien à des ulcères qu'annonce la purulence et la fétidité des urines. Ces ulcères ont une très-grande peine à se cicatriser : tant le fluide âcre et urineux qui les arrose sans

cesse, y entretient les mouvemens inflammatoires et suppuratoires.

Rarement le Cystitis forme-t-il une maladie aiguë : chose d'autant plus surprenante, qu'il est très-certain que les membranes de la vessie sont très-nerveuses et d'un sentiment très-exquis. Mais aussi le cystitis chronique est-il une maladie fort commune, sur-tout chez les vieillards, dont on sait qu'en général les urines sont plus fortes et plus lixivielles que celles des jeunes gens. Souvent l'inflammation lente de la vessie est le produit de l'irritation, que font sur la partie, les graviers et les pierres qui se trouvent renfermées dans son enceinte. Detharding a prouvé (*a*), que l'état variqueux et vraiment hémorroïdal du cou de la vessie, état inséparable de la phlogose, donnait souvent lieu à cette espèce d'inflammation lente de cet organe, que Lieutaud, qui la croyait plus rare qu'elle ne l'est en effet, a désigné sous le nom de catarre de la vessie (*b*), et qui est caractérisée par de grandes ardeurs locales, et par des urines épaisses et singulièrement muqueuses. D'ailleurs les excès vénériens, la déposition des âcres virulens, et sur-tout l'action des cantharides, peuvent donner naissance à une inflammation ordinaire de ce viscère membraneux. Mais quelle que soit la cause de cette inflammation, les malades sont tourmentés infailliblement, tant qu'elle dure, par la dysurie et la strangurie ; et sont exposés à tous momens à l'ischurie vésicale, et même à l'ischurie rénale, ainsi qu'à ce besoin perpétuel

(*a*) Detharding de hemorroïd. vesicæ mucosis. apud disp. med. Halleri t. 7. p. 775.

(*b*) Précis de méd. prat. tom. 1. p. 657.

d'uriner, qui se renouvelle à chaque goutte d'urine qui tombe dans le réservoir urinaire. Je distingue très-fort ce dernier symptôme, de la dysurie proprement dite, et de la strangurie. Dans la dysurie, le canal de l'urètre est simplement douloureux pendant la miction, quoiqu'il jouisse de toute sa liberté, et que le fluide y coule sans obstacle. Dans la strangurie, le canal est gêné; et l'urine ne sort qu'en petit filet, ou même goutte à goutte et avec effort, lors même que le fluide abonde dans la vessie. Mais dans ce besoin sans cesse renaissant dont je viens de parler, la vessie est toujours vide, et le canal de l'urètre libre, quoiqu'il soit très-sensible, et qu'il participe à l'état inflammatoire de la vessie. Ce besoin interminable d'uriner, est un véritable ténesme de vessie, en tout semblable au ténesme du rectum, et toujours dépendant, comme ce dernier, d'un état phlogistique et permanent de l'organe excrétoire.

Il est aisé de sentir, que dans une partie destinée à servir de réceptacle à un liquide excrémenteux, tel que les urines, l'inflammation ne peut que dégénérer aisément en suppuration; et que cette suppuration doit être de mauvaise qualité, et se montrer souvent rebelle à tous les traitemens. C'est ce qui arrive en effet. Je me rappele d'avoir vu, après une pareille ulcération, les parois de la vessie épaissies dans tous les points, d'un bon travers de doigt et comme carnifiées. Cette chair solide et presque cartilagineuse, était toute parsemée de petits abcès de la grosseur chacun d'un pois. Les observateurs offrent un grand nombre d'autres exemples des dégénérations singulières

survenues dans la vessie, après les inflammations chroniques de cet organe.

Il n'en est guères autrement du Métritis chronique, maladie plus familière qu'on ne le croit vulgairement, et que les médecins semblent s'obstiner à méconnaître, en lui donnant le nom, tantôt de crispation utérine, et tantôt de sensibilité outrée ou exquise de la matrice; sans songer que cette crispation et cette sensibilité habituelles, ne sauraient exister sans un principe caché, mais très-réel, d'engorgement phlogistique.

Le plus souvent l'inflammation lente de l'utérus est fort obscure. Le local ne donne guères d'autre signe de douleur, que cette sensibilité maladive, que j'ai dit être l'appanage infaillible de toutes les inflammations chroniques, et qui ici, ne manque jamais de se faire sentir plus ou moins distinctement, lorsqu'on vient à comprimer avec un peu de force la région hypogastrique, si c'est la matrice elle-même qui est le siége du mal; ou les régions iliaques, si ce sont les ovaires ou bien les trompes où réside l'inflammation. Car, pour le dire en passant, on peut regarder, ce me semble, comme une vérité démontrée en pratique, que l'utérus, les trompes et les ovaires, à raison de l'analogie de leurs fonctions et du fond intime de leur structure, se comportent en maladie comme ne formant qu'un seul et même viscère, et se communiquent avec la plus grande facilité leurs affections réciproques.

Quoique je vienne d'avancer, que les douleurs locales, dans les inflammations lentes de la matrice, sont ordinairement très-peu consi-

dérables, il est pourtant des sujets où elles se trouvent assez intenses. Je vois entr'autres depuis quelques mois une jeune Dame, en qui cette espèce de métritis semble héréditaire, et qui en souffre depuis plusieurs années. A la voir, on dirait qu'elle jouit de la plus parfaite santé; cependant l'utérus chez elle est si sensible, qu'elle ne peut rester debout ni entièrement couchée, sans ressentir de la douleur à l'hypogastre. Elle n'est tranquille, que lorsqu'elle met en état de relâchement ses muscles droits; ce qui fait que quand elle est au lit, elle est obligée de se tenir sur le côté et de plier le corps; et quand elle est levée, de rester assise, les jambes toujours relevées. On ne peut cependant découvrir à travers les tégumens, aucune tuméfaction sensible au corps de la matrice, ni dans les ovaires chez cette malade.

On trouve des femmes chez qui, malgré un métritis habituel, les mois continuent à couler avec assez de régularité. Mais plus communément cette évacuation naturelle devient en pareille occasion très-irrégulière. Dans plusieurs sujets, elle est plus abondante qu'à l'ordinaire, et revient à des périodes plus rapprochées. Plus souvent elle perd peu-à-peu de son abondance; et j'ai vu bien des fois l'inflammation lente de l'utérus être la cause de sa suspension totale.

Rien de plus commun pendant cette maladie chronique de la matrice, même lorsqu'elle est à un degré d'intensité médiocre, que de voir s'établir des pertes en blanc, soit périodiques, soit continues. La matière de cet écoulement offre ordinairement une couleur jaunâtre, ou

même verdâtre. Son âcreté se manifeste même assez souvent par les excoriations du vagin ; et il n'est pas rare qu'elle exhale une fétidité presque cadavéreuse. Ces pertes blanches deviennent sur-tout très-irritantes et très-putrides, lorsque l'engorgement du corps de la matrice tourne à suppuration, et qu'il s'y forme des ulcères décidés. Ces ulcères prennent aisément une tournure fâcheuse : ils sont ordinairement accompagnés de douleurs cruelles et lancinantes, et donnent lieu à des skirrosités et à des végétations sarcomateuses. Cependant il est bon d'observer avec Astruc (*a*), que les suppurations de la matrice n'ont pas ces tristes suites, lorsque les abcès qui naissent dans le corps de ce viscère, ne mettent pas trop de temps à se former, et lorsqu'ils se vident tout d'un coup. Les ulcères qui sont la suite de cette rupture, peuvent se guérir bientôt et complettement, s'ils sont bien soignés, et si on les prémunit contre tout excès de phlogose. Quant aux trompes et aux ovaires, les suppurations lentes défigurent en mille manières ces appendices de la matrice. Je me propose d'ailleurs de parler dans un autre lieu des accidens nerveux et infiniment multipliés qni ont coutume de se joindre aux inflammations sourdes et chroniques des organes utérins.

(*a*) Traité des malad. des femmes. liv. 2. chap. 4. §. 6.

CHAPITRE TROISIÈME.

SYMPTÔMES généraux et sympathiques des Inflammations chroniques de l'intérieur.

QUOIQUE les inflammations lentes des viscères peu sensibles, soient souvent trop sourdes et trop peu animées, pour exciter avant leur pleine suppuration de grands mouvemens sympathiques dans la totalité du système artériel, c'est-à-dire, les accidens d'une fièvre hectique; il n'est pas moins certain que très-souvent et presque toujours, les sujets en qui résident de pareilles maladies, éprouvent en certains temps et en certains momens, même dans le commencement de leur inflammation, des altérations dans le pouls qu'il faut savoir saisir, afin d'éclaircir le diagnostic, qui pour lors peut être très-équivoque. Il en est de même des symptômes de mobilité nerveuse, qui caractérisent assez constamment l'irritation sourde et phlogistique de certains viscères; et de ceux qui, à l'occasion de quelque irritation viscérale, affectent de se montrer d'une manière marquée dans des lieux et sur des parties plus ou moins éloignées, qui se trouvent avoir avec le viscère affecté des rapports particuliers de sympathie. Je vais donc diviser ce chapitre en trois paragraphes différens. Le premier traitera de la fièvre qui se joint comme symptôme aux inflammations chroniques; le second, de la mobilité nerveuse

et générale dont elles peuvent être la cause ; et le dernier, des mouvemens sympathiques et particuliers qui se développent à leur occasion, dans certaines parties correspondantes.

§. I.er

Mouvement fébrile, symptôme des Inflammations chroniques.

Il existe une fièvre topique, un accroissement du jeu artériel, dans toute partie enflammée, quelque léger que puisse être le degré de l'inflammation : c'est là une vérité déjà démontrée ; et cette fièvre est de l'essence même de l'inflammation. Mais la fièvre générale et proprement dite, qui à l'occasion de cette fièvre topique, se développe fréquemment dans les sujets en qui réside une inflammation, n'est pas nécessaire à cette inflammation, et par conséquent ne lui est pas essentielle. Cela est d'autant plus vrai, que cette fièvre générale, lorsqu'elle existe, n'est jamais qu'un effet de l'inflammation qui existait avant elle, et une suite, ou si l'on veut, une extension de la fièvre locale qui l'a précédée. Cette proposition est si palpable, que je crois très-inutile d'invoquer pour la confirmer les observations de Dehaen, de Simson, et d'un grand nombre de médecins modernes, qui non seulement ont vu bien des inflammations lentes manquer absolument et pendant long-temps de cette fièvre générale ; mais qui ont même traité les inflammations les plus intenses et les plus promptement mortelles, sans aucun mouvement fébrile qui fut perceptible ; quoique

dans plusieurs occasions l'engorgement inflammatoire eut pour siége des viscères membraneux et des plus sensibles (*a*).

Cependant, quoique purement accidentelle, la fièvre se mêle le plus souvent aux inflammations même chroniques : alors elle est toujours de l'espèce de celles qu'on appele lentes ou hectiques. Mais en bien des cas, et sur-tout dans les premiers temps de la maladie, elle est si légère, si fugitive, que comme je l'ai dit depuis peu, on risquerait beaucoup de la méconnaître, si les médecins ne saisissaient avec attention pour leurs examens, les circonstances et les momens précis de la journée, où elle donne quelque signe un peu sensible de sa présence.

C'est après les repas, ou après les exercices du corps, que se développe dans ces occasions équivoques, l'accélération maladive du mouvement qui anime la totalité du système artériel; et tandis que en état de santé, à peine remarquerait-on l'augmentation que ces causes occasionnent dans la fréquence du pouls, elle devient alors fort sensible et même quelquefois fort considérable. On observe même qu'une fois que par ces causes le système artériel a été sensiblement mis en jeu, il faut un temps plus ou moins long, avant que le calme ne revienne dans le pouls : ce qui n'arrive point dans les sujets qui sont exempts de ces sortes de maladies internes.

(*a*) Dehaen rat. med. t. 8. pars 14. Th. Simson. the system. of the womb. p. 106. Vanswieten comment. in aphor. tom. 1. p. 575. Morgagni de sedib. et caus. morbor. épist. 20. §. 5, etc., etc.

Mais quand bien même on pourrait conserver quelque doute sur l'existence de la fièvre lente, après les examens que l'on vient de proposer, il reste un autre moyen infaillible de s'éclaircir là-dessus. Pour cela, il ne faut qu'examiner attentivement le pouls vers le coucher du soleil ou au commencement de la nuit. On sait qu'à ces heures le pouls de tous les hommes acquiert naturellement une fréquence bien marquée. J'ai observé même en général, qu'alors l'accélération du pouls est toujours plus grande et plus manifeste dans les sujets faibles et peu vigoureux, que dans ceux qui se trouvent fortement constitués. Mais dans les personnes attaquées d'inflammation lente et chronique, le pouls vers le soir s'agite bien autrement et d'une manière vraiment fiévreuse; puisqu'alors outre la dureté marquée du pouls, et la grande célérité que prennent les pulsations artérielles, les malades éprouvent ordinairement un mal-aise universel, une chaleur insolite et générale, de la sécheresse à la bouche, de la soif, des maux de tête, et souvent un état d'affaissement et d'inactivité, qui dure autant que la reprise fébrile.

On voit bien que je n'ai pas voulu parler ici de l'espèce de fièvre qui se joint aux inflammations lentes déjà en état de suppuration. Car il est bien rare qu'à cette dernière époque, la fièvre ne devienne continue et même très-manifeste. Les absorptions purulentes en sont la cause principale; et quand elle a lieu, à la place de ces reprises légères qu'on vient de décrire, il ne manque guères de survenir vers le soir et souvent de très-bonne heure, des

redoublemens bien marqués, qui débutent communément par de grands frissons, durent jusques vers le milieu de la nuit, et finissent le matin par des sueurs plus ou moins copieuses, plus ou moins fétides, et toujours de l'espèce de celles qu'on appele colliquatives. Ces redoublemens qui affectent assez souvent une marche en double tierce, imitent quelquefois les accès des fièvres intermittentes, au point que j'ai vu des médecins eux-mêmes y être trompés.

Un des grands caractères qui distinguent les fièvres lentes, dont le principe se trouve dans la suppuration des parties internes, est la disposition prochaine que tous les malades qui en sont attaqués, ont à certains frissons intercutanés, qui reviennent à tous momens dans le cours de la journée, sans aucune cause manifeste. Au moment de ces frissons, la peau se crispe, ses glandes miliaires, ainsi que les bulbes où la racine des poils est insérée, se prononcent sur toute l'habitude ; et alors la surface des tégumens offre au tact cette rudesse qu'on désigne vulgairement sous le nom de *chair de poule.*

La chaleur universelle est encore un symptôme fébrile très-familier chez les personnes attaquées de quelque inflammation lente dans les viscères, à quelque degré que se trouve cette inflammation. Lorsque la maladie commence, et jusqu'à sa terminaison purulente, cette chaleur n'a ordinairement rien de bien inquiétant pour les malades, et ne différe guères de celle qu'éprouvent les gens les mieux portans après quelque exercice pénible : encore même n'est-elle bien sensible pendant le cours de la

journée, que dans ces momens où par le travail de la digestion, ou par quelque léger mouvement du corps, le pouls prend plus d'activité que de coutume; ou bien durant ces petites reprises fébriles, que j'ai dit se montrer presque toujours vers le soir d'une manière spontanée. Mais dans la nuit, et lorsque les malades sont couchés dans leur lit, cette chaleur maladive se développe plus sensiblement; et lors même que le pouls paraît assez tranquille, l'on voit les sujets que fatigue alors une insomnie insolite, rejetter une partie de leurs couvertures, déplacer souvent leur corps pour trouver des places fraîches, et sur-tout donner souvent de l'air à leurs pieds et à leurs mains, parties que l'on sait être le siége favori des chaleurs hectiques.

Quand le terme de la suppuration est arrivé, et que la fièvre prend l'intensité et le caractère qui est propre à cet état, tous les symptômes calorifiques augmentent dans la même proportion; en sorte qu'alors les malades sont sans cesse tourmentés par des alternatives également insupportables de froid et de chaud. Mais dans les fièvres de suppuration, la chaleur de la peau offre au tact du médecin clinique, un caractère particulier d'âcrimonie, que l'habitude lui fait aisément distinguer, et qu'il serait difficile de décrire. D'ailleurs dans ces fâcheuses circonstances, la plante des pieds et la peaume des mains deviennent un foyer ardent, qui pour bien de phthisiques est un vrai supplice.

On ne s'attend pas sans doute, qu'en parlant des fièvres chroniques qui surviennent aux inflammations lentes terminées par la suppuration, j'entre dans le détail de tous les symptômes

secondaires et consécutifs de ces sortes de fièvres. C'est bien assez que j'observe à leur sujet, que ces symptômes, quant à leur nature et à la série de leur développement, sont exactement les mêmes que ceux des fièvres suppuratoires à la suite des inflammations aiguës : si non que dans ce dernier cas, la marche de la fièvre hectique est ordinairement beaucoup plus véhémente et beaucoup plus rapide. Cette rapidité et cette véhémence me paraissent alors dépendre de deux circonstances particulières à cette espèce de fièvre. La première de ces circonstances est, que dans les sujets qui sortent encore des travaux d'une fièvre aiguë, la fibre se trouve énervée et tous les fluides vitaux en état de dégradation. Et la seconde consiste en ce que le pus formé à la hâte par une inflammation prompte et violente, doit être nécessairement plus alkalisé, plus putrescent, et par conséquent plus suspect et plus malfaisant, que celui qui est le produit lent d'une inflammation douce et modérée.

Je m'abstiens encore de parler ici de la différence des symptômes fébriles, qui peut résulter de la nature et de la position des divers viscères affectés d'inflammation lente. Outre que cela me menerait trop loin, on doit s'être aperçu que j'ai été obligé de dire bien des choses sur ces particularités, en décrivant les symptômes locaux qui sont propres à chacune de ces inflammations. S'il manque encore quelque chose pour completter cette matière, j'espère qu'on le trouvera dans un des paragraphes suivans, où il sera question des symptômes sympathiques.

§. II.

§. II.

Mobilité générale des nerfs, symptôme de certaines Inflammations chroniques.

En général, tout foyer d'irritation, et par conséquent tout foyer inflammatoire, excite dans la fibre nerveuse qui se trouve à portée de la cause irritante, un état d'éréthisme et de sensibilité maladive, que l'on reconnaît aisément, ainsi que je l'ai dit, par le contact et par de légères pressions. Mais si l'irritation est un peu forte, il paraît que l'éréthisme nerveux ne se borne pas à la partie affectée et à ses environs. Tout le système nerveux semble ressentir quelque chose de cet état violent : et c'est là la véritable raison, pour laquelle toutes les personnes qui souffrent de quelque douleur locale quelconque, quoique sans fièvre et sans maladie proprement dite, sont ordinairement inquiets, minutieux, contradicteurs, irascibles ; qualification que méritent entr'autres tous ceux qui portent en eux quelque foyer d'inflammation chronique.

Je regarde cette sensibilité excessive, comme le premier degré de la mobilité nerveuse. Mais cette mobilité est alors plutôt un effet naturel de la sympathie universelle, qui lie entr'elles toutes les parties sensibles du corps, qu'un symptôme proprement maladif. Il n'appartient qu'à l'irritation de certains viscères, de produire cet excès de mobilité nerveuse, qui dispose tout le système des nerfs à ces accidens multiformes, que Sydenham attribuait à l'*Ataxie* des esprits, et à ces agitations

irrégulières, qui font le caractère des affections connues sous le nom d'Hystéritie et d'Hypocondrie. Ce qu'il y a de très-singulier là-dessus, et même d'incompréhensible, c'est que cette mobilité vraiement maladive, et production évidente de certaines irritations viscérales, ne répond point au degré de l'irritation; et qu'au contraire elle n'est jamais l'effet que d'une irritation sourde et obscure, dont les malades ne s'aperçoivent pas le plus souvent eux-mêmes. Il y a bien plus; les viscères que l'expérience fait voir être les plus capables, lorsqu'ils sont en état d'irritation, de faire naître cette mobilité vicieuse du système général des nerfs, ne sont pas précisément ceux qui se trouvent doués par la nature de la sensibilité nerveuse la plus exquise. Jamais, par exemple, les inflammations chroniques de la plèvre, des reins et de la vessie, parties éminemment sensibles, n'ont été accusées par les praticiens, d'être en aucun cas le foyer morbifique de cette mobilité.

Les anciens n'ont jamais connu que deux viscères, à l'irritation desquels on devait rapporter les deux grands genres de mobilité nerveuse. Selon eux, l'Hypocondre droit, c'est-à-dire le foie, était le vrai et unique siége de l'Hypocondrie; et la matrice, celui de l'Hystéritie. Cependant les modernes, et entr'autres le fameux Lorry, ont démontré (*a*), que le cerveau était un troisième organe, dont l'irritation, ou pour parler leur langage, la modification maladive, faisait naître bien des fois cette mobilité générale. Et comme ces médecins

(*a*) De melancholiâ et morbis melanch. pars 1. cap. 2.

ont supposé que cette troisième espèce n'avait pour principe aucune cause matérielle, puisque comme je viens de le dire, ils ne l'ont regardée que comme une modification cérébrale; ils ont jugé à propos de la distinguer des deux premières, en l'appelant exclusivement mobilité sans matière, *sine materie*. J'aurai dans peu de temps plusieurs choses à remarquer sur cette dénomination.

Le Docteur Whyth semble encore vouloir faire reconnaitre dans l'Epigastre (*a*), une quatrième source de mobilité nerveuse. Il est vrai que ce centre puissant des mouvemens sympathiques, où Vanhelmont voulut bien ériger le trône de son Archée, et qu'ont fait tant valoir dans leur brillante théorie les nouveaux systématiques, paraît ressentir d'une manière particulière les effets de toutes les espèces de mobilité nerveuse. Mais on doit faire attention, que les symptômes nerveux de l'Epigastre sont également dominans dans toutes les affections qui ont cette mobilité vicieuse pour principe: et quand on a observé avec soin un grand nombre de ces affections, on juge aisément, que dans ces circonstances, l'irritation épigastrique n'est jamais qu'un effet secondaire, un simple symptôme sympathique des maladies hystériques ou hypocondriaques, qu'elle n'en est jamais la cause primitive et essentielle; et que tout au plus elle y joue le rôle de foyer intermédiaire, et sert par là à la propagation ultérieure des mouvemens spasmodiques.

C'est donc des irritations du foie, de la matrice et du cerveau, que germent dans tous

(*a*) Malad. nerveuses. second. part. chap. 5.

les cas les maladies nerveuses. J'espère de faire sentir, en parcourant ces trois genres de la même affection, que l'inflammation lente et chronique en est presque toujours la cause primordiale; et qu'elles ne sont à proprement parler, qu'un effet symptômatique de cette espèce d'inflammation.

En examinant les désordres fréquens qu'ont offerts aux dissecteurs, les cadavres des hypocondriaques, on peut se convaincre aisément, que dans l'Hypocondrie le foie est le viscère essentiellement affecté; et que si le Pancréas, la rate et les autres viscères abdominaux se trouvent affectés en même temps de diverses manières, ils ne le sont que secondairement, et comme parties subordonnées au grand organe destiné aux secrétions biliaires. Dans ces occasions, rien n'est plus ordinaire, que de trouver le foie lui-même engorgé et même tombé en suppuration à la suite de quelque inflammation lente et cachée (*a*). Plusieurs fois on a vu pour lors dans la vésicule du fiel, ou dans les conduits excréteurs de la bile, des corps pierreux, qui par leur présence tenaient en état habituel d'irritation et de phlogose, la substance du viscère; ou bien des amas d'une bile noire, visqueuse et plus ou moins putride, qui distendait la vésicule, et produisait des irritations encore plus fortes (*b*).

A ce sujet, je puis citer l'histoire d'un chanoine de mes amis, et actuellement âgé de 76 ans. Pendant quarante années consécutives, il a

(*a*) Lieutaud Précis de méd. prat. t. 1. pag. 207.
(*b*) Ibidem.

souffert de l'hypocondrie la plus cruelle, et son hypocondre droit a été constamment dolent et tuméfié. Il y a six ou sept ans que je suis parvenu à lui guérir les douleurs hépatiques; et depuis, son hypocondrie est tout-à-fait terminée. Mais il a resté dans la partie du foie qui avoisine l'Epigastre, un noyau skirreux qui est bien sensible et bien circonscrit Cela n'empêche pas que le sujet ne se porte très-bien; et je regarde ce petit skirre, comme une preuve et un reliquat de la longue phlogose qui a précédé; parce que je sais que dans les inflammations chroniques, la terminaison skirreuse est encore plus fréquente, que dans les inflammations aiguës.

On a trois moyens de s'assurer, que les maladies hystériques des femmes, sont une production et un effet symptômatique des inflammations lentes de la matrice ou de ses appendices. Premièrement, l'ouverture des cadavres; secondement la compression de l'hypogastre; et troisièmement, l'apparition des maladies locales et utérines qui accompagnent familièrement cette maladie.

1.° Il n'y a qu'à parcourir les nombreuses observations cadavériques, qui ont été faites sur les corps des personnes mortes après de longues hystérities, et l'on se convaincra facilement, que dans ces maladies, la matrice, les trompes ou les ovaires, se trouvent ordinairement en état d'engorgement; qu'ils sont presque toujours abcédés ou ulcérés; que souvent ils sont défigurés par des skirrosités singulières ou des végétations monstrueuses; et qu'enfin ils offrent infailliblement les empreintes les moins équi-

voques de l'inflammation chronique, dont ils ont été long-temps affectés.

2.° En parlant des lésions symptômatiques qu'éprouve la matrice, ainsi que des dépendances dans le Métritis chronique, j'ai déjà dit que la sensibilité douloureuse, qui ne manque jamais de se manifester, dès qu'on comprime l'Hypogastre ou les régions iliaques, est un signe indicatif et caractéristique de cette maladie. Or ce signe est presque inséparable des affections hystériques. Depuis plus de trente ans que je fais la médecine avec tout l'esprit de recherche dont je suis capable, j'ai vu sans doute et j'ai traité un très-grand nombre de femmes hystériques. Je puis assurer que presque toujours il m'a été possible de me convaincre par l'épreuve de la compression, que quelqu'une des parties utérines, et souvent plusieurs ensemble souffrent d'inflammation lente dans ces sortes de sujets. Je puis protester aussi, que mille fois j'ai été à même de voir ces inflammations d'abord cachées, se développer ensuite par les phénomènes les plus évidens; et que lorsque l'occasion m'a permis d'ouvrir après la mort les cadavres, j'ai toujours trouvé, comme les autres observateurs, des reliquats sensibles d'inflammation.

3.° Rien de plus commun, ai-je dit ailleurs, que les fleurs blanches dans les inflammations lentes de l'utérus; et j'ajoute à présent que cette espèce particulière d'écoulement morbifique, est on ne peut pas plus familier dans l'Hystéritie : ce qui démontre du moins la parfaite analogie qui règne entre les deux maladies, si cela seul toutes fois ne suffit pas pour démontrer leur identité. La diminution, la suppression

ou même l'augmentation du flux menstruel, sont des symptômes utérins qui sont très-ordinaires aux affections hystériques; et ces affections ne sont jamais plus familières et plus violentes, que dans cette époque critique de la vie, où les femmes cessent d'être réglées, et où on a déjà vu que les organes utérins éprouvent si souvent des inflammations chroniques.

Lorsque la matrice est distendue par une grosesse pénible, et tenue par cette distension violente dans un état habituel d'irritation phlogistique, ne voit-on pas germer par cela même mille accidens nerveux et vraiment hystériques, qui n'existaient point auparavant, et qui ne survivent pas à l'accouchement ? Les mêmes symptômes arrivent aussi assez souvent aux femmes en couche, dont la matrice a été violentée par le travail de l'accouchement, ou par la main de l'accoucheur; et ces accidens hystériques, quelques alarmans qu'ils puissent être, ne manquent pas de prendre fin, dès que l'organe mis en phlogose par les causes précédentes, se trouve rétabli dans son état naturel.

Il ne me reste plus à présent qu'à dire un mot de la mobilité nerveuse dépendante d'affection cérébrale, et que j'ai dit n'être le plus souvent qu'un effet de quelque inflammation lente, ou de la substance corticale du cerveau, ou de quelqu'une de ses appendices, soit membraneuses, soit vasculaires, soit glanduleuses. Ici je ne puis alléguer pour preuve anatomique, que plusieurs ouvertures de cadavres appartenans à de sujets hypocondriaques. Il est très-certain que dans

plusieurs de ces sujets, on a trouvé après la mort, selon la remarque de Lieutaud (*a*), des grandes dilatations variqueuses, d'autres espèces d'engorgemens sanguins, des pourritures, des suppurations, ainsi que des épanchemens sanieux et muqueux. Je demande si dans ces occasions, et lorsqu'on ne voit au foie aucun vice sensible, on peut croire que l'affection nerveuse existe sans cause matérielle, *sine materie* ; et si les vices sensibles et inflammatoires du cerveau ou de ses dépendances, ne doivent pas être regardés comme le principe excitant et vraiment matériel de cette affection ?

Il est vrai que les partisans des maladies nerveuses *sine materie*, peuvent répondre à cela, que ces désordres cérébraux, sont l'effet consécutif et non la cause première de ces maladies spasmodiques. Ce n'est pas là une réponse positive ; ce n'est proprement qu'une allégation, une possibilité. Mais on veut que les irritations chroniques du foie et de la matrice, puissent produire et produisent en effet chacune à leur manière, des affections où tout le système des nerfs est à-la-fois attaqué et éréthisé ; et l'on veut douter, malgré les preuves de fait, que ces mêmes affections ne puissent être produites par les irritations chroniques du cerveau lui-même, qui est le principe et l'aboutissant de toutes les ramifications nerveuses ? On convient volontiers, que c'est en agissant sympathiquement sur l'organe cérébral, et toujours médiatement, que l'Hypocondrie et l'Hystéritie ordinaires exercent sur la totalité de l'individu.

(*a*) Précis de méd. prat. liv. 1. t. 1. p. 207.

leur puissance spasmodique ; et l'on aime à se persuader, que cet organe qui se montre si sensible aux maux des parties éloignées, est insensible à des maux qui le touchent de près, c'est-à-dire, aux principes d'irritation qui stimulent ses enveloppes, ou qui agissent immédiatement sur sa substance ?

Il n'est, à ce qu'il me paraît, qu'un seul cas, où l'on peut prétendre avec quelque vraisemblance, que la mobilité maladive des nerfs doit exister sans aucune irritation locale quelconque, et par une simple modification vicieuse et insensible du cerveau. C'est lorsque ces irritations locales, en conséquence desquelles ce viscère et les nerfs ont été pendant long-temps tenus en état d'éréthisme, viennent à cesser tout-à-fait par le bénéfice de la nature, ou par la bonté du traitement. Il est possible qu'alors les maux hypocondriaques et hystériques, tournés déjà en habitude, se conservent sans diminution ; et que le système nerveux retienne toujours des impressions dont la cause n'existe plus. On a dit cela des accès de fièvre, maux, où les nerfs jouent le plus graud rôle, et qui subsistent, dit-on, par la seule force de l'habitude, lors même que les causes humorales, qui leur ont donné naissance, sont absolument anéanties.

Cette théorie est belle et séduisante sans doute : elle a même quelque fondement dans l'observation, qui apprend en effet, que dans les maladies chroniques quelles qu'elles soient, et sur-tout dans celles où le genre nerveux est spécialement intéressé, la force d'habitude a une très-grande influence, et contribue beaucoup aux obstacles qu'on trouve à leur guérison.

Mais il est bon en pratique de se méfier de l'imagination et de la séduction des analogies. Ce qu'il y a de bien assuré, c'est que j'ai vu un grand nombre de personnes affligées depuis longues années d'Hypocondrie et d'Hystéritie, se trouver entièrement guéries, dès que les causes locales de ces affections ont été détruites; c'est-à-dire, dès que ces causes n'ont laissé aucun signe sensible de leur existence. Car je dois affirmer, en finissant ce paragraphe, que je ne me rappele point d'avoir vu aucun sujet, attaqué de quelqu'une de ces affections spasmodiques, en qui je naie découvert par un examen sérieux et opiniâtre, des indices plus ou moins prononcés d'inflammation lente, ou à la matrice, ou au foie, ou du moins à la tête. Je suis donc autorisé à penser, que les affections nerveuses et chroniques sans matière, sont de véritables chimères; et que ces affections supposent toujours pour cause primitive, quelque inflammation interne et cachée dont elles sont une branche symptômatique.

§. III.

SYMPTÔMES sympathiques et particuliers, ordinaires aux Inflammations chroniques.

OUTRE les relations générales, que l'ordonnateur suprême a mis entre les diverses parties qui composent le corps de l'homme; relations par lesquelles toutes les parties de l'individu se trouvent avoir des intérêts communs, et ne forment qu'un tout; il existe des rapports parti-

culiers et des amitiés pour ainsi dire privées, entre certains organes. Ces rapports particuliers que l'observation seule a pu faire connaître, et qui se font évidemment par l'entremise des nerfs, ont fait imaginer plusieurs systèmes, par lesquels on a prétendu les expliquer. Le plus vraisemblable de ces systèmes, est celui dont Charles Lepois fut autrefois l'inventeur (*a*), et qui est le plus reçu parmi les pathologistes modernes. Cet auteur suppose que ce phénomène singulier est l'effet des communications ou anastomoses, que l'anatomie découvre entre divers troncs nerveux ; et que par ces communications il arrive que des parties souvent éloignées par leur situation, reçoivent pourtant des filets nerveux qui ont la même origine : ce qui fait que ces divers filets éprouvent en commun les impressions qui n'ont lieu que sur l'un d'entr'eux.

Je n'entre pas dans le mérite de cette hypothèse ingénieuse, mais contre laquelle je sens qu'il est possible d'élever de très-fortes objections. En médecine pratique, les faits sont tout, et les hypothèses rien ; et comme les faits qui rendent témoignage à la sympathie spéciale qui règne entre divers organes, sont incontestables et non contestés, il s'agit seulement de savoir quels sont les principaux symptômes qui résultent de cette sympathie, dans les inflammations lentes des différens viscères.

J'observe d'abord, qu'il est un viscère important, sur les fonctions duquel toutes les parties du corps ont une influence sympathique

(*a*) Ce système fut bientôt développé par Willis d'une manière plus satisfaisante, et encore plus perfectionné par le fameux Vieussens.

très-marquée, et qui s'affecte aisément à l'occasion de toutes les causes locales d'irritation qui lui sont étrangères, soit que ces causes n'agissent que momentanément et d'une manière passagère, soit que leur action soit durable et permanente, comme cela arrive dans les inflammations chroniques.

Ce viscère est le cerveau. On vient de voir dans le paragraphe précédent, que cet organe s'affecte en commun avec tout le système nerveux, et qu'il est mis en état habituel de mobilité, par l'effet sympathique que produisent sur ce système, certaines irritations constantes et privilégiées. Mais dans bien des occasions, on voit encore le cerveau s'intéresser sympathiquement et en propre, aux irritations, soit passagères, soit permanentes de toutes les parties sensibles sans distinction; et sans que le reste du système des nerfs paraisse participer directement aux modifications vicieuses qui lui sont alors imprimées.

En effet, le mal-aise intérieur et sourd, qui résulte d'un Ganglion placé à côté de quelque partie tendineuse, ou d'un Ulcuscule qui attaque en secret la membrane des os; l'action souvent imperceptible d'un âcre quelconque qui agit sur la tunique nerveuse de l'estomac, et même la seule reptation des vers dans le canal alimentaire, font naître tous les jours les accidens épileptiques les plus violens. Combien de fois la seule présence des calculs biliaires dans la vésicule du fiel, ou les incommodités de la gestation, ou les coliques utérines qui surviennent après l'accouchement, ne donnent-elles pas lieu à de semblables accidens?

On doit sentir par là, combien les irritations locales de l'inflammation lente des viscères, peuvent influer dans la production de l'Epilepsie et des autres affections cérébrales qui lui sont analogues. Boerrhaave a vu (*a*) cette maladie être le reliquat des impressions faites par les poisons salins, genre d'âcres qu'on sait laisser si familiairement après eux des inflammations chroniques sur les viscères. Tulpius dit avoir observé (*b*) une pareille affection qui avait été occasionnée, et qui était entretenue par des engorgemens lents et sourdement inflammatoires dans le mésentère et les intestins. Ce dernier auteur raconte encore (*c*) l'histoire d'un jeune épileptique, qui avait été rendu tel par une inflammation chronique de la rate, viscère qu'il suffisait de comprimer légèrement, pour provoquer l'accès de la maladie. On peut joindre à ces faits, qu'il ne serait pas mal aisé de multiplier pour ainsi dire à l'infini, l'observation de M. Chomel (*d*), qui parle d'une femme chez laquelle la douleur et l'inflammation chronique du foie étaient la source visible de la même affection convulsive. Parmi plusieurs faits de la même sorte dont j'ai été moi-même témoin, et dont pour abréger, je crois devoir supprimer l'histoire, je ne parlerai ici que d'une Catalepsie extraordinaire à laquelle un garçon de quatorze ans, pour lequel je fus consulté, était sujet depuis son enfance. Il était d'ailleurs

(*a*) Prælect. de morb. nerv.
(*b*) Observ. med. lib. 1. cap. 12.
(*c*) Obs. med. lib. 1. cap. 9.
(*d*) Hist. de l'acad. des sciences 1732. art. 7. p. 49.

parfaitement sain de corps et d'esprit ; mais il était sujet en rendant ses urines, à des cuissons légères, qui me firent supposer dans le canal excréteur un état habituel de phlogose. Les sensations désagréables plutôt que douloureuses qu'il éprouvait à chaque miction, suffisaient pour le rendre cataleptique ; et l'attaque de cette maladie qui lui ôtait absolument toute espèce de sentiment, durait pendant tout le temps que coulait le fluide urineux, et cessait tout-à-fait et subitement, dès que l'excrétion était finie.

On appelle ordinairement idiopathiques les maladies cérébrales dont la cause réside dans l'intérieur du crâne. Cette dénomination ne doit pas induire en erreur, et faire croire que ces maladies ne sont pas alors sympathiques : car si la moëlle cérébrale s'affecte sympathiquement par des causes d'irritation qui agissent dans le lointain ; comment ne s'affecterait-elle pas également par des irritations qui se font sur ses enveloppes ou sur les autres parties non moëlleuses qui la touchent de près. Je regarde donc comme vraiment sympathique, toutes les maladies convulsives du cerveau, qu'on a vu si souvent produites par des pointes osseuses, par des fractures, par des enfoncemens du crâne, par l'ossification monstrueuse de quelqu'une des parties molles, par des abcès et autres désordres de l'intérieur de la tête, qu'on voit aisément être des causes nécessaires ou des effets consécutifs de l'état inflammatoire dans les parties cérébrales.

Après m'être ainsi expliqué sur les symptômes convulsifs et généraux, qui peuvent survenir à toute sorte d'inflammation chronique, et qui

ont pour cause les grands rapports sympathiques qu'a le cerveau avec toutes les autres parties sensibles du corps ; j'en viens aux symptômes sympathiques moins universels que chacune de ces inflammations a coutume de produire. Je commencerai par ceux qui sont propres aux inflammations lentes de l'intérieur de la tête ; et je passerai ensuite successivement à ceux qui sont propres aux inflammations pectorales et abdominales.

En parlant des symptômes locaux, qui sont communément joints aux inflammations chroniques des parties qui occupent le dedans du crâne, j'ai été nécessité de parler de ces battemens et autres bruits incommodes qui se manifestent alors aux oreilles ; de cet éclat vif et hagard que prennent les yeux ; de ces rougeurs ophtalmiques qui affectent obstinément la conjonctive ; et même des insomnies opiniâtres, des somnolences léthargiques, des paralysies et des apoplexies dont ces maladies sont quelquefois suivies, lorsque l'irritation est forte, ou qu'elles donnent lieu à des compressions considérables sur la substance moëlleuse du viscère.

Mais outre ces symptômes locaux, dont plusieurs sont l'effet évident de la sympathie, il me paraît convenable d'insister ici sur deux grandes relations sympathiques qui existent entre les parties capitales d'une part, et l'estomac et le foie d'autre part ; parce que ces relations sympathiques se manifestent souvent, d'une manière symptômatique, dans les inflammations lentes de l'intérieur de la tête. En effet par le seul effet de la sympathie, il arrive très-communément, que dans ces maladies tout lordre des

digestions est interverti ; que l'Epigastre éprouve des pesanteurs, des mal-aises habituels, des gonflemens douloureux ; et qu'il survient même des nausées et des vomissemens, par lesquels les malades rendent, outre leurs alimens, de la bile verte ou des mucosités éminemment acides. Il arrive aussi quelquefois et par la même cause, que l'Hypocondre droit prend de la tension et de la douleur ; que les secrétions et excrétions biliaires sont troublées en bien des manières ; et même que le foie s'enflamme, suppure, et produit à la longue ces abcès qui tant de fois ont été l'effet consécutif des violens coups à la tête.

Les viscères de la poitrine ont aussi dans leurs inflammations lentes leurs symptômes sympathiques particuliers. Celles qui se forment sur la substance pulmonaire, soit avant, soit après la suppuration, n'offrent souvent, ainsi qu'on l'a vu, que des douleurs locales très-peu sensibles. Mais en revanche elles sont presque toujours accompagnées de douleurs assez vives et sur-tout fort inquiétantes vers l'entre-deux des épaules, lieu où s'attache postérieurement le Médiastin ; vers le Sternum, partie où cette membrane est antérieurement collée ; et sur-tout vers le Cartilage xiphoïde, endroit qui est regardé comme un centre nerveux, connu sous le nom de centre diaphragmatique.

Les toux qui travaillent si constamment les pulmoniques, sur-tout avant la suppuration de leurs inflammations lentes, sont aussi un symptôme sympathique. On peut en dire autant de leurs oppressions, lorsqu'elles ont pour cause le spasme du canal bronchique. En outre ces sortes

sortes de sujets sont fréquemment affectés d'éblouissemens passagers, et de bourdonnemens aux oreilles, accidens qu'on voit être purement sympathiques. C'est par la même cause qu'ils éprouvent si souvent des chaleurs âcres au visage, et que leurs joues se colorent d'un rouge vif, toujours plus sensible du côté où réside le foyer inflammatoire. On observe encore que dans la Phthisie pulmonaire, lorsqu'elle est déjà avancée, la voix change et devient rauque et grêle; et que le fond de la gorge se charge de boutons cuisans, ou même d'ulcérations douloureuses; effets sympathiques, qui sont aux yeux du praticien, le signe le plus funeste, et des avant-coureurs certains d'une mort prochaine.

Je ne puis être fort prolixe dans la description des symptômes sympathiques, qui peuvent se joindre au *Carditis* et au *Péricarditis* chroniques; maladies qui, comme on l'a dit, ont été encore peu observées; et qui ne semblent pouvoir entraîner après elles d'autres symptômes de cette espèce, que la toux et l'oppression, en excitant le consensus du poumon et des bronches; et toute sorte de désordres dans le pouls, ainsi que la défaillance et la Lipothimie, en troublant ou en suspendant la circulation sanguine, pendant les palpitations fréquentes qu'elles occasionnent.

Trois symptômes sympathiques sont généralement regardés comme propres au Paraphrénitis, quelque degré d'intensité qu'ait cette inflammation : 1.° Le délire souvent furieux et phrénétique; 2.° La rétraction convulsive de la commissure des lèvres; symptôme qui est

connu depuis long-temps sous le nom de *rire sardonique* ; et 3.° le hoquet, genre de mouvement spasmodique, auquel l'action du diaphragme prend la plus grande part. Les anciens sur-tout parlent de ces trois symptômes, comme s'ils étaient des signes pathogomoniques des inflammations diaphragmatiques, et si ces inflammations ne pouvaient exister sans eux. Si j'en crois pourtant mes observations, c'est là une grande erreur, dont il convient qu'enfin on se désabuse : car j'ose assurer, que si on en excepte le hoquet, ces symptômes ne se montrent que fort rarement dans ces sortes d'inflammations.

Je ne puis entrer dans un grand détail, au sujet des nombreux symptômes sympathiques qui se développent à l'occasion des inflammations chroniques, dont les divers viscères de la cavité abdominale viennent à être affectés. Cependant je ferai ensorte de ne pas omettre ce qu'il y a d'essentiel à remarquer sur ce sujet.

Relativement à ses relations sympathiques, l'estomac peut être regardé comme chargé d'une correspondance générale avec tous les viscères du bas ventre, sur lesquels ont voit qu'il exerce un empire décidé : car il n'y a pas un seul de ces viscères, qui ne souffre à sa manière, et selon une graduation fixée par la nature, lorsque l'estomac vient à être irrité par une cause propre ; tout comme celui-ci ne manque pas de prendre part aux irritations qui surviennent aux autres organes de la cavité où il est placé. Ensorte qu'il est souvent besoin d'une très-grande sagacité, pour démêler avec exactitude, les cas où les symptômes épigastriques

sont vraiment idiopathiques, de ceux où ils sont seulement sympathiques. Le foie, les reins et la matrice, sont après les intestins, ceux des viscères qui entretiennent avec l'estomac les rapports réciproques les plus marqués et les plus intimes.

Outre ces relations sympathiques, qui se manifestent plus que jamais par les symptômes, dans les irritations abdominales qui ont pour cause une inflammation chronique, l'estomac entretient de grandes liaisons de sympathie, avec la tête et avec la poitrine. C'est pour cela que lorsqu'il est saisi d'inflammation lente, il survient souvent des Céphalalgies, des migraines, des vertiges, et de ces toux sèches et profondes, que les praticiens ont appris à distinguer, et qu'ils appelent stomacales.

Le symptôme sympathique qui paraît le plus familier dans l'Hépatitis chronique, est une douleur vive et constante vers l'Epigastre, quon prendrait d'autant plus aisément pour une douleur idiopathique, que souvent il n'en existe pas alors de sensible dans le lieu même qui se trouve réellement enflammé. A ce symptôme se joignent ordinairement des vomituritions fréquentes, des hoquets, et une douleur qui monte le long du côté droit de la poitrine jusques à l'épaule et au cou. Dans plusieurs sujets, j'ai vu cette douleur spasmodique s'étendre sur tout le bras droit, et occasionner l'Œdématie de cette extrêmité; mais alors la maladie était avancée, et j'ai pris cette Œdématie pour un signe de la suppuration hépatique. Le docteur With assure (*a*) avoir traité un sujet, attaqué d'Hémi-

(*a*) Traité des vapeurs. tom. 1. p. 258.

plégie complette de tout le côté droit, survenue sympathiquement dans une semblable affection du foie.

J'ai parlé ailleurs de l'affection hypocondriaque, comme symptôme sympathique et général des inflammations lentes et sourdes du foie ; il ne me reste donc rien d'important à dire là-dessus, sinon que pendant ces inflammations, il arrive souvent que la rate contracte un engorgement secondaire et sensible ; que la veine-porte est pour lors très-sujette à se remplir et à devenir variqueuse ; ce qui dispose singulièrement les malades aux affections hémorroïdales ; et qu'enfin tôt ou tard, les Hépatitis suppurés donnent lieu à des embarras analogues dans divers autres organes de l'abdomen.

La rate, ce viscère si célébré chez les anciens, comme la véritable source de toute humeur mélancolique, n'a pas de grandes correspondances sympathiques, si on en excepte celles qu'elle entretient, comme toutes les autres parties, avec le cerveau. Elle se contente ordinairement, quand elle se trouve prise d'engorgement inflammatoire ou suppuratoire, de communiquer au foie, quelques nuances de son affection. Cependant, soit que l'organe splénique ait des relations réelles et intimes de sympathie, avec toute l'habitude du corps ; soit que par les inflammations chroniques de cet organe, la bile prenne des qualités maladives et toutes particulières, dont ensuite les sucs cutanés sont imprégnés ; j'ai vu plusieurs fois, que les sujets attaqués à un certain point de cette maladie, offrent toujours un teint sombre et comme plombé, qui ne se voit pas dans les affections analogues

des autres viscères. La langue participe à cet état, et est communément sale et noirâtre, lors même qu'il n'existe point de fièvre. C'est sans doute d'après de semblables observations, que les anciens imaginèrent leur atrabile, et qu'ils en crurent devoir placer la fabrique spéciale dans les cellules de la rate.

C'est par une sympathie familière entre organes symétriques, que les maladies des parties latérales du corps, se communiquent si aisément aux parties correspondantes et congénères qui se trouvent dans le côté opposé. Aussi voit-on rarement, un des reins souffrir d'inflammation ou de suppuration, sans que tôt ou tard l'autre rein ne se ressente en quelque manière de cet état maladif. De là vient que dans le Néphritis chronique, lors même que la maladie n'attaque qu'un seul côté, les urines sont en général peu abondantes; et que même quelquefois leur cours est entièrement supprimé. Indépendamment de cette correspondance sympathique du rein malade avec celui qui est sain, on aperçoit dans les Néphritis, des symptômes de relation qui se développent sur des organes collatéraux. C'est par cette dernière espèce de relation, que la douleur néphrétique ne manque jamais de s'étendre par les urétères, jusqu'au cordon spermatique et au testicule correspondant; lequel se retire alors vers l'anneau, et éprouve même quelquefois un gonflement douloureux. Cette douleur sympathique des urétères, s'étend aussi le plus souvent dans la partie supérieure des muscles de la cuisse, partie où les malades ressentent ordinairement dans ces occasions, de la pesanteur

et une sorte de stupéfaction. Il est inutile de répéter ici ce qui a été dit déjà ; savoir, que le Néphritis excite plus facilement que l'inflammation de la plûpart des autres viscères du bas ventre, des vomissemens, des gastrodinies, ainsi que les autres symptômes épigastriques.

Quant à la vessie, ses liaisons intimes avec le rectum, font que le ténesme se joint fréquemment comme symptôme, aux inflammations de cet organe membraneux. D'un autre côté, cette espèce d'inflammation ne manque guères d'exciter dans les reins, des spasmes et des douleurs : ce qui fait qu'en ce cas, les ischuries renales sont presque aussi communes que les ischuries vésicales.

Après l'estomac, la matrice est l'organe abdominal, qui exerce sur les autres viscères, les influences sympathiques les plus étendues. Je ne veux pas parler ici de cette mobilité générale, que les inflammations chroniques de l'organe utérin, produisent si souvent dans le système total des nerfs, et que j'ai classé parmi les symptômes généraux dont j'ai déjà parlé. Je n'ai en vue ici, que ces relations particulières, que l'utérus montre dans ses inflammations, avec l'estomac, les intestins, les lombes, le foie, la poitrine et la tête. Ces relations symptômatiques et sympathiques s'observent avec facilité, dans les femmes, qui à cause du peu de disposition qu'elles ont à la mobilité générale, conservent le calme le plus absolu dans la totalité du genre nerveux, lors même que la phlogose habituelle de l'utérus ou de ses dépendances, n'est pas douteuse chez elles. Rien de plus familier pourtant, dans ces

circonstances, que de voir paraître çà et là des accidens spasmodiques, relatifs aux parties sympathiquement affectées par la maladie locale. A la tête ce sont des *Clavus* violens, ou des migraines accablantes. A la poitrine, ce sont des toux sèches et convulsives, des oppressions passagères ou des Hémophtisies ; à l'estomac, des crampes cruelles, des gonflemens douloureux, des nausées et des vomissemens ; aux intestins, des Borborygmes, des ténesmes, des constipations opiniâtres ; au foie, des coliques hépathiques et quelquefois des jaunisses passagères ; et aux reins, des urines irrégulières, quelquefois très-abondantes et aqueuses, et même des douleurs terribles, et qui imitent souvent celle de la Néphralgie calculeuse.

TROISIÈME PARTIE.

Traitement des Inflammations chroniques des viscères.

Les inflammations chroniques peuvent se trouver dans trois états différens, et qui exigent qu'on mette dans leur traitement des différences essentielles. Ou bien elles sont encore commençantes, ou du moins elles n'ont pas poussé leurs progrès jusques à la suppuration ; ce qui doit les faire considérer comme des maladies simples et purement inflammatoires : ou bien elles sont déjà parvenues au terme de la suppuration ; mais le pus qu'elles ont formé réside encore tout entier dans le foyer de l'inflammation,

qu'il entretient et qu'il prolonge ; ce qui est le propre des abcès, des dépôts et des vomiques. Ou bien enfin, le pus a la liberté de couler, soit parce que l'inflammation a été immédiatement suivie d'ulcération, soit parce que les abcès qui ont d'abord existé, se sont ouverts, sans qu'une prompte cicatrice ait donné lieu à la guérison de la plaie. On pense bien que ces trois différens états de l'inflammation chronique, demandent chacun des considérations toutes particulières, et offrent des indications curatoires très-différentes.

Dans les trois chapitres suivans, je ferai ensorte d'indiquer les moyens que le médecin doit employer dans chacun de ces états ; en suivant autant qu'il me sera possible les variétés nombreuses que ces états peuvent présenter.

CHAPITRE PREMIER.

TRAITEMENT des Inflammations chroniques commençantes, ou non encore parvenues au terme de la suppuration.

MALGRÉ les apparences contraires, les inflammations lentes des viscères sont de même nature que les inflammations aiguës, et n'en diffèrent que par des nuances et par le degré. Les suites, il est vrai, en sont plus souvent mortelles, et la résolution en est bien moins fréquente. Cela n'empêche pas qu'on ne doive les regarder comme de véritables efforts de la

nature curatrice, qui vise toujours à déplacer ou à détruire les causes matérielles qui les occasionnent. Si ces efforts sont faibles ; s'ils sont imparfaits ; si des tristes suppurations en sont la suite presque infaillible, il ne faut s'en prendre qu'aux circonstances, et ne pas calomnier légèrement la bonne nature, qui par ses suppurations même, a toujours en vue la guérison ; et l'opère même quelquefois, en ouvrant ensuite à la matière des abcès qu'elle a formés, des routes que l'art n'eût pu souvent imaginer.

Dans les inflammations aiguës des viscères, un médecin prudent craint toujours cette terminaison facile de la suppuration, et employe tous les moyens qui sont en son pouvoir pour la prévenir et pour l'éviter. La saignée réitérée aussi souvent que les forces des malades le permettent, l'emploi des relâchans et des raffraîchissans, et la diète la plus tenue, sont mis à-la-fois en usage, pour appaiser autant qu'il est possible, la fougue du mouvement artériel. Non seulement on vise à modérer la fièvre ; on voudrait l'arrêter tout d'un coup : ou pour me servir de l'expression de Galien, on voudrait la suffoquer à l'instant, pour rendre plus facile et plus prompte la résolution de l'engorgement inflammatoire, et pour éviter la formation du pus : formation qui entraîne à sa suite de si grands dangers.

Mais si dans les inflammations aiguës, lors du moins qu'elles sont simples et non compliquées, on prend tant de précautions pour calmer la véhémence du jeu artériel, dans le dessein de se préserver d'une suppuration périlleuse ; comment espérerait-on quelque succès

d'une conduite toute opposée, dans la curation des inflammations chroniques ; maladies qui, comme on l'a dit, sont si disposées à suppurer. Lorsque Gilchrist voulait qu'on songeât à ne guérir les maladies chroniques en général, qu'en les changeant par un traitement actif et stimulant en maladies aiguës, il ne pensait assurément qu'à cette classe de maladies chroniques, dont la nature est essentiellement froide, et qui ont leur source dans l'atonie et dans le relâchement des solides. Il est visible que son assertion ne saurait en aucune manière regarder des affections, qui doivent leur origine ainsi que tous leurs progrès, à l'irritation ; et qui, à proprement parler, ne sont menaçantes et dangereuses, que par l'excès des mouvemens vitaux dont cette irritation est la cause occasionnelle.

Faut-il donc, pour guérir les inflammations lentes non encore suppurées, et pour s'opposer à la formation du pus, déployer indistinctement et sans trop de modération, toutes les ressources du traitement antiphlogistique, et ne mettre aucune différence, quant aux moyens curatoires, entre les inflammations chroniques et les inflammations aiguës ? On peut répondre d'abord à cette question, qu'à la vérité, le fonds du traitement doit être le même ; que les secours antiphlogistiques sont précisément ceux qui se trouvent indiqués dans l'un comme dans l'autre cas ; et que même lorsque les inflammations chroniques sont encore commençantes, toutes les ressources du traitement antiphlogistique peuvent et doivent être mises pour l'ordinaire en usage ; sans beaucoup s'arrêter à la crainte de trop épuiser les forces, par ces espèces de

secours, dans des sujets qui sont supposés jouir encore de la plénitude de leur vigueur. Mais en second lieu on répondra, que lorsque la maladie inflammatoire existe déjà depuis quelque temps, et quand les parties viscérales où réside l'engorgement, sont supposées avoir perdu par une longue distension, ou par une action trop continuée, une partie notable de leur force tonique; un traitement antiphlogistique trop précipité et trop soutenu, en supprimant tout-à-coup tous les mouvemens inflammatoires, risquerait d'occasionner trop promptement dans ces parties, un état complet de relâchement et d'atonie : ce qui confirmerait la stagnation des sucs épanchés dans les mailles du tissu cellulaire, et rendrait peut-être leur résolution et leur absorption dorénavant impossible.

On peut ajouter encore, pour troisième réponse, à la question proposée, que dans ces sortes de maladies, dont les causes sont si variées, et qui s'en prennent si souvent aux constitutions foibles et aux corps usés ; on a bien des fois de grands ménagemens à garder, dans l'administration des divers tempérans ; et qu'on est obligé même quelquefois de faire agir des excitans, tant intérieurement qu'extérieurement, soit pour déplacer les causes matérielles, soit pour mettre la nature déjà trop affaiblie, en état de repousser utilement du centre à la circonférence, des humeurs délitescentes ; soit enfin pour combattre des virus, dont la destruction exige un certain degré d'activité dans les forces vitales, et ne peut s'obtenir que par l'emploi de certains remèdes actifs et vraiment fébriles.

Pour avoir occasion de présenter avec quelque ordre, les diverses gradations et modifications, qu'il convient de donner au traitement antiphlogistique, dans les inflammations chroniques de l'intérieur, et suivant les diverses circonstances où elles peuvent se trouver, je crois qu'il ne sera pas inutile de dire quelque chose en particulier, et dans des paragraphes séparés, de chacune de ces circonstances, autant du moins qu'elles me paraîtront un peu importantes. Je pense donc que pour adapter un traitement convenable à ces maladies, le médecin doit examiner avec un grand soin, 1.° le degré du mal; 2.° son état plus ou moins avancé; 3.° l'âge du sujet; 4.° la nature des causes matérielles de l'inflammation; et 5.° la nature et la position relative des organes affectés.

§. I.er

PREMIER Degré de l'Inflammation chronique.

L'INFLAMMATION, comme on l'a dit en son lieu, peut s'élever du premier degré de phlogose, jusqu'à la véhémence des inflammations les plus aiguës. Il est bien naturel que dans les nuances incalculables que peut prendre entre ces deux extrêmes le mode inflammatoire, on ne lui oppose pas toujours un traitement antiphlogistique également actif, également empressé. Une dyssenterie légère n'a pas besoin des grands moyens qui sont consacrés aux fortes pleurésies; non plus qu'une petite phlogose à l'utérus, de toutes les saignées qu'on est obligé de prodiguer dans une vive passion iliaque.

Le grand point est ici, de ne pas se tromper

sur la force réelle de l'inflammation. L'on a vu dans le chapitre précédent, combien les signes peuvent être équivoques à cet égard, et combien il est aisé, en se conduisant d'après les symptômes, de prendre une inflammation violente, pour une inflammation faible, et *vice versâ*. Le médecin ne saurait donc être trop familiarisé avec la science des signes, et trop employer de recherches, pour découvrir du moins par approximation, le véritable degré de la maladie. Mais une fois que ce degré est connu du médecin, et qu'il a la mesure à-peu-près exacte de l'excès du mouvement vital qui anime les forces motrices; il doit, toutes choses égales d'ailleurs, adapter les moyens curatifs à cette utile découverte, et graduer l'activité de son traitement antiphlogistique, sur l'importance plus ou moins grande de l'inflammation.

On verra pourtant bientôt les nombreuses exceptions qu'il faut faire à cette règle générale, lorsqu'on veut l'appliquer aux divers sujets, et aux circonstances particulières de la maladie. Mais sur-tout, le praticien ne saurait trop se méfier de ces sortes d'inflammations, même fort légères et superficielles, auxquelles certains viscères, tels que le poumon, la matrice et le canal alimentaire sont très-sujets, et qui tendent, ce semble, beaucoup plus à la terminaison skirreuse qu'à la suppuration. Ces sortes d'inflammation qu'on se plaît souvent à désigner sous le nom de phlogose, sont d'une bénignité insidieuse, et n'offrent que trop fréquemment une qualité fort réfractaire. C'est pour cela qu'elles demandent un emploi plus

soutenu, et même plus énergique des moyens antiphlogistiques, que les inflammations communes portées au même degré : et comme dans les cas les plus ordinaires, elles sont entretenues par la présence d'une matière étrangère, que la nature fait affluer sans cesse sur l'organe enflammé, il convient de joindre alors aux tempérans indiqués, des révulsifs capables de déplacer cette matière, et de changer la direction des mouvemens qui produisent ces dépositions vicieuses et habituelles.

Ces moyens révulsifs sont encore d'une grande utilité dans les inflammations ordinaires, et doivent y être employés comme auxiliaires, toutes les fois que la maladie paraît avoir un certain degré de vivacité. Car après les saignées nécessaires, et un certain usage des détrempans et des raffraîchissans; rien n'est plus propre alors à croiser et à affaiblir les effets irritans de la cause maladive sur le tube artériel, que d'établir des foyers factices d'irritation. La nature est par ce moyen obligée de partager ses efforts : et cela diminue nécessairement les mouvemens artériels dans la partie malade, et rend ainsi l'inflammation moins animée et par conséquent plus disposée à se prêter à la résolution.

§. II.

ÉTAT plus ou moins avancé de l'Inflammation.

SI le médecin était appelé dès les premiers momens, où se forme une inflammation lente et viscérale, et qu'il pût à cette époque en

reconnaître certainement l'existence, il ne faudrait de sa part que de bien petits efforts, pour étouffer la maladie dans son berceau. D'un côté la cause matérielle qui vient à peine de se placer sur l'organe affecté, n'y peut avoir acquis cette fixité, cette espèce d'immobilité qu'elle montre dans les suites; et d'autre part, les mouvemens inflammatoires n'ont point pris encore cette force d'habitude, par laquelle le principe vital retient volontiers ses manières d'être même vicieuses, lorsque les causes maladives l'ont forcé pendant long-temps à les conserver.

Mais il est peu de cas, comme on l'a déjà vu, où les inflammations lentes s'annoncent comme telles dans les premiers instans de leur origine. Et la maladie a pris ordinairement de l'habitude et de l'extension, quand les sujets s'aperçoivent de leur état, et songent sérieusement à réclamer des conseils.

Quoiqu'il en soit, et faisant abstraction des causes et des individus, on peut établir comme vérité-pratique, que toute inflammation chronique est d'autant plus difficile à déraciner, et exige un usage d'autant plus soutenu des moyens tempérans, qu'elle se trouve plus éloignée de son origine, et qu'elle a eu plus de temps pour s'avancer dans ses progrès.

Cependant il faut bien remarquer, que les sujets en qui existent de pareilles inflammations, supportent bien plus aisément les effets du traitement débilitant qu'on appele antiphlogistique, dans les premiers temps de la maladie, que lorsque par une négligence volontaire ou involontaire, le mal s'est étendu et fortifié.

Dans le premier cas, les forces du sujet subsistent dans leur entier, et la nature a de grandes ressources, pour réparer en peu de de temps les effets d'un affaiblissement passager: au lieu que dans le second, la fièvre topique et constante de la partie enflammée, et souvent une fièvre lente et générale ont travaillé peu-à-peu et de longue main à miner les forces vitales, et peuvent les avoir assez ruinées, pour donner une juste crainte sur l'emploi des saignées et des autres raffraîchissans. Dans ces circonstances, en voulant combattre trop vivement l'activité fébrile, on jette facilement les solides dans un vice contraire à celui auquel on songe à rémédier; et en calmant l'inflammation, non seulement on ne guérit pas l'engorgement, lequel prend alors un caractère de froideur, plus fâcheux souvent que celui qu'il avait avant ces tentatives; mais encore on donne occasion à la naissance de la Cachéxie, de l'Hydropisie, et de toutes les affections dépendantes du relâchement et de l'atonie.

Il est un autre motif, qui doit en bien des occasions engager le médecin à modérer l'emploi des remèdes antiphlogistiques, dans le traitement des inflammations lentes, dès qu'il s'aperçoit qu'elles sont déjà un peu anciennes. Il peut alors avoir des soupçons fondés, sur la présence secrète de quelque suppuration commencée. Or dans ce doute, ne serait-il pas imprudent de s'exposer à détériorer les forces, tandis que les malades peuvent en avoir besoin pour soutenir encore long-temps les travaux de la maladie; laquelle doit durer pour le moins autant de temps qu'il en faut, pour que la suppuration

soit

soit achevée, que les abcès soient ouverts, et les plaies qui en résultent entièrement cicatrisées.

§. III.

AGE des sujets.

Tous les âges ne supportent pas également la saignée et les autres remèdes affaiblissans, qui sont consacrés au traitement direct de l'inflammation. Les enfans, par exemple, dont la fibre est grêle et faible, quoique très-mobile et très-irritable, sont aisément lésés par l'emploi trop continué de ces moyens curatifs : leur petite constitution s'énerve pendant leur usage; et on les voit alors tomber dans la bouffissure et autres affections cacochymiques, dont ensuite on a une grande peine à les délivrer. Il est vrai qu'à cet âge les inflammations chroniques ne sont pas des maladies communes : le système artériel est si disposé au mouvement, que la moindre cause accroît outre mesure celui qui lui est naturel. Voilà pourquoi chez les enfans, les inflammations sont plus souvent, plus vivement aiguës, que dans tout autre âge de la vie. Dans de semblables occasions, où le danger est infiniment pressant par les dispositions même de l'âge, il faut bien en venir aux grands antiphlogistiques et ne pas craindre l'usage de la saignée, même dans la plus tendre enfance. Mais lorsque chez de tels sujets, en dépit de leur âge et par des causes particulières, il se forme quelque affection inflammatoire du genre

des lentes ; on doit n'employer la saignée qu'avec beaucoup de réserve, et même s'en passer tout-à-fait pour les enfans au-dessous de sept ans, à moins de quelque indication très-urgente, et que l'on ne sache d'une manière certaine, que la maladie est encore dans son commencement. D'ailleurs il est aisé de remplacer chez les enfans la saignée, par les bains doux, le petit lait, les mucilagineux et les nitreux ; remèdes qui diminuent, au gré du médecin, le ton et l'activité du système artériel, sans qu'on s'expose à sapper trop efficacement par leur moyen, les forces vitales.

Les enfans demandent que l'on fasse une autre attention dans leurs inflammations chroniques. Le plus souvent les causes matérielles qui les excitent, sont des âcres partis des tégumens de la tête pour se jetter dans l'intérieur du crâne. Ce qu'il y a pour-lors de plus promptement efficace pour arrêter le mal, c'est de faire revenir sur son premier siége l'âcre déplacé ; et on y parvient sans beaucoup de peine, lorsque de bonne heure, on excite sur quelque point des tégumens voisins du mal, et sur-tout derrière les oreilles, des inflammations, des excoriations, des ulcérations artificielles, par des topiques appropriés. C'est alors qu'il est familier de voir ces topiques âcres, agir sur le mal intérieur, avec une promptitude qui tient quelquefois du miracle ; et suppléer seuls à tout l'appareil des secours antiphlogistiques.

Ce que je viens de dire des inflammations lentes des enfans, et des ménagemens avec lesquels il convient d'employer pour eux le

traitement tempérant, peut assez bien s'appliquer aux constitutions faibles, aux infirmes et à ceux qui sont saisis de la maladie, pendant une convalescence longue et douteuse. Dans tous ces cas la saignée doit n'être employée qu'avec modération, ainsi que tous les autres moyens, qui en calmant le mouvement du sang, tendent à affaiblir les forces toniques. Mais pourtant, lorsque l'inflammation est bien décidée, et qu'on est fondé à croire que la suppuration n'est point encore faite ; je crois qu'il faut hasarder quelque chose sur de pareils sujets, afin d'éviter, s'il est possible, cette terrible terminaison, à laquelle toute inflammation est disposée plus que jamais dans les personnes faibles et cacochymes. On ne fait pas alors de si grandes saignées ; mais on y revient plus souvent. D'ailleurs aux délayans et aux adoucissans, on ajoute quelque dépurant ou quelque tonique léger et relatif aux circonstances. On néglige les bains, de peur de Leucophlegmatie ; mais on prodigue en revanche les exutoires, pour déterminer de l'intérieur vers l'extérieur, l'activité des mouvemens vitaux, et tâcher d'appeler à la peau les humeurs suspectes, dont la présence a occasionné le foyer inflammatoire.

Les vieillards quoique faibles, sont moins exposés que les sujets cacochymes, aux inflammations lentes. Leur fibre roide et peu irritable se met difficilement en jeu par les irritations locales, qui en eux font naître plus souvent des obstructions proprement dites, que des inflammations. Cependant les engorgemens réellement inflammatoires ne leur sont pas

tout-à-fait étrangers, comme l'expérience le fait voir tous les jours aux médecins cliniques. Il n'est pas même fort rare, que ces sortes d'engorgemens deviennent le principe de leurs maladies aiguës. Dans ce cas, ils sont plutôt menacés d'une terminaison gangreneuse, que de suppuration. C'est pour éviter une pareille catastrophe, que dans ces occasions, je ne crains pas d'employer coup sur coup et dès les premiers momens, quelque bonne saignée qui abrège la maladie, et affaiblit toujours bien moins qu'une longue convalescence. Mais dans les inflammations lentes des vieillards, lesquelles sont ordinairement très-sourdes, j'ai soin communément de proscrire toute saignée, et me contente de mettre pour eux en usage, des délayans auxquels je mêle toujours quelque apéritif ou quelque tonique, crainte que les tempérans et les relâchans employés tous seuls, n'occasionnent dans l'engorgement phlogistique et même dans toute la machine, un affaissement plus dangereux encore que la maladie elle-même. Mais aussi, pour soutenir l'effet curatoire de ces faibles remèdes, ai-je soin de mettre en action, du côté des tégumens, tous les moyens propres à opérer des contre-irritations, et à attirer en dehors les âcres délitescens, que la faiblesse naturelle de l'âge semble tenir concentrés dans les parties internes où ils se trouvent.

C'est principalement l'âge moyen, celui de 18 à 50 ans, qui me paraît le plus fertile en maladies inflammatoires de tous les genres, et ce qui nous intéresse ici uniquement, en maladies inflammatoires chroniques. La première moitié

de cet espace brillant de la vie, offre sur-tout des inflammations lentes de poitrine, non seulement par cause scrophuleuse, mais encore par cause catarreuse, par suppression des évacuations sanguines, et en général par toutes les causes ordinaires de ces maladies. La raison qui fait qu'à cet âge, les inflammations lentes de poitrine sont si communes, n'est autre chose que cette pente naturelle, qui emporte alors les humeurs vers cette cavité du corps avec une prépondérance marquée. Mais dans la dernière moitié, ces affections inflammatoires se forment rarement dans les organes pectoraux : c'est presque exclusivement sur le bas ventre que portent toutes les causes possibles d'inflammation lente. Aussi rien n'est il plus commun, que de voir alors les divers viscères abdominaux travaillés de cette sorte d'engorgement.

Dans l'un et dans l'autre cas, c'est-à-dire, dans les inflammations chroniques et pectorales des jeunes-gens, et dans les inflammations chroniques et abdominales des personnes d'un âge mûr, la saignée et tous les secours antiphlogistiques peuvent être prodigués sans inconvénient; parce que les forces vitales ont pris, à ces époques de la vie, toute leur consistance; et que les sucs nourriciers et sanguins qui en sont le soutien, et pour ainsi dire l'aliment, abondent dans tous les systèmes des vaisseaux. Alors la nature qui jouit de la plénitude de ses fonctions, et qui exerce toute son énergie dans l'économie animale, permet au médecin de retrancher quelque chose de sa vigueur; parce qu'elle sent les grandes ressources qui lui restent pour se réparer. D'ailleurs les divers organes

qui possédent la totalité de leurs forces toniques, secondent puissamment les efforts de l'art, qui sollicite de toutes manières la résolution des tumeurs inflammatoires, et la destruction de leurs causes matérielles.

Je voudrais entr'autres que les praticiens fissent une grande attention aux inflammations chroniques du bas ventre, que je trouve spécialement fréquentes vers lâge de cinquante ans; âge que je regarde comme véritablement critique, non seulement pour les femmes dont les évacuations menstruelles viennent de cesser; mais même pour les hommes, qui, comme j'ai eu déjà occasion de le faire observer, sont alors plus remplis de sucs que dans aucun autre âge, et qu'on voit grossir et prendre de l'embonpoint, en raison de la surabondance des matières nourricières dont leurs corps sont chargés. On sent bien que dans ces occasions, il est indispensable de suppléer les évacuations qui peuvent être supprimées. Mais on ne sent pas assez, à ce qu'il me semble, que lors même qu'il n'existe aucune suppression pareille, la saignée est indiquée par la circonstance seule de l'âge. Il est vrai que cet âge est limitrophe de la vieillesse; et que tous les moyens curatifs qui tendent à diminuer les forces toniques, peuvent hâter la décrépitude, et ouvrir la porte aux affections maladives qui ont leur source dans l'atonie des solides. Cette contr'indication peut tenir en suspens l'esprit du praticien, et le laisser quelquefois dans l'incertitude, et dans une inaction dangereuse. Je saisirai cette occasion, pour dire ce que je pense sur ce sujet intéressant.

Les quinquagénaires attaqués d'inflammation

lente, sont encore très-susceptibles de tous les secours antiphlogistiques que leur maladie peut exiger : mais pourtant il est bon de ne pas insister aussi long-temps sur ces sortes de remèdes, qu'on l'eût fait dans un âge moins avancé. La saignée qui toujours est indispensable en pareille circonstance, ne doit être administrée avec une certaine profusion, que dans le cas où la suppression de quelque évacuation sanguine a donné évidemment lieu à la maladie, et lorsque les sujets jouissent de toute leur vigueur. En général, on doit considérer que les femmes à cet âge soutiennent mieux la saignée que les hommes, et que non seulement elle paraît leur être plus nécessaire qu'à ces derniers, mais même qu'elle expose leurs forces toniques à de moindres inconvéniens et à des suites moins fâcheuses. Il m'est arrivé même bien des fois, de guérir chez elles par des saignées fortes et hardies des inflammations lentes de la matrice et des autres parties abdominales, à la suite de la cessation des mois ; quoique déjà une couleur cacochymique et une Œdématie universelle annonçassent l'Hydropisie. Je n'oserais pas hasarder chez les hommes, parvenus à ce point de maladie, un traitement antiphlogistique si décidé.

Il me reste une observation importante à faire sur la méthode curative des inflammations lentes, qui arrivent à l'âge dont il est ici question. Cet âge est l'époque à laquelle l'homme cherche ordinairement à se reposer des fatigues de sa vie passée, et à jouir tranquillement du fruit de ses travaux. C'est le temps de la paresse et des jouissances paisibles ; et par conséquent

celui de la Pléthore, et d'une Pléthore lente et graisseuse. Veut-on prévenir chez de tels sujets la naissance des inflammations chroniques, dont ils portent dans leur embonpoint les fatales semences ? ou veut-on guérir ces maladies, quand elles sont déjà déclarées ? Il est pour cela un moyen infaillible. Ce moyen ne consiste pas précisément dans les émissions artificielles de sang ; puisqu'il est d'expérience, que les pertes de ce fluide se réparent aisément, et se réparent toujours de manière à faire naître après elles une Pléthore plus considérable encore, que celle qui existait avant elles. Le vrai et le seul moyen de détruire radicalement la Pléthore des quinquagénaires, est de faire ensorte que le sang déjà fait s'use et se consume par des exercices modérés, mais soutenus et journaliers ; et que par un régime sobre et peu nourrissant, il ne se répare que médiocrement, à mesure que l'exercice en fera la consommation. Le succès du régime frugal du fameux Louis Cornaro, est un bel exemple, et une preuve convaincante de la justesse de cette observation (*a*).

§. IV.

NATURE des causes matérielles des Inflammations chroniques.

APRÈS la connaissance de l'existence et du degré des inflammations chroniques, il n'en

(*a*) W. le traité de la sobriété de Louis Cornaro, traduit en Français, du Latin de Lessius.

est pas de plus nécessaire, pour bien diriger le traitement qui leur convient, que celle de la cause matérielle qui leur a donné naissance. Le tempéramment bilieux, les maladies hépatiques qui ont précédé, la disposition connue des sujets aux affections âcres de la peau, ou la disparution subite de quelqu'une de ces affections, donnent de grands soupçons, que cette cause est de nature bilieuse : tout comme il est à présumer qu'elle est de nature catarreuse ou rhumatismale, si le mal a commencé à se former dans un temps où les maladies cattarales ou rhumatismales étaient épidémiques ; s'il a paru à la suite d'un rhumatisme négligé, ou après la cessation de quelques douleurs habituelles ; ou bien enfin s'il est bien constant que c'est une interruption de la transpiration insensible, qui en a été la cause occasionnelle.

Les affections goutteuses, laiteuses, vénériennes, scorbutiques, psoriques et scrophuleuses, ont leurs signes pathognomoniques, par lesquels ont peut distinguer si le sujet qui se trouve attaqué d'inflammation lente, porte en lui quelqu'un des germes virulens, auxquels chacune d'elles doit en particulier son existence. Lorsqu'on est assuré de la présence d'une de ces causes virulentes, c'est à elle qu'il faut attribuer presque toujours les engorgemens inflammatoires qui surviennent ; sur-tout si avant leur naissance l'on s'est aperçu de la guérison de quelque vice local et extérieur, qui avait manifestement sa source dans ces causes virulentes.

Enfin, avant de se décider sur le traitement des inflammations chroniques, dans les cas où le médecin ne trouve point leur cause matérielle

dans aucune des dispositions maladives dont on vient de parler ; il doit rechercher si le viscère affecté n'a reçu précédemment aucune contusion, aucune compression, aucune déchirure ou même aucune commotion ; si cette affection ne peut pas dépendre d'une humeur critique qu'aura laissée dans le corps quelque maladie aiguë mal jugée ; s'il n'y a pas eu lieu à quelque métastase secrète, soit par la résolution de quelque tumeur froide et ancienne, soit par le desséchement de quelque vieux ulcère artificiel ou spontané ; si quelque évacuation habituelle n'a pas été supprimée ; et enfin si quelque affection spasmodique ne s'est pas resserrée et comme concentrée fixement dans cet organe, et n'a pas fait l'office de cause matérielle dans cette inflammation ?

Je viens de faire le tableau raccourci de toutes ces causes, parce qu'il est nécessaire de les avoir toutes présentes à l'esprit, pour faire des recherches complètes, lorsque dans un cas donné d'inflammation chronique, on veut choisir avec discernement, le traitement le plus convenable, et lui donner les modifications précises que chaque circonstance peut exiger. Je vais tâcher à présent d'offrir en aussi peu de mots qu'il me sera possible, la manière particulière d'attaquer avec plus d'avantage, les inflammations lentes, suivant leurs diverses causes matérielles.

Dans tous les cas, on a besoin du traitement antiphlogistique ; mais dans tous les cas, il n'est pas utile, il serait même nuisible, de donner à ce traitement le même degré d'efficacité. Souvent même il est nécessaire de mêler ou de faire succéder au traitement antiphlo-

gistique, des remèdes actifs de divers genres, dont on a besoin pour faire changer de place aux causes matérielles, pour les éliminer, ou même pour les détruire, lorsque l'art possède des moyens connus pour opérer cette destruction.

Ce que l'on appele âcre goutteux, lorsque par erreur de lieu, il vient à se porter sur quelque partie interne, où il fait naître des douleurs, des phlogoses et des irritations anomales et opiniâtres, ne saurait être vaincu dans le siége étranger où il s'est dévoyé, par le seul traitement antiphlogistique. Ce traitement pourrait au contraire, par sa continuité, et en énervant les forces expulsives, le fixer de plus en plus dans ce foyer dangereux. On doit donc alors modérer les saignées, et marier même après quelque temps aux raffraîchissans intérieurs, quelque stimulant approprié, tel que la Gomme ou le Bois de Gayac, les Fleurs de Sel ammoniac martiales, le Kermès minéral, ou quelque savoneux alkalin ; afin que la matière goutteuse, à mesure qu'elle se trouve détrempée, puisse être repoussée du centre à la circonférence, et se porter sans peine vers les articulations, siége ordinaire et naturel de cette espèce de matière maladive. On seconde efficacement l'action de ces remèdes intérieurs, en entretenant sur les extrêmités inférieures une irritation vive et constante par des rubéfians, des vésicatoires, des cautères ou des bains âcres et salins. Quelquefois un émétique énergique a ramené en peu d'instans dans les articles, un virus arthritique, qui déposé depuis plusieurs mois sur quelque partie de l'intérieur, avait résisté jusques là à tous les autres moyens de déplacement.

Chez les femmes, l'âcre laiteux demande qu'on insiste long-temps sur les délayans et les mucilagineux. Les saignées sont ici peu nécessaires. Les exutoires établis dans le voisinage des lieux engorgés par cette espèce de cause matérielle, paraissent être plus utiles. Les absorbans terreux et les alkalis fixes ou volatils, administrés à très-petites doses et long-temps continués, semblent être spécialement propres à corriger un levain qu'on sait par son origine et ses effets sensibles, n'être qu'un acide particulier. Mais l'expérience démontre que rien ne sert autant à déplacer et à chasser hors du corps cette cause fréquente d'inflammation lente, que les lavemens un peu purgatifs et long-temps continués, ainsi que les laxatifs ordinaires et employés avec assiduité et par Eccoprose.

Ce n'est pas non plus par de fortes saignées, qu'on parviendra à guérir les inflammations chroniques par cause vénérienne. Après avoir appaisé les mouvemens artériels, et avoir opéré une détrempe suffisante par le moyen de quelques saignées peu nombreuses, et par les délayans, les laiteux et un régime léger et raffraîchissant, il faut donner aux malades une petite fièvre mercurielle, dont la force soit en raison inverse de celle des dispositions inflammatoires. Cet état fébrile, qui doit durer d'autant plus, qu'on se trouve obligé de le rendre plus faible, détruit en même temps et le vice local, et le vice constitutionnel, dont l'individu est alors infecté.

Dans le scorbut sur-tout, il est du devoir du médecin de ménager la saignée, et de s'en passer même tout-à-fait, si les signes de dissolution

qui sont si familiers dans cette affection, se trouvent un peu prononcés. La diète végétale, l'usage soutenu des acides doux et des plantes nommées anti-scorbutiques, les mucilagineux et les laiteux suffisent le plus souvent avec un air pur et sec, et un exercice modéré s'il est praticable, pour combattre avec succès les inflammations lentes, qui surviennent aisément à cette espèce d'affection chronique. On ne voit pas que les exutoires en général fassent ici un effet avantageux ; et il est très-certain que les vésicatoires, par la qualité âcre et fondante du sel fourni par les cantharides, sont capables de dépraver un sang, qui n'est déjà que trop suspect d'âcrimonie, et d'accélérer de plus en plus la dissolution générale des humeurs.

Il en est bien autrement dans les inflammations chroniques, qui ont pour cause la rétrocession d'un miasme psorique quelconque, ou même quelque matière bilieuse qui long-temps cachée dans quelque coin de l'individu, vient à se jetter sur les viscères, avant d'avoir fait en dehors aucune explosion cutanée. La saignée, les délayans, les adoucissans, et sur-tout les laiteux doivent faire la base du traitement. Mais les exutoires sont alors plus indiqués que jamais; et les plus prompts dans leurs effets, tels que les forts vésicatoires, sont ceux dont il faut attendre le plus de bien. Il est à remarquer que le sel des cantharides, par sa qualité fondante et diurétique, promet des effets secondaires, qui ici ne sont pas à mépriser. Mais à ces moyens, il faut joindre toujours le régime sobre et végétal, les apéritifs, les divers

diurétiques raffraîchissans, les savoneux, les bains tempérés, et tout ce qui sous le nom de diaphorétique, est propre à déterminer le cours des humeurs en général, et celui de l'humeur maladive en particulier sur l'organe extérieur.

Quant aux inflammations chroniques des tumeurs scrophuleuses, parmi lesquelles on peut mettre sans grand inconvénient, toutes celles qui surviennent accidentellement aux autres espèces de tumeurs froides, on doit procéder avec beaucoup de réserve, dans l'administration des saignées et des raffraîchissans, sur-tout chez les enfans, dans le traitement desquels il est même prudent de proscrire alors toute saignée, comme capable de trop augmenter l'atonie du système lymphatique. Les bains doux, les exutoires, les boissons mucilagineuses, sont dans cette occasion des moyens toujours utiles. Mais il faut joindre à ces secours, des fondans et des apéritifs légers, ainsi que de petites doses de quelque remède tonique; de manière que sans jamais augmenter les mouvemens fébriles qui sont alors ordinaires, on favorise avec sagesse leur effet résolutif. Les sels mercuriels, les martiaux, le savon ordinaire, le Quinquina, le Kermès minéral, donnés à petites prises et pendant long-temps, sont ceux de ces remèdes qui semblent les plus propres à remplir l'objet qu'on se propose. Quelquefois, lorsque les douleurs se font trop vivement sentir dans les tumeurs phlogosées, on se trouve bien d'user journellement d'une petite quantité de quelque préparation opiacée. Par ces narcotiques, non seulement on calme les irritations

locales ; mais encore on procure aux solides crispés et éréthisés, une détente favorable à la résolution. C'est là, ce me semble, la véritable raison des avantages qu'on a retirés en plusieurs occasions de certains poisons narcotiques, qu'on employe aujourd'hui si familièrement pour la guérison de toutes les tumeurs chroniques, du genre froid et du genre chaud, sans assez de distinction.

Il est, avons-nous dit, des inflammations lentes des viscères, qui doivent leur naissance à quelque cause violente. On ne doit rien négliger pour rémédier au plutôt aux effets de la contusion, de la commotion ou des dilacérations. La saignée réitérée suivant l'exigence des cas, et les topiques relâchans et légèrement résolutifs, aidés d'une diète tenue et raffraîchissante, et du repos, soit du corps, soit de l'esprit, suffisent le plus souvent pour rétablir dans très-peu de jours les parties lésées, dans leur état naturel, dès qu'on a le soin de mettre ces secours en usage, dès les premiers jours de l'accident. Que si on a laissé trop long-temps subsister le mal, sans y apporter de remède, il est fort à craindre que la suppuration qui, en pareille occasion, ne tarde pas ordinairement à se faire, n'existe déjà dans le centre de l'engorgement ; ce qui doit rendre plus circonspect sur l'emploi de la saignée, et sur l'observation de la diète tenue.

Mais lorsque des compressions habituelles ont produit l'état inflammatoire des viscères ; ce qui arrive souvent aux filles qui usent de corps de baleine, et aux personnes qui par la nature de leur travail tiennent habituellement

le tronc courbé, et le bas de la poitrine appuyé sur un bureau ou sur un métier, il est moins permis de brusquer le traitement antiphlogistique. Le mal est venu lentement; il convient qu'il s'en aille de même. D'abord, il faut supprimer toutes les causes occasionnelles : cela seul peut guérir ; mais quelques saignées et quelque boissons raffraîchissantes, dont on prolonge plus ou moins l'usage, suivant l'ancienneté ou l'opiniâtreté de la maladie, ne peuvent qu'assurer et accélérer la guérison.

Il n'est peut-être pas d'inflammations lentes plus rebelles et plus dangereuses, que celles dont les viscères sont attaqués à l'occasion d'une matière critique, qui au lieu de sortir en son temps par les excrétoires, vient à se déposer sur quelqu'un des organes intérieurs. Comme cette inflammation suppose une maladie aiguë, qui a précédé sa formation, sa présence suppose aussi un état d'épuisement dans les forces vitales : et cet épuisement radical, non seulement donne à craindre que la nature ne secondera que difficilement les efforts de l'art; mais même il empêche que l'art puisse, sans exposer les malades au danger d'une atonie totale, mettre en usage les grands moyens antiphlogistiques. Dans ces occasions, il faut en général compter beaucoup plus sur le régime, que sur les remèdes. Ce régime doit être en même temps restaurant et adoucissant. La diète laiteuse m'a paru souvent chez les malades de cette espèce, d'une utilité très-sensible. Les exutoires, et sur-tout les vésicatoires appliqués en divers lieux de la peau, sont d'une nécessité indispensable, et appelent efficacement vers l'extérieur la matière critique.

D'ailleurs,

D'ailleurs, on ne doit jamais négliger de travailler, autant qu'on peut le faire avec quelque espoir de succès, au complément de la crise imparfaite, qui a donné lieu à cette aberration fâcheuse. C'est pour cela que d'après le génie connu de la maladie précédente, on emploie tantôt de doux purgatifs, tantôt des diurétiques raffraîchissans, et tantôt de légers diaphorétiques. J'observerai pourtant, avant de quitter cette matière, que lorsque l'inflammation paraît dès les premiers momens avec quelque force, on est autorisé à mettre de suite en usage, non seulement les tempérans intérieurs, tels que les acidules et les mucilagineux; mais même la saignée, à laquelle je m'applaudis d'être revenu, malgré la faiblesse des sujets, à différentes reprises dans l'espace de peu de jours.

Le Docteur Pringle s'est convaincu par expérience (*a*), que dans les fièvres hectiques, qui surviennent souvent après la guérison ou le simple dessèchement des longues plaies; fièvres qui dans ce cas désignent ordinairement l'inflammation lente de quelque viscère : la saignée est presque toujours d'un grand secours. Cette observation est des plus justes ; mais il est alors nécessaire de rappeler par quelque égout artificiel, établi à portée des lieux auparavant ulcérés, les humeurs dévoyées qui se sont fixées dans l'intérieur. Les bains locaux, les raffraîchissans et les évacuans des divers genres, sont encore des moyens auxiliaires, qui ne sont pas à négliger dans de pareilles occasions. On

(*a*) Obser. sur les malad. des armées. t. 1. p. 308. Vanswieten confirme cette observation. Comment. in aph. §. 1210.

peut appliquer les mêmes réflexions-pratiques aux inflammations lentes, qui ont pour cause matérielle, une humeur suspecte, qui aura resté long-temps en stagnation dans quelque tumeur froide, récemment terminée par résolution. Après avoir calmé l'irritation inflammatoire, l'indication curatoire est toujours alors d'attirer en dehors l'humeur maladive, et s'il est possible, de l'évacuer.

En parlant ailleurs de la suppression et de la cessation des mois chez les femmes, comme cause fréquente de leurs inflammations chroniques, j'ai déjà fait entendre que la saignée est le remède le plus propre à suppléer dans tous les cas aux évacuations habituelles de sang, qui venant à manquer, deviennent la cause occasionnelle de ces sortes d'inflammations. Mais outre qu'en ces occasions, la saignée doit être proportionnée à la force de l'état inflammatoire et à l'importance des évacuations supprimées, on a besoin encore plus que jamais ici, d'un régime tempérant et des plus légers, et des raffraîchissans intérieurs les plus soutenus. Il convient d'ailleurs de ne perdre jamais de vue le rétablissement des évacuations sanguines, par les lieux et à la manière que la nature était accoutumée de les opérer. Les divers moyens que l'art a en sa puissance pour effectuer ce rétablissement dans les cas différens, sont connus de tous les médecins. Ceux-ci doivent faire seulement attention, qu'en les administrant dans des maladies inflammatoires, leur emploi exige de leur part beaucoup plus de circonspection, que dans toute autre circonstance, à raison de l'effet stimulant qu'ils sont en état de produire

pour la plûpart, dans une maladie dont l'irritation fait le caractère.

On a dit que les remèdes intérieurs du genre des stimulans peuvent, par une action trop vive, donner lieu à des engorgemens chroniques et inflammatoires. Lorsque ces engorgemens sont tout nouveaux et venus a la suite de quelque émétique violent ou de tout autre médicament âcre et héroïque, on doit les combattre par tous les moyens antiphlogistiques qui ont coutume d'être employés pour les inflammations aiguës. Mais si les inflammations venues par cette cause sont déjà anciennes, ou bien, si elles sont l'effet de quelque médicament âcre, employé pendant long-temps à des doses réfractées, il faut ménager d'avantage les saignées et les raffraîchissans ; remèdes dont le trop grand usage menace d'introduire dans des corps déjà épuisés à un certain point, des dispositions cachectiques. Il me paraît qu'alors on doit assimiler les inflammations lentes, quant à leur cause et à leur traitement, à celles que produisent les âcres vénéneux, avalés sous forme de poison lent. Les adoucissans, les mucilagineux, les laiteux, les émulsifs, remplissent dans l'un et l'autre cas, les principales indications ; on y associe les petites saignées de temps en temps répétées, et des hypnotiques, quand l'état douloureux des engorgemens le demande.

Jusqu'ici j'ai tâché d'indiquer les diverses modifications qu'il convient de donner au traitement antiphlogistique, à raison de la différence des causes humorales et vraiment matérielles, à la présence desquelles les inflammations lentes doivent leur origine. Mais comme je l'ai fait

déjà voir, ces maladies sont excitées peut-être plus souvent qu'on ne pense, par une cause non humorale; et qui faisant pourtant alors l'office d'une cause matérielle, mérite qu'on la comprenne sous cette dénomination commune. Je veux parler ici de ces spasmes fixes et circonscrits dans un espace borné, lesquels en crispant les capillaires artériels et les bouches absorbantes des lymphatiques, y font naître un foyer d'irritation permanent, et un état vraiment inflammatoire. Dès qu'on connaît par la disposition habituelle des sujets, et par la disparution des accidens spasmodiques qui avaient précédé, que c'est à cette dernière cause que doivent être naturellement rapportées les inflammations lentes; l'art doit faire tous ses efforts pour détruire au plutôt le spasme local, et donner lieu par là à la libre circulation et à la libre résorption des sucs dans le lieu enflammé. La saignée en de telles occasions, est un excellent anti-spasmodique; et il convient de la réitérer à plusieurs reprises, si l'état des forces le permet. Mais après quelques saignées, il est avantageux d'appliquer le plus près possible de l'engorgement intérieur, un ample vésicatoire qu'on rafraîchit de temps en temps. Ce foyer extérieur d'irritation est singulièrement propre à déplacer l'affection spasmodique et locale, en dérivant vers la peau toutes les irradiations nerveuses. Mais si le mal est trop ancien et trop fortement enraciné, pour pouvoir céder aisément au traitement antiphlogistique, secondé des vésicatoires, on ne doit pas tarder à mettre en usage, je ne dis pas les anti-spasmodiques ordinaires, qui sont des remèdes dont le préjugé

plutôt que les succès a fait toute la réputation ; mais les véritables anodins et même les forts narcotiques. C'est alors que peuvent être utiles les pillules de Ciguë ou de Jusquiame, et les infusions de la Bella Dona. Quelquefois on en a vu des effets assez heureux, qu'on eût pu d'ailleurs obtenir sans aucun danger, des simples pillules de Cynoglosse, ou de tout autre narcotique mitigé. Il s'agit seulement d'accoutumer peu-à-peu et insensiblement les malades à ces sortes de remèdes, pour pouvoir enfin les employer à haute dose, et en soutenir long-temps l'usage. Ces fondans narcotiques paraissent être encore le vrai antidote des inflammations lentes qui surviennent aux longs chagrins, et qui sans doute n'ont d'autre origine que la crispation nerveuse.

§. V.

Nature et position respective des organes enflammés.

Il est sans doute très-important, dans l'administration des remèdes qu'on juge à propos d'employer pour la guérison des inflammations lentes des viscères, d'avoir les plus grands égards à la nature plus ou moins sensible de ces organes, et à la place différente que chacun d'eux occupe dans l'individu. Sous le premier rapport, le médecin est tenu de donner à son traitement antiphlogistique une activité plus ou moins grande, et de graduer diversement l'énergie des remèdes auxiliaires que les circonstances peuvent exiger. Sous le second, il est obligé de diriger sans interruption l'action de ses remèdes, de manière que leur effet résolvant

aille principalement aboutir au viscère affecté ; et que leur effet stimulant, si l'on est obligé d'en employer qui soient du genre des toniques, ne puisse en aucun cas augmenter l'état d'irritation maladive où il se trouve.

D'abord c'est un fait connu par des expériences multipliées, et par l'observation la plus constante, que les viscères parenchimateux ont un sentiment plus mou, plus obscur que les viscères membraneux ; et que la même cause qui produit ordinairement sur les derniers des inflammations vives, ne fait naître le plus souvent dans les premiers que des inflammations sourdes, et pour ainsi dire des demi-inflammations ou inflammations lentes.

Lors donc qu'une cause inflammatoire vient à agir sur un viscère membraneux, tel par exemple que l'une ou l'autre plèvre, l'intérieur des bronches, la vessie ou la matrice, il est plus nécessaire et plus urgent d'employer le traitement antiphlogistique, et de le rendre plus précipité et plus efficace ; parce que l'inflammation menace de faire des progrès plus rapides, et que le terme de la suppuration se présente dans un moindre éloignement. Quand au contraire la même cause se porte sur la substance du foie, sur le tissu pulmonaire, ou sur la substance molle du cerveau, son action irritante, toutes choses égales d'ailleurs, doit être moins énergique, et l'inflammation qui en résulte moins animée. C'est par cette raison, que les remèdes antiphlogistiques, quoique toujours indispensables, peuvent être moins pressés, et administrés avec plus de modération.

Il est une seconde considération-pratique,

qui découle de la distinction qu'on vient de faire entre les inflammations chroniques, à raison de la plus ou moins grande sensibilité native des viscères. Les stimulans divers, qui sous le nom d'apéritifs, de fondans et des toniques, se trouvent souvent indiqués, pour opérer le déplacement, la correction ou l'élimination des causes matérielles, ne doivent être mis en usage qu'avec la plus grande circonspection et dans la plus grande détrempe, quand la partie enflammée est naturellement fort sensible au moindre éguillon; au lieu qu'il est permis d'employer plutôt et à des doses plus fortes, les mêmes remèdes, lorsque l'organe malade ne montre pas la même susceptibilité. Pour moi, j'ai vu des cas où des inflammations membraneuses par cause virulente, n'ont pu recevoir le traitement spécifique qui leur eût convenu, à cause des effets constamment fâcheux, qu'occasionnait sur la partie affectée, l'administration du plus leger stimulant. Il a fallu alors s'en tenir à un traitement palliatif, et se contenter après bien des tentatives inutiles, de modérer les progrès d'une maladie rendue absolument incurable par ce seul accident. J'ajouterai encore, que je n'ai jamais vu survenir des obstacles semblables, dans le traitement des inflammations parenchymateuses; et que toujours il m'a été possible de pousser alors la dose des stimulans nécessaires, au point que l'ont demandé les indications tirées de la nature des causes matérielles; pourvu toutefois, que j'aie observé les règles de la prudence, et que j'aie eu soin de faire précéder ces remèdes par les secours antiphlogistiques; lesquels d'ailleurs

doivent être toujours mariés aux stimulans, en proportion du degré de l'inflammation.

Sans adopter les idées exagérées et chimériques que les anciens s'étaient formées de la vertu spécifique des remèdes ; et quoique je regarde comme très-certain, qu'il n'existe à proprement parler aucun vrai spécifique ; je ne voudrais pas pourtant que les praticiens négligeassent dans le traitement des divers embarras viscéraux, d'employer les médicamens propres, qu'une expérience de plusieurs siècles a consacrés à chaque viscère ; lors du moins que ces médicamens possédent en effet les vertus générales qui sont réquises pour ces maladies. Pourquoi par exemple, ne pas donner de préférence les stimulans nommés céphaliques, dans les engorgemens inflammatoires de la tête, quand on croit avoir besoin de stimulans pour leur traitement ? Pourquoi dans les maladies de poitrine qui exigent des incisifs, n'employerait-on pas par prédilection ceux que leur utilité soutenue dans ces occasions a fait appeler béchiques ? On peut en dire autant des stimulans utérins, hépathiques, spléniques, mésentériques, etc. Nos connaissances physiologiques et pathologiques me paraissent encore trop imparfaites, pour que le praticien, qui doit tout donner à l'observation, puisse se guider en cela par les seules lumières de la théorie. Cette vérité ne doit pas humilier les médecins. Ils doivent savoir que de très-grands hommes, même parmi les modernes, ne regardent la médecine-pratique, que comme une science de faits, ou pour me servir de leur expression, que comme un empyrisme raisonné.

Mais s'il est nécessaire, dans le traitement des inflammations lentes, d'avoir égard à la nature des organes affectés ; il l'est bien d'avantage, de le diriger de façon que ces organes en reçoivent spécialement les salutaires influences. Cela exige qu'on fasse la plus grande attention à la position respective où la main de la nature les a placés. Il ne faut pas des réflexions pénibles pour s'apercevoir de la vérité de cette assertion, et même de son importance. Ce n'est que d'après la connaissance des lieux enflammés, qu'on peut se faire des règles utiles pour tirer le meilleur parti possible de la saignée et des autres remèdes, tant intérieurs qu'extérieurs.

Sans doute qu'on s'était formé autrefois de fausses idées sur l'effet révulsif et dérivatif des saignées. Mais aujourd'hui, ramenés au chemin du vrai, nous avons appris par des expériences multipliées, et sur-tout par celles que le célèbre Haller a faites sur des animaux vivans (*a*), que pour rendre la saignée réellement révulsive, il faut la faire tout près de la partie où existe l'inflammation que l'on veut résoudre. A la bonne heure, que dans un sujet pléthorique, on commence d'abord par faire une ou deux saignées évacuatives, soit du bras, soit du pied. Mais quand il n'y a point de Pléthore générale, et qu'il n'existe que des Pléthores particulières et bornées au lieu de l'inflammation, il s'agit bien moins de désemplir le système total des artères, que de diminuer son afflux exorbitant, vers la partie où réside l'engorgement. Aussi

(*a*) Mém. sur le mouv. du sang. p. 108 et passim.

dans ces occasions, tire-t-on un plus grand profit des saignées qu'on appele locales. Dans les inflammations lentes de la tête, la saignée à la jugulaire, celle de l'artère temporale, les sangsues aux tempes et les ventouses scarifiées sur le cuir chevelu ou derrière le cou, sont des secours, qui quoique médiocrement évacuans, font pourtant un effet plus révulsif que les saignées ordinaires, et sur-tout que la saignée du pied, jadis regardée comme spécifique pour les maladies du cerveau. Cette dernière saignée, ainsi que l'application des sangsues à l'anus, sont à leur tour des remèdes vraiment révulsifs dans les inflammations du bas ventre. Les sangsues sont sur-tout spécialement indiquées dans celles du foie ; parce qu'en désemplissant, au moyen de ces insectes, les ramifications de la veine-porte, on diminue directement le fardeau sanguin qui surcharge ce viscère. Ce dernier genre d'évacuation sanguine et artificielle, est encore singulièrement propre à dégorger la matrice attaquée d'embarras inflammatoire. Mais alors il serait peut-être mieux d'appliquer les sangsues à la Vulve ; puisque par là on s'approcherait encore d'avantage du siége du mal. On a proposé aussi l'emploi de ces animaux pour les engorgemens inflammatoires de l'intérieur de la poitrine, et on ne fait pas difficulté de les appliquer pour lors sur les parois de la cavité, et vis-à-vis le lieu de la douleur. Mais des raisons anatomiques m'empêchent de regarder cette application locale, comme plus utile dans ces circonstances que la saignée du bras. Les veines qui rampent sur les tégumens du Thorax, ne se dégorgent

absolument pas dans le poumon : du moins avant de parvenir à ce viscère, il faut que leur sang passe plutôt par le grand tronc de la veine-cave. D'ailleurs l'expérience m'a convaincu en mille occasions, que dans les inflammations chroniques de la poitrine, la saignée du bras, employée avec la prudence requise, remplit assez bien les indications révulsives qui se présentent pour lors, et rendent inutile l'application des sangsues au lieu douloureux. Cependant j'ai vu plusieurs fois que ces insectes appliqués à l'anus, en nombre suffisant et à des périodes plus ou moins éloignées, tarissaient peu-à-peu la source de certaines Hémophtysies habituelles, et faisaient cesser les embarras phlogistiques qui leur donnaient naissance. Ces sortes de saignées locales, paraissent alors changer la maladie de poitrine en simple flux hémorroïdal; et l'art en cela imite la nature, qui comme l'a très-bien observé Hippocrate (*a*), préserve ordinairement les hémorroïdaires, des atteintes de l'Hémophtysie et de la Phthisie.

Pour ce qui est des vésicatoires et des autres espèces d'exutoires, dont l'usage est comme on doit l'avoir déjà vu, si souvent indiqué dans les inflammations lentes, il faut encore faire ensorte, que les lieux de leur application soient toujours choisis de manière à communiquer plus facilement l'action du remède au viscère affecté. Bordeu avait remarqué, il y a déjà quelque temps (*b*), que la masse cellulaire dont

(*a*) Aph. lib. 6. §. 12. W. encore Vanswieten comm. §. 1198. t. 4. p. 17.
(*b*) Recherches sur le tissu muqueux. §. 74.

toutes les parties du corps animal sont si abondamment pourvues, était séparée par une ligne raphoïde très-réelle, en deux grandes moitiés, dont l'une est à la droite du corps, et l'autre à sa gauche. C'est pour cela que cet auteur, d'ailleurs grand observateur, voulait qu'on n'appliquât jamais les exutoires quelconques au côté qui était opposé au siége du mal. Quoique Bordeu se soit trompé en regardant le tissu cellulaire comme le véritable agent et le milieu ordinaire des transports métastatiques; erreur qui était bien pardonnable avant la découverte des fonctions propres au système absorbant; son observation sur la nécessité d'appliquer les vésicatoires et les cautères sur le côté du mal, n'en est pas moins vraie. Il est très-certain que par l'action de ces sortes de topiques, le jeu des vaisseaux absorbans, dont la nature a d'ailleurs pourvu avec tant de profusion le tissu celluleux, se trouve plus animé dans les lieux voisins de l'irritation locale qu'ils excitent, et dans tout le côté correspondant, que dans le reste du corps. Il est encore certain que dans ces lieux et dans ce côté, la révulsion qu'opèrent de tels remèdes sur les mouvemens artériels, et même sur les mouvemens nerveux, est toujours plus forte et beaucoup plus sensible.

Il est donc indubitable que pour obtenir des vésicatoires, l'effet résolutif qu'on en attend dans les inflammations lentes des viscères, il convient de les appliquer non seulement du côté où est la maladie, mais encore sur les portions des tégumens les plus voisines du lieu enflammé. Il s'ensuit que pour guérir les inflammations lentes de la tête, le praticien doit préférer

pour appliquer ces topiques, la nuque, le derrière des oreilles, le cuir chevelu ou les tempes. Pour celles du poumon, de la plèvre et des autres parties interieures de la poitrine, on choisira les tégumens du bras ou mieux ceux des parois même de cette cavité, en se rapprochant toujours le plus qu'on pourra du siége de l'engorgement interne. Mais les jambes, les cuisses et sur-tout la partie de la peau dont l'abdomen est recouvert, offrent les lieux qu'il faut préférer pour ces applications, dans les inflammations abdominales.

Enfin ce n'est que d'après la connaissance de la véritable position des organes enflammés, qu'on peut déterminer les endroits précis où il convient de placer les autres secours extérieurs, tels que les cataplasmes, les fomentations, les emplâtres et les onguens ou linimens résolutifs.

L'eau froide et glacée, étant appliquée sur le crâne, peut calmer les chaleurs internes de la tête, et y engourdir utilement les mouvemens artériels. Souvent les fomentations froides et locales produisent un effet médicamenteux tout pareil, dans les organes intérieurs des autres cavités. Les bains tièdes des extrêmités inférieures, semblent opérer dans les maladies chaudes de la tête, en relâchant localement les portions du système artériel, sur lesquelles le bain est appliqué, et en y rendant plus facile et plus libre la circulation des sucs sanguins : ce qui diminue d'autant la quantité des humeurs qui se portent vers le cerveau. Les fomentations émollientes ou anodynes, en quelque part des tégumens qu'elles soient appliquées, en détendant la partie de la peau sur laquelle il agissent

d'une manière immédiate, occasionnent dans les parties subjacentes de l'intérieur des détentes sympathiques, qui dans le cas d'inflammation lente, peuvent être très-efficaces. Les bains généraux offrent à-peu-près les mêmes effets médicamenteux que les fomentations ; mais comme ils agissent sur de bien plus grandes surfaces, ils opérent toujours une détente plus étendue et plus complette. Malheureusement le bain général est un genre de secours trop affaiblissant, pour pouvoir l'employer avec sécurité, lorsque le tempéramment des malades se trouve déjà dégradé par les fièvres hectiques qui accompagnent les inflammations chroniques. Dans ce cas on est obligé de se borner au bain partiel et aux fomentations. Parmi ces derniers on peut comprendre les injections, genre de fomentation médicamenteuse qu'on porte immédiatement sur la partie interne qui se trouve attaquée d'engorgement inflammatoire. Cette circonstance rend les fomentations, par la voie de l'injection, d'une efficacité plus grande que les fomentations ordinaires. Mais le plus souvent il n'est pas possible de les employer sous cette forme ; et ce n'est guères que dans les inflammations lentes de la matrice, du vagin, des gros intestins et de la vessie, qu'on peut en user.

On se sert encore, sous une autre forme et à l'extérieur, des décoctions relâchantes et résolutives, pour les inflammations chroniques de certains viscères. On fait évaporer sur le feu ces décoctions, et on en dirige la fumée, tantôt par des entonnoirs, et tantôt par d'autres machines appropriées, dans la cavité de la

matrice, dans celle du rectum, ou bien dans l'intérieur du canal bronchique. Cette sorte de remède, connu sous le nom de fumigations humides, est entr'autres fort utilement et jamais trop souvent employé dans les inflammations lentes de la poitrine. Plusieurs même osent dans ce cas se servir de fumigations sèches dont la matière ordinaire est la Cire neuve, la Térébentine et les autres corps résineux, qu'on a si souvent célébrés sous le nom de Baumes. Mais les fumées que forment ces sortes de remèdes, et qui sont infailliblement pourvues de quelque âcreté, m'ont paru toujours redoutables dans les affections vraiment inflammatoires de la poitrine; et je me suis apperçu qu'elles agaçaient aisément le poumon, procuraient des toux convulsives, et donnaient même des attaques fâcheuses de suffocation, si on en chargeait trop l'air qui sert aux inspirations.

Pour ce qui est des emplâtres et des linimens résolutifs, il est temps qu'on revienne de l'usage inutile et abusif qu'on en fait tous les jours, faute de bien connaître leur manière d'opérer. Ces résolutifs extérieurs ne sauraient agir sur le lieu malade par simple sympathie, comme le font les toniques et les relâchans. Ils ne peuvent travailler à la résolution, qu'autant que leurs molécules médicamenteuses ayant été absorbées par les lymphatiques de la peau, sont portées par cette classe de vaisseaux dans le foyer même des engorgemens. Or les lymphatiques cutanés, ainsi que ceux de l'intérieur du corps, aboutissent tous aux glandes conglobées qui sont sur leur passage et dans lesquelles ils

charrient la lymphe dont ils sont chargés. Donc ce n'est que dans les inflammations lentes où ces glandes sont compromises, qu'il est utile d'employer des résolutifs externes : encore même faut-il alors, si l'on veut ne pas les appliquer envain, avoir soin de choisir, pour leur application, les lieux de la peau où naissent des lymphatiques qui vont se jetter sur les corps glanduleux malades. Que si ces lymphatiques cutanés, à l'absorption desquels on présente des résolutifs, doivent aller les porter ailleurs que dans ces glandes affectées d'inflammation, leur application cesse par là d'être utile pour la guérison ; à moins que l'intention du médecin ne soit d'imprégner par les topiques qu'il employe, toute la masse humorale du principe résolutif de ses applications : ce qui a lieu dans le traitement ordinaire de la vérole constitutionnelle.

Mais avant de finir ce paragraphe, il est bon de remarquer, qu'en bien des occasions il est difficile de juger par le tact, et en se décidant d'après la place qu'occupent sensiblement les organes affectés d'engorgement inflammatoire, quels sont précisément les viscères abdominaux qui souffrent de cet engorgement. Outre qu'il arrive assez souvent que par un jeu de la nature, ces viscères ont entr'eux des situations insolites et tout-à-fait monstrueuses, quoique leurs fonctions respectives s'exécutent avec la plus grande régularité ; on voit que par les engorgemens dont ils viennent à être affectés, leur volume s'accroît souvent en sens divers, et s'étend dans des régions éloignées de celle qui a été assignée à chacun d'eux. Aussi le fameux Dehaen, qui est

est celui des praticiens modernes, qui a le plus soigneusement observé les déplacemens fréquens qui ont lieu dans les maladies de l'abdomen, avertit-il qu'on se trompe aisément, lorsqu'on veut, par la seule position de l'engorgement, estimer quel est le viscère qui en est affecté. Ce grand médecin avoue qu'il s'y est trompé lui-même avec plusieurs de ses confrères; et qu'il ne leur a été possible en plusieurs rencontres de reconnaître leur erreur, que lorsqu'elle leur a été manifestée par l'ouverture des cadavres (*a*).

CHAPITRE SECOND.

Traitement des Inflammations chroniques en état de suppuration et sans ulcère.

Les inflammations lentes qui sont en état de suppuration, peuvent d'abord se trouver dans deux situations differentes. Ou bien la totalité des embarras inflammatoires n'est pas encore fondue, et cette suppuration n'est que commencée; ou bien la suppuration est finie, et l'abcès se trouve complet.

En outre, on doit mettre de la différence entre les abcès tout formés, à raison de l'époque de leur formation; car ils peuvent être récens et sans kiste: ce qui rend leur rupture et leur guérison facile; ou anciens et couverts d'un

(*a*) Ratio med. pars 9. cap. 2. §. 2.

kiste plus ou moins épais et solide : ce qui en rend la rupture toujours difficile. On donne ordinairement à ces abcès anciens et enkistés le nom de vomiques.

Il est encore une autre différence à faire, entre les abcès intérieurs qui se forment à la suite des inflammations lentes. On a dit ailleurs, d'après M. Morand, que dans ces occasions, les abcès sont ordinairement solitaires, et que toute la matière purulente se voit alors réunie dans un seul et même foyer. Mais cela n'empêche pas qu'en quelques circonstances, le pus ne s'y trouve ramassé dans plusieurs foyers séparés et distincts ; et qu'il n'existe en même temps divers abcès sur le même viscère. Cela arrive presque toujours à la suite des inflammations lentes qui attaquent les glandes lymphatiques du poumon et du mésentère. Ces sortes de glandes, que le vice scrophuleux affecte bien plus souvent, que toute autre cause virulente, sont rarement attaquées d'engorgement d'une manière isolée, et sans que plusieurs corps glanduleux ne s'engorgent à-la-fois. Il résulte souvent de ces sortes d'engorgemens, des amas de petites tumeurs, qui dans le poumon sont nommées tubercules ; et qu'on désigne sous le nom simple de tumeurs scrophuleuses, lorsqu'elles occupent le mésentère. Elles sont censées dans un état de crudité, quand aucun signe n'annonce en elles un état inflammatoire. La crudité cesse, quand les tumeurs glanduleuses prennent de l'inflammation. Si l'état inflammatoire subsiste quelque temps, il faut bien que les glandes affectées se convertissent en autant d'abcès.

Je divise donc ce chapitre en quatre paragraphes, dont le premier offrira le traitement qui convient aux inflammations lentes, dont la suppuration n'est encore que commencée. Le second contiendra celui des abcès parvenus à parfaite maturité. Dans le troisième on parlera des moyens curatoires des vomiques ou abcès enkistés; et dans le quatrième, de ceux qui paraissent indiqués pour la guérison des abcès multiples et coexistans.

§. I.er

TRAITEMENT des Inflammations lentes, dont la suppuration n'est encore que commencée.

QUAND dans une inflammation viscérale et chronique, la suppuration n'est encore que commencée, et que la plus grande partie de l'engorgement inflammatoire subsiste dans toute son intégrité, il n'est plus temps ordinairement de penser à la résolution. Le pus déjà tout formé dans le foyer de la tumeur, favorise, comme levain, une génération ultérieure de pus; et l'on doit s'attendre que malgré tous les efforts de l'art, la suppuration s'achevera tôt ou tard.

Est-il bon dans ces circonstances fâcheuses, de retarder les mouvemens suppuratoires; ou vaut-il mieux les accélérer, pour que l'abcès une fois formé puisse s'ouvrir, et se prêter après l'évacuation de la matière purulente, à une guérison plus prompte et plus sûre? C'est là une question très-importante, dont la solution ne me paraît pourtant pas bien difficile.

S'il s'agissait d'une inflammation externe, sans doute qu'il faut hâter le plus qu'il est possible une suppuration commencée, par tous les secours extérieurs et intérieurs ; c'est-à-dire, par tous les moyens capables d'augmenter dans l'enceinte de l'engorgement, l'action des vaiseaux artériels ; ou si l'on veut, la fièvre locale. Plutôt la suppuration est finie, et plutôt le malade est guéri ; parce qu'il est facile d'ouvrir l'abcès, et de soigner la plaie qui résulte de cette ouverture, d'une manière à obtenir une prompte cicatrice.

Mais il s'en faut bien que dans les inflammations internes, on puisse espérer que les collections de pus dont elles sont la cause, se termineront aussi heureusement. On ne pourrait accélérer le jeu artériel dans le sein de la tumeur, que par des remèdes intérieurs, capables d'augmenter en même temps la fièvre générale si elle existe, ou de la faire naître si elle n'existe pas ; ce qui ne peut que hâter le dépérissement absolu des forces vitales. Par l'accroissement seul de la fièvre locale, l'engorgement inflammatoire prendrait aisément du volume et de l'étendue, dans des parties molles et toutes celluleuses, qui par conséquent n'ont qu'une force de résistance très-bornée. De là une plus grande lésion de toutes les fonctions viscérales, et un nombre plus grand d'accidens à attendre. Arriverait à la fin un abcès, qui à la vérité aurait été plutôt formé qu'il ne l'eût été, si on n'eût employé un traitement irritant et fébrile. Mais cet abcès se trouverait dans un corps incendié et déjà épuisé : le pus en serait vraisemblablement plus alkalescent, plus âcre, plus

suspect : son grand volume peserait non seulement sur le viscère affecté, mais même sur les viscères circonvoisins ; et son ouverture, en quelque part qu'il se trouvât, serait toujours susceptible des plus funestes suites.

Il est donc bien essentiel de ne rien faire, dans les inflammations chroniques de l'intérieur, pour hâter la suppuration, lors même qu'elle est déjà commencée. Le médecin doit au contraire en arrêter autant qu'il est en lui les progrès, et en appréhender le complément, comme l'événement le plus dangereux. Ce n'est pas cependant à force de saignées, et par un traitement trop relâchant et trop tempérant, qu'il faut travailler à obtenir cet affaiblissement des mouvemens suppuratoires. Dans une maladie qu'on prévoit devoir être longue, il est nécessaire de ménager assez la force vitale et le ressort des solides, pour que les sujets qui sont alors toujours menacés de quelque affection cacochymique, ne succombent pas avant la fin du combat ; et pour qu'ils conservent encore assez de vigueur, lorsque, la suppuration étant parfaite, la nature aura à lutter contre un nouvel ennemi.

Voici ma manière de me conduire dans ces occasions épineuses. J'ai soin d'appaiser de loin en loin les agitations artérielles par de très-petites saignées, que je ne porte jamais au-delà de cinq à six onces, et que je borne le plus souvent à trois ou à quatre, si le sujet est faible ou fort amaîgri. Je mets pour le moins quinze jours entre chaque saignée, que je fais faire, tantôt au moyen de la lancette, et tantôt avec les sangsues : et j'ai grand soin de la pratiquer dans les lieux les plus à portée de

la maladie, suivant les règles que j'ai déjà établies.

Au secours dont je viens de parler, je joins toujours l'emploi des exutoires, et celui des tempérans et des mucilagineux, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Quant aux exutoires, j'en multiplie pour lors l'usage, parce que leur application n'entraîne d'ordinaire après elle aucun effet affaiblissant bien sensible ; et j'use sur-tout de larges vésicatoires, que je rafraîchis de temps en temps, et que je tâche encore de faire agir le plus près possible des engorgemens qui sont en voie de suppuration. Pour ce qui est des tempérans et des mucilagineux, je les emploie sous toutes les formes, et sans jamais en appréhender l'abus, sur les lieux malades et sur tout le voisinage. Mais je mets plus de modération dans leur usage intérieur, afin de ne pas encourir le danger d'un trop grand relâchement, et pour prévenir les effets de l'atonie générale des solides. Pour leur choix, je consulte la commodité des lieux, et sur-tout l'état de l'estomac et le goût des malades. Les laiteux sont parmi cette classe de remèdes, ceux sur lesquels je tâche d'insister le plus ; et je conseille de préférence le petit lait ou le lait d'ânesse, parce que je me suis aperçu, qu'ils fatiguent moins que les autres laitages, et qu'on peut ordinairement en continuer plus long-temps la boisson.

Il est un remède, qui dans ces occasions, peut rendre de très-grands services, et qu'on peut même regarder en quelque sorte comme un spécifique, toutes les fois qu'il est question d'enrayer les mouvemens suppuratoires. Ce

remède est l'Opium. Je l'employe à petites doses chaque soir à l'heure du coucher, et sous de formes différentes, suivant les indications qui se présentent à remplir. Les doux narcotiques m'ont toujours paru, non seulement appaiser ces insomnies, ces toux, ces inquiétudes fatiguantes qui tourmentent si souvent les malades durant la nuit, et qui aggravent de jour en jour leur état; mais encore diminuer dans le lieu enflammé l'action artérielle, en établissant pendant toute la durée de son action calmante, une distribution plus égale de forces dans l'ensemble du système vasculaire.

Le Quinquina donné aussi à doses réfractées, est encore un remède dont il convient de ne pas négliger l'usage, et qu'il ne faut pas se lasser de continuer pendant long-temps, sous les formes les moins rébutantes. Par sa qualité antiseptique, il prémunit la masse humorale contre les qualités suspectes du pus, que le jeu des absorbans commence à verser dans le torrent de la circulation. Par sa qualité tonique, il soutient les forces vitales, et ralentit l'action des causes réunies qui tendent alors à dégrader de jour en jour la constitution. Enfin par une autre vertu, qu'a fait connaître depuis peu l'observation attentive des événemens, et dont on ignore jusqu'ici le mécanisme, il améliore la matière de la suppuration, et rend le pus d'une qualité plus bénigne et plus douce.

Lorsqu'il existe quelque cause virulente, dont la masse sanguine est infectée, je ne manque jamais d'associer aux moyens généraux que je viens de proposer, les remèdes qu'on sait être propres à combattre chacune de ces causes

virulentes ; si toutefois l'art possède de ces sortes de remèdes. Mais en les employant, il faut user de la plus grande circonspection, quand ils sont d'une nature âcre et stimulante ; tels que sont entr'autres la plûpart de ce qu'on appele antiscrophuleux, ou antivénériens. Pour diminuer les qualités trop actives de ces sortes de remèdes, il convient pour lors de ne les donner qu'à des doses faibles et ménagées ; sauf à en continuer plus long-temps l'usage s'il est nécessaire. Malgré cette dernière précaution, j'ai souvent vu qu'il était utile de tempérer leur activité par un plus grand usage, soit de la saignée, soit des divers rafraîchissans, tant intérieurs qu'extérieurs. On sent bien que l'art n'offre aucune de ces ressources propres et antivirulentes, dans les inflammations de nature cancéreuse : car quoiqu'en disent certains partisans outrés de la Ciguë, nous n'avons encore contre le vice cancéreux aucun remède qui mérite, même improprement, le nom de spécifique. On se trouve forcé dans cette triste maladie, de s'en tenir à un traitement antiphlogistique modéré ; et de se borner à pallier par l'usage des narcotiques intérieurs et extérieurs, un mal qu'il n'est pas donné aux forces humaines de guérir. Cependant il est un cas où l'usage des spécifiques peut avoir lieu dans les affections carcinomateuses. Il arrive quelquefois, et j'en ai vu moi-même des exemples, que le principe cancéreux n'est autre, malgré les apparences, qu'un virus syphilitique déguisé ; et alors les antivénériens deviennent des vrais remèdes anticancéreux.

Mais une des indications les plus importantes

à remplir dans les inflammations lentes qui tombent en suppuration, étant celle que présente le besoin de soutenir les forces de la constitution, on ne saurait satisfaire à cette indication que par un régime nourrissant et soutenu. Il faut pourtant bien se garder de trop exiger de travail des viscères digestifs, qui sont pour lors chez presque tous les sujets, dans un état plus ou moins marqué de faiblesse et de défaillance. D'ailleurs un régime trop plein, ne pourrait qu'augmenter dangereusement l'action fébrile du système artériel, en prêtant à la fièvre hectique l'aiguillon accidentel des fièvres journalières de digestion. Je nourris donc mes malades avec des alimens eupeptes, mais de bon suc et faciles à digérer. Je donne peu d'alimens à-la-fois; mais j'ai soin de multiplier les repas; et sur-tout je n'administre aucune nourriture forte et solide pendant la durée des reprises fébriles. En général, j'aime que les malades ne prennent de nourriture solide, et ne fassent des repas proprement dits, que depuis six heures du matin jusques vers l'heure de midi. Dans la soirée et pendant la nuit, je défends strictement toute mangeaille, et ne permets que des alimens liquides et fort légers. Je connais plusieurs personnes qui sont encore en vie et qui se portent fort bien, quoiqu'elles ayent été autrefois tourmentées par diverses suppurations viscérales, dont le traitement m'était confié. Je puis assurer que leur guérison m'a presque généralement paru être l'effet unique de la sévère observation avec laquelle elles ont suivi cette dernière règle de régime. C'est par ce moyen que j'ai pu nourrir assez mes

malades, sans augmenter jamais, par des alimens donnés à contre-temps, l'intensité des reprises fébriles. C'est par là que j'ai pu assez soutenir leurs forces, pour les faire attendre la fin de la suppuration, et l'époque décisive de la rupture de leurs abcès.

Il me reste une observation à faire sur la nature des alimens, dont ce régime doit être composé. Sous prétexte de nourrir suffisamment les malades, ce n'est pas ici le cas de prodiguer les consommés et les nourritures substantielles. En général les alimens tirés du règne animal, et dont les sucs tendent à épaissir la lymphe et à l'alkaliser, semblent convenir très-peu dans des affections où les humeurs n'ont que trop de pente à l'épaississement et à l'alkalescence. Ceux du règne végétal sont sans contredit plus appropriés aux circonstances : mais il faut sévérement en exclure les aromatiques, les âcres, les plantes crucifères, et en général tous les végétaux qui jouissent d'une qualité chaude et stimulante. Les acidules, les farineux, les mucilagineux et les laiteux, sont ceux auxquels on doit donner constamment la préférence. Je puis dire à ce sujet, que la diète laiteuse, quand les sujets peuvent la supporter, remplit merveilleusement toutes les vues médicamenteuses qu'on peut fonder sur le régime. Cette espèce de diète, que certains médecins modernes semblent redouter, lorsqu'ils ont à traiter entr'autres des affections purulentes du poumon, réussit parfaitement dans nos contrées méridionales, et je l'ai vue opérer en ce genre les cures les plus frappantes.

§. II.

Traitement des Inflammations lentes, terminées par un abcès qui est encore récent.

Lorsque dans les inflammations chroniques la suppuration est complette et l'abcès tout formé, on en a un signe qui fut très connu d'Hippocrate. Ce signe est la diminution notable et successive de la douleur, et de tous les autres phénomènes inflammatoires (*a*). Cependant ces phénomènes ne cessent point tout à-fait, puisque, comme on l'a déjà vu, il reste toujours dans les parois de l'abcès un état vraiment inflammatoire, dont la seule présence du pus rend la disparution impossible. Mais il est facile de perdre de vue les symptômes légers qui résultent de cette inflammation médiocre, et de les confondre avec ceux que ne manquent point de susciter les collections purulentes, soit en gênant par leur volume les fonctions du viscère affecté ou des viscères voisins, soit en fournissant aux absorbans une matière ennemie, qui va porter le désordre dans toutes les classes des fluides et des solides.

Pour prévenir ou suspendre ces désordres, une fois qu'on est assuré par le témoignage des signes, que l'abcès est complet; le médecin doit examiner s'il se trouve placé de manière à pouvoir espérer qu'en cas de rupture, la matière purulente pourra facilement s'écouler en dehors; ou bien si sa situation est telle,

(*a*) Aphorism. lib. 2. §. 47.

que la rupture arrivant, le pus doit nécessairement se ramasser dans l'une des grandes cavités du corps, et porter par sa stagnation, aux viscères qui y sont contenus, des atteintes mortelles. Dans le premier cas, on doit user de toutes sortes de moyens, pour hâter cette rupture, qui est une condition, *sine quâ non*, de la guérison. Dans le second, il faut au contraire tâcher de la retarder autant qu'on le pourra; puisque la mort, et une mort prompte, doit en être la suite infaillible. Je vais essayer de tracer la route qu'il convient de suivre dans deux circonstances si différentes, et même si opposées.

Pour qu'on puisse se flatter qu'un abcès intérieur soit du nombre de ceux qui peuvent s'évacuer en dehors, il faut qu'il soit placé sur l'un des organes qui font l'office de canal excréteur; ou du moins que le lieu où il est situé se trouve à portée d'un pareil canal. Les abcès du poumon, de l'estomac, des intestins, de la vessie, des reins et de la matrice, sont évidemment dans ce cas; puisqu'ils peuvent facilement être vidés par l'expectoration, le vomissement et les selles, ou par les voies urinaires et utérines. Donc le médecin doit favoriser de tout son pouvoir la rupture de pareils abcès; et au défaut de l'opération chirurgicale, qui n'est point ici praticable, c'est à lui à imaginer les divers moyens artificiels qui sont capables de suppléer à ce genre de secours.

Les abcès du poumon s'ouvrent souvent et tout naturellement par les seules secousses de la toux. C'est pour cela que pour déterminer cette ouverture, l'on employe à diverses reprises

des fumigations âcres et acides, telles que celles qui s'échappent du vinaigre jetté sur des corps incandescens. Ces vapeurs reçues dans la poitrine par l'inspiration, agacent le larynx et les bronches, et suscitent des efforts violens de toux, très-capables par les pressions fortes et redoublées qu'elles impriment sur le poumon, de faire crêver les poches purulentes qui s'y rencontrent. Lorsque cela ne réussit pas, on essaye ce que peut faire le vomissement artificiel, excité pour tant par les moyens les plus doux. On a obtenu plusieurs fois un heureux effet, des secousses vives et continuées qu'on donne à la poitrine du malade, en le faisant promener sur une charrette traînée sur des chemins raboteux. Et personne n'ignore l'histoire tragi-comique de ce personnage, qui près d'expirer d'un abcès au poumon, se trouva tout-à-coup guéri par les éclats redoublés d'un rire occasionné par les espiégleries d'un singe, qui fut son véritable médecin.

La rupture des abcès de l'estomac n'est jamais plus puissamment aidée, que par les fortes compressions que procure le vomissement. Mais il serait imprudent d'exciter ces efforts par des émétiques proprement dits ; lesquels ne manqueraient pas d'augmenter par leur qualité irritante, les dispositions inflammatoires qui existent déjà sur les parois de ce viscère. Il suffit, le plus souvent, de porter sur la gorge la barbe d'une plume, ou le bout d'un mince cornet de papier. Cette opération peut se répéter innocemment le matin et le soir ; et par son moyen, on est le maître de graduer les efforts du vomissement.

On n'a encore osé proposer aucun moyen mécanique, pour faciliter la rupture des abcès intestinaux, qui sont ordinairement compliqués d'un météorisme plus ou moins prononcé, plus ou moins douloureux, dans toute l'étendue de l'abdomen. De rudes cahotemens pourraient cependant servir de quelque chose pour cela; et quand c'est le bas du Rectum qui est abcédé, le chirurgien au moyen d'un *Speculum ani*, peut mettre au jour la maladie, et l'atteindre avec sa lancette. D'ailleurs la toux, et en général tous les efforts, soit naturels, soit artificiels, paraissent capables de faire rompre les abcès des intestins; ainsi que ceux de la matrice et des voies urinaires, dont il n'est guères possible de forcer la rupture, par aucune autre sorte de moyen mécanique.

Mais on ne doit pas omettre ici de dire, que ce que l'art ne peut pas, la nature l'exécute souvent à notre insçu, et par des voies inattendues. On a remarqué qu'en bien des occasions, l'inflammation même chronique, unit les organes abcédés avec les parties contigues, et que par cette union, non seulement la rupture dans les cavités est prévenue, mais même la rupture en dehors ou dans les canaux excréteurs est facilitée; quoique les viscères suppurés n'ayent aucune liaison naturelle, ni avec les tégumens, ni avec les conduits excrétoires. Il n'est pas d'espèce d'abcès au bas ventre, qui ne puisse se vider, et qui ne se vide en effet quelquefois au moyen de ces adhérences, par des ouvertures spontanées, pratiquées aux parois des intestins. Il n'en est point qui dans certaines occasions, et à l'aide de ces mêmes unions

maladives, que les viscères enflammés contractent avec le Péritoine, n'ait trouvé le moyen de guérir en perçant les tégumens extérieurs. On voit aussi assez souvent les abcès du poumon, quand ils refusent de s'ouvrir par les bronches, se faire jour à travers la Plèvre, et forcer les obstacles que lui opposent les muscles intercostaux et l'organe cutané. L'art, dans de pareilles circonstances, est de saisir de bonne heure les signes qui indiquent ces adhérences et l'approche de la matière purulente vers l'organe extérieur; afin d'épargner à la nature par un coup de bistouri la moitié du travail, et au malade les dangers que peut lui faire courir le moindre retardement.

La tête est la seule partie, dont les abcès intérieurs, une fois formés, ne laissent aucun espoir raisonnable de guérison. Le crâne qui les couvre, ne permet pas des ouvertures avec l'instrument tranchant, et rend à-peu-près impossible toute ouverture spontanée. Ce n'est que sur le Trépan, que l'on pourrait fonder quelques espérances. Mais cette opération, en quel lieu du crâne la pratiquer, pour viser droit à l'abcès, en supposant toutefois qu'il est superficiel; ce qui n'est pas toujours, bien s'en faut? Les tentatives infructueuses qu'on a si souvent faites dans de semblables circonstances, ont dégoûté les praticiens d'y avoir encore recours: d'autant mieux que lorsque les abcès occupent la substance cérébrale, ou sont assis sur la base du crâne, ce qu'aucun signe ne peut faire précisément distinguer, le Trépan est évidemment inadmissible.

On sent bien que tant que les abcès restent

fermés, les malades ont besoin qu'on veille avec le plus grand soin à leur régime, et à l'administration des remèdes dont ils peuvent avoir besoin. Quant au régime, il doit être à-peu-près le même que celui qu'on a proposé pour les sujets dont les inflammations lentes sont encore en voie de suppuration. Seulement on doit insister d'avantage sur le Quinquina, et porter un peu plus loin sa dose; parce que la faiblesse tonique est la même, et que les absorptions purulentes sont plus abondantes qu'auparavant, et risquent à tous momens de donner lieu à des colliquations putrides fort dangereuses. Je conseillerais aussi volontiers de donner aux malades quelques diurétiques rafraîchissans, mêlés au petit lait ou à quelque décoction mucilagineuse. Ces diurétiques aident la nature à dépouiller plus complettement la masse humorale des miasmes purulens, dont elle se trouve sans cesse surchargée; et peuvent même absolument déterminer des métastases heureuses. Car il est arrivé plus d'une fois, comme l'ont observé les anciens et plusieurs modernes, que des abcès intérieurs, et même de grands Empyèmes, ont été guéris promptement et sans ouverture, par la résorption inattendue de toute la matière purulente, et par son transport subit et réellement critique, sur les excrétoires des intestins, et plus souvent sur ceux des organes rénaux.

§. III.

TRAITEMENT des Abcès enkistés ou vomiques.

QUOIQUE les vomiques soient des abcès exempts

exempts ordinairement de toute inflammation, elles ne méritent pas moins d'être mentionnées dans cet ouvrage ; puisqu'elles sont le fruit ordinaire, et le reliquat de quelque inflammation chronique qui les a précédées, et qui a été leur cause productrice.

Je ne sache pas que l'on ait jamais trouvé des abcès enkistés dans l'intérieur de la tête. Sans doute que la substance molle et pâteuse du cerveau, n'est aucunement propre à fournir ces exudations concrescibles, qui font la matière des kistes. On en trouve quelquefois sur les divers viscères du bas ventre et principalement au foie, et dans les ovaires des femmes. En dernier lieu, j'en ai trouvé un de très-volumineux, et qui venait à la suite d'une inflammation chronique, vers la région épigastrique. Il n'occupait proprement aucun viscère : il s'était formé peu-à-peu entre le foie, le Pancréas, le ventricule, les intestins et le Péritoine ; parties qui, dans le lieu malade, se trouvèrent toutes adhérentes, et ne furent divisées qu'à l'endroit de la vomique, dont le kiste très-solide avait un demi-travers de doigt d'épaisseur.

Le plus communément les vomiques se génèrent en général dans la substance pulmonaire, où elles se cachent, et quelquefois sans grande incommodité, durant plusieurs années entières. Comme dans ces cas il n'existe point pour l'ordinaire, ni de fièvre lente, ni d'autre symptôme hectique, le traitement ne doit pas être fort compliqué. Le plus souvent il n'est besoin d'aucun remède intérieur ; et le régime le plus commun peut suffire. En sorte que tout ce que le médecin a à faire pour lors, est de

tenter successivement les divers moyens qui lui paraissent propres à opérer la rupture de ces collections enkistées ; moyens qui ont été la plûpart indiqués , lorsqu'il a été question des abcès récents et non encore pourvus de kiste.

Cependant , il se présente quelquefois , pendant la durée de ces vomiques , des circonstances véritablement maladives et même délicates , dont je suis obligé de dire un mot en ce moment.

Premièrement le kiste ne se trouve pas toujours assez consistant et assez épais , pour s'opposer entièrement à l'absorption purulente , et pour défendre les chairs voisines de l'irritation et de la Phlogose, que peut y entretenir la transudation de la matière. On voit que dans cette occasion , il doit paraître des symptômes subsistans d'inflammation lente , et même de consomption. Secondement , il arrive bien des fois aux vomiques pectorales , de s'ouvrir , de verser la matière purulente dans le canal bronchique , de se refermer après s'être ainsi vidées , de se remplir encore d'une matière muqueuse et puriforme , et de s'ouvrir ensuite de nouveau après un certain temps ; ce qui se renouvelle à différentes périodes. Troisièmement on voit aussi quelquefois , que les vomiques s'étant une fois ouvertes , ne se réferment plus , et donnent lieu à des fistules permanentes et à-peu-près incurables.

Dans le premier de ces trois cas , il est indispensable d'employer les secours thérapeutiques qui ont été indiqués pour les abcès récents ; c'est-à-dire , que d'un côté , on doit tout tenter pour faire rompre au plutôt la vomique , dont le kiste peu solide , peut encore

se détacher des chairs environnantes, et sortir à lambeaux par les voies de l'expectoration; et que d'un autre côté, il faut faire ensorte de préserver, par le régime et les médicamens appropriés, la masse des liqueurs, des impressions délétères, que tendent à faire sur elle, les matières purulentes, dont les absorbans ne cessent de l'infecter.

Dans le second cas, l'art ne présente aucune ressource particulière, pour délivrer la poitrine de la poche épaisse et solide qui ne s'ouvre que pour se remplir de nouveau; et qui paraît trop adhérente aux chairs, pour pouvoir se flatter qu'elle s'en séparera aisément. Il n'est qu'une circonstance, où les efforts de la nature peuvent parvenir à effectuer cette séparation : c'est lorsque les environs de la vomique viennent à être pris tout-à-coup d'une inflammation vive et aiguë, qui se termine par la suppuration. Cet accident donne lieu sans doute aux symptômes péripneumoniques les plus alarmans. Mais si le malade a assez de force pour résister à l'épreuve, le kiste finit par perdre ses adhérences. La nouvelle matière purulente qui l'enveloppe et l'inonde de tous côtés, le macère, le déchire; et on le voit ensuite sortir par gros morceaux avec les crachats : de manière que son expulsion fait une double crise, celle de l'ancienne vomique, et celle de la nouvelle Péripneumonie. J'ai vu une fois cet événement heureux arriver chez un de mes malades. L'on a vu même en semblable occurrence, des sujets rendre par la bouche des vomiques toutes entières : ce qui suppose qu'elles n'étaient alors que d'un volume médiocre.

Dans le troisième cas, je veux dire lorsque l'ouverture des vomiques a donné lieu à des fistules permanentes dans le poumon, les malades peuvent vivre long-temps, sans de notables infirmités. J'ai vu plusieurs personnes pousser assez loin leur carrière, malgré de pareilles fistules. Je puis citer un sujet encore vivant, qui offre une espèce de prodige en ce genre. C'est un Bénéficier de notre Collégiale, actuellement âgé d'environ soixante ans. A l'âge de quinze ans, il rendit après bien du travail, une vomique qui fit fistule dans la substance pulmonaire. Depuis cette époque reculée, il crache tous les jours et principalement dans la matinée, une grande quantité de matières épaisses et absolument puriformes. Sitôt que par quelque accident, ces crachats viennent à s'arrêter, il devient malade; la fièvre se déclare; le côté de la poitrine où est placé le foyer du mal, ne manque pas de s'enflammer et de se tuméfier en dehors; et dans peu de jours les tégumens s'ouvrent et laissent couler du pus. Cet écoulement extérieur dure quelquefois pendant plusieurs mois de suite. La plaie ne se ferme que lorsque les expectorations supprimées se montrent de nouveau. Dans ce malade, le côté de la poitrine où se joue la scène tragique, est défiguré au loin par le nombre de cicatrices que présente l'organe cutané : tant il a éprouvé en sa vie de pareilles plaies. Cependant les forces du sujet sont entières; son coloris, non plus que son embonpoint, n'offrent rien de maladif. Consulté pour lui il y a quelques années, et apprenant de sa bouche que la Faculté de Montpellier avait tenté autrefois, sans aucun

succès, tous les moyens possibles, pour fixer en dehors l'écoulement fistuleux, je crus devoir me borner dans mon ordonnance à bien régler ses exercices journaliers, et à lui tracer des préceptes diététiques adaptés aux positions différentes où il pouvait se trouver.

Je crois inutile d'entrer ici dans le détail du traitement qui peut convenir aux vomiques, autres que celles de la poitrine. Dans les unes comme dans les autres, les vues curatoires sont les mêmes ; et on n'a besoin pour les remplir dans les différens siéges que le mal peut occuper, que d'avoir égard aux localités, et de varier les secours suivant la position anatomique des viscères affectés.

§. IV.

Traitement des Abcès ou Vomiques qui existent plusieurs à-la-fois sur le même viscère.

L'espoir du succès est très-borné, lorsqu'il s'agit de traiter des malades qui portent en même temps plusieurs abcès ou vomiques sur le même viscère. Ce cas, ai-je dit, n'a guères lieu que dans le poumon ou dans le mésentère. On a vu pourtant quelquefois le foie et d'autres viscères s'abcéder en divers points dans le même temps, et offrir à-la-fois plusieurs foyers de suppuration. Je crois qu'il est parfaitement inutile de parler ici en particulier de ces cas rares, et qu'il me suffit de m'expliquer sur le traitement qui peut convenir aux maladies du poumon et du mésentère, dépendantes d'abcès multiples et coexistans. Par-tout ailleurs que

dans ces derniers organes, il est à-peu-près impossible d'avoir des signes pathognomoniques, qui soient capables de faire distinguer ces foyers multiples et purulens. Et il n'est guères permis au médecin de s'éclairer là-dessus, qu'après la mort du sujet et par l'ouverture de son cadavre.

Dans le mésentère, le tact, qui d'abord a indiqué la multiplicité des tumeurs phlogosées dont il était garni, indique aussi, lorsque la suppuration est faite, la multiplicité des abcès qui ont succédé à ces engorgemens. Dans la poitrine, ce n'est que par les signes qui ont annoncé la présence des tubercules cruds, signes qui ne manquent pas de se combiner ensuite avec ceux de l'inflammation et de la purulence, qu'on peut conjecturer qu'il s'est formé sur le poumon des foyers séparés et coexistans de suppuration.

Quant à la distinction de ces abcès en enkistés et en non enkistés, on ne saurait l'établir, soit dans le mésentère, soit dans le poumon, qu'autant qu'on s'est assure si ces abcès sont anciens ou récents. Car, comme on l'a vu, ce n'est guères qu'à la longue, que les abcès prennent leur enveloppe. Elle manque toujours aux collections purulentes qui viennent encore de se former. L'existence des kistes peut en outre être soupçonnée, lorsque les accidens hectiques et fébriles sont légers ou même nuls dans les abcès tout formés ; parce qu'il est à présumer alors, que les résorptions du pus par la voie des lymphatiques se trouve empêchée : effet que les membranes des vomiques sont très-propres à produire.

Les malades qui ont le malheur d'être attaqués des maux dont il est ici question, n'ont pas pour l'ordinaire de grands secours à attendre,

ni de l'art, ni de la nature. Au mésentère, ces abcès congrégés finissent presque toujours par ulcérer les intestins, et par occasionner dans tout le voisinage des engorgemens et des suppurations les plus terribles. A la poitrine, ils sont accompagnés de Phthisies fort traînantes, durant lesquelles les foyers purulens s'ouvrent successivement et en différens temps, à raison de leur degré de maturité qui a été plus ou moins hâtive. Aussi voit-on que chez de tels malades, l'expectoration est fort inégale, et que le moment où ils paraissent être le mieux, et où l'espérance a quelque apparence de fondement, est souvent celui où une nouvelle rupture va ramener les orages de la fièvre et les dangers de la suffocation.

Le régime mucilagineux et acescent, que l'on peut en quelque sorte appeler régime antipyique, est ici nécessaire plus que jamais. Le malade doit se priver absolument de tout souper, et ne prendre des alimens solides que dans le cours de la matinée, temps où communément il se trouve sans fièvre sensible. En un mot, il est convenable qu'il suive de point en point les conseils diététiques qui ont été proposés plus haut pour toutes les suppurations internes. Un régime dirigé d'après ces conseils, pallie la maladie, et peut la prolonger assez long-temps; mais il est insuffisant pour guérir un mal aussi cruel, qui le plus souvent reconnaît pour cause première l'action de quelque miasme virulent et scrophuleux. Aussi, dès qu'on a des soupçons fondés sur l'existence d'une telle cause maladive, ne faut-il rien oublier pour la combattre par les remèdes qui lui sont propres. On mêle

ces remèdes aux adoucissans et aux tempérans qui leur servent de correctif ; et on a soin de n'en pousser les doses à un certain point, qu'à mesure qu'on s'aperçoit que par leur vertu excitante, ils n'agitent pas trop le pouls, et qu'ils n'irritent pas sensiblement les organes affectés. Par de pareils secours, et avec une très-grande patience, j'ai vu guérir fort heureusement deux ou trois jeunes phthisiques, dont le poumon paraissait ainsi tout parsemé d'abcès scrophuleux. Mais je n'ai vu guérir aucun de ceux qui portaient la même maladie dans le mésentère ou dans quelqu'autre organe intérieur.

CHAPITRE TROISIÈME.

TRAITEMENT de l'Inflammation chronique, coexistante avec l'ulcération de quelque viscère.

UN ulcère, même extérieur, se défend difficilement de l'inflammation, s'il n'est pansé avec soin, s'il n'est tenu dans un grand repos, et si on ne fait garder au malade un régime des plus doux et des plus sobres. Que dis-je ! L'inflammation à un certain degré, est nécessaire à la guérison de tous les ulcères ; car, que peut signifier cette vivacité de couleur qui couvre la surface des plaies, lorsqu'elles s'incarnent, et qu'elles sont sur le point de se cicatriser ; sinon qu'il existe alors dans cette surface un état modérément inflammatoire,

auquel est due la coction du pus et cette salutaire germination des chairs, qui réparent en quelque sorte toutes les déperditions de substance ? Le chirurgien est si persuadé que les ulcères ne sauraient se cicatriser sans inflammation, qu'il ne manque jamais de l'exciter avec sollicitude par des cathérétiques, ou même par des véritables caustiques, toutes les fois qu'il s'aperçoit qu'elle n'existe pas, ou qu'elle est trop faible.

A juger donc de ce que nous ne voyons pas, par ce que nous voyons, il faut que les ulcères internes, pour être détergés et pour pouvoir parvenir à cicatrice, soient animés à un certain point par une inflammation locale, sans laquelle ne peut se faire, ni la formation d'un pus bon et louable, ni un juste développement des grains rouges et charnus, dans le fond de la plaie. De là je conclus que ces médecins ont tort, qui redoutent le plus léger degré d'inflammation dans les ulcères de l'intérieur, et qui croyent devoir employer toujours et sans distinction un traitement antiphlogistique, si l'on veut travailler efficacement à leur curation. Mais cela n'empêche pas que je n'improuve également et avec le même zèle, ceux qui, comptant trop sur l'inflammation dans les affections ulcéreuses et viscérales, ne veulent admettre dans leur traitement, que des baumes résineux, et que des toniques amers ou astringens, qu'on connaît sous le nom de vulnéraires.

L'inflammation peut se trouver en excès ou en défaut, dans les plaies internes, comme dans les externes. C'est au médecin à saisir les signes qui désignent dans les internes, l'exis-

tence de cet excès ou de ce défaut d'inflammation; car il me paraît évident que ces deux états, qui sont opposés l'un à l'autre, demandent aussi des traitemens tout opposés.

Les chaleurs et les douleurs locales, si elles sont un peu marquées, peuvent servir aux praticiens de preuve, que les ulcères intérieurs, en quelque part qu'ils soient placés, ont une dose trop forte d'inflammation : comme aussi on a lieu d'être convaincu que la dose en est trop faible, lorsque par une douce compression des parties ulcérées, on ne trouve pas qu'il y règne cette sensibilité douloureuse, mais légère, dont toute partie en bon état de suppuration doit être pourvue. Dans la poitrine, où l'épreuve de la compression ne peut avoir lieu, l'épreuve de la toux peut la remplacer; car la toux, quelque petite qu'elle soit, est pénible et douloureuse, toutes les fois que les ulcères pneumoniques sont dans un état d'inflammation excessive : au lieu que les malades peuvent tousser, même fortement, sans ressentir aucun mal, lorsque la surface de ces ulcères n'est pas suffisamment animée. La nature des crachats peut encore, dans les ulcérations pectorales, donner des inductions utiles à ce sujet; car l'expectoration est ordinairement abondante et glaireuse, quand les ulcères sont indolens et baveux : au lieu que les crachats sont rares et de consistance plus ferme, lorsque leur surface est surchargée d'une trop grande dose d'inflammation.

Mais, il faut l'avouer, tous ces signes sont trop équivoques, pour qu'un médecin prudent puisse aveuglément et dans tous les cas, s'en

rapporter à leur témoignage. Il en est un autre qui me semble bien plus saisissable que ceux-là, et que je regarde comme beaucoup moins trompeur. Je crois même qu'il peut différencier d'une façon assez tranchante, les ulcères intérieurs qui pèchent par trop d'inflammation, de ceux qui en ont trop peu; et ce signe a le grand avantage d'être commun à toutes les ulcérations internes, en quelque lieu que soit leur siége.

Le signe dont j'entends parler ici, est tiré du pouls; lequel, toutes les fois qu'il se trouve petit, fréquent, dur, dans les suppurations de l'intérieur, dénote presque infailliblement, que l'état inflammatoire des surfaces ulcérées est trop véhément : comme aussi il désigne que les mouvemens vitaux pèchent par trop de lenteur, dans les mêmes surfaces, lorsque, conservant la fréquence naturelle, il se trouve lâche, débile et sans consistance. Quand le pouls est assez ferme sans dureté, et assez vif sans aucune fréquence, on est autorisé à penser que les forces vitales sont par-tout dans un juste équilibre, et qu'il n'existe dans l'ulcère, que le degré d'inflammation nécessaire au travail de l'incarnation et de la cicatrisation.

Pour m'expliquer plus nettement, je regarde la fièvre hectique, comme une marque non équivoque, que les plaies intérieures sont trop enflammées; et l'absence de la fièvre, me paraît dénoter au contraire, ou que leur inflammation n'a point d'excès, ou même qu'elle est au-dessous du degré nécessaire à la curation. Les indications curatives découlent toutes, quant à ce qui appartient au traitement intérieur,

dont il est ici seulement question, de ces observations faciles à saisir. Je divise donc ce chapitre en deux paragraphes, dont l'un comprend la méthode thérapeutique qu'il faut suivre, lorsque la maladie est compliquée de fièvre hectique ; c'est-à-dire, lorsque l'inflammation locale de l'ulcère est trop forte : et le second celle qui convient, lorsque cette espèce de fièvre n'existe pas, et que le pouls étant faible et mou, annonce que l'inflammation ulcéreuse a besoin d'être animée. Je ne dirai rien du cas, où le pouls étant tout-à fait libre et naturel, il ne se présente aucune indication à remplir, puisque la nature n'a besoin alors, ni d'être excitée, ni d'être refrénée ; et que le régime bien ordonné peut suffire seul pour tout traitement.

Je dois avertir ici, qu'en parlant des ulcérations internes en général, j'ai principalement en vue le traitement qu'il est bon d'adapter aux ulcérations internes de la poitrine ; parce que ces dernières sont les plus communes, et qu'elles exercent d'une manière toute particulière la patience des gens de l'art. Et comme d'ailleurs je ne puis, ni ne prétends faire de cet ouvrage, un traité complet sur cette matière, je me bornerai à n'énoncer sur ce sujet, que les idées majeures ; laissant à ceux qui voudront s'en occuper plus particulièrement, le soin d'entrer dans de plus grands détails.

§. I.er

Traitement des ulcérations internes, en état de trop grande inflammation.

Le célèbre Cullen avait raison de dire (*a*), que le principal objet dans la Phthisie pulmonaire, devait être de se préserver de toute inflammation ; ou pour mieux assortir son expression à ma pensée, de se préserver de tout excès d'inflammation. Cet excellent praticien ne s'explique pas de même, lorsqu'il parle des autres ulcérations internes ; parce que sans doute il n'avait pas aperçu que cet excès d'inflammation y fut aussi commun que dans la Phthisie. C'est là en effet, ce que j'ai vérifié bien des fois moi-même ; et je me suis convaincu, que les ulcères de la poitrine sont ceux qui sont les plus disposés à s'enflammer outre mesure, et à retenir avec le plus d'opiniâtreté les mouvemens inflammatoires une fois conçus. L'agitation continuelle du poumon paraît être la principale cause de ce phénomène. Le contact immédiat et perpétuel de l'air atmosphérique doit aussi y contribuer ; et je ne doute pas, que la grande quantité de sang qui circule dans le poumon, et qui y circule très-rapidement, n'entre aussi pour beaucoup dans cette particularité maladive.

Quoiqu'il en soit, il est peu de pulmonies avec ulcère, où il n'existe de la fièvre ; et par conséquent il en est peu, où l'on ne soit obligé

(*a*) Inst. de med. prat. §. 1408.

de réprimer l'inflammation, dont l'excès entretient et éternise, pour ainsi dire, la suppuration.

Il est bien clair qu'en pareil cas, tous les remèdes connus sous le noms d'incisifs, de toniques, de balsamiques, remèdes qui sont tous de la classe des stimulans, sont essentiellement contre-indiqués, parce qu'ils tendent à exciter de plus en plus le jeu du système artériel, qu'il s'agit au contraire de calmer et de réduire à son jeu naturel.

Pour remplir cette dernière indication, les médecins, dans la pulmonie ordinaire, ont mis de tout temps en usage divers moyens; tels que la saignée, le bon air, les cautères, les mucilagineux et les laiteux. Je vais examiner successivement le mérite de chacun de ces moyens.

Morton craignait la saignée chez les pulmoniques (*a*). Je vois qu'au contraire Fréderic Hoffmann avait en ce remède la plus grande, la plus universelle confiance; puisqu'il en conseillait l'usage aux malades réduits même au dernier degré de maîgreur et d'épuisement : cas auquel il bornait la saignée à une once de sang, et même à demi-once (*b*). Le Docteur Dovar en Ecosse, se rendit célèbre par les nombreuses guérisons qu'il opéra dans la Phthisie, au moyen de petites saignées fréquemment répétées (*c*). Mead ne craignit pas de faire saigner de cette manière les pulmoniques les plus désespérés; par la raison, dit-il, que dans ces cas extrêmes, il vaut mieux user d'un remède douteux, que

(*a*) Phthisiologia. Passim.
(*b*) Med. rat. syst. t. 7. p. 226.
(*c*) Essais d'Edimbourg. t. 4. p. 525.

de livrer gratuitement les malades à une mort certaine (*a*). Enfin Pringle, Cullen, Vogel, Stoll, et presque tous les praticiens modernes ont adopté la méthode antiphthisique de Dovar, et prodiguent les petites saignées, toutes les fois qu'ils soupçonnent dans les ulcérations pectorales une inflammation prédominante. Vanswieten lui-même, qui paraît avoir été prévenu contre cette méthode, et qui ne l'adopta que fort tard, convient que les tentatives qu'enfin il osa faire à ce sujet, ne furent pas sans succès (*b*). Je puis assurer que mon expérience m'attacha de bonne heure à cette pratique; et que j'ai vu toujours la saignée ainsi ménagée, agir très-souvent comme un véritable spécifique; et que cette évacuation calme toujours les accidens, lors même que le mal est incurable : ce qui retarde du moins l'époque d'une mort inévitable.

Mais la saignée n'est jamais plus nécessaire, que lorsque la maladie reconnaît pour cause matérielle, un de ces âcres virulens, dont la destruction exige l'emploi de quelque médicament stimulant, qui par son action doit naturellement augmenter les dispositions phlogistiques des ulcères. Dans ces occasions délicates, non seulement il faut employer ces spécifiques à dose très-réfractée, et par conséquent faire traîner le traitement; mais il est besoin encore de modérer, et pour ainsi dire, de châtier leur activité par le mélange assidu des tempérans, et sur-tout par l'usage réitéré des saignées,

(*a*) Monit. et Præcep. cap. 1. sect. 10.
(*b*) Comment. in aph. §. 1210.

qui pour lors doivent être plus fréquentes et même plus copieuses ; afin que par ce moyen les forces artérielles soient moins facilement ébranlées. Je conviendrai volontiers que la direction de ce traitement mixte, demande de la part du médecin les plus grandes lumières, et la plus grande sagacité ; et qu'il n'y a guères que les plus grands maîtres de l'art, qui soient capables de le bien modifier suivant le temps, les sujets et les circonstances.

On dit communément que le changement d'air est très-utile dans la pulmonie ; et en général l'observation est vraie : car il est bien naturel de penser, que des sujets qui ont été pris de la maladie dans des pays froids ou humides, doivent se bien trouver d'habiter un pays sec et chaud ; et *vice versâ*. C'est d'après ce principe, que les Anglais envoyent journellement dans l'Inde, ou dans les Isles d'Amérique, leurs malades attaqués de consomption. Par la même raison, c'est dans des pays gras et humides qu'on fait voyager les sujets que le mal a attaqués dans des contrées trop sèches et trop chaudes. En pareille occasion, les Montagnards se trouvent mieux dans la plaine ; et les habitans des plaines, dans des climats montagneux.

Il faut convenir pourtant, qu'en général les pays modérément chauds, sont ceux où le traitement de la maladie fait espérer le plus de succès. Dans ces sortes de climats, la masse humorale se dirige habituellement vers l'organe cutané, et abandonne le centre pour se porter à la circonférence : ce qui fait que les excrétions de la peau se trouvent alors constamment animées.

animées. Cette direction spéciale des humeurs, dans les climats chauds, met les malades à l'abri des reflux accidentels et toujours dangereux de la matière perspirable ; reflux qui dans le nord de l'Europe, sont peut-être la cause la plus fréquente du non succès des traitemens antiphthisiques.

Pour suppléer le changement d'air, et pour enrichir ce fluide de qualités médicamenteuses, on a imaginé de charger celui que les phthisiques doivent respirer, des émanations qui s'échappent par la chaleur de différentes substances. On a même cru dans ces derniers temps, où la Chimie, par la grande découverte des Gaz, a fait des progrès si rapides vers sa perfection, que l'inspiration constante de l'air vital (Gaz oxygène), dans toute sa pureté, serait pour ces sortes de malades le moyen curatif le plus assuré. Je me suis convaincu souvent de l'utilité réelle qui résulte du soin qu'on a d'imprégner l'air que les phthisiques doivent recevoir dans leur poumon, de vapeurs douces et humides. Mais je me suis formé sur la raison de cette utilité, des idées que je crois vraies, et qui, ce me semble, n'ont pas été encore aperçues.

L'air pur et vital, dont on sait que la présence est nécessaire, pour toute combustion, est assez généralement regardé aujourd'hui, comme le véritable agent de la chaleur animale, dont le poumon est le foyer perpétuel; et l'on convient que la respiration n'est au fond, qu'une espèce de combustion. Je conclus de là, que l'air vital a relativement à l'économie animale, une qualité vraiment inflammatoire, c'est-à-dire, une qualité par laquelle il anime le jeu des

vaisseaux artériels, et accélère le cours du fluide sanguin. Ce qui fortifie à mes yeux cette conclusion, c'est que je vois qu'après l'absorption de cet air dans les vésicules pulmonaires, le sang devient plus pesant, plus dense, plus monté en couleur, plus spiritueux ; et que d'ailleurs il coule dans ses tuyaux avec plus de célérité, qu'il ne faisait auparavant ; comme le démontre suffisamment la plus grande petitesse de calibre, qu'ont les veines pulmonaires, comparées avec les artères du même nom.

D'après ces observations, et d'après les expériences nombreuses qui prouvent que l'activité des combustions est toujours accrue, à mesure que l'air où elles se font, est plus pourvu de Gaz vital, il me paraît évident, qu'au lieu de pouvoir espérer quelques bons effets de l'inspiration de l'air vital réduit à sa pureté, lorsque le poumon offre des dispositions inflammatoires, on doit tout craindre au contraire de cette pratique ; et qu'entr'autres cet air prétendu pur, ne peut qu'augmenter par sa présence l'inflammation déjà existante des surfaces ulcérées.

Il est vrai que M. Boudot vient de se convaincre par expérience, que l'air qui sortait par expiration de la poitrine de quelque phthisique, qu'il voulut soumettre à des épreuves, se trouva moins méphitique que ne l'est celui qui sort d'une poitrine saine et vigoureuse (*a*). L'auteur

(*a*) J. de méd. sept. 1790. p. 393. L'air expiré chez les pulmoniques est en général si méphitique et si altéré, que les mouches meurent souvent autour de ces sortes de malades ; et qu'au rapport d'Haller, on a vu un pareil souffle asphixier et tuer un oiseau. W. Josephi Plenck Toxicologia. p. 306.

conclud de là, que l'air pur et vital, ne peut qu'être très-utile dans les affections ulcéreuses de la poitrine en général. Mais outre qu'on pourrait peut-être tirer de ce fait, en le supposant véritable et constant, une conclusion toute contraire, puisqu'il paraît assez inutile d'offrir beaucoup d'oxigène à un poumon qui n'en est pas avide, il est à remarquer que, selon toutes les apparences, le sujet sur lequel M. Boudot a fait son expérience, avait une de ces pulmonies dont il sera bientôt question, et dont les ulcères péchent par défaut d'inflammation; ou bien, peut-être ce sujet, fort avancé dans sa maladie, avait sa poitrine trop faible et sa respiration trop gênée, pour que la combustion vitale pût se faire dans le poumon, d'une manière efficace et complette. Dans ces deux cas il faut bien que la décomposition de l'air atmosphérique ne se fasse que très-imparfaitement dans les canaux bronchiques, et que par conséquent l'air inspiré soit moins altéré, moins méphitisé que de coutume : car il n'est pas douteux qu'indépendamment de toute ulcération, de toute inflammation, l'air pris par l'inspiration, doit être dépouillé de son Gaz oxigène, avec d'autant moins d'énergie, que le sujet est en général plus débile, et que les fonctions pulmonaires s'exécutent avec moins de vigueur (*a*).

(*a*) On lira avec intérêt un rapport fait depuis la composition de cet Ouvrage, sur deux machines inspiratoires, propres à porter dans les poumons des malades, les divers fluides aériformes, et envoyées à la nouvelle Société de Médecine de Paris, par le Docteur Schiferli son correspondant, mais qui n'en est pas l'inventeur. M. Schiferli

Au lieu donc de rechercher avec inquiétude, au moyen de nos ingénieux Eudiomètres, un air richement fourni de Gaz oxygène, pour y placer à demeure les phthisiques ordinaires, les médecins n'ont rien de mieux à faire au contraire, qu'à diminuer dans la portion de l'atmosphère destinée à leur respiration, les proportions de ce Gaz, et de n'y en laisser, pour ainsi dire, que la dose justement nécessaire pour soutenir la vie. C'est en effet ce qu'ils font sans s'en apercevoir lorsqu'ils remplissent les lits et les chambres de leurs malades de diverses fumigations, tantôt humides et tantôt sèches : c'est ce qu'ils font, en les forçant à résider habituellement dans des étables sales, dont l'air est rempli de vapeurs qui

---

assure qu'on introduit avantageusement, par ces machines, du Gaz carbonique mêlé à l'air atmosphérique pour guérir la Pulmonie. Il faut, ajoute-il, réitérer ces inspirations deux ou trois fois le jour, pendant demi-heure chaque fois. Les individus ne supportent pas également la même quantité de Gaz carbonique. Schiferli cite une dissertation, *De aeris fixi usu in Phthisi pulmonali exulceratâ*. Gottingæ, anno 1796. Par le Docteur MUBRY.

Les deux rapporteurs de la Société, Brasdor et Delunel, disent que les expériences faites jusqu'ici sur les malades avec divers Gaz, n'ont pas été concluantes; qu'il y a beaucoup d'illusion dans tout ce qu'on en a rapporté; mais qu'il convient d'en venir encore aux expériences : ce qui est fort sage. Voyez le recueil périodique de la Société de médecine de Paris. t. 4. n.° 9.

On lit dans le recueil périodique de littérature médicale de Sedillot, t. 1. n.° 11. p. 419 et suiv., que de nouvelles expériences ont été faites à Edimbourg par MM. Scott et Beddoès. Il conste, dit le Journaliste, par ces expériences, que le Gaz oxygène n'a réussi que dans les maladies asthmatiques; et que le Gaz acide carbonique a guéri plusieurs pulmoniques : ce qui confirme complétement mes idées, et contredit entièrement les assertions de M. Boudot; assertions dont on voit que j'avais fait la critique il y a déjà dix ans.

s'exhalent sans cesse du fumier, et des émanations abondantes qu'y versent les fréquentes expirations des grands animaux qu'on leur donne pour compagnie ; c'est encore là tout ce qu'ils font à ce que je crois, quand ils les obligent à suivre à pas lents le laboureur qui ouvre avec le soc de la charrue, une terre humide, d'où il part de flots de vapeurs invisibles et réellement méphitiques.

Mais ne pouvant ici, crainte d'être trop long, poursuivre cette matière, autant que sa nouveauté et son importance semblent l'exiger, j'en viens à l'utilité qu'on prétend retirer des exercices de l'équitation et de la voiture, pour la guérison des pulmoniques. Il n'est pas facile d'imaginer comment ces exercices peuvent être utiles, lorsque les ulcères intérieurs se trouvent dans un état de trop grande inflammation. Cependant les observations de Sydenham et de Desaut, confirmées d'ailleurs par tous les praticiens qui ont traité en particulier de ces maladies, prouvent que réellement ils ont eu en bien des occasions d'étonnans succès. Ces succès ne seraient-ils point l'effet d'une plus grande égalité, que les mouvemens de la voiture ou du cheval, procurent dans la distribution des forces vitales ? Ce qu'il y a de vrai, c'est que les malades qui s'y livrent, n'éprouvent pendant ces exercices aucune altération sensible dans le jeu de leur respiration ; et que leur circulation pulmonaire n'en paraît point du tout accélérée : ce qui doit rassurer sur les craintes qu'on pourrait avoir, que ces dispositions inflammatoires des ulcères ne soient animées par ces secours gymnastiques. Cepen-

dant, je me garderais bien de conseiller aux phthisiques des exercices quelconques; même ceux dont on vient de parler, quoiqu'ils ne fatiguent point la poitrine, si je leur trouvais une fièvre un peu marquée; car je ne doute pas qu'alors ils ne puissent devenir nuisibles, par l'activité ultérieure qu'ils ne manqueraient pas de donner aux mouvemens fébriles.

Les exutoires sont encore dans la Phthisie ulcéreuse, des remèdes qui, quoique actifs et capables d'animer le mouvement artériel, peuvent pourtant diminuer, ainsi qu'on l'a déjà vu, les inflammations locales. Ils doivent donc produire ce bon effet dans les ulcères enflammés de la poitrine, si on a soin d'en bien diriger l'action. Pour cela, il n'y a qu'à modérer tellement leur effet, que la fièvre qu'ils excitent, ne soit que locale, et ne dépasse jamais les tégumens, sur lesquels on les applique. Alors, comme il a été dit, ils déplacent les inflammations internes, ou du moins ils diminuent leur intensité.

Enfin, les tempérans intérieurs sont nécessaires ici, tout comme dans les inflammations lentes non suppurées. Personne ne doute de l'utilité de la diète végétale et rafraîchissante. On convient généralement que les acidules, les mucilagineux et les farineux sont d'une grande efficacité dans les ulcères irrités du poumon. Mais certains modernes veulent proscrire sans miséricorde les laiteux de ce traitement, comme ils ont tenté aussi de les exclure sans exception de tout traitement antiscrophuleux. Je n'ai à faire à cette opinion nouvelle, qu'une seule objection : mais je la crois sans replique,

à moins qu'on ne veuille suspecter ma bonne foi. J'ai vu un assez grand nombre de sujets, qui après avoir eu leur poumon suppuré à la suite de quelque inflammation lente de cette partie, ont été guéris de leur maladie. Je puis protester que la plûpart d'entr'eux n'ont attribué leur guérison qu'à l'usage soutenu des divers laiteux employés presque pour toute nourriture pendant plusieurs mois de suite. D'ailleurs je me suis assuré par des expériences multipliées, qu'il n'est point de remède meilleur, que cet aliment médicamenteux, dans les ulcérations chroniques des autres parties du corps, telles que les reins, la vessie, la matrice, etc., lorsque ces ulcérations sont douloureuses, et que l'on a lieu de soupçonner en elles un degré trop fort de Phlogose.

§. II.

TRAITEMENT des ulcérations internes, soupçonnées d'être baveuses, et de manquer du degré d'inflammation nécessaire à la guérison.

C'EST lorsque par les signes on connaît que les ulcères intérieurs sont dans cet état lâche et baveux que j'appele aphlogistique, que les remèdes balsamiques et détersifs, jusqu'ici ordonnés sans assez de distinction, pour la cure de toute sorte d'ulcérations, deviennent réellement indiqués. Quoique, comme on l'a dit, les fonctions spéciales de la poitrine, ne permettent guères aux plaies de cette cavité,

de se présenter avec ce mode d'indolence et de langueur, on ne peut disconvenir, qu'il ne se trouve quelques cas, où la pulmonie offre ce mauvais caractère. D'ailleurs, ce qui n'est pas familier dans les ulcères du poumon, l'est d'avantage dans ceux de la plûpart des autres viscères, qui par leurs fonctions ne sont pas autant exposés que le poumon, aux causes de l'inflammation.

Il paraît d'abord, qu'il conviendrait d'excepter du nombre des viscères, où je dis que les ulcérations sont le plus souvent flasques et baveuses, les reins, la vessie et la matrice; car il est très-ordinaire de voir les ulcères de ces viscères, accompagnés de douleurs très-vives : ce qui semble désigner en eux une inflammation proportionnelle. Mais on voudra bien remarquer avec moi, que la douleur est un signe très-équivoque de l'état inflammatoire; et que ce signe peut être produit par de simples agacemens nerveux, et indépendamment de toute inflammation.

Les ulcères des reins et de la vessie se trouvent exposés jour et nuit, et à chaque instant, à l'action d'une cause particulière, qui tend à produire sur leurs surfaces un relâchement notable. Ils sont perpétuellement lavés par un bain aqueux, qui ne peut qu'affaiblir le ressort des solides vasculaires, qu'il touche immédiatement, et les disposer à se prêter sans résistance aux extensions maladives, que sollicite sans cesse la force expansive des liquides vitaux renfermés dans leur sein. Aussi voit-on que ces sortes de plaies fournissent presque toujours un pus abondant et muqueux, et qu'elles

se chargent aisément de fongosités et de chairs excroissantes.

La matrice d'un autre côté, est un organe qui, quoique doué d'une sensibilité exquise et toute particulière, est pourtant d'une contexture très-lâche et très-extensible. Aussi les ulcères qui viennent à s'y former, donnent-ils naissance à des écoulemens glaireux et fort abondans; et voit-on fréquemment s'élever de leur surface, des Polypes de divers genres et des végétations monstrueuses.

D'où viennent donc, demande-t-on encore, ces vives douleurs qui accompagnent si constamment les ulcères de la matrice, et ceux des voies urinaires, si elles ne sont pas l'effet de l'inflammation? A cela je réponds d'abord, que dans les ulcères de l'utérus, la sensibilité extrême de l'organe où ils sont placés, suffit pour les produire, et pour les rendre très-intenses; lors même que les causes irritantes n'ont qu'une énergie médiocre. Quant aux voies urinaires, outre que les parties qui le composent, sont aussi très-nerveuses, il y a cela de particulier, que les ulcères qui y ont leur siége, sont arrosés à nud par l'âcre lixiviel contenu dans le fluide urineux : ce stimulus est bien capable de tenir dans un éréthisme perpétuel et douloureux, les filets nerveux qui se trouvent sans cesse exposés à son action.

Au reste, j'ai cru devoir présenter en ce lieu les réflexions que je viens de faire sur la qualité douloureuse des ulcères utérins et urinaires; parce que j'ai vu plusieurs fois des médecins, qui se méprenant sur la véritable cause des douleurs dont ils sont acompagnés, et les

regardant comme des signes infaillibles d'une grande inflammation, se laissent aller à des inductions-pratiques très-dangereuses.

On a vu que le défaut de fièvre, et un pouls lâche, petit et débile étaient des signes qui annonçaient dans les ulcérations internes quelconques, et sur-tout dans celles de la poitrine, cet état où les mouvemens artériels sont trop languissans, et l'inflammation trop peu animée, pour une bonne incarnation. On peut ajouter à ces signes, le grand âge des individus, leurs dispositions cachectiques, leur séjour habituel dans des lieux humides et marécageux, et l'existence connue du vice scrophuleux; vice qui en général est très-peu favorable aux grands développemens du jeu inflammatoire.

Il est d'autant plus important de faire attention à cet état aphlogistique des ulcérations internes, qu'il est par lui-même très dangereux, et qu'avec de pareilles dispositions, le mal ne peut éviter de faire les progrès les plus fâcheux et les plus rapides. Car alors, la matière purulente, qui n'est qu'imparfaitement travaillée, est nécessairement de mauvais caractère. L'action vitale ne préserve point les chairs voisines de son impression. Le pus s'imbibe donc aisément dans leur tissu; il le tient en macération, et parvient en peu de temps à en affaiblir la cohésion et à le dissoudre. Cela arrive sur-tout aux viscères molasses et parenchymateux, tels que le poumon, le foie et le cerveau. Ces sortes d'ulcères ont une propriété rongeante et vraiment phagédénique; et avec eux la vie des malades ne saurait long-temps subsister.

On ne doit donc pas retarder dans ces

occasions l'usage des moyens actifs et stimulans, qui sont propres à animer la surface des plaies, et le jeu des artères qui l'environnent. Ce serait un assassinat, que de tenter par des saignées imprudentes, de diminuer encore des forces toniques, qui ne sont déjà que trop affaiblies, et qui tendent à s'éteindre tout-à-fait. Jai dit que les balsamiques et les détersifs sont alors d'une nécessité indispensable ; je dois ajouter que ces balsamiques et ces détersifs doivent même être donnés à grandes doses, et qu'il convient d'accompagner leur usage, de tous les secours nécessaires, qui peuvent concourir avec eux à l'excitation générale et particulière des forces artérielles.

Parmi les balsamiques utiles dans cette circonstance, on comprend les baumes naturels et artificiels, et toutes les drogues résineuses et légèrement aromatiques, qui sont sans âcrimonie et sans trop grande amertume.

Parmi les détersifs, on compte toutes les plantes vulnéraires et modérément astringentes, à la tête desquelles il faut mettre sans doute le Lichen d'Islande, espèce de mousse qui est devenue si célèbre de nos jours par ses heureux effets dans la pulmonie, et que Stoll ne conseille pas, lorsqu'il existe un état trop marqué d'inflammation (*a*) : de même que le Poligala amer de Virginie, racine dont M. Baume a retiré depuis peu de si grands avantages, en traitant les maladies froides et muqueuses de la poitrine (*b*).

(*a*) Ratio med. t. 1. p. 76.

(*b*) Journal de médecine. Janvier 1788. p. 63. Et Traité de la Phthisie pulmonaire par Baume. partie 2. p. 170.

Mais un des remèdes internes, qui doit produire le plus grand bien dans les ulcères baveux des viscères, est le Quinquina donné en infusion ou en substance, à des doses un peu hautes et souvent répétées. Ce tonique qui est merveilleux dans les suppurations, semble posséder lui seul, toutes les vertus dont on a besoin dans ces tristes circonstances. Il suscite avec modération, et cependant avec efficacité, les forces artérielles. Par sa qualité strictive, il donne du ton et du ressort aux chairs ulcérées. Par l'inflammation légère qu'il excite et qu'il entretient dans les plaies, il consume et chasse peu-à-peu toutes les fongosités ; et par sa force antiseptique, il corrige les mauvaises dispositions de la matière purulente, et rend à la masse des liqueurs les qualités plastiques qui lui sont naturelles.

Les exutoires mitigés et lents sont ici hors de saison. C'est aux amples et forts vésicatoires, appliqués non loin de l'ulcère, qu'il faut avoir recours. Par leur moyen, on réhausse puissamment le ton de l'organe malade, et l'on excite même dans la totalité de l'individu, des mouvemens oscillatoires plus vifs et plus énergiques. C'est pour cela qu'il est avantageux de renouveler souvent ces sortes d'applications, à moins que l'ulcération ne se trouve dans les reins ou dans la vessie ; cas dans lesquels le sel des cantharides pourrait produire des effets funestes, si on abusait tant soit peu de ces applications.

Les qualités qu'on doit désirer dans l'air que respirent les sujets attaqués de l'espèce de pulmonie dont il est ici question, sont la sécheresse, la pureté, et un certain degré de chaleur.

C'est dans ce cas principalement, que doivent être utiles les voyages de long cours entrepris dans les pays chauds. S'il était possible de préparer à son gré les matières aériformes, qui entrent à chaque inspiration dans la poitrine des sujets attaqués de ce genre de maladie, je voudrais que l'air vital obtînt une grande prédominance dans le mêlange ; ou même qu'il fût respiré tout pur, lorsque les signes annoncent une grande atonie dans le poumon (*a*). Mais en attendant qu'on imagine des moyens commodes, pour alimenter la chaleur de ce viscère par les airs factices, on peut user de quelque vapeur aromatique et sèche, qui sans trop charger l'air atmosphérique de vapeurs impropres à la respiration, et sans exciter des oppressions et des toux trop fortes, puisse pourtant par de douces titillations, réveiller dans la plaie l'action vasculaire, et la disposer à une inflammation superficielle. L'esprit de Thérébentine et le baume de Leucatelli, mis en évaporation au bain-Marie, sont entr'autres des matières, qui me semblent très-propres à fournir de telles émanations.

Les exercices du cheval et de la voiture, sont encore plus indiqués dans les ulcères humides et baveux, que dans ceux qui péchent par trop d'inflammation et de sécheresse. Il n'y a que le défaut de forces, qui puisse les contre-

(*a*) Il est constant que les personnes travaillées d'affections asthmatiques, se trouvent souvent très-mal de l'air pur des campagnes, et qu'elles respirent mieux et sont moins mal en respirant l'air crasse des grandes villes. W. Quarin anim. adversiones pratricæ. p. 106. et Haller Physiolog. t. 3. p. 196.

indiquer. Alors même, pour ne pas se priver de ce grand secours, est-il bon que les malades prennent tous les jours à leur place, et sans sortir de leur chambre, l'exercice plus doux du fauteuil à roulettes, dans lequel on les promène pendant quelques heures matin et soir, de manière à leur procurer chaque fois un léger sentiment de lassitude.

Enfin, il ne faut pas manquer de prescrire à ces sortes de malades, un régime approprié à leur état. Ce n'est pas sur les végétaux exclusivement, et encore moins sur les laiteux, qu'il faut insister. Leur nourriture doit être légère et presque entièrement tirée du règne animal. On peut assaisonner leurs alimens avec quelques aromates modérés et sans trop d'âcrimonie, tels que sont la canelle, le gérofle et la muscade. Il ne sera pas même mal, de leur permettre une petite quantité de vin bien trempé pendant leurs repas, qui doivent être toujours petits et souvent renouvelés. Mais sur-tout il ne convient en aucun cas de les dispenser de la loi générale, qui défend dans toutes les suppurations internes, de manger des alimens solides vers le soir; temps où toujours les accidens fébriles se montrent, ou du moins sont disposés à se montrer, plus qu'à toute autre heure du jour.

Je n'ai pas parlé des narcotiques, parce que je ne les vois indiqués en aucune manière par le fond de la maladie. Je pense que le médecin ne saurait employer ici ces sortes de remèdes avec trop de prudence et trop de retenue; car leur propriété stupéfiante, en énervant la sensibilité des solides, met un obstacle à ce que

les excitans dont l'art a besoin, puissent développer leurs qualités stimulantes et inflammatoires. Aussi les Anglais modernes ont-ils observé que l'Opium, bien loin d'animer les inflammations, est un véritable, et même un très-puissant antiphlogistique, dont ils ne font pas difficulté de se servir à haute dose, dans les inflammations les plus aiguës (*a*).

Je finis ici mon travail sur les inflammations lentes. Peut-être quelqu'un trouvera-il que j'ai exagéré leur domaine ; et que j'ai trop attribué à leur influence dans la production des maladies chroniques. Je prie mes confrères de ne pas hasarder facilement contre moi une pareille inculpation. Il y a plus de trente ans que j'ai commencé à sentir que ces sortes d'inflammations sont plus communes qu'on ne le croit dans les Écoles. Plus j'ai observé, plus je me suis convaincu que la plus grande partie des affections de longue durée n'ont pas d'autre principe. J'invite aujourd'hui tous les praticiens à secouer là-dessus leurs anciens préjugés ; à s'armer du doute philosophique ; et à éprouver eux-mêmes par une observation libre et suivie, s'il y a rien d'outré dans les idées que je viens d'avancer sur cette matière. J'espère sur-tout qu'ils seront portés à les adopter, s'ils veulent bien consulter l'expérience des traitemens ; genre d'épreuve, qui dans la médecine-pratique, est la véritable pierre de touche de toute théorie.

Je crains encore, qu'on ne trouve extraordinaire que dans mon ouvrage je n'aye point

---

(*a*) Journ. de méd. Septembre 1790. p. 369. et s.

parlé, ni de ces pulmonies singulières, qui quoique sans ulcère au poumon, et même sans aucun engorgement sensible de ce viscère, sont cependant accompagnées d'une expectoration abondante, et en apparence purulente ; ni de ces cas, où sans inflammation locale, la masse humorale paraît toute surchargée de pus : ce qui constitue ce que l'on appele la Cachexie purulente. Mais j'observerai que j'ai toujours regardé la pulmonie dont je viens de parler, plutôt comme l'effet du relâchement et de l'atonie, que comme celui de l'inflammation (*a*) : elle n'est qu'une espèce de Diabètes du poumon. Et quant au pus qu'on suppose tout formé dans le sang, sans aucune inflammation locale qui ait précédé, j'avoue que je ne puis ajouter foi aux grands raisonnemens que fait à ce sujet l'illustre Dehaen ; et que je regarde comme très-équivoques, pour ne rien dire de plus, toutes les observations qu'il accumule, pour étayer son opinion. Il me paraît qu'il est aussi impossible qu'un véritable pus se fasse sans inflammation locale, qu'il est impossible qu'un vrai lait existe sans une élaboration préalable des corps mammaires.

(*a*) Depuis que ceci est écrit, j'ai vu quelques pulmonies non ulcéreuses avec inflammation lente. Elles étaient occasionnées par un âcre catarreux. La matière expectorée n'est pas alors purulente ; mais seulement puriforme, et non dissoluble dans l'eau. Le traitement antiphlogistique lui convient.

ESSAI

SUR LES MALADIES PROPRES A LA LYMPHE ET AUX VOIES LYMPHATIQUES;

OUVRAGE pour lequel la Société royale de Médecine de Paris a adjugé à l'Auteur, dans sa Séance du 31 Août 1790, un Prix consistant en une Médaille d'or de la valeur de six cents livres.

Multùm egerunt qui antè nos fuerunt, sed non peregerunt. Senec. epistol.

INTRODUCTION.

QUELLES sont les maladies dont le système des vaisseaux lymphatiques est le siége; c'est-à-dire, celles où les glandes, les vaisseaux lymphatiques et les fluides qu'ils contiennent,

sont essentiellement affectés ? Quels sont les symptômes qui les caractérisent, et les indications que ces symptômes offrent à remplir ? Voilà la question, ou plutôt l'ensemble des questions dont la Société propose pour la seconde fois la solution à l'Univers médical.

Avant d'entamer cette matière, il me paraît à propos de faire bien remarquer deux choses: 1.° Que malgré les nombreux travaux des anatomistes modernes, et quelques rapides qu'ayent été depuis peu leurs progrès dans la connaissance des vaisseaux lymphatiques, l'histoire de ces vaisseaux, non plus que leur Physiologie, ne sont pas encore aussi complétement éclaircies, que l'histoire et la Physiologie des vaisseaux sanguins; 2.° Que le Chyle et la Lymphe, qui sont les deux seuls fluides, dont le système des lymphatiques est naturellement rempli, n'ont été jusqu'ici étudiés qu'assez superficiellement; et que les idées brillantes de quelques Chimistes modernes sur ce qu'ils appelent l'*Oxigénation* des sucs animaux, ne paraissent pas encore assez sûres et assez vérifiées, pour permettre au praticien exact et rigide, d'en faire l'application à ces deux substances; lesquelles l'ingénieux Lavoisier n'a pas fait difficulté de placer dans la classe nombreuse de ses *Oxides*.

On doit donc convenir, que la théorie des maladies lymphatiques, soit du côté des solides, soit du côté des liquides, ne peut que montrer encore de fréquentes lacunes, et laisser en bien des cas le médecin dans de grandes incertitudes. Peut-être viendra-t-il un temps où par des travaux ultérieurs, cette partie

intéressante de l'art de guérir, acquerra une plus grande perfection. On est même fondé à espérer que ce temps n'est pas fort éloigné, dès qu'on considère le zèle et l'activité avec laquelle nos chimistes et nos anatomistes s'appliquent à accélérer l'avancement de leurs sciences respectives.

Je suis pourtant bien éloigné de penser, que c'est trop tôt et hors de saison, que la Société cherche dès-à-présent, à faire réfléchir sur cette partie de la médecine-pratique, les lumières déjà acquises sur le système des lymphatiques, et sur ses fonctions. Jusqu'ici, il faut l'avouer, les maladies propres à ce système, n'ont été distinguées que de la manière la plus confuse; et l'on n'a guères dirigé leur traitement, que sur des règles purement expérimentales, ou même si je puis le dire, d'après le plus aveugle Empyrisme. N'est-il pas temps enfin de commencer à recueillir et à mettre en œuvre, pour le soulagement de l'Humanité souffrante, les précieux matériaux que nous offre déjà une anatomie plus fine et plus déliée; et qu'à la faveur de ses découvertes, on essaye de tirer du cahos, l'Étiologie de ces maladies, et d'établir sur des bases moins précaires, qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, leur diagnostic et leur curation ? Les médecins Anglais viennent de nous ouvrir la voie; et en appliquant aux affections vénériennes, les connaissances depuis peu acquises sur les lymphatiques, ils sont parvenus à jetter un grand jour sur bien des points obscurs de ces affections (*a*). Nous n'avons

(*a*) J. Hunter, dit (Malad. vénér. p. 266.) que la qualité

donc qu'à généraliser leurs idées, et à étendre sur toute la vaste famille des maladies lymphatiques, le service qu'ils ont commencé à rendre à l'une d'entr'elles.

Pour mettre de l'ordre dans ce que j'ai à dire sur cette importante matière, je diviserai cet ouvrage en cinq articles. Dans le premier, qui peut être regardé comme un simple préliminaire et que j'ai cru indispensable, j'offrirai un tableau rapide de nos connaissances actuelles, soit anatomiques, soit physiologiques, sur le système total des lymphatiques. Dans le second j'indiquerai à-peu-près toutes les maladies dont ce système me paraît être le foyer ou le siége. Dans le troisième je ferai part de mes réflexions sur la nature et la variété des symptômes qui ont coutume de caractériser ces maladies. Dans le quatrième, il sera question des indications curatives que le médecin doit remplir, pour parvenir à leur guérison. Enfin dans le cinquième et dernier article, je tâcherai d'assigner la route qu'il convient de faire prendre aux résolutifs, pour opérer plus sûrement le dégorgement des glandes lymphatiques, soit extérieures, soit intérieures, lorsqu'elles se trouvent attaquées de quelque embarras. Peut-être trouvera-t-on que j'excède les bornes d'une dissertation. Mais la matière est abondante, et comme on voit, assez neuve. Si je dis des choses utiles, ainsi que j'ose m'en flatter, on me pardonnera ma longueur. Le surcroît de mon travail pourra même faire quelque plaisir à mes juges.

---

absorbante des lymphatiques étant connue, a jetté plus de lumières sur les maladies, que la découverte de la circulation du sang. W. aussi le *vasorum lymphat. historia* de Mascagni.

ARTICLE PREMIER.

Tableau raccourci de nos connaissances anatomiques et physiologiques sur le système des Lymphatiques.

C'est à la pellucidité aqueuse des vaisseaux lymphatiques, et du liquide que ces vaisseaux renferment, qu'il faut attribuer l'ignorance absolue où nos anatomistes ont si long-temps resté, sur l'existence de cet ordre important de tuyaux. D'ailleurs, comme à l'instar des canaux artériels, les lymphatiques se trouvent ordinairement vides après la mort, et que leurs troncs, et encore plus leurs ramifications sont beaucoup plus petits que les troncs et les ramifications des vaisseaux sanguins; dans l'enfance de l'anatomie, on a dû les distinguer très-difficilement. Il n'est donc pas surprenant que l'on ait regardé alors comme hasardé et inexact, le peu qu'en avaient dit autrefois les Médecins Grecs, tels qu'Hippocrate, Érophile et Galien.

Aussi ne fut-ce que très-fortuitement, et sans presque s'y arrêter, qu'Ant. Massa, et ensuite le fameux Eustache, observèrent, l'un quelques vaisseaux lymphatiques, et l'autre le canal thorachique, dont il ne soupçonna pas même l'usage. Il était réservé à l'Italien Azelli, de porter le premier jour sur la portion la plus

sensible du système des lymphatiques : c'est lui à qui l'on dut la découverte des veines lactées, dont il reconnut la propriété absorbante, mais dont il ignora toujours la vraie route au sortir des glandes mésentériques. Bientôt après, Rudbeck en Suède s'empara de cette belle découverte, l'enrichit de ses propres observations, et eut l'honneur de démontrer aux yeux d'une Reine philosophe, les principales routes du Chyle, les ramifications les plus apparentes des vaisseaux lymphatiques, et les communications fréquentes qui régnent entre ces derniers vaisseaux et les veines lactées d'Azelli. Thomas Bartholin, médecin Danois, qui se distingua par ses travaux anatomiques peu d'années après Rudbeck, confirma par ses observations, la découverte de cet inventeur, et lui donna même quelque extension. Mais depuis Barthoiin, et malgré les efforts de Nuck, de Malpighi, et de l'infatigable Ruisch, l'anatomie des lymphatiques ne fit que des progrès imperceptibles ; et l'on ne croyait pas encore, vers le milieu du dix-huitième siècle, que le cerveau, les os et plusieurs autres parties des quadrupèdes, fussent pourvus de ces sortes de vaisseaux.

Je m'arrête à ce court exposé de la découverte tardive des vaisseaux lymphatiques ; et j'en viens de suite à celui des connaissances que nous avons aujourd'hui sur ces vaisseaux, et sur leurs fonctions. Afin d'éviter toute confusion, je rangerai sous trois chefs différens ce que nous savons là-dessus, en examinant successivement : 1.° Quels sont la nature, la disposition et les usages des vaisseaux lymphatiques ; 2.° Quels sont la structure, la position et les

usages des glandes du même nom, lesquelles on appele aussi conglobées ; et 3.° Quelle est la nature du fluide qui remplit ces glandes et ces vaisseaux. J'emprunterai mes descriptions anatomiques, des ouvrages modernes les plus estimés, et mes raisons physiologiques ne seront à-peu-près qu'une conséquence toute naturelle de ces descriptions.

§. I.er

Quels sont la nature, la position et les usages des vaisseaux lymphatiques ?

D'abord je confonds avec Haller et presque tous les physiologistes modernes, sous la même dénomination de vaisseaux lymphatiques, les lactées et les lymphatiques proprement dits. Les uns et les autres, lorsqu'ils se trouvent ensemble remplis par des injections colorées, offrent à peu-près le même aspect : qui plus est, ils se joignent souvent ensemble et se font part réciproquement de leurs fluides. Ce qui achève de prouver leur parfaite analogie, c'est qu'ils sont tous soumis à l'action des glandes conglobées, et qu'au sortir de ces glandes, ils vont aboutir les uns et les autres à un même tronc qui porte le fluide des lactées et celui des lymphatiques, pour lors confondus ensemble, dans le torrent de la circulation sanguine.

Les vaisseaux lactées ont seulement cela de particulier, qu'ils prennent tous naissance à la surface interne des intestins, et sur-tout du Jejunum, où ils s'abreuvent de Chyle ; et que

distribués sur le mésentère, où on les voir former par leurs fréquentes anastomoses un fort joli réseau, ils ne traversent dans leur chemin d'autres corps glanduleux, que ceux dont ce viscère membraneux est chargé. Dans les quadrupèdes, ainsi que dans l'homme, ce n'est que quelques heures après qu'ils ont pris des alimens, qu'on trouve ces vaisseaux remplis de Chyle. Mais dès que leur digestion est finie, et que les racines des lactées n'ont plus de Chyle à pomper, on voit disparaître tout-à-fait ces petits vaisseaux; non pas qu'ils soient alors totalement vides, mais parce que la transparence des sucs qui les parcourent, ne permet pas à la vue de les saisir : ils ne charrient plus que de la Lymphe.

On convient généralement aujourd'hui, que l'origine des lactées n'est autre, que les villosités dont se trouve garnie toute la surface interne des intestins. Lorsque la pâte chymeuse, sortie de l'estomac, et spécifiquement modifiée par le mêlange de la bile et du suc pancréatique, dont elle a été pénétrée en passant par le Duodenum, vient parcourir ces surfaces veloutées, chaque villosité se remplit de Chyle; et chargée de son butin, elle paraît renflée, et devient comparable à une petite ampoule pleine de lait. C'est le spectacle vraiment philosophique de ce curieux phénomène, qui a manifesté d'abord à Lieberkuhn, et après lui à Haller et aux autres anatomistes, l'origine auparavant si récherchée des veines lactées; origine qui avait échappé à l'œil de Leuwenoek armé de ses microscopes, ainsi qu'à celui de Ruisch aidé du secours de ses savantes injections; et

dont la découverte avait été même regardée comme impossible, par ces deux illustres scrutateurs de tous les secrets de la machine animale.

A quelques bizarreries près, tous les vaisseaux lactées, après être passés successivement par les différentes séries de glandes du mésentère, et après s'être peu-à-peu réunis en des troncs moins nombreux et plus gros, parviennent enfin, comme on l'a déjà dit, à ne plus former qu'un seul tronc, connu sous le nom de canal thorachique, et dont la grosseur égale communément celle qu'on voit au canon de la plume d'une Oie. Ce canal placé vers le côté gauche, s'élève dans la poitrine, et reçoit dans son chemin les divers troncs des vaisseaux lymphatiques qui lui viennent des parties inférieures et supérieures. Arrivé à une certaine hauteur, il se recourbe à la manière de l'Aorte, et va se jetter dans la veine souclavière gauche, justement à l'angle formé par cette veine et celle qu'on nomme jugulaire.

J'ai dit que les lactées sont par-tout munis de valvules : j'ajoute que ces valvules sont tellement disposées, qu'elles ne font pas le moindre obstacle au cours des liquides, de la racine de ces vaisseaux vers le canal thorachique ; tandis qu'elles s'opposent au retour du Chyle, du canal thorachique vers les intestins. Cette structure valvuleuse des lactées, leur donne, quand ils sont bien remplis d'un fluide coloré, un air vésiculaire et tout particulier qui les fait d'abord saisir par l'observateur. D'ailleurs cette disposition valvuleuse se rencontre dans tous les ordres des vaisseaux chyleux, et même dans

le canal thorachique, qui outre les valvules dont il est muni en plusieurs endroits de son trajet, en a toujours une particulière et très-remarquable à l'endroit de son insertion avec la souclavière. Cette dernière valvule est destinée évidemment à empêcher toute rétrogression du sang veineux dans le tronc lymphatique.

Du reste, toutes les observations concourent à établir, que les veines lactées sont pourvues d'une grande dose de cette qualité vitale, qu'on désigne sous le nom d'irritabilité; que ces vaisseaux jouissent en outre d'une force contractile et vraiment musculaire; et que le fluide qu'ils contiennent, se meut réellement vers le canal thorachique, et même avec une très-grande rapidité. Sur tous ces faits il est facile de se procurer une preuve très-convaincante. Qu'on pique, ou qu'on agace de toute autre manière, une veine lactée un peu sensible à l'œil, dans un animal encore vivant, ou mort depuis peu de momens : à l'instant même de l'irritation, le vaisseau se vide et disparaît; tant est grande son irritabilité; tant sa contraction est prompte et entière; tant est rapide le mouvement de translation que les veines lactées peuvent imprimer à leurs fluides.

Ce que je viens de dire des vaisseaux lactées peut s'appliquer aux vaisseaux lymphatiques proprement dits; vaisseaux qu'on a découvert enfin les uns après les autres, dans toutes les parties du corps par l'art perfectionné des injections. Ces vaisseaux, comme on l'a déjà dit, jouissent de leurs valvules et de leurs glandes conglobées. Comme les lactées, ils ont aussi entr'eux de fréquentes anastomoses. De plus, les ana-

tomistes récents conviennent que sur le mésentère et dans les environs, il existe entre les lactées et les lymphatiques, un commerce continuel; ensorte qu'il est très-familier d'y voir les premiers s'aboucher avec les seconds, et ceux-ci marier leur Lymphe au fluide des vaisseaux chyleux. Mais toujours ce mêlange de la Lymphe et du Chyle se fait pleinement dans le canal thorachique; si bien que lorsque l'animal est à jeun, ce canal chylifère n'est plus qu'un vaisseau lymphatique : ce qui fait voir de plus en plus, qu'en effet il n'est aucune différence essentielle entre les lactées et les lymphatiques proprement dits.

Une nouvelle preuve d'identité entre ces deux ordres de vaisseaux, c'est la découverte qui vient d'être faite, d'un second tronc lymphatique au côté droit de la poitrine, tronc qu'il est moins aisé de trouver que le canal thorachique gauche, quoiqu'il soit presque aussi gros, et qu'il soit destiné aux mêmes fonctions. Ce nouveau tronc lymphatique se jette dans la souclavière droite; et le lieu de son insertion, est aussi l'angle que fait cette veine par son union à la jugulaire. M. Cruikshank a trouvé quelquefois qu'une branche plus ou moins considérable se détache du canal thorachique gauche, et va s'insérer dans le canal thorachique droit, auquel elle fournit en son temps des contributions chyleuses.

Les vaisseaux lymphatiques sont si nombreux et si multipliés dans toutes les parties du corps animal, qu'il n'est point douteux que leur ensemble ne constitue la majeure partie de notre individu. A n'en juger que par le nombre des

rameaux principaux, que l'injection peut rendre perceptibles à l'œil, il est prouvé que chaqne veine et chaque artère, que dis-je, que chaque veinule et chaque artériole, sont toujours accompagnées de plusieurs vaisseaux lymphatiques correspondans; ce qui établit d'abord, et d'une manière incontestable, que le nombre des vaisseaux lymphatiques l'emporte notablement sur celui des vaisseaux sanguins. Que serait-ce s'il était permis à nos faibles sens de démêler les dernières ramifications des lymphatiques; ramifications dont la ténuité doit être sans doute proportionnée à celle du fluide dont ces vaisseaux sont remplis ?

Il est encore évident, par la structure du système des lymphatiques proprement dits, et par la disposition des valvules qui sont communes à toutes les parties de ce système, que les vaisseaux dont il est composé, exercent dans le corps animal un office purement veineux; c'est-à-dire, que leur destination essentielle est de porter les liquides qui y sont contenus, de toutes les parties du corps vers les deux canaux thorachiques, et de là dans la masse du sang. En effet, la seule introduction journalière du Chyle dans les vaisseaux sanguins, suffirait pour prouver cette direction dans le cours de la Lymphe elle-même. D'ailleurs cette marche de la Lymphe est démontrée à l'œil, par le succès des injections. Tous les anatomistes se sont aperçus qu'il est assez difficile de remplir les vaisseaux lymphatiques, en poussant les liqueurs colorées des troncs dans leurs ramifications: au lieu qu'il est très-aisé d'y réussir, en poussant les injections des ramifications vers les troncs.

Cela va au point qu'un rameau lymphatique et très-délié du gros orteil étant injecté, la liqueur parvient non seulement jusqu'aux glandes inguinales et lombaires, mais même jusqu'au canal thorachique, ainsi que Cruikshank l'a encore remarqué.

A juger de la vélocité du cours de la Lymphe par celle du Chyle, ce qui dans le fond n'est estimer les choses que d'après la plus parfaite analogie, on est forcé de croire que ce fluide se meut dans ses vaisseaux avec une très-grande rapidité. En parlant des veines lactées et de leur contractilité, j'ai rapporté une expérience qui fait voir que dans certaines circonstances le fluide chyleux marche très-rapidement dans leur sein. J'ajouterai ici une autre expérience, qui montre que même dans l'état ordinaire, le Chyle coule dans ses vaisseaux avec une célérité merveilleuse. Dans le mésentère d'un animal encore vivant, ou mort depuis peu de temps, on peut voir ce fluide marcher dans les veines lactées. L'exact anatomiste que je viens de citer, est même parvenu à calculer son mouvement, et il a trouvé qu'il était tel, que ce liquide parcourt ordinairement quatre pouces par seconde, c'est-à-dire, vingt-cinq pieds par minute, ce qui doit sembler prodigieux au premier coup d'œil.

En effet, peut-on n'être pas étonné d'abord, de voir les fluides chyleux et lymphatiques, sur lesquels l'action du cœur, dans quelques suppositions qu'on veuille faire, doit être nulle, ou du moins infiniment faible, circulent pourtant dans leurs canaux avec autant de célérité ? Et pour ne pas parler encore ici

des sources de la Lymphe proprement dite, l'on dispute beaucoup sur la force qui fait entrer le Chyle dans les racines des veines lactées, et l'oblige ensuite à passer de là dans son réservoir. Si je ne me trompe, cet étonnement et ces disputes viennent des préjugés qu'ont laissés dans lesprit des médecins, les idées mécaniques et à tout moment insuffisantes, qu'on s'était formées autrefois sur la circulation du sang. Pour moi, je l'avoue, je ne suis pas plus surpris de voir un fluide absorbé par les bouches des vaisseaux vivans, que la nature a destinés à cette absorption, et de voir ensuite que ce fluide absorbé suit certaines routes que la même nature lui a tracées, que je ne le suis de voir un animal altéré avaler l'eau qu'on lui présente, et la faire passer successivement de la bouche dans l'Œsophage, et de l'Œsophage dans l'estomac.

Avec Hippocrate je considère le corps de l'animal, comme un composé admirable de diverses parties qui conspirent à une vie commune, mais dont chacune a pourtant ses fonctions individuelles, et jouit d'une vie qui lui est propre. Sous certains rapports, chaque partie animale diffère des autres, non seulement par sa position, sa structure organique et son usage spécial; mais encore elle a ses allures propres, ses appetits particuliers, et en un mot son instinct. Cette vérité s'applique très-bien aux vaisseaux lymphatiques, et entr'autres aux veines lactées, dont les orifices nous sont plus connus. Dès que le Chyme est parvenu dans les intestins, leurs villosités absorbantes se mettent en travail à leur manière, et boivent

le lait qui leur est offert, comme l'enfant succe celui de sa nourrice. Les utricules une fois remplis, il ne s'agit plus que de pousser le Chyle dans les tuyaux lactées qui sont contigus. Pour cela les utricules se resserrent et ferment un moment leur bouche aspirante. Le fluide des utricules, pressé ainsi de tous les côtés, est donc obligé d'enfiler les vaisseaux. C'est par l'alternative rapide et soutenue de pareilles dilatations et de pareilles constrictions des villosités intestinales, que se fait l'introduction du Chyle dans les utricules, et s'il m'est permis de le dire, sa déglutition dans les vaisseaux lactées. Lorsque les racines de ces vaisseaux se trouvent remplies de fluide par ce simple mécanisme, un mouvement vermiculaire ou péristaltique de leurs parois et de celles des vaisseaux suivans, suffit pour les pousser en avant. Je conviens que dans les radicules des veines lactées, le mouvement du Chyle est vraisemblablement très-faible. Mais à mesure que les élémens infiniment dispersés de la force compressive, qui le fait marcher alors vers le canal thoracique, viennent à se réunir, ce qui arrive par la jonction successive des rameaux à des troncs plus considérables, ce mouvement doit devenir sensible de plus en plus, et se montrer enfin tel que l'observation le fait voir.

Ce que je viens de dire du système particulier des lactées, on ne peut éviter de le penser aussi du système des lymphatiques proprement dits, quoique la transparence des fluides dont ce dernier est rempli, ne permette en aucun cas d'en apercevoir la marche, et à plus forte raison, de déterminer la vélocité de leur cours.

Dans des choses semblables, tout est nécessairement semblable; et ce serait, ce me semble, assez inutilement que je m'arrêterais plus longtemps à pouver que la Lymphe a en effet un mouvement de progression en tout pareil à celui du Chyle. Mais il me reste encore à faire voir quelle est la véritable origine du fluide qui circule dans les vaisseaux lymphatiques proprement dits.

Bartholin et après lui l'illustre Boerrhaave crurent sans hésiter, que ces vaisseaux tiraient tous leur source des dernières ramifications artérielles. Selon eux, la Lymphe n'a d'autre mouvement que celui qu'elle reçoit des impulsions du cœur et de celle des artères. J'ai pourtant avancé, et je me crois aujourd'hui ditpensé d'en fournir des preuves, qu'une pareille cause de mouvement dans les fluides lymphatiques, est une supposition tout-à-fait inadmissible. Mais d'un autre côté, dès qu'il est manifeste, comme on l'a vu, qu'une portion considérable du système général des lymphatiques, je veux dire les lactées, ne tire nullement son origine de l'extrêmité des artères, et que c'est uniquement à la propriété absorbante qu'ont les racines de ces lymphatiques particuliers, qu'ils doivent le fluide dont ils sont remplis; pourquoi supposer au reste du même système une autre origine et d'autres fonctions? D'après une observation ancienne et constante, il est convenu que le corps animal absorbe dans les points de ses surfaces, tant internes qu'externes; et il ne se présente pour fournir à cette absorption générale, aucun organe propre à cette opération vitale, que les extrêmités imperceptibles des lymphatiques. Il

Il est vrai qu'Hippocrate, et après lui tous les médecins jusqu'à Bartholin, ont cru que cette absorption universelle se faisait uniquement par les orifices des vaisseaux veineux. Mais ce dernier anatomiste, quoiqu'il ne doutât pas qu'en général les lymphatiques ne fussent continus aux artères, crut d'après des observations péremptoires, devoir faire à cette loi universelle, une exception en faveur des lymphatiques des intestins, même autres que les lactées, lesquels ne sont jamais continus aux artères et naissent manifestement des surfaces.

Le système d'Hippocrate, modifié par Bartholin, sur l'origine des lymphatiques, fut celui à-peu-près de tous les anatomistes, jusques à ces derniers temps. Haller, dans sa grande Physiologie, commença à prouver que toutes les surfaces du corps, ainsi que celle des intestins, fournissaient beaucoup de vaisseaux lymphatiques, indépendamment de ceux qu'il supposait toujours venir des artères. Mais enfin d'un côté l'aîné des Hunter, et de l'autre Alex. Monro le fils, ont tellement multiplié les preuves qui établissent que tous les lymphatiques quelconques naissent absolument des surfaces, qu'il n'existe aujourd'hui aucun anatomiste, qui n'admette cette origine universelle des vaisseaux lymphatiques, comme une vérité démontrée; et qui n'attribue exclusivement tout l'ouvrage des inhalations dans le corps vivant au système de ces vaisseaux, tandis que celui des exhalations est généralement dévolu aux extrêmités artérielles.

Il serait trop long de rapporter ici, même en abrégé, les expériences décisives qui établissent

le sentiment dont on vient de parler sur les fonctions des vaisseaux lymphatiques. On les trouvera présentées dans tout leur jour, dans l'ouvrage intéressant que le Docteur Cruikshank a publié depuis peu sur l'anatomie des vaisseaux absorbans. Cet auteur fait tous ses efforts pour faire réjaillir sur Hunter son ancien maître et son ami, toute la gloire de cette grande découverte. Cependant Haller dans ses derniers ouvrages en a rapporté l'honneur, et ce me semble avec plus de justice, à Monro. En effet il est certain que ce dernier anatomiste a reconnu très-formellement, que la propriété résorbante est essentiellement attachée à tout le système des lymphatiques, dans une Dissertation épistolaire, imprimée à Berlin en 1757, époque à laquelle il ne paraît assurément pas, que dans le monde savant on se fût encore douté de cette vérité médicale.

Quoiqu'il en soit de ce procès de priorité, il n'est pas moins vrai que la destination principale de tous les lymphatiques, soit lactées, soit autres, est l'absorption des fluides, et le transport de ces fluides absorbés dans la masse entière du sang ; ensorte que désormais il doit être permis de désigner tous ces vaisseaux sous le titre générique de vaisseaux absorbans ; dénomination dont s'est déjà servi le Docteur Cruikshank, et qui en simplifiant le langage du médecin, ne peut que simplifier aussi ses idées.

Du reste, si l'on me demande comment se fait l'absorption dans les diverses surfaces, par la bouche des lymphatiques ordinaires, je répondrai d'abord, qu'il n'est pas d'une saine logique, de rejeter un fait certain, par cela

seulement qu'on ne peut point démêler avec exactitude le jeu de ses causes efficientes J'ajouterai pourtant qu'il est très-vraisemblable, que l'absorption qui a lieu dans les bouches des lymphatiques ordinaires, ne se fait point par un mécanisme différent de celui des lactées. Chaque orifice des racines lymphatiques, a sans doute son organisation propre, son jeu, son instinct. Cela peut s'entendre aisément des extrêmités résorbantes qui s'épanouissent sur la surface des viscères, dans les chambres du tissu cellulaire, dans l'intérieur des vaisseaux sanguins; et en général sur la surface de toutes les cavités. Mais lorsqu'il s'agit de la surface externe des tégumens communs, la chose paraît d'abord susceptible de quelque difficulté. On est tenté de n'accorder à la peau qu'une simple force d'exhalation, et d'en bannir toutes les bouches résorbantes, quoique d'ailleurs on ne puisse pas nier que la peau a, tout comme les autres parties, ses vaisseaux lymphatiques. Cependant il est très-assuré que la peau est toute parsemée de pores inhalans. On a même observé que dans certaines circonstances, ces pores pompent avec avidité, et d'une manière très-fâcheuse, les humidités de l'atmosphère. Bien des Hydropisies dangereuses et rebelles n'ont paru avoir été formées et être entretenues que par cette voie cachée. Mais sans prendre le corps dans un état maladif, tout porte à croire, que la surface extérieure de l'animal, en cela analogue à celle des plantes, a ses tuyaux aspirans, par lesquels elle absorbe entr'autres une portion de l'air atmosphérique. Qu'on souffre à ce sujet, que j'entre dans une

petite discussion, qui ne me semble pas devoir m'écarter de mon objet principal.

Il y a déjà long-temps que par des expériences ingénieuses, le fameux Hales s'était assuré que la surface des vésicules pulmonaires, dont la membrane extérieure n'est qu'une continuation de l'*Épithelium* cutané, absorbait à chaque inspiration une partie déterminée de l'air reçu dans la poitrine. Mais à l'époque où travaillait cet illustre physicien, qui d'ailleurs a tant mérité de la Médecine, il n'était pas encore temps d'apprécier toute la valeur de cette superbe observation. Il était réservé aux chimistes de nos jours, de développer le mystère de la respiration, et de faire voir que cette portion d'atmosphère, absorbée par les vaisseaux inhalans du poumon, est la partie vitale de l'air commun; partie qui est l'aliment nécessaire et indispensable de toute combustion. C'est cette consommation d'air vital dans l'acte de la respiration, qui fait regarder aujourd'hui, et avec grande raison, cette fonction animale, à laquelle est indivisiblement liée la chaleur naturelle de l'individu, comme une déflagration lente et douce du sang; comme une véritable combustion.

Mais si l'action du poumon sur l'air atmosphérique a ainsi le pouvoir d'enlever par ses tubes inhalans, et pour ainsi dire cutanés, le principe de la vie et de la chaleur animale; pourquoi la peau elle-même, toute percée de pores ainsi que les vésicules pulmonaires, ne s'approprierait-elle pas, à sa manière et dans toute sa grande étendue, quelque portion de ce fluide hétérogène? Les expériences du Comte de Milly ont déjà fait voir qu'il se détache

sans cesse de sa surface un fluide aériforme qui se dissipe dans l'atmosphère. En cela nous ressemblons aux plantes dont les feuilles exhalent continuellement de l'air. A raisonner par analogie, n'est-il pas tout-à-fait apparent que, comme elles, notre peau reprend aussi de la masse atmosphérique, et par l'inhalation, ce qu'elle lui donne par l'exhalation ? La chose me paraît plus que vraisemblable ; et je suis persuadé que nos laborieux physiciens ne tarderont pas à la démontrer (*a*). Mais en la supposant réelle, notre inspiration et notre expiration cutanées, quoique au fond les mêmes que celles des végétaux, ne le sont pas pourtant quant à la matière inspirée et expirée. Par les expériences des célèbres Ingenhouse et Sennebier, on sait que les feuilles des plantes absorbent l'air méphitique, et n'exhalent, du moins à la lumière, que de l'air pur et vital. Alors le règne végétal et le règne animal s'entr'aideraient par leurs respirations contraires, et se fourniraient réciproquement la matière de leurs inspirations cutanées. L'utilité sensible qui résulterait pour les deux règnes, de cete réciprocité, est à mes yeux une grande raison pour en faire admettre l'existence, et achève de me persuader, qu'en effet l'inhalation de l'air par les pores de la peau, n'est pas une supposition chimérique.

Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre d'avantage sur cet aperçu, concernant l'usage des vaisseaux

---

(*a*) M. de la Matherie, dans son Essai analytique sur les airs, édit. 1785, p. 295, fait très-bien sentir cette contrariété entre la respiration animale et végétale ; mais il ne s'est pas occupé à en rassembler les preuves.

lymphatiques de la peau. Je me contenterai pour finir ce que j'ai à dire sur l'histoire physiologique de ce système des vaisseaux, de remarquer avec Cruikshank, que les parois dont ils sont formés, admettent dans leur contexture, du moins dans les troncs un peu considérables, des ramifications sanguines, dont la présence y est sur-tout démontrée, par les engorgemens inflammatoires dont ces parois sont susceptibles. Je remarquerai encore que c'est par les lymphatiques, que le sang épanché dans les échymoses, est repris pour être ramené dans le torrent de la circulation : ce que des observations certaines ont rendu sensible à Hunter. Bien plus, ce dernier auteur a prouvé que les parties même solides du corps, dès qu'elles viennent à être décomposées par des maladies locales, sont souvent absorbées par les lymphatiques; et il a fait voir que la force aspirante de ces derniers n'est pas tellement propre à leurs racines, qu'on puisse la refuser aux autres portions du système; puisqu'il est de fait que souvent dans les plaies, les petits troncs lymphatiques qui sont compris dans la solution de continuité, aspirent avec autant, et quelquefois même avec plus d'énergie, que les pores inhalans proprement dits. Mais il est temps de passer à l'examen physiologique des glandes conglobées.

§. II.

QUELLE est la structure, et quels sont les usages des Glandes lymphatiques *ou conglobées ?*

LES glandes lymphatiques ou conglobées sont des organes, qui à raison de leur texture lâche, molasse, et peu susceptible de sentiment, étaient regardées par les anciens, comme un composé spongieux de chair et de graisse. Dans les enfans elles sont rouges et sanguines ; mais dans les adultes elles perdent de leur apparence charnue, et deviennent sensiblement plus pâles. Bien plus, dans les nouveaux-nés, on les trouve toujours fort volumineuses et toutes remplies de matière laiteuse : dans les vieillards au contraire elles sont si sèches et si rapétissées, qu'on a quelquefois bien de la peine à les découvrir. C'est cette observation qui faisait dire à Ruisch, qu'elles n'étaient nullement nécessaires à la vie, et que dans la vieillesse elles restaient absolument sans fonctions ; sentiment évidemment exagéré, et que Haller a combattu avec avantage. Selon les observations de Morgagni, en cela conformes à celles de Haller et de Ruisch lui-même, ces glandes, si on en excepte le *Thimus*, après qu'elles se sont délivrées du lait de naissance, vont toujours en grossissant jusques vers l'âge moyen : et ce n'est qu'après cette époque de la vie, qu'elles perdent progressivement de leur volume, et prennent une plus grande fermeté, à mesure que l'âge tend vers son déclin.

Dans plusieurs parties du corps, les glandes conglobées se trouvent toutes isolées. Mais le plus souvent elles sont groupées et réunies en masse, de manière à former de grands paquets glanduleux. Tel est entr'autres cet assemblage de glandes qui se voit vers les parties inguinales de l'un et de l'autre sexe, et celui que dans le mésentère on connaît sous le nom de Pancréas d'Asselli.

A la différence des glandes qu'on appele conglomères, les conglobées n'exercent aucune fonction secrétoire, et manquent par conséquent toutes de conduit excréteur. D'ailleurs les plus grosses d'entr'elles ne surpassent guères la grosseur d'une noisette, et leur forme est presque toujours celle d'une olive, ou d'un Ellipsoide allongé. On remarque qu'elles reçoivent les vaisseaux lymphatiques, qui ne manquent jamais d'y aller aborder, par l'extrêmité de l'Ellipse qui se trouve la plus éloignée du canal thorachique; et que ces vaisseaux en sortent toujours par celle des deux extrêmités qui est la plus voisine de ce canal. Les lymphatiques qui apportent leur fluide dans les corps glanduleux, sont connus parmi les anatomistes sous le nom d'*afférens*; et ils appelent *déférens* ou *efférens*, ceux de ces vaisseaux qui sont destinés à en rapporter ce fluide. Les afférens sont toujours plus petits et en plus grand nombre, tandis que les déférens, qui sont moins nombreux, ont ordinairement un calibre beaucoup plus considérable.

On a trouvé que le corps de la glande conglobée est formé d'abord par une membrane extérieure, qui est ferme et comme ligamenteuse,

mais où l'on ne peut observer rien qui ait l'apparence fibreuse. On peut diviser cette membrane en deux lames distinctes : Haller qui l'a soumise à ses expériences, n'a jamais pu d'ailleurs y découvrir le moindre signe d'irritabilité.

De la surface interne de cette membrane solide, part un tissu celluleux, qui se répand dans toute l'étendue de la substance glanduleuse. Les cellules de ce tissu dans les jeunes sujets, sont toujours remplies d'une liqueur blanchâtre et séreuse, qu'on compare au petit lait, et à laquelle on donne généralement le nom de *Suc propre* des glandes. Cette liqueur dont l'usage n'est pas encore connu, est la même dans les glandes lymphatiques ordinaires, et dans les glandes lymphatiques lactées : ce qui prouve que ce n'est pas au Chyle qu'elle doit sa blancheur et son existence. D'ailleurs on ne la trouve que rarement dans les adultes, et encore moins dans les vieillards.

Outre ses vaisseaux lymphatiques afférens et efférens, la glande conglobée reçoit des vaisseaux sanguins des deux genres ; elle est même toujours pourvue de quelque filet nerveux : mais les nerfs qui vont s'y perdre sont si peu considérables, qu'on a beaucoup de peine à les trouver dans la dissection ; tant est fausse l'opinion de Malpighi qui supposait sans trop d'examen, que les glandes conglobées étaient toujours munies d'un grand nombre de nerfs ; et tant est erroné le sentiment des Phisiologistes, qui d'après ce fait supposé, ont voulu faire regarder ces organes, comme autant de foyers, où la lymphe se trouvait sans cesse enrichie et comme

animée, par le mêlange abondant du fluide nerveux !

Quant aux vaisseaux sanguins et lymphatiques, qui pénétrent le corps de la glande, on sait depuis les travaux anatomiques de Ruisch, qu'ils s'y divisent et sous-divisent en des ramifications d'un nombre et d'une finesse incroyables; et que par des entrelacemens et des convolutions singulières, ils y forment des grains ou petits pelotons vasculaires, que cet habile injecteur a rendus si célèbres sous le nom d'*Acini*. A voir ces glandes après une injection heureuse, faite par les vaisseaux artériels, on dirait que tout y est sanguin : et dès qu'on fait l'opération par les lymphatiques, tout y paraît au contraire composé de ce dernier genre de vaisseaux. De ses expériences Ruisch concluait que les glandes conglobées n'étaient qu'un certain assemblage de vaisseaux lymphatiques et sanguins. Aussi combatit-il toujours avec force, contre l'existence de ces vésicules intermédiaires, que Nuck avait dit se trouver toujours entre les dernières extrêmités des vaisseaux afférens, et les premières racines des efférens; vésicules où selon ce dernier auteur, la Lymphe était spécialement travaillée, et utilement mêlée à des sucs vitaux, qu'y déposaient les extrêmités artérielles Personne n'ignore avec quelle chaleur Malpighi soutint contre Ruisch les vésicules ou follicules intermédiaires de Nuck; et combien le différend de ces deux grands hommes sur cette matière, a ensuite occasionné de disputes sur la véritable structure des glandes, et sur leurs fonctions.

Cependant il paraît, d'après les expériences

tentées depuis par Albinus et Brunner, et sur-tout par les injections plus heureuses de Hunter, et de son disciple Cruikshank, que les glandes conglobées, outre le tissu cellûleux et propre qui en fait la base, ont encore des cellules très-distinctes, et qui ne paraissent être autre chose, que les vésicules intermédiaires de Nuck et de Malpighi. Déjà le grand Haller, d'après des tentatives qui lui étaient personnelles, avait admis de pareils réceptacles intervasculaires; et tout porte à croire qu'ils existent en effet.

Il ne me reste à présent qu'à assigner l'usage auquel les glandes conglobées sont destinées; car il faut bien que dans les vues de la nature, ces organes exercent sur les fluides lymphathiques, un office bien important, puisqu'il n'y n'y a aucune portion notable de ce fluide, qui ne soit obligée de passer à travers la substance de ces glandes; et puisque les afférens y subissent si constamment ces divisions étonnantes dont nous avons parlé, et qui par la résistance des frottemens, devraient, ce semble, anéantir le mouvement dont la Lymphe était animée en entrant dans ces corps. On a beau former des hypothèses; on ne saurait disconvenir, que les glandes lymphatiques ont été mises dans la machine animale pour quelque grande utilité : mais cette utilité, quelle est elle? Avouons-le de bonne foi; le grand but de la nature dans la formation de ces parties organiques, est encore pour nous un mystère. Sans doute que le fluide laiteux dont elles regorgent dans les nouveaux-nés, peut servir pendant les premiers jours qui suivent la naissance, de supplément à la nourriture de ces tendres sujets,

qui doivent apprendre à teter leurs mères. Mais chez eux, tout le tissu cellulaire qui est aussi surchargé de lait, peut remplir le même objet : et dans cette fonction passagère, les glandes lymphatiques n'offrent rien qui soit propre à leur structure glanduleuse. On s'est trompé encore en croyant indiquer l'utilité des glandes conglobées, en disant qu'elles sont à l'égard des vaisseaux lymphatiques, ce que les Ganglions sont à l'égard des nerfs. C'est là expliquer une chose obscure, par une chose plus obscure encore. Car absolument, on pourrait présumer avec quelque apparence de raison, que les glandes conglobées servent à hâter le mouvement de la Lymphe, fluide que l'on sait du moins ne rien perdre de sa vélocité, à travers leur tissu compliqué : ou bien à combiner de quelque manière particulière ce fluide avec les sucs artériels, afin de l'élever peu-à-peu à l'animalisation, ainsi que Nuck l'avait prétendu. Or quel physiologiste pourrait proposer des idées aussi probables sur l'usage des Ganglions ?

§. III.

QUELLE est la nature des fluides, dont le système des lymphatiques est naturellement rempli ?

ON donne ordinairement le nom de *Sérosité*, à cette portion de la masse sanguine, qui après la saignée se sépare de la partie rouge, et se montre sous la forme d'une eau transparente, un peu visqueuse, un peu salée, et empreinte d'une couleur légèrement bilieuse

et jaunâtre. Une chaleur même douce fait évaporer avec une facilité et une promptitude singulières, une portion de cette sérosité, qui d'ailleurs se coagule à la chaleur de l'eau bouillante, et montre une nature vraiment albumineuse.

On réserve le nom de *Partie fibreuse*, à cette portion du fluide sanguin, qui par le repos et le froid ordinaire de l'atmosphère, se coagule spontanément, et qui entraînant avec elle tous les globules rouges du sang, dont elle reste colorée, forme avec eux cette masse solide qu'on appele Caillot ou Trombus. Cette substance singulièrement concrescible, se dépouille aisément par la lotion, de tous les globules colorans, et paraît alors entièrement blanche. On y remarque une organisation fibreuse, dont elle a tiré son nom; et Ruisch avait l'art de la traiter de telle manière, qu'il en formait des membanes artificielles, très-ressemblantes aux membranes naturelles des animaux. Bien des physiologistes ont supposé que la matière fibreuse du sang, dans son état de vie et de liquidité, n'est en effet qu'un fluide tout composé de petits élémens fibreux, qui par le froid et le repos ont la liberté de se réunir au moyen de leurs affinités réciproques, et forment par leur aggrégation, un résultat tout-à-fait comparable aux cristallisations salines. M. de Fourcroy, qui depuis peu a examiné cette substance d'une manière particulière, ne doute pas que la partie fibreuse du sang ne soit l'aliment naturel et spécial des muscles, et en même temps la base de toute irritabilité dans le corps animal. Dans son enthousiasme poëtique, Bordeu d'après une expression d'Hippocrate, aimait à

appeller le sang de *la chair coulante.* Cette dénomination pourrait tout au plus convenir à sa partie fibreuse.

Les sucs dont se trouve rempli le système des lymphatiques, ne sont pas précisément, ni de la sérosité, ni de la substance fibreuse. On peut voir aussi par leur blancheur ou leur pellucidité, que dans leur état naturel ils ne contiennent point des globules rouges et vraiment sanguins. Mais la Lymphe vasculaire, dans la totalité de laquelle je comprends toujours le fluide chyleux, renferme pourtant les élémens de ces trois parties du sang, la matière séreuse, la matière fibreuse et la matière rouge. Car ce n'est que d'elle qu'on doit attendre la réparation de ces fluides, lorsque par les attritus de la vie, ils viennent à éprouver des décompositions destructives.

Le Chyle que Haller a cru actuellement acide, et qui pourtant ne donne aucun signe chimique d'acidité, est certainement très-acescent, aussi bien que le lait auquel il ressemble si fort; il l'est même beaucoup plus que lui, puisqu'il n'a point encore reçu un aussi haut degré d'animalisation. Comme le lait, le Chyle contient des globules auxquels il doit sa blancheur et sa qualité butireuse, et que le microscope fait voir constamment sous un diamètre plus petit que celui qu'on remarque dans les globules rouges du sang. Il est très-probable, que ce sont ces globules blancs et chyleux, en qui l'on voit une nature grasse et inflammable, que le travail continu de la vie métamorphose ensuite en globules laiteux, et enfin en vrais globules sanguins.

Le Chyle, comme le sang, éprouve par le froid et le repos une coagulation spontanée. Une fois coagulé, il se sépare encore spontanément et à la manière du lait, en trois parties bien distinctes, dont l'une est purement séreuse, l'autre légère et butireuse ; et dont la troisième, qu'on compare à la partie caséeuse du lait, et qui ressemble aussi bien à la partie fibreuse du sang, offre un aspect friable et comme terreux. Je regarderais donc volontiers cette dernière portion du Chyle, comme le véritable élément de la partie fibreuse du sang ; mais élément encore grossier, imparfait et peu travaillé. Peut-être la partie caséeuse du lait est-elle aussi, et dans un degré plus élevé, l'élément de la substance fibreuse. Dans ce cas le Chyle, le lait et le sang auraient des analogies suivies, et ne seraient plus qu'un seul et même fluide, dans des degrés différens d'élaboration ; ce qui me paraît assez vraisemblable.

En effet, le Chyle est si peu animalisé, qu'il ne montre que des dispositions très-éloignées à la dégénération putride. M. Cruikshank dit en avoir mis en expérience une certaine quantité dans son appartement, et pendant les plus fortes chaleurs de l'été, sans qu'après deux jours entiers, il ait pu apercevoir dans ce liquide le moindre indice de putréfaction. D'ailleurs, tout comme le sang, le chyle est doué d'une concrescibilité d'autant plus grande, qu'il a été tiré d'un sujet plus sain et plus vigoureux ; et il est à croire que dans cette dernière circonstance, il se trouve toujours, et plus éloigné de l'acidité, et plus avancé vers l'alkalescence.

Mais il est temps de nous occuper de la Lymphe proprement dite.

La Lymphe prise dans ses propres vaisseaux, et que j'appelerai pour cette raison vasculaire, quoique privée des globules huileux qui colorent le Chyle, ne différe pas au fond de cette dernière liqueur, autant qu'on pourrait le penser. Toutes les expériences semblent même concourir à prouver, qu'entre ces deux fluides, il existe une très-grande analogie. La Lymphe, qui comme la sérosité du sang, est transparente, jaunâtre, un peu visqueuse, et légèrement salée, se coagule de même que le Chyle, par le froid et le repos. Mais pour cela, selon Haller, il faut l'avoir laissée pendant quelque temps en évaporation, et lui avoir fait perdre par ce moyen une petite partie de son abondante aquosité. Cependant Diemerbroek qui fit ses expériences sur des animaux vivans, n'observa pas dans la lymphe qu'il en retirait, cette lenteur à se figer, et M. Cruikshank assure d'après les siennes, que cette liqueur se concret en très-peu de temps par le seul repos, lorsqu'on la prend, ainsi que Diemerbroek, dans un animal encore vivant, qui se trouve sain et bien constitué. D'ailleurs tous les auteurs comparent la Lymphe, pour ses qualités essentielles, aux diverses liqueurs qui se trouvent dans les ventricules du cerveau, dans le Péricarde et dans les cavités attaquées d'Hydropisie; toutes liqueurs qu'on sait être évidemment albumineuses et plus ou moins concrescibles.

Il paraît encore d'après des expériences comparées, que la Lymphe tirée de ses propres vaisseaux est beaucoup moins alkalescente,

beaucoup

beaucoup moins putrescible, que la Lymphe ou sérosité sanguine. Car le même M. Cruikshank ayant mis la première de ces liqueurs à la même épreuve à laquelle il avait soumis, comme on l'a dit, le Chyle, pendant les plus grandes chaleurs du mois de Juin, il ne put apercevoir après vingt-quatre heures, qu'il se manifestât en elle le moindre signe d'altération putride : ce qui doit étonner ceux qui n'ignorent pas, avec combien de facilité la sérosité du sang extravasée, contracte de la pourriture durant les chaleurs de l'été.

Il faut bien que l'action des vaisseaux et des glandes lymphatiques exerce sur la Lymphe un empire bien puissant, puisque tirée tout récemment par le jeu de l'absorption, de sources si différentes, elle paraît cependant toujours, lorsqu'elle est parvenue dans les gros troncs, où l'on peut seulement la saisir, sous la forme d'une liqueur égale, parfaitement homogène, et par-tout la même. Ce phénomène du système lymphatique est à-peu-près pareil à celui que nous offre tous les jours l'action végétative des plantes, qui agissent de telle manière sur les sucs dont elles se nourrissent, et savent si bien les immuter et se les approprier, qu'on voit souvent croître avec la même vigueur et sur le même sol, une herbe salubre à côté d'un poison mortel ; et sur deux branches d'un même tronc, un coing acerbe et une poire fondante.

De combien d'espèces très-différentes d'alimens les animaux et sur-tout les hommes ne se nourrissent-ils pas ? Cependant on n'a pu jusqu'ici remarquer aucune différence bien sensible entre

les divers Chyles qui résultent de ces alimens. La Lymphe commune, qui, ainsi qu'on l'a dit, est le produit récent de l'absorption qui se fait à toutes les surfaces du corps, devrait du moins différer d'elle-même, dans les diverses parties, suivant la différence qui se trouve entre les humeurs qui y sont absorbées. Elle devrait, par exemple, être bilieuse aux environs du foie, pituiteuse vers le Pancréas, vireuse à son retour des parties génitales, etc. etc. Cependant on ne remarque rien de semblable, du moins dans l'animal bien portant; et grâces à la force assimilante et victorieuse des lymphatiques dans l'état de santé, les matériaux très-divers dont est formé le fluide qui les remplit, sont bientôt immutés; et cédant à la force vivante et merveilleuse qui les pénétre et qui les maîtrise, ils se mettent par-tout à l'unisson du système, et par tout ils n'offrent à l'observateur surpris, qu'une seule et même espèce de Lymphe.

Quand je parle de l'homogénéité universelle des sucs lymphatiques, et de la force vasculaire qui les régit et les assimile également dans tous les points du système, je ne veux parler, comme j'ai eu soin de le dire, que de l'état ordinaire et naturel. Sans doute que la puissance de ce système ne va pas jusqu'à changer en une Lymphe bénigne et innocue, des matières vénéneuses arrivées de dehors, ou certaines humeurs dégénérées et maladives que les absorbans apportent quelquefois dans le sein des lymphatiques. La force assimilante du système a des bornes qu'elle ne saurait franchir : mais ces bornes ne prouvent rien contre l'existence très-réelle d'une pareille force. On ne peut se

dispenser de la reconnaître, pour si peu qu'on veuille réfléchir sur les opérations de l'économie animale.

ARTICLE SECOND.

QUELLES sont les maladies qui dépendent essentiellement de l'affection du système des Lymphatiques ?

POUR ne rien omettre d'essentiel dans les discussions où je vais entrer sur les affections maladives qui sont propres au système des lymphatiques, je considérerai ces affections sous trois rapports différens, et je tâcherai d'indiquer, 1.° Celles de ces affections qui annoncent spécialement la lésion des forces vasculaires du système; 2.° celles qu'on doit rapporter plus particulièrement au vice des fluides contenus dans les lymphatiques, soit glandes, soit vaisseaux; et 3.° enfin celles où la partie glanduleuse du sytème se trouve principalement attaquée. Ces trois objets vont être traités dans autant de paragraphes dont cet article sera composé.

§. I.er

AFFECTIONS maladives, qui ont pour cause le vice des Solides lymphatiques.

CE qu'on a dit en son lieu de l'irritabilité exquise dont sont pourvus les parois des vaisseaux

lymphatiques, et du mouvement rapide que ces vaisseaux impriment aux fluides qui en parcourent les cavités, fait voir qu'il est en eux une force contractile et tonique, sans laquelle il leur serait impossible d'exécuter leurs fonctions. Or, par une affection maladive, cette force peut trop s'accroître ou trop diminuer, acquérir trop ou trop peu d'énergie : et ce double désordre peut avoir lieu, ou dans la totalité du système des lymphatiques, ou seulement dans quelques branches déterminées de son département. De ces seules circonstances il est possible, à ce que je crois, de dériver l'étiologie de toutes les maladies qui affectent proprement les vaisseaux lymphatiques.

1.° *Affaiblissement tonique des vaisseaux lymphatiques.* Les vaisseaux lymphatiques peuvent éprouver un affaiblissement notable et général dans leur force tonique, par bien des causes non naturelles. Une habitation longtemps prolongée dans des lieux humides ou marécageux ; un usage trop soutenu d'alimens tirés du règne végétal, sur-tout s'ils ne sont assaisonnés qu'avec des graisses ou des huiles grasses ; l'abus des boissons aqueuses et rafraîchissantes ; celui même des spiritueux qui outrent d'abord le ton des solides, et les laissent ensuite dans la détente ; les bains chauds ou seulement doux; les longs chagrins ; la privation et encore plus la suppression des exercices du corps ; les travaux excessifs du cabinet ; les chûtes qui excitent des ébranlemens subits et violens dans toute la machine ; les grandes maladies aiguës ; et souvent l'usage immodéré des remèdes, sont entr'autres des causes très-capables

d'affaiblir d'une manière durable, le ton du système entier des lymphatiques, et de donner par là naissance à bien des espèces de maladies chroniques, qu'on peut regarder alors comme essentielles à ce système.

Dans cet affaiblissement général des lymphatiques, quelle que soit sa cause, l'on voit toujours que la Lymphe ne marche plus qu'avec nonchalance, qu'elle n'est qu'imparfaitement assimilée, qu'elle devient par là moins concrescible, plus crue et plus aqueuse, et enfin que les bouches absorbantes qui participent nécessairement au vice du système dont elles sont les racines, n'opèrent leur succion qu'avec paresse et avec lenteur; ce qui fait que des fluides qui devraient être résorbés, demeurent stagnans, et s'accumulent vicieusement dans des lieux, où ils n'auraient pas dû séjourner.

Si de telles dispositions persévérent pendant quelque temps, il faut bien que les individus dans lesquels elles se rencontrent, éprouvent des langueurs, des lassitudes spontanées, une congestion des sucs muqueux et graisseux dans le tissu cellulaire, et par conséquent la perte du coloris, des bouffissures, des Œdèmes, la Cacochymie; et à raison du défaut d'absorption dans les surfaces des viscères, et des grandes cavités du corps, des empâtemens et des obstructions froides, ou même des épanchemens séreux, et tout le glaçant appareil des Hydropisies.

Mais il peut fort bien arriver que les causes capables d'affaiblir le ton des lymphatiques, n'agissent que localement et sur quelque portion bornée du système, sans que les autres portions en soient sensiblement affectées. Quelquefois

cette atonie partielle des lymphatiques est héréditaire ; le plus souvent elle est accidentelle, et le produit, ou des passions tristes de l'ame, que l'on sait agir spécialement sur les fonctions hépathiques, et les mettre dans un état de langueur ; ou d'un coup reçu sur quelque organe ; ou d'une inflammation locale et déjà guérie ; ou des labeurs des parties utérines durant la grossesse et l'accouchement ; ou de l'engorgement chronique de quelque viscère ; ou de l'abus des ligatures ; ou enfin de toute maladie lente et locale, qui après avoir tenu certaines parties dans un état continuel d'irritation durant un temps plus ou moins considérable, viennent à être résoutes, et laissent après elles un relâchement et une atonie proportionnée aux irritations et aux crispations qui ont précédé.

C'est à de pareilles causes qu'on doit attribuer le plus souvent ces tumeurs froides et lymphatiques, qu'on voit naître dans les divers points du tissu cellulaire, bien des empâtemens indolens des ovaires, du poumon et des autres viscères, des Œdématies chroniques, auxquelles sont entr'autres sujettes les personnes qui sont dans l'usage de serrer trop fortement leurs jarretières ; les Hydrothorax qui surviennent après ou pendant les violentes Péripneumonies ; les Ascites qui succédent aux longues Dyssenteries, et quelquefois aux maladies inflammatoires du bas-ventre, etc. etc.

L'affaiblissement et l'atonie de certaines portions du système des lymphatiques est quelquefois si considérable, que les vaisseaux qui en sont affectés, perdent totalement leur action contractile. Alors la Lymphe s'y arrête,

s'y accumule, les distend insensiblement, mais d'une manière inégale, parce que les endroits de ces vaisseaux où sont placées les valvules, résistent plus que les autres endroits à cette distension. Dans ces occasions, on voit les lymphatiques se changer en un amas de vésicules réunies en grappe, et toutes remplies d'un fluide transparent et vraiment lymphatique : c'est ce qu'on appelle des Hidatides. En dernier lieu, M. Pallas et les savans de Leipsik, ainsi que le fameux Cullen dans sa médecine-pratique, §. 1662, et Bloch dans son traité des vers, page 51, ont voulu qu'on regardât cette espèce de maladie locale, comme dépendante d'un vice vermineux, et ont prétendu que les Hydatides n'étaient qu'une espèce particulière de vers, qu'ils distinguent sous le nom de vers *Tœnieformes*. Malgré tout le respect que je porte à ces habiles gens, je dirai que leur idée à ce sujet, me paraît aussi peu solide, que celle de ces Pathologistes, qui dans le siècle dernier, voulaient rapporter aux vers toutes les maladies. On rencontre souvent, et sur-tout après les longues maladies, de ces sortes de vésicules hydatideuses dans le poumon, sur le foie, sur les ovaires et ailleurs. Le Placenta en particulier est fort sujet à une pareille dégénération de ses vaisseaux lymphatiques ; ce qui est d'autant plus surprenant, que ce genre de vaisseaux, qui sans doute ne manque pas à cet organe nourricier du fœtus, y est pourtant très-difficile à démontrer. Bartholin fut le premier qui reconnut que la vraie origine des Hydatides était dans la dégénération des capillaires lymphatiques. En vain a-t-on voulu depuis leur assigner

un autre siége ! Aujourd'hui la structure et la multiplicité presque infinie de ces vaisseaux est trop connue, pour que les anatomistes osent contester sur ce point les assertions de Bartholin.

La réplétion et la distension des vaisseaux lymphatiques peuvent être telles, en certains endroits, qu'il se fait dans leurs parois des solutions de continuité. Cet accident n'est pas rare sur-tout dans le bas-ventre, lorsqu'il arrive que des tumeurs dures et skirreuses, viennent à gêner par leurs compressions, quelqu'un des troncs majeurs de ces sortes de vaisseaux. Il en naît des épanchemens d'autant plus difficiles à guérir, que l'art n'a que très-peu de prise sur ces tumeurs réfractaires, et que quand bien même on pourrait obtenir leur résolution, et forcer ensuite les lymphatiques à résorber les fluides épanchés, il serait encore très-difficile de conduire à cicatrice une plaie interne, sur laquelle on ne peut porter aucune application.

Outre ces sortes de solution de continuité, dont les lymphatiques, quels qu'ils soient, peuvent être affectés à l'intérieur, on trouve aussi quelquefois qu'il s'en fait de toutes pareilles dans les plaies extérieures. Pour lors, si le tronc lymphatique qui a été ouvert, a un calibre un peu considérable, ces plaies, quelques légères qu'elles soient d'ailleurs, ont de la peine à se cicatriser, à raison des humidités séreuses dont elles sont sans cesse abreuvées, et en certaines occasions avec une abondance vraiment étonnante. J'ai vu plusieurs fois après Haller, des simples saignées du bras et du pied entraîner de pareils écoulemens de de matière gélatineuse; lesquels, malgré toutes

sortes de bandages et les toniques les plus appropriés, entretenaient pendant plusieurs mois l'ouverture de ces plaies et les rendaient quelquefois fistuleuses.

2.° *Augmentation vicieuse de ton dans les vaisseaux lymphatiques.* Si, comme on vient de le voir, le système des lymphatiques peut être affecté maladivement par la diminution de sa force tonique, et si de cette diminution il peut s'ensuivre tant de maladies universelles ou locales, qui sont propres à ce système, il est tout naturel de penser, sur-tout quand on fait attention que les lymphatiques sont doués de beaucoup d'irritabilité, qu'ils peuvent tomber dans un vice tout opposé, et éprouver un excès de ton et d'activité, qui ne sera pas moins fertile en accidens maladifs. Ici comme dans toutes les autres fonctions animales, la santé repose dans un juste milieu, en deçà et au-delà duquel elle ne saurait subsister.

Pour parler d'abord de l'augmentation vicieuse de la force tonique dans la totalité du système des lymphatiques, je remarquerai que plusieurs causes peuvent faire naître cette disposition morbifique. Elle peut être le fruit lent d'un régime chaud et âcrimonieux : sous ce chef je comprends l'abus des aromatiques, des alimens salés, des liqueurs chaudes et spiritueuses, parmi lesquelles il faut mettre le Café et le Chocolat. Elle peut encore avoir pour principe les trop grands exercices du corps et quelquefois ceux de l'esprit, l'abstinence outrée de la nourriture, l'habitude des passions vives et sur-tout irascibles; et très-souvent elle est la suite et le dernier effet de cette irritabilité exorbitante des nerfs,

qui est aujourd'hui si commune, et qu'on désigne sous le nom générique de vapeurs.

Par l'action de ces causes, ou de quelqu'une d'entr'elles, les lymphatiques doivent prendre insensiblement une mobilité et une énergie au-dessus de celle qui leur est naturelle. Leur jeu circulant, leur jeu assimilant et leur jeu absorbant en est nécessairement augmenté, et de là doivent résulter dans la totalité de l'individu, des effets toujours proportionnés à la multiplicité et à l'intensité des causes irritantes qui agissent sur les lymphatiques. Dans une semblable position du système, les sucs destinés à l'absorption, mais dont une partie devait rester en réserve, sont pompés avec trop d'activité et trop complétement par les absorbans; la Lymphe a un cours trop vif et trop rapide; et la force d'assimilation lui est appliquée avec trop d'énergie: ce qui la rend trop alkalescente et trop concrescible, soit qu'on la considère résidant encore dans ses propres vaisseaux, soit qu'on la suppose déjà transportée dans le sein des vaisseaux sanguins.

Aussi, dans de telles circonstances, voit-on que les sujets sont vexés par des chaleurs habituelles et des soifs quelquefois inextinguibles. Le ventre se constipe, la peau se sèche et se ride; et quoiqu'il n'existe pas de fièvre sensible, on tombe dans une espèce de marasme qui a pour cause immédiate l'absorption trop animée des sucs graisseux et muqueux du tissu cellulaire. Cet état qu'on ne peut se dispenser de rapporter au vice du système des lymphatiques, non seulement forme une maladie qui est propre à ce système; mais encore il peut donner lieu à bien

d'autres espèces de maladies dans les cavités. Par exemple, il peut produire entre les viscères contigus des adhérences non naturelles, et occasionner dans les viscères graisseux, tels que les Épiploons, des Atrophies qui ne sont pas sans danger. Dans la masse des liqueurs il apporte une alkalescence générale et une densité inflammatoire que l'action de la moindre cause occasionnelle peut développer à chaque instant, et rendre réellement maladive; sans compter que dans ces occasions, la matière des secrétions devient en général vicieuse, et peut nuire de mille manières à l'intégrité des fonctions.

J'ai dit que les longues affections nerveuses sont quelquefois une des causes qui donnent spécialement au système des lymphatiques, une mobilité excessive. En cela je ne crois avoir rien avancé, qui ne soit très-conforme à ce que fait voir une fréquente observation. J'ai vu souvent d'anciens vaporeux, et plus encore de vieilles vaporeuses, tomber peu-à-peu et sans autre cause manifeste que leurs vapeurs, dans un état de langueur et de desséchement, qui qui les minait et les consumait pendant des années entières; et jusqu'à ce que quelqu'autre affection chronique, qui venait à s'enter à la fin sur ce marasme non fébrile, achevait de trancher le fil de leurs tristes jours. Plusieurs fois j'ai observé que de tels sujets ont la peau toute écailleuse à force d'aridité; qu'ils se plaignent pendant la nuit de chaleurs hectiques, sur-tout à la paume des mains et à la plante des pieds; qu'ils sont communément altérés, et que leur abdomen, toujours sans souplesse, se trouve aplati et pour ainsi dire collé aux

vertèbres, quoiqu'une constipation opiniâtre et très-incommode donne lieu chez eux à l'accumulation des matières stercorales. A quoi attribuer cette espèce de maladie, sinon à l'éréthisme général des lymphatiques, et à la trop grande force de succion, qui réside dans leurs racines? Cette conjecture est d'autant plus juste, que les personnes ainsi affectées, cessent d'éprouver alors cette foule d'accidens spasmodiques et bizarres, qui caractérisaient leur état précédent. Malgré ce silence apparent des nerfs, l'affection nerveuse n'est pas, bien s'en faut, guérie; elle n'est que déplacée : et ce déplacement est la clef de tous les nouveaux accidens.

Il ne me reste plus, pour terminer ce paragraphe, qu'à indiquer les affections maladives que peut occasionner l'augmentation excessive de ton et d'activité dans quelque portion spéciale et bornée du système des lymphatiques. Cette lésion partielle n'est pas plus chimérique, que celle que j'ai déjà rapportée à l'atonie locale de certaines branches des mêmes vaisseaux. L'existence même de ces atonies locales des lymphatiques, laquelle ne saurait être révoquée en doute, prouve suffisamment que ces vaisseaux sont aussi susceptibles d'être affectés d'éréthismes locaux; par la raison que tout ce qui peut pécher par défaut, peut par là même pécher par excès, et qu'une fibre qui peut trop se relâcher, peut aussi trop se tendre, et acquérir une dose trop forte d'action, si elle peut perdre de la dose qui lui est naturelle.

Or l'expérience fait voir que certaines portions déterminées du système des lymphatiques, sont capables de recevoir un accroissement de ton,

une activité trop intense dans plusieurs circonstances. Cela peut arriver par un vice local, reçu en héritage de ses parens; par la fixation d'une affection spasmodique; et en général par toutes les causes propres à imprimer à certains organes particuliers des irritations circonscrites et permanentes. Parcourons en peu de mots ces divers principes morbifiques, et l'on se convaincra aisément, si je ne me trompe, qu'ils ont assez de puissance, pour donner l'être à des maladies qu'on doit comprendre parmi celles qui appartiennent au système des lymphatiques.

Qu'entend-on d'abord dans le public, quand on dit qu'un tel sujet a le foie chaud, l'estomac chaud, la poitrine chaude, la tête chaude, etc. ? Et qu'entendaient les anciens médecins, quand ils assuraient unanimement que les divers viscères pouvaient être et étaient souvent affectés d'intempérie chaude ? Pour si peu qu'on veuille étudier les hommes et l'histoire de leurs divers tempéramens, on peut voir que ce langage, aujourd'hui suranné, n'est pas étranger du tout à l'observation journalière; qu'il est entr'autres bien des personnes qui naissent avec de ces sortes d'intempéries locales, et que même ces intempéries sont très-communes dans certaines contrées et dans certaines familles.

Or il est de fait, que l'intempérie chaude des viscères est toujours jointe à leur sécheresse, dont elle paraît d'ailleurs être un effet naturel. On n'ignore pas qu'une telle constitution dans l'organe cérébral, dispose très-particulièrement à toutes les affections maniaques; et que le cerveau des maniaques se trouve communément sec et de consistance friable. On sait

encore que la même constitution dans le foie, produit souvent l'épaississement âcrimonieux de la bile, ou des desséchemens skirreux du viscère; que dans les longues affections mélancoliques, maladies où la rate est si fréquemment travaillée d'intempérie chaude, cet organe celluleux se trouve assez souvent obstrué et plus ou moins endurci; et enfin que les toux non humides, les asthmes secs, et les skirrosités de la substance pulmonaire, sont des suites familières des intempéries chaudes de la poitrine.

Cela étant, il est clair que c'est à la trop grande activité des absorbans propres à chacune de ces parties, qu'on doit rapporter en première origine les intempéries chaudes et particulières des divers organes. Cette absorption excessive tient trop à sec, dans les viscères où elle a lieu, les mailles du tissu cellulaire, et dépouille trop efficacement les autres liqueurs qui y circulent, de leur véhicule séreux. Celles-ci doivent donc y trouver moins de facilité dans leur cours; elles s'y échauffent par l'augmentation des frottemens, et à la longue, elles peuvent forcer leurs capillaires, ou demeurer engouées et stagnantes dans ces débiles tuyaux.

J'ai ajouté que la fixation d'une affection nerveuse dans certains viscères déterminés, peut augmenter d'une manière vraiment maladive le jeu des lymphatiques dont ces viscères sont munis. En effet, combien de fois ne voit-on pas en pratique, la maladie nerveuse, après avoir été long-temps générale, devenir tout-à-coup une affection bornée et purement locale? Quelquefois, il est vrai, cette détermination locale n'est que passagère et de peu de durée.

Mais aussi combien de fois n'arrive-t-il pas, qu'elle se fixe si solidement dans les lieux où elle se concentre, qu'elle y forme une vraie maladie chronique, qui démeure désormais circonscrite dans ses nouvelles limites ? C'est ainsi que j'ai vu des affections universelles des nerfs, se convertir au bout d'un certain temps, chez les uns en un Tic douloureux des plus rebelles, chez les autres en crampes d'estomac, ou en coliques, soit intestinales, soit renales, soit hépathiques, d'une opiniâtreté qui les rendait interminables. Quelquefois l'irritabilité excessive et générale des nerfs s'est fixée sur le poumon, et y a excité des tous sèches ou des oppressions habituelles. Il m'est arrivé même de voir la maladie nerveuse se métamorphoser tout-à-coup en folie chronique ou en véritable manie. Une fois je l'ai vue s'emparer insensiblement de l'Œsophage d'une de mes malades, et y produire à la fin un resserrement si complet, que toute déglution lui devint impossible, et qu'il fallut se résoudre à la laisser mourir d'inanition. Dans ces diverses occasions, on peut presque toujours remarquer, que sitôt que l'affection générale des nerfs s'est ainsi fixée, les autres symptômes nerveux, qui auparavant se manifestaient successivement dans les diverses régions du corps, se dissipent sans retour, pour faire place à la maladie locale ; preuve que cette maladie récente a pour principe, ainsi que je l'ai avancé, la fixation et la concentration du spasme dans les lieux affectés.

D'une telle concentration des affections nerveuses sur les lymphatiques de certaines parties, que peut-on attendre, sinon l'accroissement des

absorptions ; et si le mal persiste pendant quelque temps, tous les effets que nous avons vu être la suite de cet accroissement ? Cependant il est des cas, où une cause spasmodique, portée sur les bouches des lymphatiques, au lieu d'accélérer leur jeu absorbant, semble au contraire le suspendre tout-à-fait, en tenant leurs orifices dans un resserrement stable et continu. Ce spasme tonique a lieu assez souvent, comme le savent les praticiens, à l'égard des tuyaux secrétoires des urines, de la bile, et même à l'égard de ceux de la peau. Pourquoi les bouches absorbantes des lymphatiques ne pourraient-elles pas en être aussi affectées ? M. Fouquet, célèbre praticien de Montpellier, regarde ces strictures spasmodiques, comme la cause ordinaire d'une classe de tumeurs viscérales et chroniques, qu'il attaque par conséquent toujours avec les anodyns et les narcotiques. M. Tissot, dans son savant ouvrage sur l'Épilepsie, prétend aussi que dans les accès convulsifs de cette terrible affection, les absorbans des ventricules du cerveau restent ainsi étranglés par le spasme ; ce qui donne, selon lui, naissance aux collections copieuses de Lymphe qui se trouvent dans ces ventricules, après les violens insultus du Mal-caduc. Enfin c'est à cette cause, que j'ai cru toujours moi-même devoir attribuer ces Œdèmes non pâteux, qui attaquent souvent les extrêmités des personnes hystériques. Mais, quoiqu'il en soit, j'ai beaucoup de peine à croire que ces sortes de spasmes toniques des absorbans ; spasmes qui par leur nature, semblent ne devoir être que des accidens momentanés et fugitifs, soient souvent la cause de quelques maladies

maladies chroniques et locales. Si la chose arrive quelquefois, du moins elle est très-rare; et je me crois dispensé d'augmenter ici à leur sujet le catalogue des maladies qui ont pour principe l'affection spasmodique des racines absorbantes des lymphatiques.

Enfin je dois remarquer que toute cause, quelle qu'elle soit, qui est capable d'exciter dans des organes particuliers quelconques, un degré non naturel d'irritation, peut aussi déterminer par là, le même vice partiel d'activité excessive dans les lymphatiques de ces organes. Un simple coup reçu dans les tégumens, si son action retentit dans un viscère voisin, peut établir dans les lymphatiques de ce viscère cette activité vicieuse et permanente. De même un organe bien constitué, peut acquérir de pareilles dispositions, à l'occasion d'un ulcère secret ou connu, dont les émanations suspectes portent l'irritation dans tous les environs; d'une tumeur interne, qui par sa compression agit désagréablement sur les organes adjacens; d'un corps étranger que le chirurgien n'aura pu extraire d'une plaie profonde, et qui y sera resté. Toutes ces causes sont sans doute des éguillons propres à exciter le jeu des lymphatiques circonvoisins, et à accélérer leur action résorbante. Aussi dans tous ces cas, est-il ordinaire de voir qu'il se forme dans les parties irritées, et dans tout leur voisinage, des skirrosités, des callosités, des resserremens ligamenteux, des adhérences contre nature, et souvent très-étendues; et bien d'autres désordres, qui témoignent tous à leur manière qu'ils ont eu pour principe un excès dans l'action résorbante des lymphatiques.

§. II.

AFFECTIONS maladives, qui ont pour cause essentielle l'altération des sucs contenus dans les vaisseaux lymphatiques.

AVANT d'en venir aux maladies propres aux glandes conglobées, il m'a paru qu'il serait plus méthodique de traiter d'abord des maladies qui ont pour cause essentielle l'altération des sucs lymphatiques; parce que ce sont les vices de la Lymphe qu'on doit regarder, ce me semble, comme les véritables générateurs de toutes les affections particulières dont les glandes peuvent être attaquées.

Les fluides lymphatiques, parmi lesquels je comprends toujours le Chyle, peuvent être altérés de bien des façons différentes. Je n'offrirai sur cette vaste matière, que des aperçus assez généraux, parce que pour la traiter à fond, il faudrait des volumes.

On peut ramener sous deux chefs principaux toutes les diverses et nombreuses altérations maladives, dont les fluides lymphatiques sont susceptibles. Elles naissent, ou 1.° par des vices indigènes et nés dans l'individu même où elles se trouvent; ou 2.° par des vices exotiques, et venus de dehors. Pour un plus grand ordre, j'examinerai séparément et sous des chefs différens ces deux genres d'altérations, et j'aurai soin sous chaque chef, de ramener les espèces qui me paraîtront devoir s'y rapporter. Peut-être trouvera-t-on ma division peu exacte, quand on verra que je range parmi les altérations de

la Lymphe par vice exotique, toutes celles qui sont contagieuses, quoiqu'il soit bien certain qu'elles peuvent survenir, et qu'elles surviennent même souvent par vice indigène. Mais cette petite difficulté ne m'a point arrêté, parce que j'ai pensé que pour un arrangement classique, il m'était libre de regarder comme absolument exotiques, des maux qui peuvent l'être, et qui en effet le sont fréquemment.

1.° *Vices indigènes des fluides lymphatiques.* On a déjà vu, d'après les observations de Cruikshank, que les sucs lymphatiques se trouvent d'autant plus assimilés et d'autant plus concrescibles, qu'ils proviennent d'un sujet plus sain et plus vigoureux; et j'ai eu occasion d'en conclure, qu'une force trop active dans les vaisseaux lymphatiques, ne peut qu'augmenter l'excès de cette animalisation.

Cependant, avant d'aller plus loin, il me paraît utile d'observer, que cette condensation que la force tonique peut exercer sur les fluides lymphatiques, a des bornes au-delà desquelles elle produirait un effet tout opposé. Si par des exercices trop violens, ou telle autre cause analogue, on venait à communiquer à cette force un certain excès, elle pourrait agir tellement sur la Lymphe, et accroître si fort son alkalescence, qu'au lieu d'en devenir plus dense et plus concrescible, elle ne manquerait pas de se laisser aller à cet état de liquéfaction, qu'éprouvent tous les liquides animaux, lorsqu'ils sont sur le point de subir la fermentation putride. Indépendamment des observations pratiques et journalières qui mettent cette assertion au nombre des vérités démontrées, je puis

invoquer à ce sujet un fait d'histoire naturelle, qui me semble la généraliser encore plus. Haller a remarqué que les animaux carnivores ont leur Lymphe, même vasculaire, toujours plus dissoute et moins concrescible que celle des herbivores et des frugivores : ce qui ne peut provenir que de ce que les alimens dont se nourrissent les premiers, donnent à leurs sucs nourriciers une alkalescence trop développée.

J'ajouterai en preuve de la dissolution de la Lymphe par la trop grande force dans le jeu des vaisseaux lymphatiques, que ce phénomène a évidemment lieu, même dans le cours de bien de maladies décidément inflammatoires, genre d'affections où l'épaississement et la concrescibilité des sucs lymphatiques s'élève, comme l'on sait, jusqu'à l'état coëneux. Ces maladies débutent communément par une fièvre des plus violentes, laquelle se soutient dans toute sa véhémence durant plusieurs jours entiers. Le sang tiré dans le premiers temps fait toujours voir un *Coagulum* consistant et solide. Mais peu de temps après, les humeurs perdent de cette grande concrescibilité ; et il se développe souvent en elles un appareil effrayant de colliquation putride.

En général, dans toutes les maladies aiguës, les sucs lymphatiques prennent vers la fin un caractère marqué de dissolution. Il paraît même que dans les cas ordinaires, cette dissolution humorale entre dans les vues curatoires de la nature ; qu'elle est le dernier terme de la coction fébrile ; et qu'elle fait une des conditions essentielles de la crise.

On ne disconviendra pas sans doute, que

dans toutes ces occasions, les sucs lymphatiques ne jouent en effet un rôle très-important. C'est d'eux que la masse sanguine tire, comme on l'a dit, tous ses élémens, toute sa consistance, toute sa concrescibilité. La matière fibreuse elle-même, n'a la propriété de se condenser par le seul repos, et de devenir solide, que parce qu'elle a reçu des fluides lymphatiques cette singulière disposition. La Lymphe dans ses propres vaisseaux, et la Lymphe dans les vaisseaux sanguins, ne sont pas deux fluides essentiellement différens; ou si l'on veut absolument les regarder comme tels, ils ne diffèrent tout au plus, que par un degré plus ou moins avancé d'élaboration. C'est toujours de la Lymphe que j'ai appelée vasculaire, que la Lymphe sanguine tire ses qualités bonnes ou mauvaises: ainsi l'on ne peut se dispenser d'admettre parmi les altérations vraiment lymphatiques, et la coëne pleurétique, et les divers genres de colliquation sanguine.

Dans l'état de santé il existe sans doute entre le jeu des vaisseaux sanguins et des vaisseaux lymphatiques, ou si l'on aime mieux, entre les tubes exhalans et les tubes inhalans, un rapport soutenu, une corrélation suivie et harmonique, par laquelle le travail tonique est également réparti entre les deux systèmes. Dans les maladies aiguës, ce rapport d'action et de mouvement ne paraît pas être ordinairement interrompu; et si pour lors les sucs sanguins coulent avec plus d'activité que de coutume, du cœur vers les extrêmités artérielles, les sucs lymphatiques vont des extrêmités absorbantes vers les canaux thorachiques avec une vitesse proportionnelle.

On serait même, ce me semble, autorisé, par bien des phénomènes qui ont lieu dans le cours des fièvres aiguës, à croire que pendant les grandes effervescences fébriles, le jeu des lymphatiques l'emporte sur celui du système sanguin. Car tout paraît annoncer, que dans ces circonstances, les absorbans agissent sur les surfaces avec une force prédominante. La langue est sèche et comme torréfiée; une soif ardente indique que la séchéresse de la bouche se propage dans le canal alimentaire : ce qui est encore marqué par les constipations opiniâtres qui accompagnent si familièrement les maladies aiguës dans leur principe. D'un autre côté les tégumens sont dans l'état de la plus grande aridité, et les cellules adipeuses sont succées avec tant d'énergie, que l'embonpoint disparaît en très-peu de jours. Il n'est pas jusques aux urines, qui par leur qualité lixivielle et leur petite quantité, ne fassent voir à un œil attentif, qu'elles perdent par la force du jeu résorbant, leur portion la plus fluide et la plus aqueuse.

Mais laissons au système sanguin le privilège qu'il a depuis long-temps, de passer pour le siége essentiel des maladies inflammatoires et putrides. J'observe seulement, qu'en établissant cette opinion, les médecins ont peut-être écouté plutôt le témoignage souvent illusoire de leurs sens, que celui d'une raison saine et dépouillée de tous préjugés. En effet, leurs sens ont bien plus de prise sur les vaisseaux sanguins qui sont à portée de leur tact, et sur les diverses altérations du sang qu'ils ont tant de facilité de soumettre à leur inspection, que sur des vaisseaux lymphatiques qui se dérobent à leur

main comme à leurs yeux, et sur un fluide sans couleur que la nature semble avoir voulu soustraire à leurs recherches. D'ailleurs tous les excès d'animalisation et d'alkalescence sont bien plus sensibles et bien plus développés dans le sang, qui est un liquide déjà fort exalté et très-putrescible, que dans la Lymphe vasculaire, dont l'élaboration est bien moins avancée.

Toute la conclusion que je prétends tirer de cette longue digression, que je n'ai pas cru étrangère à mon sujet, est que sans la présence d'aucune maladie, et dans l'état même de pleine santé, les sucs lymphatiques peuvent acquérir, sans s'en apercevoir, une concrescibilité vicieuse, par le trop grand jeu de leurs vaisseaux : et comme j'ai parlé ailleurs des causes les plus capables de donner aux lymphatiques, cet excès de ton et d'activité, c'est assez d'avoir remarqué ici, que l'excessive densité que la Lymphe acquiert dans ces occasions, donne aux sujets ordinairement vigoureux en qui elle se trouve, des dispositions prochaines à certaines maladies du système des lymphatiques : car une telle Lymphe doit s'arrêter aisément dans ses capillaires. Elle les engoue, les distend, et peut même les rompre. Elle s'arrête encore plus facilement dans le tissu compliqué des glandes conglobées, et peut y produire des engorgemens, des phlogoses, et même des inflammations. J'ai vu bien des maladies glanduleuses du col, de la poitrine et du bas-ventre, qui ne me semblaient pas avoir eu un autre principe ; et je ne doute pas que bien des affections lentes du genre des phthisiques ou des scorbutiques, ne soient une

suite de cette altération trop alkalescente des sucs lymphatiques.

Lorsque au sujet de l'excessive alkalescence de la Lymphe, je rapporte à ce vice certaines affections scorbutiques, je n'entends pas parler du scorbut de mer, du scorbut proprement dit. Dans cette espèce de maladie chronique, la dégénération des humeurs est trop générale, pour qu'on soit en droit de la mettre sur le compte particulier de la Lymphe, laquelle pourtant me paraît en contenir le principe originel, dans le vice de sa constitution. Je n'ai seulement en vue que ces affections scorbutiques très-lentes et très-peu prononcées, où parmi mille accidens fugitifs et bisarres qui sont insurmontables aux remèdes ordinaires, on trouve dans les gencives et ailleurs, des signes légers, mais non équivoques de dissolution. Dans ces occasions, la Lymphe paraît souffrir spécialement; et à en juger par les symptômes fébriles et irréguliers qui s'y mêlent souvent, et sur-tout par l'inspection du sang, on serait porté à croire que ce fluide se trouve alors dans une espèce de fonte ou colliquation purulente.

Mais les fluides lymphatiques éprouvent une altération toute opposée à celle dont on vient de parler, lorsque les vaisseaux qui les contiennent, agissent sur eux avec trop de langueur. Dans ce cas, ils ne peuvent que se trouver imparfaitement condensés. Le Chyle reste crud, vappide, trop acescent, ou même déjà acide; et les sucs proprement lymphatiques ne sont plus qu'une mucosité inerte, une boue glaireuse, que la moindre cause occasionnelle peut rendre stagnante dans ses conduits, et qui

versée dans les souclavières, surcharge la masse du sang, au lieu de la réparer. Dans les individus où se fait une semblable dégénération, on doit s'attendre à toutes les affections cacochymiques, aux obstructions froides des glandes, aux empâtemens indolens des viscères, et à tous les maux secondaires, dont ceux qu'on vient de nommer peuvent être la source.

Indépendamment des vices simples de la Lymphe, qui lui viennent par le seul excès ou par le seul défaut du jeu vasculaire, ce fluide est encore exposé à être souvent contaminé par les émanations de certains foyers d'infection, que les diverses maladies établissent quelquefois en différentes parties du corps. La propriété d'absorption, dont jouit exclusivement le système des lymphatiques, fait que ces vaisseaux sont aisément pénétrés par tous les effleuves suspects, qui partent de ces foyers maladifs.

D'abord, tout abcès un peu considérable qui reste long-temps sans s'ouvrir, communique nécessairement à la Lymphe, des miasmes purulens, qui à la longue doivent pervertir l'état constitutionnel de ce fluide, et par là faire germer dans la totalité de la masse humorale, cette espèce de Cachexie, qu'on désigne, eu égard à son origine, sous le nom de Cachexie purulente. Cette espèce si commune de cachexie, est due quelquefois à la seule action des absorbans, placés à la surface des grands ulcères. On ne le voit que trop chaque jour, à l'égard des ulcères internes; quoique dans ces occasions, on puisse peut-être rapporter aux irritations locales qui se généralisent par la sympathie,

une partie des accidens phthisiques qui accompagnent ces sortes d'ulcérations. Mais ce qui prouve que les fièvres consomptives sont essentiellement dues à l'absorption purulente faite par les lymphatiques, c'est qu'elles surviennent journellement aux ulcères situés dans les organes les moins sensibles, tels par exemple que les poumons; et qu'elles se joignent même assez souvent aux ulcères extérieurs, lorsque sur-tout par des dispositions fistuleuses, le pus séjourne dans ces plaies, et que ce séjour donne le temps aux bouches lymphatiques de le résorber.

Une tumeur gangreneuse, même extérieure; un Placenta retenu et pourri dans l'utérus; un sang accumulé et putréfié dans l'estomac, etc., sont autant de causes capables d'exciter des symptômes très-graves et très-allarmans. Il est vrai qu'une partie de ces symptômes, est le produit évident du mal-aise sympathique que fait naître dans tout le genre sensible, l'affection des nerfs sur lesquels agit immédiatement le Délétère gangreneux. Mais les signes de dissolution qui ne manquent jamais de suivre de près ces premiers accidens, si les foyers putrides ne sont pas bientôt nettoyés, et qui annoncent que tous les sucs concrescibles sont attaqués à-la-fois, sont une preuve que dans ces circonstances, le système absorbant ne demeure point dans l'inaction. La Lymphe reçoit la première les miasmes septiques; elle en ressent nécessairement les premiers effets; et ce n'est qu'après elle et par elle, que les fluides sanguins sont ensuite infectés.

A propos d'infection putride de la Lymphe, je m'arrêterai un moment sur ces sortes de

fièvres aiguës, soit rémittentes, soit intermittentes, qu'on appelle saburrales, et qui doivent leur naissance à la présence de quelques levains putrides dans les premières voies. Les symptômes qui caractérisent ces espèces de fièvres, ne sont-ils, comme quelques-uns l'ont pensé, que l'effet de l'irritation nerveuse, qui du canal alimentaire, se propage par sympathie dans toute l'étendue de l'économie animale? Il sera très-difficile à tout praticien, accoutumé à apprécier chaque jour les désordres qui ont lieu dans ces maladies, et le bouleversement souvent très-rapide qu'elles produisent dans la crase des humeurs, d'imaginer que ces désordres et ce bouleversement soient uniquement l'effet des mouvemens sympathiques. Non : encore ici, les levains septiques se répandent par les absorbans du foyer putride dans les sucs lymphatiques, qui sont toujours les premiers et les plus altérés.

La même chose se passe, à mon avis, dans les fièvres bilieuses et atrabilieuses d'été et d'automne. Dans ces deux saisons, la bile devenue épaisse et visqueuse par l'abondance excessive de l'exhalation cutanée, s'accumule aisément dans sa vésicule, et y contracte par la stagnation, une putridité quelquefois très-intense. C'est ce foyer bilieux et putride qui est la cause première de ces maladies constitutionnelles, qui enlèvent tous les ans, du moins dans nos contrées méridionales, un très-grand nombre d'hommes. En elles tout annonce un caractère bilieux : la couleur des urines, celle des selles et surtout du visage, qui approche de la couleur ictérique. Dans nombre de cadavres que j'ai fait ouvrir à la suite de ces fièvres, j'ai trouvé

constamment la vésicule distendue ; et même rendue quelquefois très-volumineuse, par une bile gluante et déjà plus ou moins alkaline ; et les vaisseaux lymphatiques des environs teints au loin par des sucs jaunâtres et bilieux, qu'ils ne pouvaient avoir pompé que dans la vésicule malade. Il est donc encore évident que c'est la Lymphe qui se trouve primitivement affectée dans les fièvres bilieuses ; et que le sang ne contracte les qualités spéciales et vicieuses qu'on lui voit dans le cours de ces maladies, que par les sucs lymphatiques qui entrent dans sa composition.

Mais dans toutes ces dernières espèces d'affections fiévreuses, quoique la Lymphe y soit essentiellement altérée, il existe d'ailleurs tant de symptômes étrangers à cette altération, que ce serait peut-être trop étendre la matière, que de vouloir les ranger dans le nombre des maladies propres au système des lymphatiques. Il n'en est pas de même de la Jaunisse : c'est une affection, dont l'altération bilieuse de la Lymphe fait pour ainsi dire le fonds et toute la base. Dans les sujets ictériques, le blanc des yeux, les membranes les plus exangues, et jusqu'à la substance des os, tout est pénétré de bile, tout démontre l'existence d'une bile surabondante dans les sucs lymphatiques.

M. Cruikshank a fait sur l'Ictéritie, la même observation que j'ai faite, ainsi que je l'ai dit depuis peu, sur les fièvres bilieuses. Dans les cadavres des sujets morts à la suite de la Jaunisse, il a toujours trouvé la vésicule du fiel et les excrétoires du foie remplis d'une bile copieuse, laquelle à cause de quelque obstacle,

ne pouvait couler librement dans le Duodenum. Il a vu sur-tout les lymphatiques de tout le voisinage, gorgés d'une bile qui leur donnait sa couleur, et qu'ils avaient puisée visiblement dans les voies hépatiques. Des Professeurs oiseux peuvent bien imaginer dans leur cabinet, que la bile est un fluide qui existe formellement dans le sang, avant sa secrétion; et se persuader en conséquence qu'il peut y avoir des Jaunisses par cause purement sanguine et sans aucun concours du foie. Tous les phénomènes et toutes les observations déposent contre une pareille hypothèse, et font voir que pour que cette maladie ait lieu, il faut et que les couloirs biliaires soient obstrués de quelque manière, et que les lymphatiques pompent avec plus d'abondance que d'ordinaire, les fluides bilieux qui y sont alors arrêtés.

Les affections catarreuses me semblent aussi très-décidément devoir être placées parmi celles qui dépendent spécialement de l'altération de la Lymphe. On ne doute pas que ce ne soit à un âcre perspiratoire retenu contre le vœu de la nature dans le corps, qu'elles sont dues, puisque l'action subite du froid sur l'habitude de la peau en est la cause ordinaire. Mais cet âcre particulier, dont la nature est encore peu connue, commence nécessairement par inficier les sucs lymphatiques, dans la masse desquels il est entraîné par l'action des inhalans cutanés. Dans les suites même il ne paraît pas abandonner ces sucs, avec lesquels il se trouve avoir une affinité toute particulière : car toutes les fois qu'à la fin la Lymphe vient à s'en décharger par les extrêmités artérielles, on voit

que cette décharge se fait par prédilection, ou sur quelqu'une des portions de la membrane muqueuse et étendue de Sknéider, siége familier des fluxions catarreuses ; ou sur les glandes mucilagineuses des intestins ; ou enfin sur tout autre organe abondant en sucs muqueux et lymphatiques. C'est cette observation, dont le fond est connu depuis très-long-temps, qui a engagé Roederer et son illustre disciple Wagler, à regarder toutes les maladies catarreuses, comme des espèces ou des variétés d'une seule et même maladie, qu'ils ont nommée *Maladie muqueuse.*

Un des vices les plus terribles, que les sucs lymphatiques puissent contracter par cause indigène, est sans contredit celui qui leur est communiqué par la présence du vice cancéreux. Ce vice appartient tellement à la Lymphe, que les autres liqueurs ne paraissent presque pas s'en ressentir, et que ce virus excite presque toujours ses ravages, ou dans les voies même lymphatiques, ou dans les organes les plus pourvus de vaisseaux lymphatiques. Je remarque là-dessus, et d'après les observations de MM. Quesnay et Camper, qu'il n'est pas bien surprenant que le virus cancéreux s'allie si volontiers et si intimement aux sucs lymphatiques, puisque c'est dans les sucs lymphatiques eux-mêmes, qu'il prend sa naissance : je vais éclaircir mon idée.

Le Cancer est la suite ordinaire du Skirre; et le Skirre n'est autre chose qu'une tumeur lymphatique, qui s'est peu-à-peu endurcie, en perdant par le jeu des absorbans la partie la plus fluide des sucs épanchés, qui en ont été la cause

matérielle. Par cette soustraction, la Lymphe stagnante a pris une consistance quasi cornée. Mais la tumeur ne devient proprement cancéreuse, que lorsque cette Lymphe, venant à se livrer à un mouvement intestin et fermentatif, commence à se dissoudre et à tomber en Deliquium. La sanie qui résulte de cette déliquescence, est elle-même le levain cancéreux; levain qui paraît d'une nature septique, si on a égard à son origine et aux qualités chimiques qu'on lui a trouvé quelquefois; et qui au contraire doit être regardé comme acide et coagulant, dès qu'on ne fait attention qu'aux engorgemens fréquens et pour ainsi dire infaillibles dont il devient la cause, lorsque pris par les tuyaux résorbans, il a une fois imprimé à la masse des fluides lymphatiques son ineffaçable virulence.

Quoique le virus cancéreux soit pour la masse des sucs lymphatiques un venin très-cruel, il en est un qui paraît lui être encore plus funeste. C'est celui que ces sucs contractent par les absorptions urineuses dans bien des Ischuries renales, et quelquefois dans les vésicales. Le mélange des miasmes urineux aux sucs lymphatiques, altère si profondément ces sucs, et par eux la crase de toutes les liqueurs animales, que dans les occasions dont on vient de parler, il en résulte les accidens les plus graves et les plus précipités; au point que les sujets qui viennent à être affectés de cette Cachexie urineuse, ne vivent pas au-delà de quelques jours, si on ne parvient bientôt à rendre libre le cours des urines, soit par des diurétiques appropriés, soit par le moyen de la sonde. Il est vrai qu'alors les irritations locales contribuent

beaucoup à hâter la marche des accidens ; mais ces irritations ne suffiraient pas pour développer d'une manière aussi prompte, les symptômes putrides et gangreneux qui se manifestent dans les divers points de l'individu souffrant.

Les maladies laiteuses sont aussi du nombre de celles qui doivent figurer parmi les affections essentiellement lymphatiques ; soit que ces maladies ayent été l'effet d'un lait d'ailleurs sain et bien constitué, que la nature accumule vicieusement et par un mouvement ordinairement rapide, dans des lieux qu'elle n'a pas destinés à le recevoir, soit qu'elles dépendent d'un reste de ce lait, qui dévoyé depuis longtemps, a pris une âcrimonie particulière, laquelle se fait voir par les désordres chroniques que la présence d'un tel lait suscite dans toutes les parties où il vient à être déposé. Ces deux genres de maladies laiteuses, quoiqu'elles appartiennent également à la classe des lymphatiques, méritent pourtant d'être bien distinguées par les praticiens. J'aurai occasion dans les suites, de faire remarquer par quels signes ont peut les discerner.

Pour achever de parcourir les vices indigènes qui peuvent se former dans les sucs lymphatiques, je n'ai plus qu'à dire un mot des affections rhumatismales et gouteuses. A considérer attentivement les phénomènes maladifs, qui caractérisent ces deux espèces d'affections, qu'on a toujours regardées comme très-voisines l'une de l'autre, il est presque impossible de ne pas demeurer convaincus, que c'est dans la Lymphe, et non dans aucun autre fluide, que se préparent lentement et en silence, les germes rhumatiques

et

et gouteux; que c'est dans son sein que se tiennent cachés leurs miasmes maladifs, pendant les longs intervalles de tranquillité que ces affections laissent à ceux qui ont le malheur d'en être attaqués; et qu'enfin ce n'est que par les bouches des lymphatiques, que ces miasmes dolorifiques sont pris des lieux où ils avaient été d'abord déposés, lorsqu'on les voit tout-à-coup les abandonner, pour subir bientôt de nouvelles dépositions. Pour expliquer ce jeu de la matière rhumatismale et gouteuse, il est temps de renoncer à cette action exagérée, que l'on a prêté jusqu'ici au tissu cellulaire, et par laquelle on se persuadait, qu'étaient toujours transportées les humeurs maladives et voyageuses, qu'on voit quelquefois voltiger avec une célérité merveilleuse d'une partie sur une autre partie même éloignée. Les découvertes sur les véritables fonctions des lymphatiques, expliquent ces faits avec trop de clarté, pour qu'il soit encore besoin de recourir à des hypothèses invraisemblables.

2.° *Vices exotiques des fluides lymphatiques.* Les vices de la Lymphe que j'appele exotiques, sont ceux, comme je l'ai dit, qui naissent ou qui peuvent naître par l'introduction de quelque levain étranger à l'individu dans lequel on voit ces vices se développer.

Il semblerait d'abord, que puisque la Lymphe éprouve de très-grandes altérations, par son mélange avec des miasmes domestiques et nés pour ainsi dire sur le même sol qu'elle, on doit s'attendre qu'elle en éprouvera de bien plus grandes encore, lorsque des miasmes étrangers, et qui n'ont aucun rapport avec sa

constitution, viennent à la pénétrer, et à l'attaquer par leurs qualités hostiles, et tout-à-fait opposées.

Cependant si on y réfléchit, on verra que tout miasme maladif et venu de dehors, qui par les tuyaux inhalans est introduit dans les vaisseaux lymphatiques, ne doit pas toujours être censé capable d'opérer, sur les sucs renfermés dans ces vaisseaux, des altérations bien remarquables. Pour que de semblables miasmes puissent imprimer à la Lymphe des vices essentiels, il est nécessaire qu'ils soient propres à s'amalgamer exactement avec elle, à s'y unir par une combinaison étroite, et à changer ainsi son état constitutionnel. Or comme cette espèce de combinaison chymique suppose une affinité réciproque; et comme il y a communément d'autant moins d'affinité entre les corps naturels, qu'ils se trouvent d'une nature moins rapprochée, ou pour m'exprimer autrement, qu'ils sont plus étrangers les uns aux autres; il doit arriver souvent, que les miasmes que j'appele exotiques, produisent sur les fluides lymphatiques des altérations moins profondes, et les produisent moins facilement, que ne le feraient des miasmes indigènes qui sont nés à côté de ce liquide, et quelquefois même dans quelqu'une de ses portions.

Ce que je viens de dire se vérifie entr'autres dans les phénomènes de la contagion. Le même virus contagieux, appliqué à divers sujets, ne les affecte pas tous également; parce que dans tous, son affinité avec les sucs lymphatiques, au milieu desquels il est d'abord transporté,

n'est pas la même. Aussi voit-on que les maux contagieux passent difficilement d'une espèce particulière d'animaux à des animaux d'une espèce différente ; et qu'entre les individus de la même espèce, l'effet des communications contagieuses suit souvent les rapports de consanguinité, de tempérament, d'âge, et même quelquefois de sexe.

Que si des infections contagieuses on veut passer aux infections vénéneuses, produites par l'absorption de quelque poison, soit minéral, soit végétal, soit même animal, on sentira sans peine pourquoi ce n'est pas tant la Lymphe, avec laquelle ces matières virulentes sont d'abord mêlées, qui en éprouve les principaux effets ; et pourquoi le genre nerveux est dans le désordre le plus alarmant, avant que les sucs lymphatiques paraissent ressentir aucune altération bien considérable.

Après ces considérations générales sur les effets des virus exotiques dans la masse des fluides lymphatiques, il est temps d'en venir à quelque détail, et de voir quelles sont à-peu-près les maladies qui doivent en résulter et qu'on peut raisonnablement mettre sur le compte de la Lymphe.

Une des affections les plus remarquables des sucs lymphatiques, laquelle est due souvent à un vice exotique, quoiqu'elle puisse aussi être engendrée dans les individus par des causes internes et spontanées, c'est celle qu'on a coutume de désigner sous le nom de vice scrophuleux. On a voulu douter si en effet cette affection était vraiment contagieuse. Mais les observations assez récentes qu'ont faites à ce

sujet entr'autres MM. Bordeu et Lalouette, ont mis, ce me semble, hors de toute contestation cette vérité de fait, dont j'ai d'ailleurs ramassé des preuves dans mon Essai sur le virus scrophuleux, ouvrage couronné depuis peu par la Société.

Mais quelle que soit l'origine de l'infection écrouelleuse, ou domestique, ou étrangère, ou héréditaire, ou acquise, il est bien certain que dans tous les cas, c'est à la Lymphe que le virus spécifique qui en est le principe s'attache spécialement, puisque ce n'est guères que dans le département des lymphatiques que cette affection produit ses principaux désordres.

On peut en dire autant du vice rachitique, affection propre aux enfans du premier âge, dans laquelle les os semblent ne pas recevoir la substance nourricière qui doit les affermir, parce que les sucs lymphatiques ont de la peine à s'en déssaisir. Ces deux maladies, le Rachitis et les Ecrouelles, ont entr'elles des analogies si marquées, et se trouvent si souvent combinées dans le même sujet, qu'on peut sans crainte de grande erreur, les regarder toutes deux comme dépendantes d'une même espèce de cause virulente, qui agit sur les sucs lymphatiques, d'une manière qui au fond n'est pas différente, mais qui dans les plus tendres enfans est déposée plus volontiers par les forces vitales sur la substance encore molle et muqueuse des os, et qui dans les sujets plus formés se jette ordinairement sur les parties glanduleuses. D'ailleurs dans l'une et dans l'autre de ces affections, on trouve toujours et par-tout la Lymphe visqueuse, lente et pituiteuse,

comme l'ont fort bien observé tous les Auteurs qui ont traité particulièrement de cette matière.

La maladie vénérienne est encore un affection propre des sucs lymphatiques. Non-seulement l'expérience fait voir que le virus auquel elle doit sa naissance, n'est transmis dans l'intérieur du corps, que par la voie des lymphatiques, mais encore tous les symptômes indiquent que ce délètère borne toute son action, à la perversion de la Lymphe, qu'il rend épaisse et glutineuse. Le fameux Astruc dit avoir trouvé dans des sujets morts victimes des maladies vénériennes, les vaisseaux même sanguins tout gorgés de matières lymphatiques décolorées et demi-concrètes. Dans les mémoires de l'Académie des Sciences (Année 1734), M. Petit a fait part d'un cas analogue, et dans lequel la Lymphe se trouvait avoir un tel degré de consistance dans un sujet vérolé, qu'après l'amputation d'un grand membre, laquelle fut exigée par les circonstances, on n'eut pas besoin de tourniquet, ni d'aucun astringent, pour arrêter l'hémorragie. Malpighi avait observé déjà, que les sujets affectés du mal vénérien étaient plus exposés que les autres à la formation maladive de ces sortes de concrétions lymphatiques, qu'on nomme Polypes ; et le grand Boerrhaave était si persuadé que c'est sur la Lymphe qu'agit spécialement le poison vérolique, qu'il ne croit pas qu'aucun autre fluide soit susceptible d'en être immédiatement affecté. M. Lorry dans son savant Mémoire sur les graisses, ne s'éloigne pas de ce sentiment ; et Cruikshank n'a pas fait difficulté, non plus que

Hunter et Nisbet, de regarder les affections produites par ce levain, comme absolument et exclusivement lymphatiques.

Il n'est pas aussi aisé de décider, si l'Hydrophobie communiquée est, ainsi que l'ont cru plusieurs médecins, une maladie qu'on doive rapporter proprement au vice de la Lymphe. A la vérité le virus qui en est le principe, ne paraît guère capable de faire sur la totalité des nerfs, les impressions vives et singulières qu'il y produit, qu'après avoir été préalablement immiscé à la masse lymphatique, par le jeu des absorbans placés à la partie mordue; ce qui établirait une infection primitive, et une altération préliminaire des fluides lymphatiques eux-mêmes, comme cause nécessaire de cette espèce très-particulière d'affection nerveuse. D'ailleurs, par l'ouverture des sujets qui ont succombé à l'Hydrophobie, et par la qualité des désordres qu'on observe dans leurs parties intérieures, on serait assez naturellement induit à penser, que les effets du virus rabifique n'ont guère lieu que dans les vaisseaux blancs, puisqu'il est certain qu'on trouve rarement des traces d'inflammation dans les organes où se fixent plus particulièrement les symptômes caractéristiques de la rage.

Mais ne peut-il pas se faire, comme le pense l'ingénieux M. Leroux, que le virus hydrophobique ne dépasse pas les parties où il a été d'abord déposé par les morsures; et que cependant par la seule irritation spécifique qu'il excite sur les filets nerveux de ces parties, il suscite sympathiquement dans le système nerveux, les symptômes spasmodiques qui carac-

térisent l'Hydrophobie ? Au fond, on ne peut nier que cette hypothèse n'ait du moins un aspect très-spécieux, sur-tout quand on réfléchit sur l'efficacité du traitement local dans cette maladie, et sur la confiance générale et presque exclusive qu'a eu en lui toute l'antiquité, et qu'ont encore la plûpart des grands médecins de nos jours. Cependant on est forcé de convenir, que l'opinion de M. Leroux perd beaucoup de son poids, quand on considère d'un autre côté, qu'en quelque lieu du corps que le virus ait été inséré par la morsure, et quelles que soient les parties sur lesquelles il agit, la maladie rabieuse se développe toujours de la même manière, et avec à-peu-près le même groupe et le même enchaînement de symptômes : ce qui ne devrait pas, ce me semble, arriver, si la maladie n'était que locale ; parce qu'alors les spasmes sympathiques seraient toujours relatifs aux correspondances qui sont propres aux parties blessées, et qui varient toujours dans les diverses parties. D'ailleurs, comment se ferait-il, si l'Hydrophobie était une affection essentiellement locale, et purement nerveuse, que les sucs animaux, tels que la salive qui n'est qu'une Lymphe savoneuse et septique, acquissent la propriété de levain, et pussent communiquer la rage à des animaux sains ? La qualité contagieuse des sucs salivaires des hydrophobes, paraît fournir des argumens invincibles à ceux qui regardent la rage, comme un mal où la masse humorale se trouve réellement infectée. Mais pourtant sur cette matière controversée entre les médecins, il est prudent d'imiter la sage retenue de la Société, qui en couronnant

l'ouvrage de M. Leroux sur la rage, s'est abstenue de prononcer sur la solidité de son hypothèse, et a laissé au temps et à l'expérience à décider, si cette cruelle affection du genre des spasmodiques, n'est pas essentiellement humorale et lymphatique.

La chose n'est pas aussi problématique à l'égard des maladies de la peau, qui sont assez communément le produit de quelque vice exotique. Lorsque cela arrive, c'est-à-dire, lorsque les maladies de la peau sont l'effet de la contagion, il se fait de deux choses l'une : ou bien l'âcre contagieux s'arrête sur les portions cutanées auxquelles il s'est d'abord attaché ; alors ce n'est qu'une affection locale, et la Lymphe n'en éprouve aucune altération, du moins générale ; ou bien l'âcre contagieux est résorbé par les tuyaux inhalans ; et alors les sucs lymphatiques en sont universellement contaminés : ce qui constitue une affection propre des sucs lymphatiques. J'ai à faire à ce sujet quelques réflexions que je tâcherai d'abréger.

Tous les médecins anciens, et la plûpart des modernes, regardent les altérations de la bile, comme la cause matérielle des maladies âcres de la peau. Je crois ce sentiment très-fondé : mais cela n'empêche pas que je n'admette en même temps l'existence d'une altération réelle dans les sucs lymphatiques, comme cause conjointe et nécessaire de ces maladies. En effet tout démontre en elles, que la cause morbifique est hors des voies de la circulation sanguine, et que son vrai siége est dans la Lymphe. Sur la fin du dernier siècle, Barbette fut le premier qui, réfléchissant sur les caractères

lymphatiques des maladies de la peau, attaqua le sentiment des anciens sur leur origine bilieuse, et prétendit qu'elles n'avaient pour cause réelle que les vices de la Lymphe. D'un principe vrai, cet auteur tira une conséquence fausse. Il avait raison de croire que la Lymphe par son altération, était la cause immédiate des maladies âcres de la peau, et il ne voulait pas faire attention que cette altération venait alors d'une bile âcre et suspecte, qui lui était fournie par les absorbans du foie. La qualité bilieuse de la Lymphe se manifeste le plus souvent dans ces maladies, par la couleur de la sérosité sanguine, qui est alors plus montée en couleur, et par un goût d'amertume et de salinité, qu'elle n'a jamais à ce degré dans l'état naturel.

La Lèpre était une maladie contagieuse. L'engorgement lymphatique des tégumens en faisait le principal caractère; et comme l'avait très-bien remarqué Aretée, les levains exotiques auxquels elle devait sa naissance, avaient fait déjà dans les viscères des ravages sourds et considérables, lorsqu'elle s'annonçait par ses signes extérieurs. Mais ces ravages intérieurs qui, comme l'observe Gorée, avaient lieu le plus souvent dans le foye, ou dans la rate qui est un organe subordonné au foie, étaient un double témoignage et de la qualité lymphatique de la maladie, et de sa qualité bilieuse. Elle était bilieuse, puisque les organes essentiels de la bile se trouvaient spécialement affectés; et elle était lymphatique, puisque le système absorbant qui prédomine dans ces organes ne peut dans ces occasions qu'apporter à la masse lymphatique des sucs

plus ou moins altérés ; sans compter que les engorgemens cutanées qui servaient de base à l'éruption lépreuse, offraient évidemment le caractère lymphatique.

Parmi les miasmes exotiques dont la Lymphe peut être essentiellement affectée, je ne mettrai pas ceux qui donnent naissance à la plûpart des maladies aiguës, soit seulement épidémiques, soit épidémiques et contagieuses en même temps. Ces miasmes, de quelque nature qu'ils soient, semblent attaquer à-la-fois la crase de toutes les humeurs, et même en certaines occasions tous les solides sensibles et irritables. Ainsi on ne saurait les considérer comme des ennemis propres et particuliers des sucs lymphatiques, quoique ce soit toujours sur eux que les absorbans qui les reçoivent de dehors, vont les déposer en premier lieu, et quoiqu'il soit très-possible et même très-vraisemblable que l'altération qu'en conçoivent ces fluides, entre pour beaucoup dans les désordres qui se montrent pendant le cours de ces maladies.

On peut aisément appliquer aux poisons proprement dits, la réflexion que je viens de faire sur les miasmes des fièvres épidémiques et contagieuses, qui sont eux-mêmes des espèces de poisons. C'est ce qui m'empêchera d'entrer dans de grandes discussions pour savoir l'effet maladif que doivent produire sur la masse des sucs lymphatiques, l'introduction des molécules vénéneuses. Je me contenterai d'offrir à cette occasion, quelques remarques générales sur l'effet des poisons corrosifs, que nous employons pour guérir certaines affections de la classe des lymphatiques, et dont quelquefois l'usage,

même médicamenteux, donne naissance à plusieurs d'entr'elles.

Lorsqu'on a eu le malheur de recevoir, en trop grande quantité, les molécules destructives des poisons corrosifs, ce n'est point à la simple dégénération des fluides lymphatiques qu'il faut s'attendre ; c'est à des inflammations rapides et gangreneuses, c'est à des escarres terribles, c'est à une mort prompte et cruelle. Ces sortes de poisons n'ont le temps de faire subir à la Lymphe des altérations notables, que lorsqu'ils sont introduits dans ses vaisseaux à des doses très-petites, et à la faveur d'une grande détrempe. Alors ils ne produisent leurs effets pernicieux que sourdement et d'une manière lente et insensible ; c'est ce qui fait que, donnés de cette façon, ils sont communément désignés sous le nom de poisons lents.

Quoique les effets des poisons corrosifs, donnés ainsi à petites doses fréquemment répétées, soient beaucoup moins rapides et beaucoup moins turbulents, ils n'en sont pas moins réels ni moins désastreux. J'ai vu plusieurs fois s'en suivre des érosions et des suppurations cachées dans divers viscères : mais il m'a semblé que c'étaient principalement les viscères abdominaux, qui étaient affectés de ces érosions et de ces suppurations, et qu'on les trouvait le plus souvent après la mort des sujets, ou dans quelque portion du canal alimentaire, ou dans le Mésentère, ou dans l'Épiploon, plus fréquemment encore dans les reins, et quelquefois dans le foie.

Au reste, les observations multipliées que j'ai été à portée de faire sur les effets pernicieux des

poisons corrosifs donnés à petites doses, ne m'ont pas été fournies par des sujets, victimes des noirs complots des empoisonneurs. C'est sous les coups du charlatanisme, ou parmi les soins recherchés d'une médecine trop officieuse, qu'ils ont succombé. Les charlatans ne craignent pas d'appliquer sur les tumeurs extérieures l'Arsenic et le Sublimé corrosif. C'est avec le premier de ces poisons qu'ils guérissent toute sorte de Gales. Ils osent même l'administrer intérieurement pour détruire les fièvres d'accès; genre de témérité qui est rare en France parmi les gens de l'art, mais qui dans certains pays du Nord passe pour une sage hardiesse, même aux yeux des médecins les plus habiles. Pour nous, ce n'est guères que le sublimé que nous ne craignons pas de donner à nos malades; et ce remède que nous ne regardâmes d'abord, sur la foi de Vanswieten, que comme un bon antivénérien, nous avons cru bientôt devoir le prodiguer pour les affections scrophuleuses, pour les maux cancéreux, et pour toutes les maladies rebelles de la peau.

O mes Confrères, où nous emporte le désir de ne jamais renvoyer, sans être guéris, tous les malades qui ont recours à nos conseils? Je vois la liste redoutable des remèdes vénéneux s'accroître de jour en jour; et quoiqu'en dise la prévention, il ne se fait pas plus de guérisons. Nos bons dévanciers, et Hippocrate lui-même, ne donnaient pas des poisons à leurs malades, et il ne paraît pas que les maladies lymphatiques ayent été plus réfractaires entre leurs mains, qu'elles ne le sont entre les nôtres. Leur médecine était aussi efficace et bien moins

dangereuse. Oublierions-nous que c'est la nature qui fait les cures, et que l'art en tout ne doit marcher qu'en second ? Ah ! du moins ne perdons jamais de vue cet avis important du père de la médecine. Il ne nous recommande rien tant que de ne mettre rien au hasard dans nos traitemens, et de ne jamais nous exposer à nuire, nous qui ne sommes destinés qu'a guérir ou à soulager ; *si non juves, saltem non noceas.*

§. III.

Maladies qui ont pour caractère essentiel l'affection des glandes lymphatiques.

Les glandes conglobées, qu'on peut toutes considérer comme autant de filtres, à travers lesquels tous les fluides lymphatiques sont obligés de passer, doivent être facilement engorgées, lorsque ces fluides viennent à éprouver des altérations morbifiques, qui les font tourner à l'épaississement et à l'âcrimonie. Les divisions presque infinies que subissent dans leur sein tous les genres de vaisseaux qui s'y distribuent, ne peuvent que les disposer très-prochainement aux engorgemens, soit sanguins et phlogistiques, soit lymphatiques et muqueux. Aussi est-ce là ce que l'expérience fait voir tous les jours : et l'on ne peut guère citer de vice chronique de la Lymphe qui n'occasionne souvent de pareils engorgemens.

Mais le vice lymphatique qui entraîne le plus fréquemment après lui l'obstruction des glandes conglobées, est sans contredit le vice scrophuleux.

Les écrouelles ne sont proprement qu'une affection de ces sortes de glandes. Ce n'est pas que ce vice ne puisse porter, et ne porte bien des fois son action malfaisante sur les glandes conglomérées, et même sur toutes les autres parties du corps, soit molles, soit dures. Mais il me paraît que dans ces cas on doit regarder l'affection de ces parties, comme des maux secondaires : au lieu que l'embarras des conglobées a passé toujours et très-justement parmi les praticiens, pour un accident primitif et essentiel, pour un effet direct et caractéristique du vice scrophuleux.

Après ce genre de vice humoral, il n'est point d'altération qui affecte si souvent les conglobées que le vice rachitique, lequel est, ainsi qu'on l'a vu, tout-à-fait analogue au vice scrophuleux, si toutefois il n'est pas le même. C'est dans les glandes du Mésentère que les sujets Rachitiques ont ordinairement leurs obstructions lymphatiques. C'est l'embarras de ces glandes, et le gonflement général qui en résulte dans l'abdomen, qui forme un des symptômes essentiels de ce premier degré de Rachitisme, qu'on connaît vulgairement sous le nom de *Chartre* ou de *Carrau*. Dès la première sensation que fit en Europe le vice dont il est ici question, les médecins ne manquèrent pas de s'apercevoir de cette affectation, avec laquelle il excitait dans le bas-ventre des engorgemens lymphatiques : et Glisson qui avait fait ouvrir un très-grand nombre d'enfans morts de Rachitis, observe que dans de tels sujets, on trouve presque toujours dans le Mésentère, des glandes qui ont tout l'air strumeux; *obsitum*,

dit-il, *glandulis majoribus*, *si non strumis*.

On a beaucoup parlé, sur-tout parmi les Médecins Anglais, d'une espèce d'Atrophie, qui est familière aux enfans, et dans laquelle lecorps tombe dans un amaîgrissement successif, tandis que le bas-ventre s'élève et devient évidemment obstrué. On accuse avec raison de cet amaîgrissement non fébrile, qu'accompagne souvent un flux céliaque opiniâtre, l'embarras des glandes mésentériques, lesquelles s'opposent ainsi au libre passage des sucs chyleux; et l'on a voulu faire de l'ensemble de ces symptômes une maladie propre, que l'on a appelé Phthisie mésentérique. J'ai vu quelques jeunes sujets, attaqués à-peu-près de tous ces accidens; mais il m'a toujours été facile de remarquer en eux, des signes sensibles qui me fesaient juger, que leur état n'était qu'un des modes très-variés de l'affection scrophuleuse. Ainsi je crois qu'on s'est trompé, en voulant prendre la Phthisie mésentérique pour une maladie spécifiquement distincte des autres, et comme l'on dit, *suì generis* : elle n'est autre chose, selon moi, que les écrouelles spécialement et exclusivement arrêtées sur le mésentère.

L'altération cancéreuse des sucs lymphatiques, dispose presque autant que le vice scrophuleux, aux engorgemens des glandes conglobées. On peut aisément s'en convaincre par ce qui se passe dans le seul cancer des mamelles. Sitôt que la tumeur cancéreuse a pris le caractère qui la constitue telle, et que le fluide tabifique qui se forme dans son sein, commence à être pris par les absorbans, on voit tout comme dans la petite vérole inoculée, le virus marcher

pour ainsi dire par la voie des lymphatiques vers les glandes conglobées des aisselles. A l'arrivée de cet hôte dangereux, ces glandes ne manquent pas de s'engorger ; et le vice se propageant peu-à-peu de glande en glande, il ne tarde pas à devenir général, si on ne s'empresse d'enlever par l'opération le double foyer où il réside. J'ai vu depuis peu, et dans une semblable circonstance, non seulement les glandes axillaires se gonfler par l'arrivée du virus parti d'un sein cancéreux; mais encore toutes les glandes du cou, plusieurs de celles de la machoire, le Thimus lui-même, et enfin toutes celles du Mésentère.

Ce progrès sensible d'infection lymphatique et glanduleuse se remarque aussi assez souvent dans l'affection vénérienne, genre de maladie, qui se plaît encore à attaquer les glandes conglobées, comme on le voit par les symptômes, même extérieurs, qu'elle produit tous les jours, et par les extispices des cadavres, où l'on trouve presque toujours, selon la remarque de M. Lieutaud, quelques engorgemens dans les glandes lymphatiques de l'intérieur.

Jean Hunter a été le premier qui, dans les progrès de la contagion vénérienne, a aperçu ces fusées de Phlogose qui s'établissent entre les parties primitivement affectées, et les glandes voisines, vers lesquelles se glisse le venin contagieux; glandes qui ne tardent pas pour lors à contracter l'engorgement virulent. Il est vrai, comme l'observe Cruikshank, que le virus vénérien qui, porté par les absorbans, engorge si facilement les glandes extérieures, ne s'embarrasse pas si aisément dans les conglobées de l'intérieur,

l'intérieur, à travers lesquelles on le voit quelquefois passer impunément. Cette singularité paraît d'abord surprenante. Mais en y réfléchissant un peu, l'on voit qu'en cela le virus vénérien se comporte à-peu-près comme les autres miasmes contagieux. Dans les écrouelles, par exemple, les glandes extérieures souffrent des engorgemens bien plus fréquents que les intérieures, quoiqu'en dise Riolan, qui d'après Gui de Chauliac, ne craignait pas d'assurer, que les obstructions du Mésentère étaient la base perpétuelle et infaillible de tout vice scrophuleux ; *Mesenterium strumarum radicem ac fundamentum esse, nec foras erumpere unquam, nisi priùs in mesenterio fuerint.* Cette assertion hasardée a été démentie depuis par tous les faits et par tous les auteurs ; et il est bien certain que dans les écrouelles, ainsi que dans toutes les autres affections glanduleuses, les engorgemens attaquent beaucoup plus fréquemment le dehors que le dedans. En cela nous devons admirer l'auteur de notre merveilleuse et frêle machine, qui a songé à la prémunir encore plus contre les dangers intérieurs, dont les conséquences sont si grandes, que contre les extérieurs, qui entraînent de bien moindres inconvéniens.

Un autre vice de la Lymphe, par l'action duquel il paraît que les glandes conglobées s'embarrassent aisément, est celui qu'elle contracte par ce qu'on appele la Cachexie laiteuse. Je n'entends ici par cette dénomination, que cet état des femmes avancées dans leur grossesse ou nouvellement accouchées, dans lesquelles la matière laiteuse, quoique louable à tout

autre égard, surabonde dans l'individu, et remplit tellement les mailles du tissu graisseux, qu'il en résulte une espèce d'embonpoint particulier, qui se distingue aisément à la couleur de la peau, laquelle couleur est blanche et réellement laiteuse. Il n'est pas rare de voir les femmes enceintes et les nourrices, qui se trouvent dans cet état cacochymique, être attaquées d'engorgemens glanduleux aux environs du cou ou sous les aisselles. Il y a apparence que Bordeu avait fait cette observation sur les nourrices, puisqu'il assure qu'elles sont spécialement sujettes aux écrouelles. Je ne doute pas que les nourrices ne puissent devenir écrouelleuses par d'autres causes. Mais dans la circonstance dont il s'agit à-présent, les embarras glanduleux n'ont aucun caractère scrophuleux; ils sont d'une nature très-bénigne, et se dissipent communément en peu de jours par une douce résolution, ou par une suppuration facile, qui fournit toujours un pus blanc et laiteux.

Il est encore constant que les enfans à la mamelle, lorsqu'ils sont gras et bien nourris, sont exposés, ainsi que le remarque encore le même M. Bordeu, et par les mêmes causes, à ces espèces bénignes et passagères d'obstruction aux glandes cervicales. Tout cela prouve, à ce que je crois, qu'en effet le lait a une grande affinité avec le système glanduleux, lequel d'ailleurs se trouve toujours, comme l'on sait, singulièrement gorgé de ce fluide nourricier, dans les enfans qui viennent de naître: ce qui fesait dire à Haller, que peut-être les glandes conglobées n'étaient dans les vues de la nature, que des réservoirs laiteux, utiles dans les enfans et sans usage dans les vieillards.

Je ne connais pas d'autre vice particulier de la Lymphe, qui s'en prenne aux glandes conglobées d'une manière aussi spéciale, que ceux dont je viens de parler; à moins qu'on ne voulût mettre dans ce nombre, le vice qui produit les maladies pestilentielles, genre terrible d'affections aiguës, où soit symptômatiquement, soit critiquement, les glandes du cou, des aines et des aisselles, s'engorgent si fréquemment. Mais ces maladies ne sont pas du ressort de cet ouvrage, et ne sauraient passer pour vraiment lymphatiques, quoique l'altération de la Lymphe, y joue sans contredit un grand rôle. C'est assez de remarquer à ce sujet, que dans toutes les occasions où la Lymphe souffre des altérations autres que celles dont j'ai fait mention, les glandes conglobées sont toujours plus ou moins exposées à éprouver des embarras. Mais alors ces embarras ne peuvent être regardés que comme des accidens secondaires, de purs épiphénomènes. Ils n'ajoutent rien aux signes pathognomoniques des affections auxquelles ils viennent à se joindre.

ARTICLE TROISIÈME.

Symptômes caractéristiques des maladies qui appartiennent proprement à l'affection du système des lymphatiques.

Les diverses maladies dont peut être affecté le système des lymphatiques, étant, comme

on l'a vu, si dissemblables les unes des autres, quant à leur nature et quant à leurs effets, on comprend bien qu'elles doivent aussi différer par les symptômes essentiels qui les accompagnent ; et qu'il n'est pas possible d'offrir des symptômes aussi disparates dans un seul et même tableau.

Je me vois donc obligé, pour décrire avec quelque clarté la symptômatologie des affections lymphatiques, de les parcourir rapidement tour-à-tour. Je rangerai sous un même chef, toutes celles dont les symptômes ont entr'eux des rapports d'analogie bien sensibles. Pour cela je crois que je ne saurais mieux faire que de diviser les maladies lymphatiques en chaudes et en froides, à raison de l'état d'atonie ou d'éréthisme, du défaut ou de l'excès dans les forces vitales, qu'annoncent les principaux phénomènes qui ont coutume de les manifester. Je traiterai de chacun de ces deux genres opposés d'affections maladives, dans deux paragraphes distincts.

§. I.er

SYMPTÔMES caractéristiques des maladies lymphatiques du genre des froides.

LES maladies lymphatiques doivent être réputées froides, lorsqu'elles sont dues à la qualité glaireuse ou séreuse de la Lymphe, à l'action trop languissante des vaisseaux propres qui la contiennent, et à la faiblesse des inhalations dont leurs racines sont naturellement chargées. On peut les sousdiviser en simples

ou bénignes, et en virulentes ou malignes. Je les appele simples ou bénignes, quand elles ne sont qu'un effet de la foiblesse tonique; et virulentes ou malignes, lorsqu'elles ont pour cause quelques miasmes vireux, dont l'action semble agir en même temps et sur les solides en les engourdissant, et sur les fluides en les épaississant. Suivons sous ces deux points de vue les diverses affections que nous avons dit être propres au système des lymphatiques, et tâchons de démêler les symptômes particuliers, qui accompagnent et qui caractérisent celles d'entr'elles, que l'on doit mettre au rang des froides.

Dans les maladies lymphatiques froides, lorsqu'elles sont en même temps simples et générales, il faut indispensablement que les sucs lymphatiques et chyleux se trouvent peu élaborés, peu animalisés. La consistance et la concrescibilité de ces fluides vont donc en s'affaiblissant de jour en jour; et les vaisseaux sanguins dans le sein desquels ils sont versés, ne peuvent les trouver convenablement disposés à recevoir les élaborations ultérieures qu'ils sont destinés à leur donner. Le sang lui-même doit par conséquent devenir moins consistant et moins concrescible. Le nombre des globules rouges qui répond toujours à l'effet assimilant du système sanguin, décroît peu-à-peu; et c'est ainsi qu'insensiblement tous les fluides voient dépérir leurs propriétés vitales, et cette force plastique qui lie et anime leurs principes constituans. La nutrition n'est plus alors qu'imparfaite, et la fibre mouvante tombe nécessairement dans un état de relâchement et d'atonie.

Dans de pareilles circonstances, l'on doit trouver et l'on trouve en effet un pouls lent, débile et petit; de la froideur dans les chairs, et sur-tout dans celles des extrêmités; un embonpoint spécieux, qui au fond n'est qu'un commencement d'infiltration séreuse; un teint blême et inanimé; un regard morne et languissant; des paupières gonflées et souvent entourées d'un cercle pâle et livide; et enfin toutes les forces musculaires engourdies et sans vigueur. Du côté du moral, on voit les sujets dans un état inaccoutumé d'apathie universelle; ils ne se mettent que difficilement en colère, et ne s'affligent que médiocrement des revers les plus fâcheux. Ils ne s'inquiétent de rien : les plaisirs ont perdu pour eux leur saveur et toute leur pointe; et le repos de l'ame aussi bien que du corps, fait l'objet de tous leurs désirs et leur plus douce jouissance. Dans leurs fonctions naturelles, il régne la même inactivité. Ils sentent peu l'éguillon de la faim, et encore moins celui de la soif. Leurs digestions sont laborieuses; et après les repas, ils se plaignent de vents, de rapports aigres, de gonflemens et de pesanteurs à l'estomac. Souvent même leur ventre se dévoye; et dans ce cas, il ne donne jamais que des selles peu colorées et toujours séreuses ou muqueuses. D'ailleurs leurs urines sont peu animées en couleur; et quelquefois peu abondantes : en un mot, chez eux tous les secrétoires et excrétoires, si on en excepte ceux des selles, semblent ne jouer qu'à demi.

Si cet état subsiste pendant quelque temps, les choses vont en empirant. Peu-à-peu les extrêmités, sur-tout les inférieures, se chargent

d'enflures œdémateuses ; il naît dans les viscères des empâtemens et des embarras presque toujours indolens ; et bientôt la force absorbante des lymphatiques diminuant de plus en plus, ou bien le tissu cellulaire demeure abreuvé d'une mucosité aqueuse surabondante, ce qui forme les Anasarques et les Leucophlegmaties ; ou bien il naît des épanchemens de la même qualité dans les cavités de l'Abdomen, de la Poitrine, du Péricarde, du Cerveau etc., ce qui constitue des Hydropisies différentes, lesquelles ont chacune leur allure, leur marche symptômatique, et des effets consécutifs, toujours relatifs au siége des épanchemens.

Dans le portrait que je viens de tracer, qui ne reconnaît les traits de la Cacochymie simple et ordinaire, et de ses suites les plus fréquentes ; soit que la maladie ait pour cause unique l'abus de quelqu'une des choses non naturelles, soit qu'elle soit l'effet du seul épuisement occasionné par une maladie précédente ?

Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire de faire attention qu'il n'est pas familier de voir en pratique la Cacochymie se montrer avec toute sa simplicité, c'est-à-dire, avec tous les caractères de froideur et d'inertie que je viens de lui prêter. Ce n'est guères que dans des sujets doués d'un tempérament éminemment pituiteux, et lorsqu'elle se forme d'une manière spontanée, qu'elle s'annonce avec tout le cortège de ses symptômes naturels. Dans les autres cas, elle a coutume de s'allier à des symptômes étrangers, qui sont relatifs à la qualité différemment vicieuse des humeurs et des constitutions, et au mauvais état où peuvent se

trouver les divers viscères des individus qui viennent à en être attaqués. Je me garderai bien d'entrer dans le détail de ces complications symptômatiques, dont les nuances sont pour ainsi dire infinies. C'est à l'œil exercé du praticien à les démêler, et à saisir les modifications variées de la Cacochymie et des maladies secondaires dont elle est communément une tige féconde.

Je viens de décrire, si je ne me trompe, les symptômes principaux qui conviennent à la seule affection froide, simple et générale qu'entraîne après elle l'atonie du système total des vaisseaux lymphatiques, ainsi que la dégénération muqueuse et la stagnation plus ou moins parfaite des sucs, qui en sont la suite infaillible; il me paraît facile de dériver de cette source unique, toutes les espèces d'affections maladives, qu'autrefois le fameux Charles Lepoix chercha à faire descendre de ses alluvions et colluvions du cerveau, et des branches nerveuses qui émanent de cet organe.

Mais outre ce vice général d'atonie, j'ai fait voir ailleurs que le système des lymphatiques éprouve quelquefois des vices partiels et limités de relâchement et d'inaction; et que ces vices partiels sont pourtant capables d'engendrer des maladies locales qui appartiennent vraiment à ce système; tels que sont les Hydatides, les engouemens muqueux de certains viscères, et bien des espèces de tumeurs, soit des glandes, soit du tissu cellulaire. Voyons un moment à quels signes on peut reconnaître la qualité lymphatique et froide de ces maladies locales, que nous supposons toujours bénignes et nullement virulentes.

Comme les Hydatides sont des affections internes et indolentes, en quelque part qu'elles soient placées, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, au médecin, d'en connaître l'existence par aucun symptôme distinct et caractéristique. Elles ne nuisent guère que par leur poids et leur volume; et les accidens qui peuvent résulter de ce poids et de ce volume, ne sauraient être bien différens de ceux, que toutes les espèces de tumeurs internes, molles et indolentes sont capables de produire. Aussi n'est-ce qu'après la mort des sujets et en ouvrant leurs cadavres, qu'il est permis de les découvrir; si ce n'est dans ces cas rares et curieux où l'on voit, même pendant la vie, de grands paquets hydatideux se détacher inopinément des cavités où ils se sont clandestinement formés, et sortir tout entiers par la voie des excrétoires. Quant à ces Hydatides isolées qu'on trouve si souvent parsemées sur les viscères attaqués depuis long-temps d'engorgement lymphatique, elles ne sont qu'une complication accidentelle, qui ne change en rien le diagnostic de la maladie principale. D'ailleurs il n'est encore aucun signe, qui puisse faire même soupçonner dans le vivant, une pareille complication.

Mais pour ce qui regarde les engorgemens froids et lymphatiques des viscères, ces sortes d'affections offrent communément des symptômes, par lesquels il est beaucoup plus aisé de constater leur présence. Dans le bas-ventre le tact seul peut faire connaître au médecin l'existence de ces sortes d'engorgemens, ainsi que leur position et leur volume. La lenteur de

leurs progrès, leur indolence, et une mollesse pâteuse qui les accompagne ordinairement, du moins lorsqu'ils sont récents, sont autant de signes qui aident à fixer notre jugement sur leur véritable nature. Mais ce n'est qu'en faisant bien attention à la région qu'ils occupent dans l'Abdomen, et aux lésions particulières des fonctions viscérales qui en sont la suite, qu'on peut décider avec quelque certitude quel est leur vrai siége : encore même cette décision est-elle très-sujette à erreur, comme s'en est convaincu plusieurs fois le célèbre Dehaen par l'ouverture des cadavres. Le gonflement progressif des viscères engorgés, donne lieu à des déplacemens, dont il n'est pas toujours possible d'apprécier avec justesse les derniers résultats, par le seul contact extérieur. D'un autre côté, par les compressions gênantes et incommodes, que le viscère tuméfié exerce sur les viscères libres, il naît souvent dans les fonctions de ces derniers, des troubles secondaires, qui mettent de la confusion dans les symptômes, et rendent le diagnostic encore plus embarrassé.

Mais c'est principalement dans les embarras lymphatiques de la poitrine et de la tête, qu'on a souvent de la peine à se former des idées précises sur la véritable cause des symptômes équivoques, qui ont coutume de se manifester alors. Le tact ne peut servir de rien pour la recherche des maladies viscérales qui appartiennent à ces cavités; lesquelles se trouvent recouvertes de tous les côtés de parties osseuses et inflexibles. La marche froide et lente de ces maladies peut bien donner des soupçons sur leur caractère lymphatique; mais jamais on

n'aura sur leur compte un diagnostic tant soit peu certain, si on ne fait la plus sérieuse attention aux dispositions constitutionnelles des sujets, à leur tempérament, à leur famille, à leur âge, à leur sexe, aux diverses causes procathartiques qui ont pu agir sur eux, et à bien d'autres circonstances qui ont précédé ou qui accompagnent les maux, dont on veut déviner la nature cachée.

Il est bien moins embarrassant sans doute de prononcer sur le caractère froid et lymphatique des tumeurs extérieures qui appartiennent à cette classe d'affections dont il s'agit ici. L'œil et la main sont alors les juges de la maladie. D'ailleurs ces tumeurs naissent et croissent toujours insensiblement ; elles ne sont point escortées de symptômes de douleur, et ne montrent aucune sensibilité remarquable ; leur chaleur n'est jamais supérieure à celle des autres parties du corps, souvent même, elle lui est inférieure : en un mot ceux qui les portent n'en éprouvent d'autre incommodité, qu'une difformité plus ou moins désagréable, suivant les parties où elles viennent à se placer; ou tout au plus, lorsqu'elles deviennent fort volumineuses, elles ne nuisent que par les tiraillemens incommodes qu'occasionne leur pesanteur, tout autant de temps du moins, qu'elles ne dégénérent pas de leur simplicité.

J'ai parlé encore d'une autre affection locale des vaisseaux lymphatiques, je veux dire de ce dernier degré d'atonie qu'on appele solution de continuité. L'effet qui est la suite infaillible de cette solution des lymphatiques, est l'effusion du fluide qui est contenu dans ces vaisseaux.

Dans les parties internes, la rupture des lymphatiques doit entraîner après elle des collections vicieuses de la Lymphe, soit dans le tissu des organes, soit dans les diverses cavités. Ces sortes de collections hydropiques, enkistées ou non enkistées, ont leurs symptômes connus, et je ne dois pas m'en occuper ici. Mais je ne dois pas manquer d'observer à ce sujet, qu'il n'est pas donné à l'art, de pouvoir discerner par des symptômes univoques, ni même souvent de pouvoir soupçonner une telle solution de continuité dans les lymphatiques intérieurs. Il sera toujours impossible au médecin de dire, si telle collection lymphatique qui se présente dans quelque partie interne que ce soit, est due précisément à une rupture de ces sortes de vaisseaux, ou seulement à la cessation de leurs fonctions résorbantes.

Il est temps actuellement de voir, quelles sont parmi les maladies lymphatiques et virulentes, celles qui par la qualité de leurs symptômes, méritent d'être mises au rang des froides. Autant que je puis en juger, on ne peut raisonnablement admettre dans cette classe que le vice rachitique, la Phthisie mésentérique, le Cancer et les Écrouelles, toutes affections lentes et chroniques, qui semblent avoir pour principe matériel et générateur, un poison vraiment froid et lent, et qui ne se montrent communément qu'avec des symptômes, qui annoncent la langueur et l'inaction.

Pour parler d'abord du Rachitis, tout le monde sait que, quoique les enfans en qui cette maladie s'est déclarée, ayent l'esprit plus vif et la raison plus formée que les autres enfans

du même âge, à raison de la grosseur frappante de leur tête, et du développement prématuré de leur organe cérébral, ils offrent pourtant toujours un air cachectique tout particulier. Leurs chairs sont molles et flasques : Ils ont le sang glaireux et peu concrescible ; leur pouls est lâche et fréquent ; et leurs mouvemens musculaires se trouvent avoir si peu d'activité, qu'ils ne recherchent rien tant que le repos.

Tous ces symptômes non seulement accompagnent le Rachitis déjà formé ; il est même ordinaire qu'ils le précédent et l'annoncent avant qu'il n'arrive ; et ce n'est guères que quelque temps après ces préliminaires, que paraissent enfin peu-à-peu, et les uns après les autres, les vrais symptômes rachitiques, tels que la tuméfaction, la carie, le ramollissement et la déformation de la substance osseuse ; accidens caractéristiques, auxquels se joint le plus souvent, ainsi qu'on l'a déjà dit d'après Glisson, l'embarras indolent des glandes du Mésentère.

La chose n'est pas moins évidente, dans ce qu'on nomme la Phthisie mésentérique, genre d'affection dont le symptôme essentiel est l'engorgement froid des glandes conglobées de l'Abdomen, et que nous avons dit n'être vraisemblablement qu'une branche de l'affection scrophuleuse. La seule absence de la fièvre et de la douleur, dans cette espèce de marasme symptômatique, autorise suffisamment à penser qu'en effet il ne doit pas sa naissance à l'action d'un principe âcre et stimulant.

Il ne paraît pas d'abord qu'il en soit de même du vice cancéreux. Les douleurs cruelles

et lancinantes qu'occasionne la présence de la sanie virulente dans les foyers où elle s'est formée, démontre en elle une âcrimonie très-réelle et même très-vive ; ensorte que, d'après ce seul phénomène, on serait tenté de croire que par l'infection cancéreuse, les sucs lymphatiques ne peuvent que participer à cette âcrimonie. Cependant en réfléchissant un peu sur le caractère des symptômes qu'a coutume de produire le vice cancéreux, il n'est pas mal aisé de se convaincre, que cette idée n'a point de solidité. Dans les sujets attaqués d'un semblable vice, le sang et la sérosité ne présentent au goût aucun sentiment d'âcreté tant soit peu sensible, et l'on ne voit pas que dans de tels sujets, les voies lymphatiques souffrent en aucune manière, ni d'inflammation, ni d'érosion. Au contraire, c'est toujours clandestinement, et pour ainsi dire sans coup férir, que le virus cancéreux passe de la tumeur suspecte dans les voies lymphatiques. Pompé par les absorbans qui sont à portée de le recevoir, il s'arrête d'abord dans les glandes où ces vaisseaux aboutissent, et y fait naître des engorgemens et des distensions qui sont très-peu douloureux, et qui souvent ne le sont pas même du tout. Ce n'est ensuite que peu-à-peu que les organes internes s'embarrassent sans aucun sentiment de douleur. Le caractère dolorifique et cancéreux ne se développe enfin dans les parties secondairement engorgées, qu'après quelque temps, et lorsque la Lymphe stagnante et épaissie dans ces nouveaux foyers, se trouve altérée par le mouvement intestin d'une fermentation spécifique.

Au reste, et ceci mérite quelque attention, ce n'est pas ordinairement dans les personnes saines en tout point, que les maladies cancéreuses prennent naissance. Si on examine la chose de près, on trouvera presque toujours que ces maux, dont l'origine a communément de si petites causes, attaquent des sujets dont la constitution, malgré toutes les bonnes apparences, ne laisse pas que d'être suspecte. J'ai vu dans ma vie beaucoup de cancéreux, et je me suis accoutumé à trouver dans l'histoire de leur vie passée et sur-tout de leur enfance, des preuves que, soit par héritage, soit autrement, leur Lymphe est souillée de quelque levain scrophuleux. La force de l'âge, ou d'autres circonstances heureuses, ont bien pu imposer silence à ces levains maladifs, et contenir pendant un temps leur activité. Mais ils n'étaient qu'assoupis, et ils n'attendaient pour se réveiller, que l'action d'une cause procathartique.

D'ailleurs qu'on examine avec soin ces personnes, chez qui une verrue, une tumeur légère, et quelquefois la plus simple égratignure deviennent le principe d'un Cancer; l'on verra le plus souvent que ces personnes ont quelque chose d'altéré dans leur teint; on trouvera que leurs plaies les plus petites ont habituellement beaucoup de peine à se cicatriser, qu'ils éprouvent des troubles fréquens dans leurs fonctions digestives, ou qu'il existe un désordre sensible dans quelqu'une de leurs fonctions excrétoires.

Dans les femmes, sujets qui sont beaucoup plus exposés aux maladies cancéreuses que les hommes, on sait que de pareilles tumeurs ne se forment guère qu'à l'occasion d'un lait retenu

et dégénéré, ou par la suppression accidentelle du flux menstruel; et qu'enfin c'est cette époque orageuse de la cessation absolue de cette évacuation, qui est la plus fertile en ces sortes de maux. Dans les hommes j'ai trouvé aussi, que la cause occasionnelle du Cancer était, tantôt la suppression d'un flux hémorroïdal qui était habituel, et tantôt l'interruption de quelque autre évacuation accoutumée. En toutes ces occasions je me suis aperçu, qu'avant même que les tumeurs lymphatiques prennent la dégénération cancéreuse, les sujets deviennent plus ou moins infirmes, dolens et cacochymes; et que le Cancer ne se montre le plus souvent avec tous ses symptômes, qu'après que la Lymphe a fait voir un état déjà existant de dépravation dans la totalité de l'individu.

J'en viens enfin à l'affection proprement scrophuleuse, dont peut-être les trois espèces de maladies froides et virulentes dont je viens de parler, tirent toutes leur source. Il n'est point d'observateur qui ne convienne que les écrouelles peuvent être, et sont le plus souvent développées, entretenues et engendrées par l'action combinée du froid et de l'humidité; et l'appareil des symptômes qui annoncent leur présence, répond parfaitement à cette origine. En effet il ne faut que jetter un simple coup-d'œil sur un enfant scrophuleux, pour se convaincre que dans cette affection glanduleuse, les solides sont lâches et sans ressort, et les fluides dans un état froid et muqueux : on trouve sa figure blême et abbatue; ses joues sont flétries, et presque pendantes sur les côtés de la machoire inférieure : ce qui forme une espèce de *Ganache*.

Ses

Ses paupières paraissent boursouflées, et ses yeux mornes et sans expression. Il est dans un état habituel de tristesse ; tous ses mouvemens sont nonchalants. Il mange et les alimens ne le nourrissent qu'imparfaitement. Si quelquefois il offre un air d'embonpoint, on trouve en palpant ses chairs molasses, que cet embonpoint n'est que de la bouffissure. Les tumeurs glanduleuses même, qui sont le symptôme le plus caractéristique de sa maladie, sont ordinairement pâteuses, et tout-à-fait indolentes. Parmi tout cela il se trouve spécialement disposé aux affections vermineuses, et l'état glaireux des sucs lymphatiques se montre en lui dans toutes les excrétions : au point que si, comme il arrive souvent, les digestions viennent à se troubler, il vomit des tas de mucosités pituiteuses, qui sont le plus communément acides, et qui sortent fréquemment par les selles.

Par toutes ces observations générales, dont la vérité est d'autant plus facile à constater qu'on n'a que trop d'occasions de voir des sujets scrophuleux, même dans les pays où le mal n'est pas proprement endémique, on doit regarder pour certain, que le virus des Écrouelles n'est point, comme quelques-uns l'ont cru, un venin acide, qu'on doive neutraliser par les alkalins ; quoique la constitution lâche et débile de la plûpart des écrouelleux, favorise singulièrement le développement des acides dans le canal alimentaire, et ne permette guères aux sucs lymphatiques, de prendre le degré d'alkalescence qu'ils auraient, si le jeu vasculaire avait son énergie accoutumée. On

peut même assurer que le virus scrophuleux, n'est point un âcre particulier, et qu'il ne possède en aucune façon les qualités d'un levain salin et stimulant. Car si cela était, il ne serait pas possible de trouver dans les maladies écrouelleuses, un assortiment si complet de symptômes d'inertie et d'engourdissement.

Ce n'est pas pourtant que dans le cours de ces maladies, il ne puisse se montrer, et il ne se montre quelquefois des symptômes de Phlogose et d'irritation. Dans plusieurs sujets, elles produisent des Otalgies et des Ophtalmies opiniâtres; et dans d'autres, les glandes prennent de la douleur, s'enflamment et tombent même en suppuration. Mais ces symptômes, lorsqu'ils ont lieu, doivent être regardés, plutôt comme des complications accidentelles, que comme des symptômes propres et caractéristiques de la maladie. Aussi les praticiens qui l'ont bien senti, ont eu soin de distinguer ces Écrouelles compliquées, de celles qui sont simples et sans complication, et de désigner les premières sous le nom d'Écrouelles malignes. Ils semblent convenir par là, que de pareils accidens doivent être rapportés à des circonstances étrangères au fonds de l'affection principale. En effet un régime chaud et incendiaire, des exercices outrés, un âcre perspiratoire retenu, une constitution vicieuse de l'atmosphère etc., peuvent donner lieu à ces Phlogoses ou inflammations parasites. Mais de quelque cause étrangère et stimulante qu'elles proviennent, on les voit rarement parvenir à un certain degré d'intensité : les glandes scrophuleuses même enflammées, ne font point sentir ces

douleurs vives et pulsatives qui accompagnent les vraies inflammations ; et si elles atteignent le terme de la suppuration, elles ne fournissent presque toujours, qu'un pus grossier, inégal et comme caséeux.

Je me suis assez étendu, ce me semble, sur les symptômes caractéristiques des affections froides du système des lymphatiques ; il me reste à examiner ceux qui sont propres aux affections chaudes du même système.

§. II.

Symptômes caractéristiques des maladies lymphatiques du genre des chaudes.

Parmi les maladies que j'appele chaudes, par opposition à celles que j'ai nommées froides, je me crois en droit de placer toutes celles où l'on remarque dans le système des vaisseaux lymphatiques, une action excessive ou quelque signe essentiel d'une irritabilité portée au-dessus de l'état naturel. Selon ma façon de voir, le nombre de ces maladies est fort grand, et leurs symptômes ne peuvent être que très-variés, soit à raison de la variété des causes qui les produisent, soit à raison de la diverse qualité des parties, qui sont le siége principal de l'irritation. Je ferai pourtant tous mes efforts pour indiquer avec le moins de confusion que je pourrai, les phénomènes essentiels et caractéristiques qui ont coutume de les différencier entr'elles, et qui peuvent servir à les faire distinguer de toutes celles qui ne sont pas de leur classe.

Dans le nombre des maladies chaudes et lymphatiques, je mets sans difficulté, 1.° les Marasmes spontanés et essentiels; 2.° les inflammations lentes des viscères; 3.° la Cachexie purulente; 4.° les affections laiteuses; 5.° le Scorbut lent et terrestre, qu'on désigne plus communément sous le nom d'affection scorbutique; 6.° les affections catarreuses; 7.° les Ictères; 8.° les maladies âcres de la peau; 9.° la maladie vénérienne; et enfin 10.° la Goutte et le Rhumatisme. En jettant successivement un regard sur ces diverses maladies, ou plutôt sur ces sources diverses de tant de maladies, j'aurai occasion de présenter au lecteur quelques réflexions, qui me paraissent propres à éclaircir la symptômatologie de ces affections, et à prouver qu'elles sont toutes le fruit de l'éréthisme et de l'irritation.

1.° *Marasmes essentiels.* Dans ces maladies lentes, auxquelles j'ai dit ailleurs qu'étaient sujettes les vieilles personnes vaporeuses, et dont j'ai vu pourtant plusieurs fois des jeunes-gens attaqués, l'action des absorbans l'emporte visiblement sur celle des vaisseaux sanguins et des vaisseaux nourriciers; puisque les parties perdent beaucoup plus qu'elles ne reçoivent, et que tous les sucs que la sage nature tenait en réserve dans les magasins cellulaires, sont peu-à-peu consommés. La nature des symptômes qui, dans ces occasions, se joignent à l'amaîgrissement universel, prouvent aussi qu'il règne dans les vaisseaux lymphatiques, et même dans tous les solides irritables, un état constant et immodéré d'action et d'éréthisme, et dans les sucs lymphatiques, un degré

excessif de consistance et de concrescibilité. Je ne ferai pas ici le détail de ces symptômes dont j'ai eu déjà occasion de parler en décrivant cette espèce d'affection chronique, dont peu d'auteurs ont parlé. Je me contenterai d'ajouter à ce que j'en ai dit alors, deux réflexions qui me paraissent assez importantes.

La première de ces réflexions est, qu'il est aisé au médecin de s'assurer par ses propres yeux, de la grande concrescibilité qu'ont les sucs lymphatiques dans cette maladie, en examinant le sang tiré par la saignée. On voit toujours que dans ces circonstances cette liqueur se coagule très-promptement, et que ce *Coagulum* plus fort et plus solide que de coutume, ne manque jamais, si la saignée a été bien faite, de se couvrir d'une peau grisâtre et vraiment coëneuse.

Ma seconde réflexion est que les Marasmes essentiels ne persistent pas long-temps pour l'ordinaire dans leur état primitif de simplicité; mais qu'ils s'associent le plus souvent et dans un temps plus ou moins court, à quelque Phlogose opiniâtre, ou même à quelque suppuration lente et sourde de quelque organe intérieur : ce qui donne naissance à d'autres affections lentes qui ne sont que symptômatiques, et qu'il est nécessaire de bien distinguer en pratique, de la maladie originelle et essentielle.

2.° *Inflammations lentes des viscères.* En général les symptômes qui caractérisent les inflammations lentes et chroniques des viscères, même lorsqu'elles sont primitives et essentielles, et ceux qui sont propres aux Marasmes essentiels,

ont entr'eux une grande analogie. Si l'on en excepte la chaleur et la douleur sourde qui dans les inflammations lentes se font ordinairement sentir vers la partie qui en est le siége, et les agitations fébriles qui, quoique légères, ne manquent guères de s'observer alors, sur-tout vers le soir, tout se ressemble parfaitement dans ces deux genres de maladies. Dans l'une comme dans l'autre ce sont mêmes feux hectiques, mêmes insomnies, même altération, même excès de concrescibilité dans la partie lymphatique du sang, et presque toujours même déperdition de graisses et de forces. Ces deux sortes d'affections me semblent avoir entr'elles tant de rapports, qu'en les considérant l'une et l'autre comme deux genres distincts, qui peuvent exister séparément, je suis pourtant tenté de croire qu'au fond, ils ne sont qu'un mode différent du même vice radical des vaisseaux lymphatiques. Dans le Marasme essentiel, le jeu de ces vaisseaux est par-tout également animé. Aussi par-tout l'absorption est exorbitante, par-tout le tissu cellulaire se désemplit, et le corps s'émacie. Dans les inflammations lentes des viscères, la force absorbante des lymphatiques est aussi généralement augmentée ; mais elle ne l'est pas également dans toutes les parties. C'est dans les organes où cette force agit avec le plus d'activité, que s'établissent les Phlogoses inflammatoires. Ces Phlogoses paraissent être alors l'effet de la perte que font sans cesse dans ces parties, les fluides sanguins qui y circulent : car l'absorption y étant trop vive, le sang y perd une portion plus ou moins remarquable de sa liquidité ; ce qui donne

lieu aux stagnations et aux engorgemens phlogistiques.

Cette façon d'envisager les deux sortes de maladies dont nous parlons, du côté de leur étiologie, est peut-être la seule par laquelle il est possible d'expliquer d'une manière pénible, pourquoi dans le Marasme essentiel il naît si souvent des inflammations lentes et secondaires dans les viscères, et pourquoi dans ces sortes d'inflammations, même lorsqu'elles sont primitives et essentielles, on voit les symptômes du Marasme se développer tant de fois dès les premiers temps de la maladie.

Mais il faut bien remarquer, que les inflammations lentes des viscères ne sont pas, bien s'en faut, toujours dues à la simple existence d'un éréthisme nerveux, fixé dans certaines parties des lymphatiques par cause purement spasmodique, et sans le concours d'aucun autre principe matériel. Ordinairement, au contraire, ces inflammations lentes et locales sont des maux lymphatiques, dont la cause première n'est autre, que la présence de quelque matière ennemie et stimulante, qui par métastase a été déposée sur le viscère malade. Alors les symptômes qui accompagnent et qui peuvent caractériser les engorgemens, ne sont pas, quant au fond, bien différents de ceux qui ont lieu dans les inflammations lentes nerveuses. Dans l'un et l'autre cas le jeu des absorbans est également accéléré dans la partie malade, parce que malgré la diversité des causes, l'éréthisme des lymphatiques y est à-peu-près le même. Il faut donc que dans les deux cas, les symptômes ne présentent pas beaucoup

de diversité. En effet le praticien a beau faire ; il ne parviendra à distinguer la dernière sorte d'inflammations lentes des viscères, auxquelles je donnerai le nom de matérielles, de la première espèce que j'ai appelée primitive ou proprement nerveuse, qu'en se servant des signes anamnestiques, et en faisant une grande attention aux affections virulentes, dont les sujets peuvent avoir été affectés ; aux excrétions habituelles qui peuvent avoir été supprimées ; et à certaines maladies aiguës qui ont précédé, et qui peuvent avoir été imparfaitement jugées.

Cependant pour ne rien omettre de ce que je pense sur cette matière délicate et importante, il me semble que dans les inflammations lentes et symptômatiques ou matérielles des viscères, l'action aspirante des lymphatiques, quant à la totalité de l'individu, n'est pas aussi animée que lorsque ces affections sont purement nerveuses. Ce qui me le persuade, c'est que dans le premier cas, les signes de Marasme universel ne se montrent guères que tard, et lorsque les parties phlogosées, commençant à tomber en suppuration, il paraît déjà quelques signes d'une fièvre lente du genre des purulentes. D'ailleurs, dès le commencement, et avant même tout soupçon de suppuration, il est familier pour lors de trouver dans le pouls, sur-tout à l'entrée de la nuit, une fréquence extraordinaire, qui ne se remarque pas, du moins avec tant d'évidence dans les inflammations primitives et non matérielles.

3.° *Cachexie purulente.* Cette espèce de Cachexie lymphatique est une suite fréquente des inflammations lentes des viscères, et suppose

toujours une suppuration existante, ou dans quelque organe intérieur, ce qui est le plus ordinaire, ou dans quelque portion de l'organe extérieur, ce qui n'arrive que trop souvent, lorsque les plaies externes sont profondes et un peu considérables. Quoi qu'en disent plusieurs graves Pathologistes, il n'est pas douteux que cette espèce d'affection, et les symptômes phthisiques qui la caractérisent, ne soient dus essentiellement à l'absorption de la matière des suppurations, et à la tournure purulente que prennent en conséquence les fluides lymphatiques.

A en juger par l'inspection du sang des Phthisiques, il paraît que le vice que prend la Lymphe par l'admission des molécules purulentes, ne consiste qu'en un degré d'alkalescence plus fort et plus marqué, que dans l'état naturel. En effet la sérosité y paraît toujours abondante, et sa transparence est troublée par le mélange de particules blanchâtres et hétérogènes qui lui donnent un œil louche, tandis que le coagulum se trouve fort rétréci, quoiqu'il soit très-consistant et même coëneux. Cet état du sang prouve, selon moi, que dans la Cachexie purulente, la Lymphe a dépassé déjà le dernier terme de l'épaississement inflammatoire, et qu'elle commence à subir le premier degré de la colliquation putride : et les symptômes qui se montrent dans ces occasions, semblent confirmer ma pensée. Car pour ne pas parler des frissons irréguliers qui ont coutume de fatiguer les Empyiques, et qui sont l'effet d'une irritation nerveuse, on voit dans toutes les excrétions, des marques évidentes d'une telle colliquation : les urines sont rouges et exhalent

l'alkali volatil; les crachats, s'il y en a, sont dissouts, d'un mauvais goût, et font sentir, quand on vient à les brûler sur les charbons ardens, une alkalescence très-avancée; des sueurs copieuses et fétides inondent toujours les malades durant leur sommeil, et leurs selles qui sont ordinairement liquides, répandent une odeur cadavéreuse.

4.° *Affections laiteuses.* La Cachexie laiteuse dans les femmes grosses et les nouvelles accouchées, n'est pas par elle-même une maladie; mais seulement une disposition à bien des espèces de maladies, qui peuvent survenir à chaque instant, par les accumulations vicieuses de la Lymphe laiteuse; accumulations qui, selon le caprice des efforts vitaux, se portent dans les diverses circonstances sur des organes différens, tantôt extérieurs, tantôt intérieurs.

Lorsque ces dépositions laiteuses se font dans une portion extérieure du tissu cellulaire, le mal qui en résulte, n'est pas bien grave. Il survient à la partie affectée des engorgemens inflammatoires, qui à la vérité sont le plus souvent amples et très-douloureux. Il succède même à ces inflammations de grands abcès, dont l'ouverture laisse couler des flots d'un pus caillebotté et vraiment laiteux. Mais si les fusées du dépôt ne se sont pas étendues au loin, ce qui n'arrive pourtant que trop souvent, les plaies guérissent en peu de temps, et toute Cachexie laiteuse se trouve par là, du moins pour l'ordinaire, entièrement guérie.

Mais bien des fois, la matière lymphatique et laiteuse est portée sur quelqu'un des viscères; et alors il naît des inflammations locales des

plus vives et des plus dangereuses. On observe que c'est principalement sur les parties internes du bas-ventre, que ces sortes de dépositions critiques aiment à se placer ; et l'expérience fait voir que la maladie qui naît à cette occasion, peut prendre un des deux caractères suivans : ou bien cette maladie est d'une nature putride ; et alors c'est toujours une Saburre suspecte et irritante, qui cachée dans les premières voies, est le vrai stimulus qui excite la révolution, et détermine le lieu du dépôt. Ces sortes d'engorgemens inflammatoires de l'Abdomen, qu'on peut appeler laiteux et putrides, sont familiers dans les grands hôpitaux, et même dans les villes très-peuplées, où on les a vu plusieurs fois régner épidémiquement parmi les femmes en couche : ici c'est la putridité qui domine et qui fait le fond de la maladie ; l'inflammation n'est que symptômatique. Ou bien les dépôts laiteux de l'Abdomen ont lieu, sans le concours d'aucune cause saburrale. Alors l'inflammation est essentielle ; et c'est ce qui a presque toujours lieu pour les femmes en couche qui habitent loin des hôpitaux, et sur-tout pour celles qui sont à même de respirer l'air pur des campagnes.

Pourtant dans ces deux cas très-différens, l'engorgement abdominal paraît à-peu-près le même, quant aux symptômes les plus frappans. Mais dans le premier, on peut s'appercevoir que le pouls est plus mou, plus petit ; qu'il montre souvent de l'inégalité ; et que les tégumens des malades font sentir au tact cette espèce particulière d'âcrimonie qui est propre aux maladies putrides. Ces signes, joints à

ceux qui caractérisent en général toute sorte de maladies saburrales, peuvent dévoiler au médecin la quantité précise de l'engorgement. Dans le cas au contraire où les premières voies sont exemptes de tout mauvais levain, le pouls se trouve ferme, grand et développé. Quoique la chaleur de la peau soit alors quelquefois très-forte, on n'y trouve jamais ce sentiment d'âcrimonie dont j'ai parlé. C'est par la différence de ces symptômes, et par les autres signes auxiliaires que les circonstances peuvent présenter, qu'on parvient à démêler quelle est la véritable nature des dépôts laiteux et inflammatoires de l'Abdomen.

J'ai déjà dit ailleurs que la Cachexie laiteuse des femmes grosses et des nouvelles accouchées, est une disposition maladive de la Lymphe, qui diffère beaucoup de celle qu'on appele un lait répandu, et qui est produite par la présence d'un ancien lait dégénéré, et rendu âcre par son long séjour dans le corps. Cet âcre retenu dans les sucs lymphatiques, devient la source de bien des maladies chroniques, qui empruntent volontiers la forme, tantôt du Rhumatisme, tantôt de l'affection catarreuse, et tantôt des maladies nerveuses. En général, j'ai toujours vu que l'âcre laiteux se manifeste presque toujours par des symptômes bisarres et toujours différens.

Ce n'est donc pas sur la nature des symptômes, qu'on peut établir le diagnostic de cette espèce de dégénération des sucs lymphatiques. Ce n'est que sur l'enchaînement bien observé de ses symptômes, et principalement sur la notion des circonstances qui ont précédé im-

médiatement les premiers accidens de cette chaîne maladive. Il faut faire attention pourtant, que dans les femmes ainsi travaillées par l'âcre laiteux, la matière des sueurs offre toujours un fumet acide tout particulier. Ce dernier symptôme, lorsqu'on est à portée de l'observer, doit aider le médecin dans ses recherches, et lui faire soupçonner l'existence d'un lait ancien et dégénéré, pour cause des accidens douteux qui se manifestent.

5.° *Affections scorbutiques.* Dans ces sortes d'affections, la lymphe, comme je l'ai déjà remarqué, présente des signes non-équivoques d'alkalescence et de dissolution, soit celle qui est contenue encore dans ses propres vaisseaux, soit celle qui est déjà mêlée à la masse sanguine. Aussi dans cette espèce de dissolution humorale, qui quoique une et simple dans le fonds, est pourtant multiple quant à sa forme et à ses degrés, tout fait voir d'une manière plus ou moins sensible, que les principes des humeurs lymphatiques sont désunis, et que tout tend à la putridité et à la colliquation. C'est ce qu'annoncent entr'autres l'enflure et le relâchement des gencives, l'ébranlement et la carie des dents, la couleur pâle du visage, et souvent sa bouffissure, le gonflement œdémateux des extrêmités inférieures, les lassitudes spontanées, les mouvemens fébriles et irréguliers, les sueurs fréquentes et souvent fétides, les urines âcres et lixivielles, les ulcères cacohëtes, qui se manifestent en divers endroits des tégumens, et les caries humides qui se forment assez souvent dans les Épiphises et la partie spongieuse des os.

6.° *Affections catarreuses.* L'âcre catarreux

agit sur la Lymphe d'une manière bien différente de celle avec laquelle le vice scorbutique dont nous venons de parler, se comporte à l'égard du même fluide. L'âcre perspiratoire, qui est sans contredit le véritable principe de la Cachexie catarreuse, au lieu de mettre en fonte les sucs lymphatiques, semble au contraire accroître leur épaississement et leur concrescibilité. En effet, à la qualité plus ou moins coëneuse qu'offre toujours le sang dans les affections catarreuses, et au caractère toujours plus ou moins inflammatoire des symptômes familiers dans ces sortes d'affections, on doit juger que celles-ci méritent d'occuper une place distinguée parmi les maladies lymphatiques chaudes; et que la disposition humorale qui les accompagne, approche de très-près de celle qui produit les inflammations essentielles.

A en juger par le peu de temps que les maladies catarreuses mettent ordinairement à parcourir leurs stades, pour parvenir à la solution critique, on ne peut éviter de convenir que leur cause matérielle ne s'unit pas avec la Lymphe d'une façon très-intime; et qu'elle ne contracte pas avec ce fluide une combinaison si parfaite que la plûpart des autres âcres virulents. Chaque jour dans les affections de cette espèce, on peut voir que sans aucun secours de l'art et en peu de jours, les seules forces vitales parviennent à dépurer la Lymphe du vice catarreux.

La fièvre est communément le symptôme actif et essentiel, dont la nature se sert pour opérer ces sortes de dépurations, qui toujours ne se font pas avec une facilité égale. L'ob ser-

vation fait voir que le mode des fièvres catarreuses varie suivant la différence des parties qui servent de foyer aux dépositions maladives, et des organes secrétoires qui sont employés au travail de leur élimination ; suivant les dispositions naturelles ou acquises des individus, en qui ces maladies viennent à paraître ; et surtout suivant le génie particulier des constitutions régnantes.

On peut aisément se convaincre de l'immense variété des symptômes avec lesquels peuvent se présenter les affections catarreuses, par la seule lecture de l'Ouvrage très-intéressant que Wagler nous a donné sur cette matière. On y verra que ces affections, toujours subordonnées à la prédisposition des sujets, et aux circonstances météorologiques de l'atmosphère, produisent souvent, outre des inflammations locales, des Diarrhées muqueuses et tormineuses, des Dyssenteries cruelles, des douleurs rhumatismales, des fluxions quelquefois opiniâtres, et même qu'elles s'élèvent en certaines saisons jusqu'à la malignité, ce qui les rend alors susceptibles de tous les symptômes spasmodiques et nerveux qui caractérisent les fièvres malignes. Il arrive même bien des fois, comme Wagler l'a dit, et comme je l'ai vu moi-même en plusieurs occasions, que le génie lymphatique de ces sortes d'affections, lorsqu'elles sont aiguës, se développe d'une manière sensible dans la forme de leur crise. Elles finissent alors par l'engorgement de quelques-unes des glandes conglobées extérieures ; et ces engorgemens prennent peu-à-peu toutes les nuances et toute la stabilité du caractère scrophuleux : c'est ce qu'on appele les Écrouelles critiques.

Quoique j'aie dit que la Lymphe, dans les cas les plus ordinaires, trouve beaucoup de facilité à se dépouiller de l'âcre perspiratoire dont elle vient à être infectée, on voit pourtant quelquefois qu'elle a bien de la peine à s'en décharger, et que pour cela la nature a besoin d'un temps fort long. Dans ces occasions qui ne sont pas communes, au lieu d'une fièvre aiguë, les malades n'ont qu'une fièvre lente qui redouble tous les soirs, et qui dès le principe est distinguée par quelques frissons cutanées et irréguliers, et quelques moiteurs nocturnes. On ignorerait que ces sortes de petites fièvres, dont à peine dans le commencement les malades s'aperçoivent eux-mêmes, eussent une cause catarreuse, si elles ne se montraient dans le cours de ces constitutions épidémiques, où toutes les autres maladies portent un caractère éminemment catarreux. Quand on néglige, comme ce n'est que trop ordinaire, le traitement de ces sortes de fièvres lentes, tout va passablement pendant quelques mois; mais à la fin les dépurations commencent, et se font le plus souvent sur le poumon. Alors les symptômes consomptifs se développent successivement et à pas lents. Ce n'est guères que quand ils sont déjà trop avancés, qu'on s'avise de réclamer, mais trop tard, les secours de la médecine.

7.° *Cachexie ictérique.* Cette espèce d'infection des sucs lymphatiques, ne s'annonce pas, bien s'en faut, avec les symptômes fougueux qui ont coutume d'escorter les affections catarreuses. Comme les sucs biliaires, qui sont la cause matérielle de cette espèce particulière d'infection cachectique, n'ont, du moins dans le commencement,

cement, aucune altération notable; les fonctions de la vie continuent à s'exercer à l'ordinaire, et le principe vital semble peu inquiet de cette redondance de bile, qui se manifeste dans le système vasculaire. Tout au plus, voit-on alors les digestions se troubler à un certain point, à cause de l'interruption des versemens hépatiques dans le canal alimentaire. S'il paraît d'autres symptômes, ils sont tous relatifs aux causes locales et diverses, qui ont donné lieu à cette interruption. D'ailleurs dans la Jaunisse, quelle que soit sa cause prochaine, les tuyaux urinaires ne cessent point de dépouiller la Lymphe de sa bile surabondante, à mesure que les lymphatiques du foie s'obstinent à l'absorber. Ce n'est que lorsque l'obstruction des conduits biliaires est trop durable, qu'à la fin la bile stagnante de la vésicule s'altére, et que portant dans les vaisseaux lymphatiques son âcreté maladive et savoneuse, elle met en fonte les liquides qui y sont contenus. Alors paraissent des boutons très-prurigineux sur toute l'habitude de la peau, des chaleurs hectiques, des mouvemens irréguliers de fièvre, des enflures œdémateuses, et enfin ces épanchemens séreux qui sont si fréquemment la terminaison fatale de cette maladie.

8.° *Maladies âcres de la peau.* Dans ces affections extérieures, la Lymphe ne paraît pas chargée d'une quantité de bile beaucoup plus considérable, que celle dont elle est naturellement empreinte; mais les atomes bilieux, qui alors s'y trouvent dissouts, ont perdu de leur douceur et de leur bénignité essentielles. Je considère les maladies âcres et spontanées

de la peau, comme des espèces de foyers hépatiques, en ce que les parties cutanées qui en sont le siége, travaillent sans cesse à la secrétion de ces atomes bilieux, et par conséquent à la dépuration des sucs vraiment hépatiques. La diversité des symptômes avec lesquels ces maladies se présentent dans les divers sujets, les divers âges, les divers pays, et les diverses constitutions, dépend sans doute de la diversité des affections du foie, de la plus ou moins grande quantité de bile altérée que les Lymphatiques hépatiques absorbent, de la variété des tempéramens, des qualités différentes de l'atmosphère, de l'état des forces vitales, et du degré plus ou moins grand de résistance que l'organe cutanée oppose aux efforts dépurans.

Il serait trop long de décrire ici les symptômes caractéristiques de chaque espèce distincte de maladie cutanée. Il suffit de remarquer en gros, que quelle que soit l'apparence de ces symptômes dans les diverses espèces, ils ont tous une cause commune, et que malgré la nomenclature infiniment variée, par laquelle on a prétendu les distinguer les unes des autres, et en marquer les plus légères différences, il faut toujours en pratique en revenir à cette cause commune, qui est la bile dégénérée, et diriger uniquement nos efforts curatoires vers l'organe hépatique, pour faciliter la secrétion et sur-tout l'excrétion de ce fluide récrémenteux, et en corriger, s'il est possible, les mauvaises qualités.

9.° *Affections vénériennes.* Les maladies vénériennes ne sont pas censées être des affections

propres aux fluides lymphatiques, lorsqu'elles ne sont que locales. Elles ne paraissent dignes d'être regardées comme maladies proprement lymphatiques, que lorsque le vice, passant du lieu où il a été déposé par la contagion, dans le système absorbant, est devenu un vice général ; ou lorsque le mal se communiquant par la génération, l'individu, dès son origine, se trouve pénétré dans tous ses points du virus syphilitique paternel ou maternel.

Quand l'affection vénérienne est héréditaire, rarement elle se présente avec ses symptômes ordinaires. Alors, à l'exemple de toutes les autres maladies héréditaires, elle affecte des formes étrangères, et semble par ses déguisemens variés, chercher à dérober au médecin la turpitude de sa cause originaire. Dans ces occasions il est le plus souvent difficile de porter un jugement bien exact, sur la nature de ces affections équivoques. Bien des fois, nous n'avons d'autre ressource pour nous décider là-dessus, que de recourir à l'aveu des parens ; aveu hélas ! sur la sincérité duquel on ne peut pas toujours bien compter.

Il en est quelquefois de même, pour le diagnostic des maladies vénériennes, lorsqu'elles sont le réliquat d'un vice local qui a disparu depuis long-temps, sans laisser immédiatement après lui aucun signe sensible d'infection générale, quoique cette infection n'ait été d'ailleurs que trop réelle. On trouve souvent de ces véroles tardives, qui ne se développent que plusieurs années après la disparition d'un symptôme local et passager d'infection, auquel ceux qui en ont été infectés ne songent plus, parce

qu'ils pensent avoir été complétement guéris de cet accident virulent. Presque toujours ces véroles prennent un masque étranger, qui expose les médecins à l'erreur dans leur diagnostic.

Dans ces occasions embarrassantes, il me paraît que, pour éclaircir ce diagnostic, on peut tirer un bon parti de l'observation suivante. Je ne la présenterai qu'en abrégé, crainte d'excéder les bornes que je dois me prescrire. Quelle que soit la forme que s'avise de prendre le mal vénérien, cette forme est toujours une de celles qui sont propres à quelqu'une des maladies lymphatiques que j'ai classées dans le rang des chaudes, et qui ont pour cause un vice âcrimonieux. Telles sont la Goutte, le Rhumatisme, l'affection scorbutique, les Dartres et les maladies âcres de la peau. Ou si quelquefois il se joue sous la forme de quelqu'une des maladies froides, comme par exemple sous celle des Écrouelles, on peut aisément s'appercevoir, que son imitation est très-imparfaite. Jamais les engorgemens glanduleux ne sont, ni si indolens, ni si froids dans les maux vénériens, que dans les maux scrophuleux; les bubons véroliques s'enflamment assez vivement, et suppurent avec assez de facilité : ce que ne font pas les Scrophules. D'ailleurs les ulcères véroliques offrent communément une surface plus animée et moins baveuse, que celle des ulcères écrouelleux ; et le pus qui coule des premiers, est toujours moins inégal et moins grumeleux.

Quant aux symptômes caractéristiques de la vérole régulière, ils sont trop connus pour que j'entreprenne de les détailler. Je remarque

seulement à leur sujet, que pour si peu qu'on veuille y faire attention, on trouvera qu'ils dérivent tous de l'état vicieux des sucs lymphatiques, et qu'ils ont pour cause spécifique un virus stimulant qui agit sur les solides à la manière des âcres. La qualité irritante et vraiment âcrimonieuse de ce virus, n'est que trop prouvée par les accidens inflammatoires des Chaudepisses, et par l'observation intéressante de J. Hunter qui a eu occasion de voir les lymphatiques qui partent des parties génitales, rougir et s'enflammer par l'action de la matière virulente, que ces vaisseaux charrient alors de l'urètre, aux glandes inguinales. C'est sur-tout cette âcreté décidée du virus vérolique, qui le fait différer du virus scrophuleux, avec lequel d'ailleurs il paraît avoir de très-grandes analogies, par l'effet épaississant qu'il opère, comme ce dernier, sur les sucs lymphatiques.

10.° *La Goutte et le Rhumatisme.* La surabondance de la matière nourricière des os dans la masse des sucs lymphatiques, et, si je puis ainsi parler, la Cachexie osseuse de la Lymphe, me paraît être la véritable cause prédisposante des affections gouteuses; et le Rhumatisme me semble aussi n'avoir d'autre cause matérielle, qu'une trop grande abondance de sucs gélatineux et propres à la nutrition des ligamens et des membranes des muscles. Du moins tous les symptômes qui caractérisent ces deux genres voisins d'affections douloureuses, conduisent à cette étiologie : elles affectent l'une et l'autre une marche périodique, et ne prennent que par des attaques plus ou moins éloignées. Toute la différence de ces symptômes

consiste en ce que, dans la Goutte, ce sont les capsules articulaires qui se trouvent uniquement affectées, et que dans le Rhumatisme, non seulement ces capsules souffrent, mais encore les gaines des muscles et des tendons. Les transudations muqueuses qui ont lieu pour lors sur les membranes dolentes, sont encore un accident familier à l'une et à l'autre de ces maladies. Le seul caractère par lequel la Goutte me semble différer symptômatiquement du Rhumatisme, est tiré de ce que dans la Goutte, la terre osseuse et saline, accumulée par les efforts vitaux sur les capsules des articulations, y forme souvent des concrétions dures et tophacées, qui se génèrent dans l'intérieur des articles, et y produisent quelquefois des Ankiloses, et même des dislocations spontanées. Or, de pareils accidens n'arrivent point dans le Rhumatisme. Bien plus, on sait que les Goutteux sont particulièrement sujets à la Néphrétique calculeuse. Cette disposition maladive leur vient visiblement de ce que la Lymphe se décharge alors de l'excès de sa matière salino-terreuse, par les tuyaux urineux. Aussi voit-on que les malades ne souffrent jamais de leur Goutte, toutes les fois qu'ils viennent à être tourmentés de calcul. Dans les Rhumatismes, à moins qu'ils ne soient compliqués de Goutte, ce qui n'est pas bien rare, on ne voit point cette disposition à la Néphrétique. Tout au plus, lorsque la nature cherche à dépouiller par les urines les sucs lymphatiques de la matière rhumatismale, voit-on naître cette espèce singulière d'affection de la vessie, que M. Lieutaud a décrite sous le nom de *Fluxion charreuse*

de cet organe, et dans laquelle le fluide urineux montre une viscosité, qui va quelquefois jusqu'à l'empêcher de s'écouler du bassin, lorsqu'on le renverse pour le vider. Dans l'espèce rapportée par M. Lieutaud, la maladie vésicale n'était visiblement autre chose, qu'une crise rhumatismale. Il en parle comme d'une affection particulière qu'il a observée le premier; et cependant l'on voit que non seulement Frédéric Hoffmann l'avait vue avant lui; mais encore que Vanhelmont, qui la connaissait très-bien, avait tourné en ridicule le nom, selon lui, impropre que les médecins de son temps lui donnaient, ainsi que M. Lieutaud, en l'appelant *Catarre de la vessie.* Cette affection peut naître de plusieurs causes; mais M. Detharding, qui a composé à ce sujet une belle Dissertation qui se trouve dans la collection des Thèses de Médecine de Haller, s'est assuré que sa cause la plus ordinaire n'était autre chose, qu'un état variqueux des vaisseaux sanguins qui occupent le col de la vessie, ou bien, ce qu'on appele les *Hémorroïdes vésicales.*

On a dû s'apercevoir que dans tout ce que je viens de dire, j'ai eu principalement en vue le Rhumatisme chronique. Mais j'ajouterai ici que, quoique le Rhumatisme aigu paraisse, par la véhémence de ses symptômes, différer beaucoup du chronique, il n'existe pas pourtant entr'eux de différence essentielle, puisque le premier est la source ordinaire, ou pour mieux dire, le premier développement du second.

Tout porte à croire que, dans la fièvre aiguë, qu'on nomme rhumatismale, les sucs lymphatiques surabondent en matière muqueuse, et

que l'épaississement spécial qui en résulte, fait le fonds de la maladie. D'ailleurs ce sont toujours les douleurs articulaires et musculeuses, qui ici, comme dans le Rhumatisme non fébrile, forment le caractère distinctif de la maladie. Le Rhumatisme aigu a pourtant cela de particulier, que comme les autres espèces de fièvres aiguës, il prend dans sa marche, soit symptômatique, soit critique, des nuances très-différentes, à raison de la grande influence qu'ont sur lui les constitutions dominantes de l'atmosphère. Encore même le Rhumatisme chronique, n'est-il pas tout-à-fait à l'abri d'une pareille influence.

On me permettra encore de faire sur le Rhumatisme aigu, une autre réflexion qui peut aisément s'étendre sur le Rhumatisme chronique, et même sur les affections gouteuses. Comme on voit ces différentes maladies se montrer souvent immédiatement après l'action des causes diverses, capables de supprimer ou de diminuer notablement les excrétions cutanées, et que dans ces affections la santé ne se rétablit presque jamais que par l'évacuation naturelle ou artificielle des sueurs, on s'est persuadé que le virus rhumatismal et le virus gouteux, pouvaient n'être autre chose qu'un âcre perspiratoire retenu à la peau, répercuté dans l'intérieur et accumulé dans la masse des sucs lymphatiques : ce qui assimilerait, ou plutôt, qui confondrait les affections rhumatismales et gouteuses avec les affections catarreuses. Mais, outre que ces dernières ont une marche et des symptômes qui leur sont propres, et qui empêcheront toujours les médecins instruits, de les prendre pour des affections rhumatismales

ou gouteuses, on doit faire attention, que dans les occasions dont il s'agit, l'âcre perspiratoire ne fait simplement que les fonctions de cause procathartique ou excitante. Cet âcre ne saurait donner une existence subite aux dispositions propres et spécifiques que doit posséder la Lymphe avant d'être amenée à subir les dépurations et les dépositions qui constituent le fonds des affections rhumatismales et gouteuses. Je ne voudrais pas cependant nier qu'il n'y ait des rapporrs réels entre les lésions habituelles de la transpiration insensible, et la formation lente dans les sucs lymphatiques, de la cause matérielle, à l'action de laquelle sont dus la Goutte et le Rhumatisme. Tout, au contraire, semble conduire le praticien à admettre de pareils rapports, dont il serait trop long d'examiner ici la nature.

ARTICLE QUATRIÈME.

INDICATIONS curatoires que les symptômes caractéristiques des maladies du système lymphatique offrent à remplir.

LES indications curatoires qu'offrent à remplir les maladies que j'ai cru pouvoir nommer spécialement lymphatiques, doivent être naturellement toujours relatives à la nature des

symptômes qui forment le caractère de ces maladies. Mais comme la nature de ces symptômes varie, ainsi qu'on l'a vu, selon la nature des maladies elles-mêmes, il faut nécessairement que les indications curatoires suivent ces variations, et que le médecin appelé pour les saisir et pour les remplir, fasse attention à tout, et distingue avec soin, non seulement les symptômes qui sont propres à chacune de ces affections maladives, mais encore aux variations de ces symptômes, dans chaque sujet et dans chaque cas particulier.

On ne s'attend pas sans doute ici, que j'entre dans de longues discussions sur les innombrables particularités dont les indications curatoires de chaque espèce de maladie lymphatique est susceptible. Ce travail me conduirait infailliblement au-delà de mon but. Il me suffira, je pense, d'indiquer en général ce que l'art doit faire, pour bien asseoir la base de ses traitemens dans les affections lymphatiques, soit froides, soit chaudes; soit simples, soit virulentes.

A ne considérer les affections lymphatiques que superficiellement et d'après la division générale que j'en ai faite en chaudes et en froides, il doit paraître d'abord très-facile de trouver la nature des indications curatoires qui peuvent convenir dans l'un et dans l'autre cas. Les froides, peut-on dire, à l'exemple des méthodistes, ont besoin d'un traitement tonique et stimulant; et les chaudes, d'un traitement opposé, c'est-à-dire, de toute sorte de moyens lénitifs et tempérans.

Mais il s'en faut bien que la Thérapeutique des maladies lymphatiques soit aussi simple et aussi aisée. Dans celles que j'ai nommé froides,

on est bien obligé d'employer des toniques et des échauffans ; mais tous les toniques et tous les échauffans ne sont pas également utiles, également innocens. Dans celles que j'ai appelé chaudes, il faut bien encore se garder d'appuyer indifféremment pour les guérir, sur les moyens relâchans et adoucissans : souvent même il est besoin de leur opposer des remèdes actifs et vraiment échauffans. J'aurai occasion de m'expliquer plus nettement sur ces différens objets, à mesure que je parlerai des principales affections lymphatiques. Je commencerai par celles qui ont un caractère dominant de froideur ; et je finirai par celles où se fait voir une âcrimonie et une chaleur, qui sont essentielles à leur nature.

§. I.er

Indications curatoires à remplir dans les affections lymphatiques du genre des froides.

Comme ces affections peuvent être simples ou virulentes, générales ou partielles, il est nécessaire de jetter tour-à-tour un coup-d'œil rapide sur les unes et sur les autres, relativement à ces divers caractères.

La Cacochymie ordinaire est la seule, ainsi que je l'ai dit, du nombre des froides, qui soit en même-temps simple et générale. Aussi peut-on dire que les indications curatoires qu'elle présente, sont toutes simples, et que pour la guérir, il n'y a qu'à corriger cette froideur qui

en est la compagne assidue et naturelle, par un traitement stimulant et tonique. Il s'agit seulement de proportionner les *stimulus* médicamenteux, à la sensibilité de la fibre, et de ne les graduer qu'avec beaucoup de prudence, afin d'allumer simplement dans les sujets une fièvre douce, salutaire et dépurante, sans s'exposer jamais au danger de mettre, par des méthodes trop actives, le désordre et la confusion dans les mouvemens vitaux. D'ailleurs, toute sorte de stimulans, si l'on en excepte les poisons, peuvent être bons, lorsque l'emploi en est bien dirigé, pour obtenir dans la Cacochymie cette fièvre curatoire. Extérieurement on se sert à ce titre, et selon les diverses circonstances, des exutoires, des frictions locales ou générales, des urtications, des percussions et de tous les secours infiniment utiles qu'offre l'art de la Gymnastique. Intérieurement on met en usage les émétiques et les purgatifs, les aromatiques, les amers astringens, les martiaux, les salins, les apéritifs, et en général tout ce qu'on appele les fondans de la Lymphe. Le choix, la dose, la succession ou le mélange de ces divers moyens curatifs, doivent sans doute être toujours subordonnés à l'âge, au sexe et au tempérament des sujets, à la nature des causes occasionnelles qui ont donné lieu à la maladie, et aux progrès plus ou moins avancés qu'elle a déjà fait, lorsqu'on en entreprend la guérison. C'est ici sur-tout que le médecin doit épier avec un œil attentif, l'effet journalier des remèdes, et suivre avec une docilité prudente les indications qu'il peut tirer *à juvantibus et lædentibus.*

Il y a pourtant trois cas où le traitement échauffant est contre-indiqué dans la Cacochymie simple : 1.° lorsqu'elle est déjà ancienne et trop avancée ; 2.° lorsqu'elle est la suite d'une maladie aiguë et imparfaitement jugée ; et 3.° lorsqu'elle se joint comme symptôme à une longue maladie chronique, qui a été réfractaire à tous les remèdes. Dans le premier cas, la perversion de la Lymphe et de toute la masse humorale est trop complette, pour qu'on puisse concevoir une espérance raisonnable de parvenir à la corriger : et d'ailleurs, l'entier dépérissement des forces ne permet pas qu'on tente des moyens dont l'activité ne pourrait qu'épuiser davantage les sujets. Cela est si vrai, qu'on observe tous les jours, que les fièvres symptômatiques, qui ne surviennent que trop souvent dans ces fâcheuses circonstances, bien loin d'être salutaires, ne font au contraire qu'accélérer le moment fatal. Dans le second cas, l'âcreté de l'humeur critique dont la Lymphe se trouve alors surchargée, et l'épuisement des forces qui succéde à l'action violente des organes vitaux, sont deux motifs qui, en pareille circonstance, rendent dangereux l'usage des âcres et des irritans. Si dans cette occasion l'on croit, malgré tout, nécessaire de relever le ton des parties vitales, et de solliciter par quelques stimulans la nature à des dépurations, on doit du moins ne remplir cette indication délicate, que par les moyens les plus doux, et avoir toujours soin de tempérer l'action des toniques, par l'usage des mucilagineux et des raffraîchissans. Dans les occasions les plus graves de cette espèce, je me suis souvent bien trouvé de n'employer

pour tout tonique, outre le régime restaurant et antiputride, que le lait seul, ou coupé avec quelque décoction amère. Enfin, dans le troisième cas, il est tout-à-fait inutile de tenter aucun remède direct et curatif contre la Cacochymie. La médecine pourrait-elle rien contre le symptôme, tant que la maladie dont ce symptôme est le dernier effet, demeure insurmontable à toute sorte de traitement?

La nature des indications ne change pas, lorsque les maladies froides et lymphatiques sont purement locales; et même, si on y prend garde, l'on verra que dans ces occasions, le vice n'est pas tellement local, que le plus souvent on n'aperçoive dans les sujets qui en sont affectés, des signes plus ou moins prononcés d'une disposition analogue dans la généralité du système des lymphatiques. C'est pour cela, qu'indépendamment du traitement local qu'on a coutume d'employer pour tâcher de guérir ces maladies limitées, tous les praticiens ont soin de mettre en même-temps en usage, des toniques généraux, capables d'en assurer et d'en accélérer le succès.

C'est sur-tout dans les embarras froids et lymphatiques des viscères, genre d'affection à laquelle il se joint presque toujours quelques signes de Cacochymie, qu'on a besoin d'insister sur les toniques généraux. On tâchera donc, pour détruire ces engorgemens, d'aviver le jeu de tout le système des vaisseaux lymphatiques, par les remèdes qu'on appele apéritifs et fondans; et même, s'il le faut, par les vomitifs et les purgatifs employés de temps en temps. Ces moyens seuls ont suffi souvent avec

le régime approprié et des exercices modérés, pour détruire daus une période de temps assez courte, ces affections viscérales. Mais combien plus facilement n'y parviendra-t-on pas, si à ces secours généraux on joint des moyens locaux, lesquels agissant non loin des parties affligées, puissent exciter l'oscillation des vaisseaux embarrassés, ranimer l'action languissante et presque éteinte des tuyaux absorbans, et résoudre même par leurs émanations subtiles et pénétrantes, les sucs lymphatiques qui se sont épaissis dans le lieu de leur stagnation.

Lorsque les engorgemens froids et intérieurs occupent quelque partie interne du bas-ventre, le traitement local offre plusieurs ressources, qui ne sont pas à négliger. On peut recourir utilement aux frictions sèches, soit simples, soit aromatiques et fuligineuses, aux fomentations résolutives et savoneuses, aux emplâtres âcres et fondans, aux pressions douces et manuelles, à de légères concussions qu'on renouvelle souvent, et principalement au vésicatoire appliqué vis-à-vis de l'engorgement. Si les embarras sont placés dans l'intérieur de la poitrine, tous les topiques sont assez inutiles, si on en excepte le vésicatoire et les autres moyens exulcérans. Mais à la place on peut se servir avec succès de deux genres de remèdes, qui ont dans ce cas quelque chose de spécifique : le premier est une équitation fréquente ; et le second, des fumigations faites de manière à porter dans le poumon des molécules médicamenteuses, légèrement stimulantes, sans pourtant risquer de jetter dans le spasme les tuyaux bronchiques. Quant au traitement local,

qui convient dans les engorgemens froids des parties intérieures de la tête, il faut en demeurer d'accord ; ce n'est guères sur lui qu'on peut compter pour la guérison. Cependant le vésicatoire et les exutoires divers, mis sur les environs du crâne, ne sont pas dans ces occasions des remèdes à mépriser. D'ailleurs, les émétiques et les purgatifs hydragogues, ainsi que les stimulans, connus parmi les praticiens sous le nom de Céphaliques, paraissent avoir une action spéciale sur de semblables engorgemens.

L'emploi du traitement local est plus facile et bien plus efficace dans les tumeurs qui surviennent à l'extérieur, soit qu'elles ayent une nature sarcomateuse ou glanduleuse, soit qu'elles ayent leur source dans la dégénération du tissu cellulaire, ou dans l'excroissance vicieuse de la substance des os. Par son moyen le chirurgien tend essentiellement à exciter dans ces sortes d'embarras lymphatiques, une fièvre locale et soutenue, qui réveille le jeu assoupi des vaisseaux engorgés, ranime les absorptions, et résout par là insensiblement la matière des engorgemens. Ce n'est que lorsque la nature squirreuse de certaines de ces tumeurs, et les dispositions connues du sujet, font craindre une dégénération cancéreuse, qu'on peut avoir quelque chose à redouter de cette espèce de traitement local. Mais, lors même qu'il n'y a rien de pareil, il convient de mettre des bornes à ces applications stimulantes, qui d'ailleurs doivent être toujours secondées par de fondans intérieurs et des évacuans employés de temps en temps, pour éliminer la matière dégénérée des résolutions, et prévenir par cette

sage

sage précaution, des métastases fâcheuses (*a*).

Que si, malgré tous les secours extérieurs et intérieurs, ces tumeurs demeurent irrésolubles, ou ne parviennent pas à une bonne suppuration, il reste encore une ressource qu'on ne peut presque jamais employer pour les tumeurs analogues de l'intérieur. Cette ressource est l'amputation ou la resci/sion. Mais ces moyens chirurgicaux ne sont pas de mon ressort; il doit me suffire d'en avoir fait mention.

Je n'ai pas grand'chose à dire sur les indications curatives que peuvent offrir les Hydatides. Quand bien même on pourrait trouver des signes caractéristiques de leur présence, ces petites tumeurs internes ne sont pas de nature à céder aux toniques et aux résolutifs. Toujours il faudrait que ceux qui les portent, se résolussent à vivre avec elles, comme l'on est obligé de vivre avec toutes les espèces de maux variqueux, lors du moins qu'ils sont anciens et intérieurs. Il en est à peu près de même de la rupture accidentelle des vaisseaux lymphatiques ou chyleux, qui vient à se faire dans quelqu'une des cavités. Il est impossible de reconnaître dans le vivant l'existence de pareilles ruptures; et quand bien même l'on pourrait y parvenir, l'art n'est pas en état, ni par ses astringens, ni par ses glutineux, d'aller étancher quand on veut, ces sortes de plaies.

(*a*) MM. Hunter et Nisbet ont fait voir, dans leurs excellens Traités des Maladies vénériennes, que dans les bubons qu'on veut résoudre par des topiques, ce n'est pas immédiatement sur la tumeur qu'il faut faire les applications; mais bien sur les lieux, d'où naissent les absorbans, qui aboutissent aux glandes engorgées. On parlera de cela au dernier Article de cet Ouvrage.

Ce n'est que lorsque la solution de continuité des lymphatiques se trouve dans une plaie extérieure, que le chirurgien peut et doit en tenter la guérison, par de sages compressions, et par des astringens ou des caustiques, qui resserrent les vaisseaux ouverts, et condensent les sucs lymphatiques à l'endroit de l'ouverture.

Parmi les maladies virulentes que j'ai cru devoir mettre dans le rang des lymphatiques froides, je n'en ai compté que quatre, qui sont le Rachitis, la Phthisie dite mésentérique, les Écrouelles et le vice cancéreux. Comme ces quatre espèces d'affections sont l'effet d'un virus, qui, s'il n'est pas le même dans toutes, montre du moins de très-grandes analogies, il ne faut pas être surpris si les indications curatoires qu'elles présentent, ne sont pas bien différentes. Toujours et dans toutes, on doit travailler essentiellement à corriger l'état visqueux de la Lymphe, et à donner du ressort au système vasculaire qui la contient, afin que les embarras virulens soient résouts, que l'humeur vicieuse subisse une coction louable, et qu'elle puisse se prêter à des excrétions critiques. Mais dans les différens cas, il convient autant qu'on peut, de diriger l'action des toniques et des incisifs, que l'expérience a consacrés au traitement de ces maladies, vers les parties glanduleuses, osseuses, ou autres, sur lesquelles se trouvent placés les engorgemens virulens, afin de parvenir plus sûrement et plus promptement aux résolutions désirées.

Je dois remarquer d'abord à ce sujet, que la pratique générale est, comme je viens de l'insinuer, de consacrer à la cure de ces maladies,

une certaine quantité d'apéritifs, de toniques et de fondans, qui quoique les mêmes, quant au fonds, que les autres médicamens de leur classe, sont pourtant désignés, suivant les différentes vues dans lesquelles les praticiens les employent, sous le nom tantôt d'antirachitiques, tantôt d'antiscrophuleux, tantôt d'anticancéreux. On donne aussi quelquefois à tous ces remèdes privilégiés, le titre général d'antiscrophuleux, comme si l'on reconnaissait en effet, que les divers maux contre lesquels on les employe, ne sont que des productions variées de la même virulence, c'est-à-dire, du vice des Scrophules.

Mais le catalogue de ces spécifiques se trouve si long et si chargé, qu'il semble qu'on se soit empressé d'y admettre indistinctement tous les toniques et tous les apéritifs que l'art et la nature ont pu mettre dans la main des médecins. Cela seul fait voir, à mon avis, qu'il n'existe réellement en eux aucune vertu spécifique, et que ce qu'on appele antirachitiques, anticancéreux, antiscrophuleux, ne sont que des chimères. Car si de tels remèdes existaient, leurs effets les feraient bientôt distinguer; et les praticiens, frappés de ces effets, ne seraient plus si embarrassés, lorsqu'ils ont à se déterminer entre tant de spécifiques prétendus, qui n'ont au fond que des vertus toniques et générales, et qui sont si souvent insuffisans.

Si donc nous manquons de vrais spécifiques, pour traiter nos maladies froides et virulentes, nous devons employer d'autant plus de soin à choisir parmi les toniques et les stimulans, ceux qui peuvent être les plus appropriés à chaque

circonstance et à chacune de ces maladies. Elles présentent toutes, il est vrai, des indications curatoires qui leur sont communes ; mais cela n'empêche pas que chacune d'elles ne demande qu'on ait dans leur traitement des attentions particulières, qui méritent de notre part que nous nous y arrêtions un moment.

Dans les enfans rachitiques, les engorgemens virulens se forment spécialement, comme on l'a dit, dans la substance tendre des os ; et il paraît qu'en de tels sujets, les sucs nourriciers et salino-terreux, qui sont destinés à renforcer par leur adaptation ces parties, sont tellement invisqués dans la Lymphe qui leur sert de véhicule, que celle-ci a beaucoup de peine à s'en dessaisir, ce qui nuit à la nutrition osseuse, et par conséquent à l'affermissement progressif des os. La qualité acescente des sucs lymphatiques, et la facilité que cette acescence doit leur donner, à tenir plus intimément qu'il ne faut en dissolution, les matières calcaires, sont vraisemblablement la cause essentielle et déterminante de tous les symptômes caractéristiques du Rachitis.

Je crois donc que, pour traiter avec succès cette maladie, on doit choisir parmi les toniques et les stimulans, ceux qui se trouvent les plus propres à corriger cette acescence vicieuse de la Lymphe, soit par leurs qualités septiques, soit par leurs propriétés anti-acides, ou vraiment alkalines. Ainsi l'eau marine, le sel gemme ou marin, les savons lixiviels, les absorbans terreux, les alkalins, et entr'autres les alkalis fixes, si vantés depuis peu par Levret pour toute espèce d'affections rachitiques, sont autant de

remèdes directs qui attaquent le Rachitis dans sa racine. Leur effet curatif ne peut être que plus complet, si on a soin pendant leur usage, de recourir selon les occasions à quelques doses de Sels martiaux et de Quinquina ; si on prescrit aux enfans affectés de ce mal, un régime léger, alkalescent et un peu animé par des aromates, et par une boisson légèrement vineuse ; et enfin si à l'usage d'un air pur, sec et modérément chaud, on joint tous les moyens que la Gymnastique peut fournir pour de si faibles sujets. Mais rien ne hâte autant le succès du traitement stimulant, dans ces sortes de circonstances, que des lotions fréquentes, faites avec l'eau toute froide, ou même des bains froids, lorsque les enfans sont assez vigoureux pour les supporter. On se trouve bien encore, pour raffermir les parties osseuses, et pour donner aux lymphatiques, dont ces parties sont toutes parsemées, une force et une activité dont ils manquent, de frictionner souvent la tête, l'épine du dos, le bas-ventre et les extrêmités, tantôt avec des flanelles douces et bien sèches, et tantôt avec les mêmes flanelles imprégnées de quelque fumée aromatique, telle que celle du Karabé.

Le traitement local de l'Abdomen est bien plus particulièrement indiqué dans l'Atrophie mésentérique. Mais alors on doit prendre garde de ne pas trop abuser des contacts, dont la rudesse pourrait enflammer, et faire suppurer des glandes déjà fortement engorgées, au lieu de favoriser leur résolution. Parmi les apéritifs et les toniques internes, on doit, à ce qu'il me semble, choisir les stomachiques et les amers ; parce qu'ici plus que jamais, il est

nécessaire de ranimer l'action vitale dans les organes digestifs, au voisinage desquels est toute la maladie. A ces amers et à ces stomachiques, on devrait joindre toujours de petites doses d'un sel mercuriel, tel que la Panacée ou le Mercure doux. Ces sels ont une vertu éminemment pénétrante, bien capable d'aller attaquer, jusques dans leurs foyers glanduleux, les concrétions lymphatiques. Mais dans ces engorgemens complets du Mésentère, on aura toujours bien de la peine à parvenir à leur guérison, si on néglige un moment le régime, qui doit être à-peu-près celui des Rachitiques; et sur-tout si on n'a soin d'établir de bonne heure sur divers points de l'organe cutanée, des exutoires artificiels, pour tâcher d'appeler vers ces lieux peu importans, l'effet des mouvemens vitaux, et par eux la matière virulente, que la nature a malheureusement déposée sur les parties internes.

A l'égard des Écrouelles, l'expérience m'a appris à distinguer pour le traitement, celles qui se manifestent dans les enfans, de celles qui surviennent à des pubères ou à des adultes. Dans la première enfance, cette affection glanleuse n'a besoin d'aucune autre espèce de traitement que celui que j'ai proposé pour le Rachitis. Les Alkalins à petite dose doivent être toujours mêlés aux Martiaux, aux Mercuriaux et aux autres toniques, parce qu'à cet âge, et dans les sujets écrouelleux sur-tout, la Lymphe est toujours suspecte d'acescence. Dans les enfans plus avancés en âge, et principalement dans les pubères et les adultes, je me suis aperçu que les signes d'acescence, non seulement ne sont pas si marqués; mais

même qu'ils manquent totalement, et qu'il existe le plus souvent des signes tout contraires; c'est-à-dire, que les sucs lymphatiques sont chez eux dans un état excessif d'alkalescence. Aussi crois-je avoir observé que ce n'est pas impunément qu'on use dans ces occasions de remèdes savoneux et alkalins, ou de tout autre médicament septique. Ces moyens curatifs, si on les employe pendant quelque temps et à grande dose, ne manquent guères de faire naître chez les scrophuleux adultes, des dispositions phlogistiques, et font tourner aisément leurs tumeurs à une mauvaise suppuration. Ce n'est pas que je pense qu'il faille alors abandonner tout-à-fait le traitement tonique. L'usage des sels mercuriels ou martiaux, et des autres fondans me paraît au contraire indispensable. Mais il convient de n'user alors de ces sortes de remèdes qu'à petites doses; de préparer long-temps les sujets à ces moyens actifs par des bains multipliés, par des délayans, par des adoucissans; et enfin de modérer l'action des toniques, par le mélange des laiteux et des mucilagineux, par le fréquent usage des bains froids, sur lesquels Cullen a si fort compté, et par la boisson modérée et long-temps continuée de quelque eau minérale acidule ou thermale, hépatique ou ferrugineuse. Encore même, et malgré tous ces secours, rarement mettra-t-on en même la nature de se défaire en entier du vice scrophuleux; sur-tout après l'âge critique de la puberté, si on n'a soin de détourner par des exutoires multipliés, l'humeur maladive des organes quelconques où elle se trouve fixée.

Mais le Cancer, quelles indications particulières exige-t-il qu'on remplisse pour sa guérison? Puis-je le dire ? Aucune. Tant que le Skirre n'est pas encore cancéreux, on peut tenter, non sans une grande circonspection, le traitement fondant et modéré que l'on vient de prescrire pour les Scrophules des adultes. Mais ce traitement doit se borner aux remèdes intérieurs; et il faut bien prendre garde, par des topiques résolutifs, de ne pas aller hâter, comme il n'est que trop souvent arrivé, la dégénération de ces tumeurs suspectes, et qui subissent si rarement la résolution. L'amputation peut prévenir le Cancer, et même l'enlever et le guérir tout-à-fait, lorsque le vice n'est encore que local, et qu'il n'est pas sorti de son berceau; tandis que ce secours chirurgical ne fait au contraire qu'accélérer les développemens cancéreux dans l'intérieur du corps, lorsque le virus se trouve avoir déjà pénétré la masse des sucs lymphatiques. En effet, quand l'infection est une fois faite, ni la Ciguë si vantée par Stork; ni la Belladona, autre poison que le généreux Lambergen éprouva sur lui-même, avant de faire ses essais risqueux sur ses malades; ni le Sublimé, dont le célèbre Boerrhaave attendait de si grands effets dans les maux chroniques les plus rebelles, n'ont aucun pouvoir réel sur ce virus indomptable. Il est douteux même s'il existe un traitement palliatif, qui soit vraiment capable de modérer du moins l'activité du virus cancéreux, et de tempérer sa fougue.

§. II.

INDICATIONS curatoires à remplir dans les affections lymphatiques du genre des chaudes.

POUR bien établir ces indications, on doit considérer ces sortes d'affections sous le même rapport que nous avons déjà considéré les affections froides ; c'est-à-dire, qu'il convient de les regarder d'abord comme simples, et ensuite comme virulentes.

Il existe, a-t-on dit, dans les affections lymphatiques du genre des chaudes, une trop grande force tonique, ou trop d'irritabilité dans les vaisseaux propres qui contiennent la Lymphe. Lorsque ces affections se trouvent simples et sans aucun soupçon de virulence, l'irritabilité et l'action excessive de ces vaisseaux ne suppose, à ce qu'il me paraît, aucune cause d'âcrimonie. La maladie est due toute entière au vice des solides vasculaires, qui par des causes précédentes ont pris trop de ton et de rigidité, ou qui par la conversion de quelque affection nerveuse, ont été mis dans un état d'éréthisme et de mobilité maladive. Mais lorsqu'il existe dans la Lymphe une matière virulente, on est en droit d'attribuer à ce stimulus étranger la mobilité et la trop grande énergie des solides lymphatiques. Cette mobilité et cet excès d'énergie n'ont rien alors de primitif : l'état vicieux des solides est un état secondaire, et dépend évidemment de l'altération des liquides.

Cette différence générale et essentielle entre les affections chaudes et simples, et celles qui

sont chaudes et virulentes, doit en mettre sans doute une, qui est très-considérable, entre les indications curatoires que présentent les unes et les autres; et la diversité des âcres virulens ne peut que faire varier encore davantage ces indications, parce qu'il est bien naturel de penser que les moyens propres à combattre avec succès un virus donné, ne sont pas nécessairement un correctif assuré d'un virus tout différent. Ce n'est pas que nous puissions nous flatter de connaître la nature de ces causes matérielles et irritantes : avouons-le de bonne foi; nous sommes à ce sujet dans la plus parfaite ignorance. Mais l'expérience qui dans l'art médical est la maîtresse de tout, fait voir à tous momens, que dans chaque maladie virulente, il est de certains moyens de guérison qui lui sont propres, et que l'on pourrait absolument nommer spécifiques, si on convenait de ne pas prendre trop à la lettre cette dénomination abstraite.

Après ces généralités préliminaires, j'entre dans le détail, et j'observe d'abord, qu'il n'est pas, à ce que je crois, d'autre maladie lymphatique qui soit simple, chaude et générale en même temps, que celle qui est directement opposée à la Cacochymie, et que j'ai désignée sous le nom de Marasme essentiel.

J'ai déjà décrit cette espèce de Marasme, et fait connaître ses symptômes caractéristiques. D'après les idées que j'ai données de cette affection, il est évident que pour la guérir, on doit viser à calmer la fougue du système absorbant, et travailler à corriger la Lymphe, qui se trouve pour lors trop concrescible et

dans une disposition phlogistique. Afin de réussir dans ce double objet, on est obligé d'avoir recours aux relâchans et aux délayans acidules. Lorsque les sujets ne sont pas épuisés par l'âge, j'attends beaucoup des bains doux, continués pendant long-temps, et après lesquels, à la manière des anciens, on a soin d'oindre toute la surface de la peau, avec des huiles grasses et légèrement aromatisées. Cette pratique trop négligée aujourd'hui, et qui pourrait être utile dans bien des circonstances, affaiblit dans cette occasion le ton et l'activité des tuyaux absorbans, et diminue le jeu trop animé du système général des lymphatiques, en y portant une détente salutaire.

A ces remèdes simples et faciles on doit toujours joindre le régime des farineux et des acescens. La diète laiteuse et la végétale conviennent ici d'une manière toute particulière. Mais on évitera avec soin l'usage des épiceries et des plantes crucifères et alkalescentes. Les fruits acidules et fondans ont guéri seuls, entre mes mains, un sujet attaqué de cette maladie, et à qui le délabrement de l'estomac m'empêcha de prescrire d'autres remèdes. C'était alors le temps des vendanges : pendant trois mois, le malade ne vecut presque que de raisins avec du pain, et se trouva parfaitement rétabli au bout de ce terme. En général, dans cette sorte d'affection lente, l'usage du chocolat et du café est très-nuisible. On doit même éviter de boire du vin, quelque trempé qu'il soit ; l'exercice ne saurait être trop modéré, et les malades doivent se tenir toujours prémunis contre toutes les agitations vives de l'ame.

Ce que je viens de dire des indications curatives qui se présentent dans le Marasme essentiel, semble d'abord ne convenir à cette maladie, qu'autant qu'elle est dépendante du seul excès de force et d'énergie dans le système des vaisseaux lymphatiques ; et l'on pourrait pencher à croire que, lorsqu'elle a pour cause l'éréthisme nerveux de ce système, c'est uniquement sur ce qu'on appele antispasmodiques et nervins, qu'il faut insister dans le traitement.

Cependant, dans les Marasmes de cause nerveuse, on a besoin d'employer constamment et pendant long-temps, les délayans, les tempérans et les relâchans ; mais il faut s'en servir avec plus de réserve. Plusieurs fois j'ai vu ce traitement simple remédier peu-à-peu à tous les accidens de cette espèce d'affection spasmodique des lymphatiques. Mais pour l'ordinaire, lorsque j'ai trouvé les symptômes du Marasme assez mitigés par les premiers remèdes, j'ai eu soin de relever par des toniques donnés à petites doses, et continués pendant quelques mois, le ton des solides lymphatiques, que la cessation de l'éréthisme maladif pouvait laisser dans un trop grand relâchement. Souvent, après un emploi assez soutenu du traitement adoucissant et tempérant, sur-tout dans les personnes avancées en âge, il m'a paru nécessaire d'associer à ces remèdes les toniques les plus forts, dont j'ai soin de graduer insensiblement les doses, si je m'aperçois qu'ils ne produisent point d'effet trop irritant. A en juger par l'effet heureux et même prompt que j'ai obtenu quelquefois des toniques en pareille circonstance, je serais porté à penser que l'action de ces remèdes va frapper

directement sur les vaisseaux sanguins, dont le jeu s'anime manifestement pendant leur usage; tandis que l'effet principal des aqueux et des mucilagineux paraît s'arrêter aux vaisseaux lymphatiques, qui perdent alors de leur excessive activité.

Je ne crois pas devoir m'occuper des indications curatoires que peuvent offrir les intempéries chaudes des divers viscères, parce que ces intempéries, dont j'ai fait voir que la source était dans le vice des vaisseaux lymphatiques, sont plutôt des dispositions maladives, que des maladies réelles. Je ne parlerai pas non plus du traitement qui est indiqué dans les diverses fièvres aiguës, soit inflammatoires, soit saburrales, soit bilieuses, soit putrides; maladies dans lesquelles j'ai fait voir que la Lymphe était essentiellement et primitivement altérée. Cependant, comme les symptômes qui les caractérisent, appartiennent plus sensiblement à l'affection des vaisseaux sanguins et à celle du système nerveux, ce serait, ce me semble, un hors-d'œuvre, d'entrer ici dans le détail de la curation. Je vais donc passer de suite aux indications que le médecin a à remplir dans les inflammations lentes des viscères; affections qui appartiennent plus spécialement, par la nature de leurs symptômes, au département du système des lymphatiques.

Dans les inflammations lentes des viscères, le praticien doit bien prendre garde, dès leur naissance, à ne pas s'en laisser imposer par leur bénignité apparente, par le peu de douleur que les malades ressentent aux viscères affectés, et par le peu de véhémence de la fièvre et

des autres symptômes, soit généraux, soit locaux, qui se joignent à ces affections. Car ce n'est guères que dans le principe, lorsque l'engorgement des viscères n'est pas encore complet, et que les sucs épanchés ou arrêtés dans leurs vaisseaux n'ont pas perdu toute leur fluidité, qu'on peut espérer d'obtenir une heureuse résolution. Dans ces occasions, la saignée est le remède par excellence : elle diminue la force des inhalations, en relâchant les tuyaux résorbans; et calme l'irritation et la crispation où sont tous les vaisseaux sanguins. La quantité de cette évacuation doit être sans doute proportionnée à l'âge et aux forces des sujets. Mais lors même qu'ils se trouvent épuisés par l'âge ou quelque maladie précédente, ce n'est pas une raison d'omettre tout-à-fait la saignée chez eux. En pareille circonstance, il ne faut à la vérité que tirer très-peu de sang à-la-fois; mais en revanche, on est autorisé à réitérer de temps en temps la saignée et à des intervalles plus ou moins longs. Souvent un peu de hardiesse de la part du médecin, a sauvé la vie à des malades, qui par leur vieillesse ou leurs longues infirmités, paraissaient n'être que peu pourvus de sang, et par conséquent très-peu disposés à soutenir cette évacuation artificielle et épuisante.

Outre ces indications générales, l'inflammation lente des viscères offre des indications particulières et locales, qui sont relatives au siége divers de ces maladies, et qu'on ne doit jamais perdre de vue. Des fomentations émollientes et doucement résolutives, qu'on tient appliquées tout près des viscères phlogosés,

peuvent diminuer utilement l'action trop vive des lymphatiques, détendre les vaisseaux sanguins, et donner de la détrempe et de la fluidité aux sucs stagnans. Un ample vésicatoire, mis immédiatement sur les parties affligées, peut opérer une dérivation favorable de tous les mouvemens spastiques qui ont lieu dans le viscère phlogosé. Ces deux genres de topiques sont applicables dans tous les cas et sur toutes les cavités. Mais il en est d'autres dont l'effet est borné aux inflammations lentes des cavités particulières, comme, par exemple, les lavemens émolliens à celles du bas-ventre; les fumigations douces et humides à celles de la poitrine; et les péliduves tièdes à celles de la tête.

Mais, ainsi qu'on l'a vu, les inflammations lentes des viscères ne sont pas toujours des affections essentielles et primitives. Quelquefois elles ne sont que symptômatiques, et doivent leur naissance à la métastase et au déplacement d'une matière étrangère, soit virulente, soit critique, que la nature a déposée sur les organes affectés; et qui par l'irritation qu'elle y produit, excite des embarras tout-à-fait semblables, quant aux symptômes, à ceux qui forment les inflammations lentes et essentielles. Aussi le traitement ne doit-il pas en être différent; sinon que dans ces affections, lorsqu'elles sont secondaires, on doit faire les plus grands efforts pour déplacer cette matière ennemie, pour l'évacuer par la voie des excrétoires qui lui paraissent les plus appropriés, ou du moins pour la rappeler vers la partie d'où elle est venue, ou sur laquelle elle a une disposition spéciale à se déposer. Il me suffira de dire en général

que les vésicatoires, les rubéfians extérieurs et toutes les espèces d'exutoires, sont les remèdes les plus efficaces qu'on puisse employer dans pareils cas ; et que la saignée doit être ici un peu plus menagée, que lorsque les inflammations lentes sont des affections essentielles.

Il est encore une autre considération que je ne dois pas omettre, en parlant des indications curatoires qu'offrent ces inflammations, soit essentielles, soit symptômatiques. En usant des relâchans et des antiphlogistiques, il est quelquefois très-facile d'aller au-delà du but qu'on se propose. On pourrait calmer si brusquement l'éréthisme et la phlogose des viscères engorgés, qu'avant que la résolution ne soit faite, ces organes tombent tout-à-coup dans un relâchement et une atonie complette. Alors à l'inflammation lente succéde naturellement un engorgement froid et skirreux qui, quoique moins menaçant que le premier, est encore plus dangereux, et d'une nature plus opiniâtre. Ces cas, à la vérité, sont rares ; mais j'en ai vu plus d'un exemple : c'est pour cela qu'après les premières saignées, je procéde d'abord très-lentement à l'administration des tempérans et des relâchans ; et que dès que dans ces sujets, il paraît quelques signes cachectiques, je joins volontiers à ces remèdes, des apéritifs doux et quelques toniques légers que je renforce, que j'affaiblis, ou même que je supprime tout-à-fait, suivant le bon ou mauvais effet que je leur vois produire.

Je ne m'arrêterai pas beaucoup sur le genre des secours qui sont indiqués dans la Cachexie purulente,

purulente, et dans la Cachexie ictérique. Ces deux espèces d'affections supposent chacune un foyer maladif, d'où rayonnent dans les tubes lymphatiques, les émanations purulentes ou bilieuses qui en sont la cause matérielle. Pour les guérir, il faut attaquer nécessairement ce foyer; c'est-à-dire, cicatriser les ulcères, ou détruire les embarras divers qui s'opposent au libre cours de la bile, du foie dans le Duodenum. Si une fois on a le bonheur de réussir dans cet objet, il faut espérer que les forces naturelles seront suffisantes, pour dépouiller peu-à-peu la Lymphe des sucs étrangers dont elle avait été chargée, et pour rétablir ce fluide dans sa pureté primitive. Si pour opérer ce rétablissement il était jamais nécessaire que l'art vînt au secours de la nature, il suffirait, à la suite des maladies ictériques, d'user de quelque léger diaphorétique, ou de quelque diurétique raffraîchissant, tel, par exemple, que les eaux minérales acidules et gazeuses; et à la suite des affections ulcéreuses, d'employer les laiteux, auxquels on associerait avec discrétion les eaux bonnes, celles de Coteretz, ou telles autres semblables.

Dans les affections laiteuses, les indications varient suivant la nature de ces affections. Comme les femmes qui sont bien nourries, et qui font peu d'exercice, sont celles en qui se manifestent le plus communément, sur la fin de la grossesse, les signes de ce que j'ai nommé la Cachexie laiteuse, ce sont elles aussi, qui après leurs couches, sont les plus exposées aux fièvres puerpérales et aux engorgemens inflammatoires et laiteux, ainsi qu'aux maladies chroniques

qui se rapportent à ce qu'on appele un lait répandu.

Pour prévenir ces congestions, ces déviations, ces dépravations de la matière laiteuse, et toutes les suites qui peuvent en résulter, les femmes grosses et les nourrices doivent user d'alimens simples et sains, manger avec modération, et ne pas discontinuer, autant que leur état le leur permet, les exercices du corps auxquels elles étaient auparavant habituées. Après l'accouchement, elles ne sauraient trop se presser d'offrir leur sein à leurs enfans, afin d'appeler par la succion, dans ces organes secrétoires, la Lymphe laiteuse qui surabonde. Une diète sévère, et l'usage d'une boisson raffraîchissante et diurétique, leur est nécessaire dans les premiers temps, et jusqu'à leur fièvre de lait. D'ailleurs, la chose qui me paraît être sur-tout essentielle pour elles, c'est de n'être pas mères à demi, et de ne pas donner à d'autres le soin de nourrir leurs enfans.

Que si, par quelque accident, le lait refuse de se porter au sein, dans le temps marqué par la nature; ou si après y avoir été porté il vient tout-à-coup à le quitter pour se jetter sur quelqu'autre partie, le premier soin que le médecin doit avoir, est de solliciter l'action secernante des mamelles, par des succions douces et fréquemment répétées, et de diminuer la résistance de leurs tuyaux secrétoires par des applications relâchantes. Il convient encore dans ces occasions, de tenir le ventre libre par des clistères simples, de revenir à la diète tenue et aux légers diurétiques, et d'entretenir sur toute l'habitude de la peau, une chaleur

douce et égale, afin d'inviter plus efficacement par là les sucs dévoyés, à abandonner l'intérieur et à se porter vers la circonférence.

Malgré tous ces soins, il peut arriver que la matière laiteuse refuse obstinément de se porter vers ses organes naturels. Alors il se fait de deux choses l'une : ou bien elle se dépose et s'accumule sur quelque point de l'organe extérieur : ce cas n'est pas fort grave. Il naît à la vérité dans ces endroits, des engorgemens inflammatoires plus ou moins considérables; mais bientôt une suppuration abondante et laiteuse termine cette inflammation locale, et tout le mal finit par l'ouverture de l'abcès. Ou bien, les dépositions de la matière laiteuse se font dans l'intérieur, et sur quelque viscère. Alors on ne doit rien omettre, pour tâcher d'appaiser, dès les premiers instans, les symptômes inflammatoires qu'excitent de pareils dépôts. La saignée et le traitement antiphlogistique le plus efficace, sont les premiers secours qu'il faut employer. Lorsque l'inflammation est un peu appaisée par ce traitement, on s'efforce par tous les moyens connus, de solliciter vers les mamelles, vers les reins, vers la peau, et enfin vers tous les excrétoires, la matière de l'engorgement; et souvent par ces moyens choisis à propos et combinés avec intelligence, on obtient la résolution de ces sortes d'engorgemens.

Je ne puis me dispenser ici de dire un mot de ces espèces de fièvres terribles, auxquelles sont sujettes les femmes en couche, et qui sont caractérisées par un gonflement inflammatoire de l'Abdomen, dans l'intérieur duquel

se rassemble alors toute la matière laiteuse. Dans ces derniers temps, les médecins de Paris ont donné à cette maladie particulière des femmes nouvellement accouchées, le nom presque exclusif de fièvre puerpérale ; parce qu'on l'a vue plusieurs fois régner épidémiquement dans la Capitale, et y faire bien des ravages. On a voulu même, d'après les heureux essais de feu M. Doulcet, faire passer les émétiques et les purgatifs pour le vrai spécifique de cette sorte de fléau. Mais, si je puis dire mon sentiment, il me paraît qu'on a outré la matière, en donnant trop d'extension à une méthode bonne en soi, et même nécessaire dans certaines circonstances, et qui dans d'autres serait indubitablement des plus meurtrières.

Dans les engorgemens inflammatoires et abdominaux qui surviennent après les couches par un lait dévoyé sur cette cavité, il peut se présenter deux indications différentes et même opposées, qu'il faut savoir saisir et bien distinguer dès les premiers momens. Si l'ensemble des signes maladifs, ou bien une épidémie régnante et connue, indiquent dans de semblables occasions, l'existence d'une saburre putride dans les premières voies, l'inflammation laiteuse n'est, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, qu'accidentelle et symptômatique. Les émétiques et les purgatifs réitérés doivent sans contredit faire le fond du traitement. Mais lorsque rien n'indique une cause saburrale, et que l'inflammation est pure et légitime, les émétiques et les purgatifs seraient de vrais poisons. On n'a besoin, dans ce cas, que d'un traitement antiphlogistique. Ce n'est que lorsque par un pareil traitement

on a affaibli l'inflammation, qu'on peut et qu'on doit user de quelques laxatifs, pour évacuer la matière de l'engorgement, si elle refuse de se porter aux mamelles.

L'on a vu encore, que le vice dont la Lymphe paraît infectée par la présence d'un âcre laiteux, constitue un état bien différent de celui dont on vient de parler. Aussi cet état offre-t-il des indications curatoires bien différentes. Quoiqu'on ait raison de soupçonner que cet âcre laiteux n'est autre chose qu'un acide particulier, et *sui generis*, cette conjecture n'autorise pas pourtant à tenter sa neutralisation chymique par les absorbans ou les sels alkalis. L'expérience n'a pas fait voir que ces deux espèces générales d'anti-acides soient d'une utilité réelle dans les affections dépendantes d'un lait répandu. Je vois que les praticiens instruits, et les plus à même d'apprécier avec justesse la valeur de leurs observations, s'en tiennent dans le traitement de ces affections souvent très-rebelles, aux délayans, aux adoucissans même laiteux, aux eaux minérales raffraîchissantes et diurétiques; et qu'ils ont soin sur-tout, à travers tous ces remèdes, de prescrire fréquemment des purgatifs amers et salins, par lesquels ils tâchent d'exciter des Diarrhées artificielles et modérées, qu'ils soutiennent pendant un temps plus ou moins long, suivant que la guérison est plus ou moins difficile. Les succès non équivoques de l'antilaiteux de Weisse, remède approuvé et simplifié par la Société elle-même, prouve qu'en effet, c'est sur les glandes intestinales que la Lymphe dépose le plus volontiers l'âcre laiteux dont elle se trouve chargée, et que cet

âcre ne s'évacue jamais plus sûrement et plus facilement, que par la voie des selles.

L'âcre biliaire dont les sucs lymphatiques sont sans cesse inficiés dans les maladies âcres de la peau, ayant sa source permanente dans le foie, qui péche alors ou par intempérie, ou par quelque vice organique, c'est dans le foie qu'il faut chercher à le combattre, ou en corrigeant l'intempérie chaude de ce viscère, ou en détruisant les vices organiques dont il est travaillé. Si par des moyens appropriés à chaque circonstance particulière, on vient à bout d'ôter à la bile son âcrimonie non naturelle, et à rendre son cours libre et facile, la Lymphe cessera par là même de puiser, par ses tuyaux résorbans, la cause matérielle des maladies cutanées ; et ces maladies dépuratoires prendront nécessairement fin, faute d'aliment. On peut comprendre par là, combien se trompent les charlatans et les enthousiastes, qui ne connaissent qu'une seule méthode de traiter les affections âcres et prurigineuses de la peau, tandis qu'il est évident que les méthodes curatives doivent indispensablement varier, suivant la diverse nature des vices dont l'organe hépatique peut être alors affecté.

Quoique l'expérience, plutôt que la raison, ait appris à traiter l'affection vénérienne par des méthodes assez assurées, on n'en est pas moins embarrassé, lorsqu'il s'agit d'assigner précisément les indications curatoires que l'on doit remplir dans son traitement. Quelle est la nature du virus qui la produit ? Sa guérison exige-t-elle l'entière expulsion de ce levain générateur ; ou suffit-il seulement, pour l'opérer,

d'émousser ses qualités virulentes, de l'immuter, et de le détruire sans l'évacuer ? Ces deux questions ont resté jusqu'ici sans aucune solution bien satisfaisante. Les bons praticiens ne s'occupent plus à présent des propriétés chymiques des miasmes véroliques : tant les recherches inquiètes de nos prédécesseurs à ce sujet, ont été infructueuses ! On ne songe plus qu'à tirer le meilleur parti possible des méthodes empyriques que le temps et l'usage nous ont fait trouver, pour parvenir au terme d'une bonne cure.

On convient généralement que le Mercure est le remède le plus efficace que nous ayons contre les maux véroliques ; on ne dispute que sur la meilleure manière de l'administrer. Les uns prétendent que ce minéral ne guérit véritablement et radicalement, qu'en chassant de l'intérieur du corps, jusqu'aux moindres parcelles du virus vénérien. C'est pour cela qu'ils ne croyent avoir rien fait, s'ils n'ont excité chez les vérolés une bonne salivation mercurielle, et s'ils ne l'ont soutenue avec sollicitude durant un certain temps. Les autres pensent au contraire que toute évacuation est parfaitement inutile pour la guérison des maladies vénériennes ; et en conséquence, ils n'attendent du Mercure qu'un effet altérant, et redoutent même toute évacuation salivaire, comme un obstacle au succès du traitement.

S'il m'est libre de dire ma façon de penser sur ces deux sentimens opposés et soutenus pourtant tous les deux par des gens très-habiles, il me paraît que les uns et les autres excédent dans leurs prétentions. Quant aux premiers, il est bien certain, par les

guérisons nombreuses et très-parfaites qui s'opèrent tous les jours par le Mercure sans aucune salivation, que cette évacuation n'est nullement nécessaire dans le traitement de la vérole : et quant aux seconds, on peut leur dire que, quoiqu'il soit vrai que la salivation n'est pas une évacuation nécessaire pour la cure, il ne s'ensuit pas de là, que par la méthode par extinction, la guérison se fasse sans aucune évacuation quelconque. Au contraire tout semble prouver que le virus vénérien est réellement expulsé hors du corps, dans cette espèce plus parfaite de traitement.

D'après une mûre expérience, il me paraît que, pour guérir les affections syphilitiques, il faut viser d'abord à mettre une grande détrempe dans les fluides lymphatiques de ceux qu'on veut soumettre au traitement mercuriel, et à amener les solides en général à un état bien décidé de relâchement et de détente. On a vu, en effet, que par l'action du virus vénérien, la Lymphe prend de la consistence et de la viscosité ; et l'on doit présumer que par ses propriétés stimulantes, il met la fibre irritable et sur-tout celle des vaisseaux lymphatiques, dans un état de gêne, d'irritation et d'éréthisme, qui par le laps du temps, prend en quelque sorte une force d'habitude. Voilà sans doute pourquoi tous les partis conviennent unanimement de la nécessité indispensable d'une longue préparation, si on veut obtenir un succès complet des administrations mercurielles : les faits seuls et l'expérience ont pu opérer cette unanimité.

Lorsque par un suffisant usage des bains, des délayans et des relâchans, la Lymphe

virulente se trouve assez détrempée, et que les solides, sur-tout ceux des parties où s'est établi quelque foyer vénérien, sont assez détendus : c'est alors le moment de faire agir les molécules mercurielles, qui, admises d'abord par les absorbans de la peau dans le système des lymphatiques, y font naître subitement une activité toute nouvelle, un état vraiment fébrile, qui passe bientôt aux vaisseaux sanguins, et devient ainsi général.

Par le jeu seul de cette fièvre artificielle ; qu'il faut prolonger pendant un temps suffisant, et contenir avec vigilance dans les bornes d'une sage modération, les fluides virulens et épaissis qui croupissent dans les divers points du tissu cellulaire, sont efficacement résorbés ; de même que ceux qui restaient figés et même concrets dans les glandes lymphatiques. La Lymphe en général est mise dans un état de dissolution, qui la rend plus tenue et plus coulante. Par là les effets du virus vénérien se trouvent du moins palliés et même réparés. Quant au virus lui-même, pressé de tous les côtés par l'effort simultané des organes vitaux, il est à croire qu'il s'échappe par quelqu'un des excrétoires ; et il lui est d'autant plus facile de subir l'évacuation, qu'il est alors dégagé des sucs visqueux et tenaces avec lesquels il était auparavant lié très-intimement. La salivation et la diarrhée peuvent sans doute servir de véhicule à son élimination critique ; mais les pores de la peau semblent encore plus propres, par leur inconcevable multiplicité et par la vaste étendue de la surface qu'ils occupent, à ouvrir une voie commode à cette dépuration

qui ne saurait être trop générale. C'est pour cela sans doute qu'on se trouve si bien, pendant tout le temps que durent les frictions, de tenir les malades dans une atmosphère modérément chaude, de les inonder d'une boisson abondante de Tisanes diaphorétiques, et de favoriser en toutes manières leur transpiration cutanée. Si dans les maux vénériens, on a obtenu si souvent des effets curatoires de la seule boisson des décoctions sudorifiques, d'un long usage des alkalis volatils, ou d'autres drogues analogues, il n'est pas difficile de voir que ces effets ont été opérés par la fièvre artificielle que ces sortes de remèdes excitent nécessairement, et par la Diaphorèse copieuse qu'ils sont tous éminemment capables de produire, et qui est la crise de cette fièvre artificielle.

Enfin, je terminerai cet article par quelques réflexions sur les indications qui s'offrent à remplir dans la Goutte et dans les Rhumatismes aigus et chroniques.

Comme dans la Goutte, la Lymphe, ainsi que je l'ai dit, est surabondamment chargée du sel phosphorique et calcaire qui fait la base des os, on pourrait, ce semble, prévenir cette surabondance, et la corriger même lorsqu'elle existe déjà, par l'usage soutenu des alimens peu riches en cette matière saline, qu'on sait être une production spéciale du régne animal; et par un régime sévère duquel on retrancherait impitoyablement tout ce qui excède les besoins les plus stricts de la vie.

Ce que je dis ici de l'utilité de la diète végétale et de la sobriété dans le traitement de l'affection gouteuse, n'est pas une spéculation

oiseuse ; et l'exemple fameux de Louis Cornaro, qui se guérit en peu de temps d'une Goutte cruelle et précoce, et qui sut se procurer une vieillesse saine et très-longue par la seule rigidité de son régime, n'est pas le seul qui vienne à l'appui de mon assertion. Tous les praticiens sentent même aujourd'hui le prix de la diète végétale dans le traitement de cette maladie; et nos riches gouteux conviennent que la privation totale des nourritures animales leur est sensiblement utile, et s'astreignent volontiers à ne se nourrir que de végétaux. Mais en revanche, ces derniers se croyent permis d'entasser sur leurs tables somptueuses, tout ce que le luxe de bouche le plus rafiné peut imaginer de plus succulent en fait de végétaux ; et ils épuisent toutes les ressources de l'art pour flatter leur goût et le rendre insatiable : ensorte que la diète végétale n'est chez eux qu'une vaine parade. Ils regagnent par la quantité, ce qu'ils peuvent perdre du côté de la qualité : ils sont toujours beaucoup trop nourris ; et leurs forces vitales, qu'un tel régime entretient dans l'état le plus brillant, ne cessent de travailler avec énergie, à la fabrication de ces sels osseux et surabondans, dont on cherche à les priver. Faut-il donc être surpris si, malgré leur régime, la Goutte s'obstine à les tourmenter ?

Je connais très-particulièrement un Officier de marque, qui n'a pas donné dans cette misérable illusion, et qui pour moi est un second Louis Cornaro. Il porte en lui un germe gouteux qui est très-ancien et même héréditaire. Il était encore fort jeune, lorsqu'il fut assailli pour la première fois par sa Goutte, et il en fut

cruellement vexé pendant plusieurs années. Mais voyant de bonne heure que tous les remèdes qu'on lui prescrivait, ne lui faisaient aucun bien, et encouragé d'ailleurs par l'exemple du noble Vénitien, il se détermina à attaquer son mal par la famine, et réussit par là, sinon à le dompter entièrement, du moins à rendre ses attaques supportables et beaucoup moins fréquentes. Par l'habitude il a acquis un empire presque absolu sur le sentiment de la faim. Il approche de sa soixante-dixième année; et quoiqu'il mange fort peu, on le trouve toujours gai, frais et dispos; il fait encore le charme de ses sociétés; et ce n'est que très-rarement et toujours pour peu de temps qu'il est retenu dans sa maison par des douleurs gouteuses. D'ailleurs, il a le soin de se tenir bien vêtu; il ne quitte pas même en été sa chemisette de flanelle; et il observe de ne jamais exposer son insensible transpiration aux caprices de l'atmosphère. Jusqu'à ce que nous soyons en possession d'un spécifique contre la Goutte, je ne crois pas qu'on puisse mieux remplir qu'il ne le fait, toutes les indications curatoires qui se présentent dans cette maladie.

Quoique le Rhumatisme aigu et le Rhumatisme chronique soient dans le fond la même maladie, ils différent pourtant assez l'un de l'autre, par la marche de leurs symptômes et par l'état divers où se trouvent les forces vitales dans les deux cas, pour que les indications qu'il y a à remplir dans leur traitement, ne soient pas tout-à-fait les mêmes. Le Rhumatisme aigu attaque de préférence les tempéramens sanguins, et les corps pleins de sucs

et de force. Le cortège fougueux des symptômes fébriles qui l'accompagnent, est un effet de l'insurrection des principes de vie, qui cherchent à dépouiller la Lymphe de la surabondance de la matière muqueuse et nourricière. D'abord cette matière est portée avec affluence sur les parties membraneuses et ligamenteuses, à raison d'une affinité cachée, mais très-réelle, qu'elle a avec ces organes. Mais à la fin, lorsque par le mouvement fébrile elle se trouve assez atténuée, elle quitte cette place, et la crise se fait par les pores cutanées, que la nature a soin de lui ouvrir pour son exclusion.

Si la fièvre est trop véhémente, ou si, par erreur de lieu, l'humeur rhumatismale se porte sur quelque viscère, il faut bien refréner par la saignée et les tempérans, l'activité dangereuse des mouvemens vitaux; ou même détourner par de puissans résolutifs, la matière morbifique, des organes essentiels, vers lesquels elle est vicieusement dirigée. On est obligé encore, dans les Rhumatismes épidémiques, de varier les secours, d'après les diverses indications que peuvent présenter les circonstances particulières de l'épidémie. Mais, en général, on peut avancer que, dans le Rhumatisme simple et légitime, l'art n'a pas beaucoup à faire, et que le parti de l'expectation est souvent le plus sage. Dans le premier temps de la maladie, c'est assez de soumettre les malades à une diète tenue et raffraîchissante, de les tenir dans un air modérément chaud, et de favoriser la liberté du ventre par des lavemens fréquens. Quelques bains doux peuvent, à cette époque, ramollir utilement l'organe cutanée, et le disposer à se

prêter ensuite plus aisément aux excrétions critiques. Mais lorsque la crise arrive, il faut bien se garder d'incendier la machine par des drogues sudorifiques. C'est assez pour lors d'aider la nature occupée au travail de la dépuration, par une boisson abondante des Tisanes diaphorétiques très-tempérées, et par la douce chaleur du lit.

Le Rhumatisme chronique attend du médecin de plus grands secours, parce que la nature s'occupe alors de la guérison d'une manière bien moins efficace. Le peu d'efforts qu'elle fait dans ces occasions, ne tendent pas précisément à opérer la coction et l'évacuation critique de la matière rhumatismale. Ils visent, ce semble, uniquement à déposer cette matière dans le tissu celluleux des membranes ligamenteuses et musculeuses, d'où les vaisseaux absorbans ne la retirent de temps en temps et ne la ramènent dans la masse des sucs lymphatiques, que pour lui faire subir de nouvelles dépositions; ce qui rend les douleurs de cette maladie chronique très-sujettes à voyager de parties en parties, d'articulations en articulations.

Pour tâcher d'obtenir la guérison de ces sortes d'affections qui sont ordinairement très-difficiles à déraciner, on n'a, à ce que je crois, qu'un seul moyen. Ce moyen est de mettre l'humeur morbifique en état de coction, afin qu'elle puisse subir ensuite les excrétions vraiment curatoires de la crise, c'est-à-dire, que d'une maladie chronique, on doit en faire une maladie aiguë; et qu'il est nécessaire d'exciter dans les sujets qui en sont attaqués, une fièvre artificielle, qui a besoin d'être nourrie

et entretenue durant un certain temps, et jusqu'à ce que la matière maladive, paraissant assez atténuée, on puisse solliciter, par des moyens appropriés, des sueurs abondantes, qui dans ce cas, sont une véritable crise.

D'après ces idées, qui me semblent toutes naturelles, il est facile d'expliquer pourquoi les bains chauds et aromatiques, ceux d'eaux thermales, ceux de vapeur à la manière des Russes, la boisson copieuse de la décoction faite avec ces bois résineux, qu'on nomme avec raison Sudorifiques, tous remèdes actifs, et propres en même temps, et à exciter le jeu vasculaire, et à ouvrir les pores cutanées, réussissent si souvent dans les Rhumatismes chroniques. Il est à présumer que les guérisons seraient encore plus fréquentes et plus complettes, si l'art imitait plus scrupuleusement la nature, en donnant d'abord aux malades, des fièvres factices et préparatoires, et en ne prescrivant les Sudorifiques proprement dits, qu'après que la coction serait déjà avancée par l'efficace des mouvemens fébriles.

ARTICLE CINQUIÈME.

MANIÈRE de diriger utilement les résolutifs vers les glandes conglobées de l'extérieur et de l'intérieur, lorsqu'elles sont engorgées.

DANS les engorgemens glanduleux et lymphatiques de l'extérieur, lorsque du moins il n'y paraît aucun caractère marqué d'inflammation ou de suppuration, il est d'usage parmi les praticiens de tenter la résolution, non seulement par des moyens internes, mais encore par des applications. Il a été encore généralement reçu jusqu'ici, que pour obtenir un effet plus prompt et plus sûr de ces applications, il est convenable de les faire précisément sur la partie des tégumens qui correspond directement à la tumeur glanduleuse, c'est-à-dire, qui lui est immédiatement superposée.

Il est certain, cependant, que l'application des topiques résolutifs dans ces sortes de tumeurs, mérite de grandes considérations, relativement à la distribution des absorbans cutanées, à travers lesquels les molécules médicamenteuses des applications doivent passer, pour pouvoir parvenir, par la voie des lymphatiques, au lieu même où l'on désire qu'elles opèrent leur effet résolutif.

Ce

Ce n'est pas qu'à tout prendre, les topiques relâchans, appliqués sur la tumeur même, et sans aucun égard à la distribution des absorbans cutanées, ne puissent diminuer les symptômes d'irritation glanduleuse qui a lieu sous les tégumens, y produire des détentes salutaires et un effet vraiment résolutif; et que, dans l'hypothèse opposée, les topiques irritans, appliqués de même, ne puissent exciter dans les glandes engorgées, une augmentation de mouvement tonique, capable de discuter les sucs stagnans. Mais ce double effet des topiques, placés immédiatement sur les tumeurs à résoudre, n'est pas censé produit par l'action immédiate des particules médicamenteuses sur les vaisseaux engorgés. Les résolutions peu fréquentes qui surviennent par l'effet de ce traitement, sont presque toujours dues tout simplement à la sympathie qui régne entre toutes les parties du corps vivant, et qui lie sur-tout très-étroitement entr'elles, et rend dépendantes les unes des autres, celles que leur position anatomique tient rapprochées et contigues.

Il n'est question ici que de cette faculté que peuvent avoir les médicamens extérieurs, de produire dans les tumeurs glanduleuses, par l'intussusception de leurs molécules intégrantes, un effet immédiat et *per contactum*, au moyen duquel l'excès ou le défaut de ton dans la fibre vasculaire se trouve corrigé, les liquides stagnans et épaissis sont rendus mobiles, et les virus maladifs, s'ils forment la cause occasionnelle et locale de l'engorgement, sont affaiblis ou même détruits sur les lieux. Or, il est aujourd'hui de toute certitude, par la dé-

couverte nouvelle de la marche qu'observent les absorbans cutanées, que l'usage des topiques résolutifs, pour avoir cette efficacité, demande des attentions auxquelles on n'avait pas même pu songer avant cette découverte.

Avant Hunter et Cruikshank, on pensait assez généralement que tous les pores de la peau, dont la plûpart passaient pour inorganiques, étaient également perméables de l'extérieur à l'intérieur, et même que les particules médicamenteuses des topiques pénétraient les tégumens dans tous les points du contact, et parvenaient aisément à travers les porosités des substances intermédiaires, jusqu'au lieu de l'obstruction, pour y opérer les changemens curatifs que le médecin en attendait.

Mais aujourd'hui, on a une plus juste idée de la principale opération des topiques résolutifs. L'on sait que les surfaces du corps animal vivant ne se laissent pas pénétrer, comme les corps morts ou non organisés, par toute sorte d'émanations un peu subtiles. Si l'on excepte les fluides électriques, magnétiques et ignées, fluides que leur inconcevable ténuité semble mettre au-dessus des règles communes, il n'est peut-être pas dans la nature de matière, quelque déliée qu'on veuille la supposer, qui puisse se glisser dans l'intérieur des organes, que par la voie des pores ou vaisseaux absorbans. Tout ce qu'ont dit les anciens sur certaines vapeurs, qui élevées de quelques foyers intérieurs et maladifs, s'étendaient à travers le tissu des chairs et des membranes, et portaient leur action malfaisante sur des parties souvent très-éloignées, est une supposition invraisemblable

et tout-à-fait gratuite. Toute inhalation suppose l'action de quelques vaisseaux inhalans, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur du corps vivant ; de même que toute exhalation y suppose l'action de quelques tuyaux organiques et exhalans : c'est là un fait avoué aujourd'hui par tous les anatomistes, et qui me paraît à l'abri de toute contradiction.

Il suit de cette doctrine, qu'avant d'appliquer ses résolutifs dans les congestions glanduleuses de l'extérieur, le médecin doit examiner soigneusement, quelles sont les parties de la peau dont les vaisseaux inhalans vont se décharger de leurs absorptions dans les glandes malades. Il est bien évident que, si les tégumens qui sont immédiatement placés sur le lieu de la congestion, ne correspondent point, par leurs absorbans, avec ces corps glanduleux, ce serait en vain qu'on placerait en cet endroit de la peau des topiques résolutifs. Jamais les molécules de ces topiques, après leur absorption, ne parviendraient à l'organe embarrassé. Elles iraient visiblement frapper sur d'autres glandes saines, qui n'ont nul besoin de leur action, et auxquelles cette action pourrait même nuire. Du moins le remède serait-il dans ce cas à-peu-près perdu pour la guérison.

Or, c'est ce qui a lieu presque dans toutes les occasions. Il est très-rare que les glandes conglobées que la nature a mises sous la peau, reçoivent leurs afférens lymphatiques de la portion des tégumens communs qui leur sont superposés. Ces afférens leur arrivent de plus loin. Il est aisé de s'en convaincre par une lecture réfléchie de la seconde partie de l'excel-

lent Traité que Cruikshank nous a donné sur l'anatomie des lymphatiques ; morceau précieux où la géographie des absorbans est présentée avec une clarté et une précision qui étonnent les anatomistes eux-mêmes.

C'est sur-tout dans les bubons vénériens, récemment formés, et qui surviennent à une affection locale des parties génitales, qu'on a besoin de diriger l'application des spécifiques, d'après ces connaissances anatomiques. Le Mercure absorbé après des frictions bien placées, va infailliblement attaquer les Miasmes virulents dans les foyers même où ils viennent se réfugier, où ils sont en station pendant un certain temps, et d'où ils menacent à chaque instant d'infecter la masse entière des liqueurs lymphatiques. L'expérience moderne a appris que, dans ces occasions, une petite quantité de ce minéral, dont rien ne se perd, suffit pour résoudre le bubon, pour éteindre sa cause matérielle, et préserver efficacement la constitution du sujet. Cet avantage est d'autant plus considérable, que le traitement de ces bubons est alors très-simple et très-court ; et que par lui on épargne aux malades l'emploi de cette méthode longue et rebutante, qu'on connaît sous le nom de grand remède, et dans laquelle le Mercure répandu par-tout avec profusion, expose la vie des malades à des dangers très-réels, qu'il est prudent de faire éviter, tant qu'ils ne sont pas nécessaires.

Mais si dans les bubons véroliques, il est si utile que les résolutifs particuliers ne soient administrés qu'avec le discernement dont on vient de parler, pourquoi dans les autres espèces

de bubons, le praticien n'userait-il pas de la même précaution dans l'administration de ses topiques aqueux, mucilagineux, salins, savoneux, martiaux, etc. etc., qui se trouvent indiqués pour leur résolution ? Je n'offre ici cette idée que d'une manière générale : elle est assez simple et assez naturelle, pour que le lecteur en sente tout-à-coup la justesse. D'ailleurs, c'est aux médecins à choisir leurs applications résolutives selon les maux et les circonstances. Il me suffira, sans entrer dans le détail des indications diverses qui peuvent se présenter, de montrer en peu de mots et d'après le tableau anatomique de Cruikshank, le lieu de la peau qu'il faut choisir, pour faire les applications résolutives, dans toutes sortes d'engorgememens glanduleux qui sont à portée d'en recevoir les influences. Cette induction pratique et générale de nos notions actuelles sur la marche des absorbans cutanées, manquait encore, si je ne me trompe, à la médecine.

1.° Lorsque les engorgemens à résoudre attaquent les glandes poplitées, les applications médicamenteuses doivent se faire sur les pieds et sur le bas des jambes ; parce que c'est principalement en ces endroits que naissent les absorbans de la peau, qui vont porter leurs absorptions dans cette première classe des conglobées. Hunter a vu ces glandes s'enflammer et s'engorger notablement, par l'arrivée du virus hydrophobique, lequel était parti d'un ulcère situé au mollet. En général, les ulcères scrophuleux et même tous les ulcères quelconques du pied et de la partie inférieure des jambes, s'ils sont anciens, sont capables de

produire un pareil engorgement dans les Poplitées.

2.° Le inguinales se divisent en externes qui sont contigues au Fascia lata, et en internes qui avoisinent la symphise du Pubis. Le paquet des inguinales externes reçoit les absorbans superficiels du pied, de la jambe, de l'extérieur de la cuisse et des environs des hanches : aussi est-ce principalement sur l'une de ces dernières parties, qu'il convient d'appliquer les résolutifs qu'on croit propres à opérer leur dégorgement.

Quant au paquet interne, ce sont sur-tout les absorbans cutanées de la partie intérieure des cuisses et des organes sexuels, dans l'homme comme dans la femme, qui vont aboutir aux conglobées dont il est composé. C'est pourquoi on a observé que les résolutifs antivénériens, employés sur ces portions de la peau, opérent singulièrement bien dans les bubons secondaires et récens des Gonorrhées virulentes.

A ce sujet, il ne sera pas inutile de remarquer en passant, que dans l'homme le Chancre vérolique, lorsqu'il est placé au prépuce ou au gland, n'affecte pas également par ses émissions virulentes les inguinales internes. Dans le premier cas, c'est-à-dire, quand le chancre est au prépuce, il est aisément suivi de bubon, parce que les lymphatiques superficiels de la verge vont aboutir aux conglobées voisines du pubis : au lieu que dans le dernier cas le bubon vénérien n'a presque jamais lieu, par la raison que les absorbans du gland vont se jetter directement dans le sein des glandes iliaques, où l'expérience fait voir que le virus syphilitique ne s'arrête presque jamais, pour y produire des symptômes locaux.

Aussi est-il familier de voir des véroles constitutionnelles succéder au chancre du gland, sans aucun engorgement préalable des glandes voisines ; ce qui n'arrive presque jamais aux chancres du prépuce.

Quant à la facilité singulière qu'a le venin vénérien de traverser les glandes iliaques, sans les affecter sensiblement par son passage, tandis que les inguinales en sont si communément affectées, le fait n'est pas douteux, et a été également observé par Hunter, Nisbet et Cruikshank. Je n'entreprendrai pas de rendre raison de ce phénomène qui ne laisse pas d'être fort surprenant. Il tient peut-être à la loi dont j'ai déjà parlé, et par laquelle en général les levains maladifs ont moins de prise sur les glandes internes du corps, que sur les externes. Mais indépendamment de cette loi protectrice de la vitalité, il doit y avoir une raison plus déterminante du phénomène, dans la structure cachée, ou dans le mode particulier de sensibilité des glandes iliaques. Car il est très-certain que, quoique le virus vénérien n'agisse pas sur elles d'une façon bien hostile, elles sont en revanche très-sensibles à l'action du virus scrophuleux, et qu'il est très-ordinaire de voir ce virus, parti d'un ulcère situé sur l'une des extrémités inférieures, occasionner par son absorption et par son transport, les engorgemens les plus graves et les plus volumineux dans les iliaques correspondantes.

3.° Il existe vers le pli du coude et à la partie antérieure et interne du Condyle de l'Humerus, une glande conglobée qui paraît isolée. Cette glande, et les autres glandes analogues qui se

trouvent en nombre peu fixé vers les parties supérieures du bras, le long de l'artère brachiale, donnent accès aux troncs des absorbans cutanées, qui viennent du poignet et de la main. C'est donc essentiellement à la surface de ces dernières parties, qu'il faut appliquer les résolutifs par lesquels on cherche à combattre les engorgemens de ces corps glanduleux.

4.° Les conglobées axillaires, et celles assez nombreuses qui sont situées sous la clavicule, forment une masse contigue, qui paraît recevoir ses lymphatiques déférens à-peu-près des mêmes portions de la peau; savoir, de la partie antérieure et postérieure de la poitrine, de l'épaule, du bras, de l'avant-bras, et même de quelques portions du poignet et de la main. Le Plexus que forment les troncs des lymphatiques, aux approches de ces glandes, et les anastomoses fréquentes qui existent entre ces troncs, empêchent qu'on ne puisse assigner précisément le lieu particulier, où il est le plus convenable de fixer les applications résolutives, pour détruire les congestions glanduleuses qui naissent sous les aisselles ou sous les clavicules. Mais il me semble que, dans cette espèce de confusion anatomique, il est prudent dans les divers cas, d'introduire tant qu'on le pourra les résolutifs extérieurs par le points des tégumens, d'où l'on sait qu'est originairement partie la matière des engorgemens; lors du moins qu'il y a eu une pareille communication de matière inficiente. C'est là le moyen le plus sûr d'atteindre et de vaincre l'ennemi, en le poursuivant pas à pas et pour ainsi dire à la piste dans ses chemins couverts.

Que si les glandes dont il est question sont

engorgées par cause interne, et qu'on veuille en tenter la résolution par des moyens extérieurs, le lieu d'élection pour les applications semble pouvoir être pris indifféremment dans quelqu'une des surfaces dont on a dit que les absorbans atteignaient les glandes engorgées. Cependant, je croirais volontiers que, quand l'embarras est aux souclavières, les topiques doivent mieux réussir, si on les applique sur la partie antérieure et supérieure de la poitrine du côté affecté; et que, quand la congestion est aux axillaires, les applications faites au bras et à la partie postérieure de la poitrine non loin de l'épaule, doivent être plus profitables.

Il est des sujets chez qui il existe quelques glandes lymphatiques et sous-cutanées, dans l'espace qui se trouve entre les mamelles et les aisselles : il n'est pas même absolument rare de voir ces glandes s'engorger par l'action d'un virus vérolique ou cancéreux, venu du corps mammaire par la voie des absorbans. Dans de pareilles occasions, on voit aisément que le lieu le plus favorable pour les applications résolutives, est la surface même de la mamelle primitivement affectée.

5.° Les glandes nombreuses, qui rangées en chapelet au côté du cou, le long des veines jugulaires externes, et qu'on nomme pour cela jugulaires, ont les racines cutanées de leurs lymphatiques déférens vers la nuque du cou et le sommet de la tête. C'est ce que prouvent sur-tout les observations pathologiques et journalières, par lesquelles il conste que les ulcères de cette partie des tégumens donnent souvent lieu à l'embarras de ce chapelet glanduleux. D'après

ces observations, il est naturel de penser que, lorsqu'on veut travailler, par des médicamens externes, à la résolution des glandes jugulaires, il faut préférer, pour le lieu des applications, les parties de la peau qu'on vient d'indiquer.

6.° Les conglobées que l'anatomie fait voir sur la face, ne sont qu'en petit nombre. On en trouve pourtant quelques-unes sous l'Apophyse zygomatique, aux environs des Parotides, vers les angles de la machoire inférieure, sous les muscles buccinateurs, etc., etc.

On peut dire en général que toutes ces glandes lymphatiques sont le premier terme des absorptions faites par la surface du nez, des joues, des lèvres et des environs. C'est donc sur ces dernières portions de la peau, et celles sur-tout qui sont le plus à portée des glandes malades, qu'il faut faire les applications résolutives, si l'on veut que le remède parvienne, par les lymphatiqnes, au lieu de l'engorgement.

On vient d'offrir à-peu-près le catalogue de toutes les glandes lymphatiques et sous-cutanées, pour la résolution desquelles, quand elles sont obstruées, le traitement externe peut-être directement utile; et l'on a tâché, d'après les découvertes modernes, de fixer le lieu des tégumens où ces applications doivent être faites de préférence dans chaque cas.

Mais il est important de ne pas ignorer, que l'action des topiques ne doit pas être d'une efficacité égale, dans toutes les espèces de congestions de ces corps glanduleux.

D'abord, pour que l'on soit en droit d'espérer du traitement extérieur un plein et entier succès, il faut que la maladie des conglobées ne soit

que locale : car, si cette affection a sa racine dans le vice de la constitution, envain attendrait-on de grands effets des topiques les meilleurs; la source fournirait continuellement au ruisseau. Il est donc nécessaire dans ces circonstances, que sans négliger l'usage des résolutifs extérieurs, le médecin attaque par d'autres moyens la masse entière des sucs lymphatiques, et détruise, s'il est possible, le vice régnant dans tous les points de l'individu.

En second lieu, il est important de remarquer que très-souvent les affections glanduleuses qui surviennent aux maux des parties externes, même quand ils sont virulens, ne sont pas pour cela et nécessairement l'effet immédiat d'une infection virulente des glandes engorgées, et ne supposent pas toujours l'introduction d'une matière maladive dans le corps glanduleux. Autrefois tout bubon qui survenait à une Gonorrhée vénérienne, était censé vénérien et traité comme tel ; et toute glande axillaire qui s'engorgeait à la suite d'un cancer à la mamelle, passait indistinctement pour être entachée de virus cancéreux. Mais aujourd'hui une observation plus vraie et plus lumineuse a appris à faire des distinctions à ce sujet. Il est nécessaire d'en dire un mot : on ne saurait trop répandre cette nouvelle doctrine, qui peut-être n'est pas encore assez généralement connue, et dont l'ignorance doit infailliblement donner lieu en pratique à bien des méprises fâcheuses.

D'après les idées très-justes du sage et judicieux Swediawer, on doit distinguer les embarras glanduleux qui surviennent aux affections locales de l'extérieur, en deux genres très-

différens. Les uns ont pour cause la présence réelle d'une matière ennemie, qui des lieux primitivement affectés, est passée par les lymphatiques absorbans dans le tissu des glandes engorgées. Ces embarras secondaires ont donc un principe humoral, et sont susceptibles d'un traitement extérieur, tel que nous l'avons indiqué. Mais les autres ne sont au contraire que l'effet non matériel de la correspondance sympathique, que la nature a établie entre les parties primitivement malades et les glandes conglobées qui le deviennent ensuite. Celles-ci ne doivent donc en aucune manière leur engorgement à l'action résorbante des lymphatiques : elles n'ont rien d'humoral, de virulent ; et sont une production purement nerveuse, une réaction de solide à solide. Le moyen le plus sûr et même l'unique de les résoudre est de faire cesser, s'il est possible, l'irritation douloureuse qui régne dans le foyer maladif ; et par là de faire taire les spasmes sympathiques. C'est entr'autres, dans ces occasions, que l'on peut amputer avec succès une mamelle cancéreuse, quoique, par l'effet des douleurs lancinantes, les glandes axillaires ayent été récemment engorgées ; et qu'on doit ordinairement regarder comme simples et nullement virulentes, les inflammations qui surviennent aux testicules ou aux glandes inguinales, dans le fort d'une Gonorrhée virulente qui n'offre aucun point d'ulcération.

Ce que j'ai dit de l'engorgement humoral des conglobées sous-cutanées, par le transport d'une matière maladive, qui leur parvient de quelque foyer extérieur à travers les voies absorbantes, et de la manière sûre et abrégée,

par laquelle l'art peut et doit attaquer dans le nouveau foyer, cette matière étrangère, et prévenir par là une infection ultérieure et générale, peut s'appliquer, à bien des égards, aux engorgemens analogues des conglobées qui sont cachées dans l'intérieur du corps.

En effet, si les glandes iliaques internes et externes souffrent obstruction, elles peuvent, ce semble, être utilement modifiées, en appliquant des résolutifs appropriés sur les parties basses des extrêmités inférieures, ou même dans les environs des hanches. Il est d'autant plus important de rémédier efficacement et de bonne heure aux embarras de ces glandes, qui sont d'ailleurs, ainsi qu'on l'a vu, peu sensibles à l'âcre vénérien, que si une fois la suppuration vient à s'y établir, on a tout à craindre pour la vie des malades : car la rupture des abcès qui résultent de cette suppuration, peut à tous momens occasionner, dans la cavité de l'Abdomen, des versemens purulens et nécessairement mortels.

Il paraît encore que les glandes sacrées, où il se forme tant de fois des Skirres remarquables par leur grand volume; et les glandes lombaires qui participent si aisément aux maladies des ovaires et des testicules, reçoivent les unes et les autres en grande partie leurs lymphatiques de la surface interne du Rectum. De cette disposition anatomique, il est aisé de conclure que, pour faire passer directement les résolutifs convenables dans le tissu de ces glandes, on n'a pas de voie plus courte et plus assurée, que celle que présentent les bouches des vaisseaux absorbans qui régnent sur cette

surface intestinale. Cela étant, le médecin qui cherche à dissiper les engorgemens qui surviennent à ces conglobées, n'a rien de mieux à faire, que d'employer ses résolutifs, tantôt sous la forme de suppositoires un peu allongés, et tantôt sous celle des lavemens. Mais au sujet de ces sortes de lavemens résolutifs, il est bon d'observer qu'ils doivent être toujours donnés en petit volume, et être gardés très-long-temps, afin qu'ils puissent séjourner assez sur les surfaces, et que les absorbans du Rectum ayent le temps de s'en abreuver.

Par des raisons toutes semblables, ce sera avec des lavemens, tantôt à demi-dose et tantôt entiers, qu'on attaquera avec avantage les embarras des glandes lymphatiques du Mésorectum et du Mésocolon. Dans ces occasions la surface des gros intestins, qui est arrosée par les injections médicamenteuses, offre des chemins directs, par où le remède peut aisément parvenir jusqu'au centre des engorgemens.

Mais ce n'est point par des lavemens, ni par des topiques, qu'on peut se flatter de résoudre les obstructions glanduleuses qui naissent à l'estomac, à l'Epiploon, ou au Mésentère. Les lavemens ne vont pas jusques là; et les absorbans cutanées ne portent point, comme l'on sait, dans ces parties la matière de leurs absorptions. Il est même très-douteux si, lorsque ces obstructions sont de nature vénérienne, les frictions faites avec l'onguent mercuriel sur la surface extérieure du corps, sont capables d'opérer leur résolution. Car, quoique sur le Mésentère, les lymphatiques proprement dits s'abouchent avec les lactées par de fré-

quentes anastomoses, il n'est pas moins vrai de dire que, dans les voies lactées, la Lymphe commune ne domine pas, et que les glandes mésentériques, du moins celles du premier ordre, ne reçoivent guère d'autre liqueur, que celle qui leur vient par les vaisseaux chyleux, de la surface interne des intestins grêles. Cette observation est encore plus applicable aux glandes stomachiques et épiploïques ; et cela me fait regarder comme une vérité démontrée, que pour détruire les divers embarras lymphatiques dont il s'agit ici, on n'a point de meilleur parti à prendre, que de faire passer par la bouche, et de faire descendre dans l'estomac et les intestins grêles, les remèdes particuliers qu'on sait être propres à produire l'effet résolutif que l'on a en vue.

Quant aux glandes bronchiques, il pourrait paraître d'abord, qu'il n'est pas de moyen plus assuré de rémédier aux engorgemens de diverse espèce dont elles peuvent être affectées, que d'introduire les résolutifs qu'on leur destine, par la voie des absorbans placés dans la surface interne et générale du canal alimentaire. Car le Chyle, auquel ces médicamens doivent communiquer leur vertu, monte rapidement par le canal thorachique ; et se mêlant au sang des jugulaires, il va de suite se distribuer avec lui dans toute l'étendue de la substance pulmonaire.

Mais il faut bien observer à ce sujet, que le sang qui du ventricule droit du cœur se répand dans la substance du poumon, n'a rien de commun avec les liquides lymphatiques qui traversent les glandes bronchiques. Ces liquides leur viennent principalement des absorptions

humorales, faites à la surface des vésicules aériennes : ensorte que c'est seulement par la voie de ces surfaces, que l'art peut, avec quelque assurance, faire parvenir à ces glandes, lorsqu'elles sont engorgées, les résolutifs qu'on juge propres à les dégorger. C'est pour cette raison que, dans ces circonstances, je crois indispensable d'employer les divers résolutifs ou pectoraux qui peuvent être indiqués, sous la forme de fumigation, soit sèche, soit humide, mais toujours de façon à ne pas trop agacer le poumon ; lequel, ainsi que l'ont démontré les expériences nouvelles, faites à ce sujet, est un viscère très-irritable, quoique d'ailleurs il ne possède qu'un degré très-médiocre de sensibilité.

SUPPLÉMENT

RÉCEMMENT AJOUTÉ A CET ARTICLE.

DEPUIS que cet Ouvrage a été couronné ; plusieurs Savans se sont occupés, sur-tout en Italie, à tirer avantage de la découverte des absorbans lymphatiques qui aboutissent aux tégumens, pour introduire par leur moyen, dans le corps, les divers remèdes que les malades ont été obligés de prendre jusqu'ici par la bouche. Il n'est pas douteux que, si les évacuans et les altérans, pris de cette nouvelle manière, pouvaient faire le même effet, cette façon

façon de traiter les maladies, ne méritât, à tous égards, la préférence.

Cette idée de prendre ainsi les remèdes sans avoir la peine de les avaler, est due au célèbre Abbé Spalanzzani, à qui nous devons tant de découvertes en histoire naturelle, et qui venait de mettre la dernière main à ses grands travaux sur les qualités des fluides digestifs des divers animaux. Le suc gastrique des animaux carnivores lui parut être, d'après ses expériences, celui de ces fluides qui était le plus propre à bien extraire les principes médicamenteux des diverses drogues qu'il voulait faire passer par les absorbans cutanées. Il eut soin d'abord de prendre la drogue dont il voulait se servir pour ses expériences ; il la mêlait avec le suc gastrique d'une corneille, animal carnivore, que sans doute il lui était plus aisé de se procurer que tout autre. Après que ce mélange avait resté quelques heures en repos, afin que la drogue fût mieux amalgamée avec son dissolvant, il en faisait une pommade en incorporant le tout dans de l'axonge ou de la graisse de porc. Alors il faisait des frictions, avec cette pommade, sur certains lieux de la peau, qui lui semblaient plus bibules ; et il crut s'apercevoir qu'en effet les principes médicamenteux passaient dans l'intérieur, et y opéraient l'effet qu'il en attendait.

Bientôt le Docteur Brera, professeur de médecine pratique et de clinique à Pise, entreprit de vérifier les expériences de Spalanzzani ; et dans un programme, dont on rend compte dans le nouveau Journal de médecine de Sedillot, n.° 14. t. 3. p. 81, il assure que la Scille,

employée ainsi en frictions, excite bien les urines et guérit l'Hydropisie; et que la Digitale, le Mercure et autres drogues, en passant de même par les inhalans de la peau, produisent les mêmes effets, que lorsqu'on les prend par la bouche.

Le Docteur Mascagni, si connu par son ouvrage sur les vaisseaux absorbans, intitulé *Vasorum lymphaticorum Historia et Ichonographia*, ne resta pas indifférent sur cette nouvelle manière de faire la médecine. Dans une lettre datée de Sienne le 30 Juillet 1797, et adressée au Docteur Degenettes, médecin distingué de Paris, qui s'est fort occupé des vaisseaux lympathiques, le Médecin Italien fait part de quelque nouvelle expérience tentée par Chiarenti, médecin à Pise; lequel a obtenu un effet narcotique de l'Opium administré en frictions, après l'avoir mêlé au suc gastrique des animaux carnivores, et l'avoir incorporé dans de l'axonge. On sait depuis long-temps que l'Opium agit sous la forme de topique; et les essais dont nous parle Chiarenti, n'ont rien de nouveau que la forme. Mascagni ajoute dans la même lettre, qu'il a fait lui-même plusieurs essais en ce genre. Selon lui, non seulement la Scille, mais encore le Quinquina et la Rhubarbe produisent leur effet ordinaire, quand on les administre par frictions, à la manière de Spalanzzani. Il observe, de plus, que les absorbans cutanées ont une force d'inhalation très-puissante, et que même la surface des poils est chargée de pores inhalans, qui aspirent avec avidité les principes médicamenteux qu'on leur présente. Du reste, pour ses expériences,

il ne s'est servi que de la simple salive, en qui il a reconnu toujours une puissance dissolvante, égale, quant à cet objet, à celle des sucs gastriques. Cette dernière observation rendrait plus commode et d'un usage beaucoup plus facile, le traitement des maladies par frictions, si jamais elle était généralement adoptée.

Je n'entrerai pas dans le mérite de cette manière d'administrer aux malades les remèdes, sans exposer l'organe du goût à en ressentir la révoltante saveur. Mais je remarque, que la méthode proposée n'a rien de commun, quant aux vues curatoires, avec le traitement extérieur dont je me suis occupé dans ce dernier article. Dans ce traitement, je n'ai songé qu'à porter directement, et par la voie la plus courte, les principes des médicamens résolutifs, sur les glandes en état d'engorgement; et l'on voit qu'en appliquant les topiques, soit par frictions, soit autrement, sur les lieux de la peau où naissent les absorbans, dont les troncs vont traverser les glandes malades, on doit agir nécessairement sur elles d'une façon immédiate. Ma méthode se borne donc à ces cas particuliers; et son utilité est évidente, une fois qu'on connaît, dans toute sa latitude, la découverte des vaisseaux absorbans. Les médecins Italiens au contraire, dans leur manière de voir, ne reconnaissent aucune limite. Ils proposent un traitement admissible dans toute sorte de maladies, et qui peut se faire avec toute espèce de remède. On vise uniquement à introduire dans la masse du sang, par la voie des absorbans cutanées quelconques, les remèdes indiqués dans quelle maladie que ce soit. On

suppose qu'une fois introduites dans le torrent de la circulation, les molécules médicamenteuses sauront bien s'attacher, par affinité, aux parties intérieures qu'elles doivent mettre en jeu. C'est là une nouvelle médecine par infusion. On l'a tentée autrefois, en ouvrant les veines et en y injectant les divers remèdes. La méthode eut des succès, mais ils ne furent pas heureux. La méthode actuelle est plus douce et certainement moins dangereuse : mais on peut douter qu'elle fasse jamais fortune. Là-dessus on me permettra d'observer, que des médecins d'Italie nous vantèrent, il y a environ cinquante ans, une autre manière de faire passer les remèdes dans l'intérieur du corps sans les avaler. Tous les Journaux publièrent les merveilles qu'ils disaient s'opérer par leur médecine électrique, à laquelle ils donnaient le nom d'*intonocatures*. On n'en parle plus aujourd'hui ; et je crains fort que leur médecine d'inhalation n'ait le même sort.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES MATIÈRES
DU TOME PREMIER.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, pag. . vij

ESSAI sur les Inflammations chroniques des Viscères.

Introduction. 1

PREMIÈRE PARTIE.

Il existe des Inflammations viscérales de nature lente et chronique. 3

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions préliminaires sur l'Inflammation en général. . . . . Ibid.

CHAPITRE SECOND.

Existence des Inflammations lentes, prouvée par le raisonnement et la

saine théorie. 19

CHAPITRE TROISIÈME.

Existence des inflammations lentes, prouvée par les faits. 27
§. I.er *Faits particuliers qui attestent l'existence des Inflammations lentes sur l'organe extérieur.* 32
§. II. *Faits particuliers qui attestent l'existence des Inflammations lentes dans les parties internes de la tête.* . 36
§. III. *Faits particuliers qui attestent l'existence des Inflammations chroniques dans les parties intérieures de la poitrine.* 41
§. IV. *Faits particuliers qui attestent l'existence des Inflammations chroniques dans les parties intérieures de l'Abdomen.* 49

SECONDE PARTIE.

Symptômes propres aux Inflammations chroniques des viscères. 56

CHAPITRE PREMIER.

Causes prédisposantes, ou symptômes

préliminaires des Inflammations chroniques. 58

CHAPITRE SECOND.

Symptômes locaux des inflammations chroniques. 75
§. I.er *Tuméfaction des parties internes, attaquées d'Inflammation chronique*. . 76
§. II. *Chaleurs locales, symptôme des Inflammations chroniques*. 82
§. III. *Douleurs locales, symptôme des inflammations chroniques*. 86
§. IV. *Lésion locale des fonctions viscérales, symptôme des inflammations locales*. 90

CHAPITRE TROISIÈME.

Symptômes généraux et sympathiques des Inflammations chroniques de l'intérieur. 106
§. I.er *Mouvement fébrile, symptôme des Inflammations chroniques*. 107
§. II. *Mobilité générale des nerfs, symptôme de certaines Inflammations chroniques*. 113
§. III. *Symptômes sympathiques et particuliers, ordinaires aux inflammations*

chroniques. 121

TROISIÈME PARTIE.

Traitement des Inflammations chroniques des viscères. 135

CHAPITRE PREMIER.

Traitement des Inflammations chroniques commençantes, ou non encore parvenues au terme de la suppuration. 136
§. I.er *Premier degré de l'Inflammation chronique*. 140
§. II. *État plus ou moins avancé de l'Inflammation*. 142
§. III. *Age des sujets*. 145
§. IV. *Nature des causes matérielles des Inflammations chroniques*. 152
§. V. *Nature et position respective des organes enflammés*. 165

CHAPITRE SECOND.

Traitement des Inflammations chroniques en état de suppuration et sans ulcère. . 177
§. I.er *Traitement des Inflammations lentes, dont la suppuration n'est encore que commencée*. 179

§. II. *Traitement des Inflammations lentes, terminées par un abcès qui est encore récent.* 187
§. III. *Traitement des abcès enkistés ou vomiques.* 192
§. IV. *Traitement des abcès ou vomiques qui existent plusieurs sur le même viscère.* 197

CHAPITRE TROISIÈME.

Traitement de l'Inflammation chronique, coexistante avec l'ulcération de quelque viscère. 200
§. I.er *Traitement des ulcérations internes en état de trop grande inflammation.* . 205
§. II. *Traitement des ulcérations internes, soupçonnées d'être baveuses et de manquer du degré d'Inflammation nécessaire à la guérison.* 215

ESSAI sur les maladies propres à la Lymphe et aux vaisseaux lymphatiques.

Introduction. 225

ARTICLE PREMIER.

Tableau raccourci de nos connaissances anatomiques et physiologiques sur le système des Lymphatiques. 229
§. I.er *Quels sont la nature, la position et les usages des vaisseaux lymphatiques.* 231
§. II. *Quelle est la structure, et quels sont les usages des glandes lymphatiques ou conglobées ?* 247
§. III. *Quelle est la nature des fluides, dont le système des lymphatiques est naturellement rempli ?* 252

ARTICLE SECOND.

Quelles sont les maladies qui dépendent essentiellement de l'affection du système des lymphatiques ? 259
§. I.er *Affections maladives qui ont pour cause le vice des solides lymphatiques..* *Ibid.*
§. II. *Affections maladives qui ont pour cause essentielle l'altération des sucs contenus dans les vaisseaux lymphatiques.* 274
§. III. *Maladies qui ont pour caractère*

essentiel, l'affection des glandes lymphatiques. 301

ARTICLE TROISIÈME.

Symptômes caractéristiques des maladies qui appartiennent à l'affection du système des lymphatiques. 307
§. I.er *Symptômes caractéristiques des maladies lymphatiques du genre des froides.* 308
§. II. *Symptômes caractéristiques des maladies lymphatiques du genre des chaudes.* 323

ARTICLE QUATRIÈME.

Indications curatoires que les symptômes caractéristiques des maladies du système lymphatique offrent à remplir. . . 345
§. I.er *Indications à remplir dans les affections lymphatiques du genre des froides.* 347
§. II. *Indications curatoires à remplir dans les affections lymphatiques du genre des chaudes.* 361

ARTICLE CINQUIÈME.

Manière de diriger utilement les résolutifs

vers les glandes conglobées de l'extérieur et de l'intérieur, lorsqu'elles sont engorgées. 384
Supplément récemment ajouté à ce dernier article. 400

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

ERRATA

DU TOME PREMIER.

A La page 29, ligne 23, au lieu de *viennent retrancher*, lisez : *viennent à retrancher.*

A la page 32, ligne 29, au lieu d'*Ademen*, lisez : *Abdomen.*

A la page 40, ligne 7, au lieu de *cervelat*, lisez : *cervelet.*

A la page 79, ligne 12, au lieu de *vient se*, lisez : *vient à se.*

A la page 96, ligne 7, au lieu de *ce viscère*, lisez : *ces viscères.*

A la page 203, ligne 28, au lieu de *marque équivoque*, lisez : *marque non équivoque.*

A la page 217, ligne 1, au lieu de *fongorosités*, lisez : *fongosités.*

A la page 320, ligne 21, au lieu de *toute*, lisez : *toutes.*

A la page 326, ligne 32, au lieu de *ses*, lisez : *ces.*

A la page 327, à la fin de la ligne 6, au lieu de *possible*, lisez : *plausible.*

A la page 353, ligne 8, au lieu de *rescission*, lisez : *recision.*